LA LOGEUSE

Par Fiodor Dostoïevski



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

La logeuse Par Fiodor Dostoïevski

Première partie

I

Ordynov se décidait enfin à changer de logement. Sa logeuse, une femme âgée, très pauvre, veuve d'un fonctionnaire, avait dû, pour des raisons imprévues, quitter Saint-Pétersbourg et aller vivre chez des parents, dans un petit village, sans même attendre le premier du mois, date à laquelle expirait sa location. Le jeune homme, qui restait jusqu'au bout du terme, payé d'avance, songeait avec regret à ce logis qu'il allait devoir abandonner, et il en était triste. Cependant il était pauvre et son logement était cher. Le lendemain, après le départ de sa logeuse, il se coiffa de son bonnet et sortit regarder dans les petites ruelles de Pétersbourg les écriteaux collés aux portes cochères des maisons, s'arrêtant de préférence devant les immeubles les plus

sombres et les plus populeux où il avait plus de chance de trouver la chambre qui lui convenait, chez de pauvres locataires.

Il y avait déjà un bon moment qu'il était absorbé dans sa recherche, quand, peu à peu, il se sentit envahi par des sensations neuves, presque inconnues. D'abord distraitement, négligemment, ensuite avec une vive attention, il regarda autour de lui. La foule et la vie de la rue, le bruit, le mouvement, la nouveauté des choses, toute cette activité, ce train-train de la vie courante qui ennuie depuis longtemps le Pétersbourgeois affairé, surmené, qui, toute sa vie, cherche en vain, et avec une dépense énorme d'énergie, la possibilité de trouver le calme, le repos dans un nid chaud acquis par son travail, son service ou d'autres moyens – toute cette *prose*, terre à terre, éveillait en Ordynov, au contraire, une sensation douce, joyeuse, presque enthousiaste. Ses joues pâles se couvrirent d'un léger incarnat, ses yeux brillèrent d'une nouvelle espérance, et, avec avidité, à larges bouffées, il aspira l'air froid et frais. Il se sentait extraordinairement léger.

Il avait toujours mené une vie calme, solitaire. Trois ans auparavant, il avait obtenu un grade scientifique et, devenu libre autant que possible, il était allé chez un vieillard que, jusqu'alors, il ne connaissait que de nom. Là on l'avait fait attendre longtemps, jusqu'à ce que le valet de pied en livrée eût daigné l'annoncer pour la deuxième fois. Enfin, il avait été introduit dans un salon haut, sombre, désert, inhospitalier, comme il y en a encore dans certaines vieilles demeures seigneuriales où la vie semble s'être figée. Dans le salon, il avait aperçu un vieillard à cheveux blancs, chamarré de décorations, l'ami et le collègue de feu son père et son tuteur. Le vieillard lui avait remis un peu d'argent. La somme était minime ; c'était ce qui restait de l'héritage de ses aïeux, vendu par autorité de justice, pour dettes. Ordynov avait pris cet argent d'un air indifférent, puis avait dit adieu pour toujours à son tuteur et était sorti dans la rue. Cet après-midi d'automne était froid et sombre. Le jeune homme était pensif et une tristesse immense déchirait son cœur. Une flamme brillait dans ses yeux ; il avait des frissons de fièvre. Il

calculait, chemin faisant, qu'avec l'argent qu'il venait de recevoir il pourrait vivre deux ans, ou trois, quatre ans peut-être, s'il ne mangeait pas toujours à sa faim. La nuit vint ; la pluie commençait à tomber. Il loua le premier réduit qu'il trouva, et, une heure après, y était installé. Là, il s'enferma comme dans un cloître, renonça complètement au monde, et, deux ans plus tard, il était devenu tout à fait sauvage.

Il le devint sans le remarquer ; il ne pensait même pas qu'il y eut une autre vie bruyante, agitée, changeante, attirante et toujours, tôt ou tard, inévitable. À vrai dire, malgré lui, il avait entendu parler de cette vie, mais il l'ignorait et ne cherchait pas à la connaître. Son enfance avait été solitaire ; maintenant il était absorbé tout entier par la passion la plus profonde, la plus insatiable, par une de ces passions qui ne laissent pas aux êtres comme Ordynov la moindre possibilité pour une activité pratique, vitale. Cette passion c'était la Science. En attendant elle rongeait sa jeunesse d'un poison lent, délicieux ; elle troublait même le repos de ses nuits, et le privait de la nourriture saine et de l'air frais qui jamais ne pénétrait dans

son réduit. Mais Ordynov, dans l'engouement de sa passion, ne voulait même pas le remarquer. Il était jeune, et, pour le moment, il ne demandait rien de plus. Sa passion le laissait enfant pour tout ce qui était de la vie extérieure, et le rendait incapable à jamais d'écarter les braves gens pour se faire une petite place parmi eux, le cas échéant. La science, entre certaines mains, est un capital ; la passion d'Ordynov était une arme tournée contre lui-même.

C'était moins la volonté nette et logique d'apprendre, de savoir, qui l'avait dirigé vers les études auxquelles il s'était adonné jusqu'à ce jour, qu'une sorte d'attirance inconsciente. Encore enfant, on le considérait comme un original, car il ne ressemblait en rien à ses camarades. Il n'avait pas connu ses parents. À cause de son caractère bizarre, de sa sauvagerie, il avait souffert beaucoup de la part de ses jeunes condisciples et cela l'avait rendu encore plus sombre, si bien que, peu à peu, il s'était écarté complètement des hommes pour se renfermer en lui-même.

Dans ses études solitaires, jamais, pas plus que maintenant, il n'y avait eu d'ordre, de système. C'était comme le premier élan, la première ardeur, la première fièvre de l'artiste. Il s'était créé un système à son usage. Il y avait réfléchi pendant des années, et en son âme se formait peu à peu l'image encore vague, amorphe, mais divinement belle de l'idée, incarnée dans une forme nouvelle, lumineuse. Et cette forme, en voulant se dégager de son âme, la faisait souffrir. Il en sentait timidement l'originalité, la vérité, la puissance. Sa créature voulait déjà vivre par elle-même, prendre une forme, s'y fortifier ; mais le terme de la gestation était encore loin, peut-être très loin, peut-être était-il inaccessible.

Maintenant Ordynov marchait dans les rues comme un étranger, comme un ermite sorti soudain de son désert de silence, dans la ville bruyante et mouvante. Tout lui paraissait neuf et curieux. Mais il était à tel point étranger à ce monde qui bouillonnait et s'agitait autour de lui, qu'il n'avait pas même l'idée de s'étonner de ses sensations bizarres. Il paraissait ne pas s'apercevoir de sa sauvagerie. Au contraire, un

sentiment joyeux, une sorte d'ivresse, comme celle de l'affamé à qui, après un long jeûne, on donnerait à boire et à manger, naissait en lui. Il peut sembler étrange qu'un événement d'aussi mince importance qu'un changement de logis ait suffi à étourdir et à émouvoir un habitant de Pétersbourg, fût-ce Ordynov ; mais il faut dire que c'était peut-être la première fois qu'il sortait *pour affaire*. Il lui était de plus en plus agréable d'errer dans les rues, et il regardait tout en *flâneur*.

Fidèle, même maintenant, à son occupation habituelle, il lisait, dans le tableau qui se découvrait merveilleux devant lui, comme entre les lignes d'un livre. Tout le frappait. Il ne perdait pas une seule impression et, de son regard pensif, il scrutait les visages des passants, observait attentivement l'aspect de tout ce qui l'entourait, écoutait avec ravissement le langage populaire, comme s'il contrôlait surtout les conclusions nées dans le calme de ses nuits solitaires. Souvent, un détail le frappait, provoquant une idée, et, pour la première fois, il ressentit du dépit de s'être enseveli vivant dans sa cellule. Ici tout allait

beaucoup plus vite, son pouls battait plus fort et plus rapidement. L'esprit, opprimé par l'isolement, stimulé seulement par l'effort exalté, travaillait maintenant avec rapidité, assurance et hardiesse. En outre, presque inconsciemment, il désirait s'introduire d'une façon quelconque dans cette vie étrangère pour lui ; car, jusqu'à ce jour, il ne la connaissait, ou plutôt ne la pressentait, que par l'instinct de l'artiste. Son cœur battait malgré lui de l'angoisse de l'amour et de la sympathie. Il examinait avec plus d'attention les gens qui passaient devant lui, mais tous étaient lointains, soucieux et pensifs... Peu à peu le sentiment d'Ordynov se dissipait. Déjà, la réalité l'oppressait et lui imposait une sorte de crainte et de respect. Cet assaut d'impressions jusqu'alors inconnues commençait à le fatiguer. Comme un malade qui se lève joyeusement de son lit pour la première fois, et retombe frappé par la lumière et le tourbillon éclatant de la vie, de même, Ordynov était étourdi et fatigué par le bruit et la vivacité des couleurs de la foule qui passait devant lui. La tristesse et l'angoisse le gagnaient. Il commençait à avoir peur pour toute sa vie, pour

son activité, même pour l'avenir. Une pensée nouvelle tuait son calme ; tout à coup, il venait de se dire qu'il était seul, que personne ne l'aimait et que lui-même n'avait jamais eu l'occasion d'aimer quelqu'un. Quelques passants auxquels, par hasard, il avait adressé la parole en commençant sa promenade, l'avaient regardé d'une façon étrange, blessante. Il voyait qu'on le prenait pour un fou, ou du moins pour un original des plus singuliers, ce qui d'ailleurs était tout à fait juste. Alors il se souvint que tout le monde était gêné en sa présence, toujours ; dès son enfance, tous l'évitaient à cause de son caractère renfermé, obstiné, et la compassion qui, parfois, se manifestait en lui était pénible aux autres ou incomprise d'eux. Et de tout cela il avait souffert, étant enfant ; alors qu'il ne ressemblait à aucun enfant de son âge. Maintenant cela lui revenait et il constatait que, de tout temps, tous l'avaient abandonné et fui.

Sans se rendre compte comment il y était venu, Ordynov se trouva dans un quartier très éloigné du centre de Pétersbourg. Après un dîner très sommaire dans un petit débit, il recommença

à errer par les rues, traversa des places et arriva ainsi à une sorte de chemin bordé de palissades jaunes et grises. Au lieu de riches constructions c'étaient maintenant de misérables masures et des bâtiments d'usines immenses, monstrueux, rouges, noircis, avec de hautes cheminées. Tout alentour était désert et vide ; tout avait l'air sombre et hostile ; cela semblait du moins à Ordynov. Le soir venait. Au bout d'une longue ruelle il arriva à la petite place de l'église paroissiale.

Il y entra distraitement. Le service venait de finir. L'église était presque vide. Deux vieilles femmes étaient agenouillées à l'entrée. Un sacristain, petit vieillard à cheveux blancs, éteignait les cierges. Les rayons du soleil couchant traversaient en un large flot le vitrail étroit de la coupole et éclairaient d'une lumière fulgurante l'un des autels. Mais leur éclat diminuait peu à peu, et plus l'obscurité s'épaississait à l'intérieur du temple, plus merveilleusement brillaient, par endroits, les icônes dorées, éclairées par la lumière vacillante des veilleuses et des cierges.

Saisi d'une profonde angoisse et d'un étrange sentiment d'oppression, Ordynov s'appuya contre la muraille dans le coin le plus sombre de l'église et s'abandonna pour un instant. Il se ressaisit quand les pas sourds, mesurés, de deux visiteurs retentirent sous les voûtes. Il leva les yeux et une curiosité inexprimable s'empara de lui à la vue des nouveaux venus. C'était un vieillard et une jeune femme. Le vieillard était de haute taille, droit et bien conservé, mais très maigre et d'une pâleur maladive. À son extérieur on pouvait le prendre pour un marchand d'une province lointaine. Il portait, déboutonné, un long caftan noir doublé de fourrure, évidemment un habit de fête, en dessous duquel paraissait un autre vêtement très long, soigneusement boutonné du haut en bas. Le cou était négligemment entouré d'un foulard rouge vif. Dans sa main, il tenait un bonnet de fourrure. Une longue et fine barbe grise tombait sur sa poitrine, et, sous des sourcils épais, brillait un regard fiévreux, hautain et profond.

La femme, qui pouvait avoir une vingtaine d'années, était merveilleusement belle. Elle avait

une belle pelisse courte, bleue, doublée de fourrure rare. Sa tête était couverte d'un foulard de soie blanche attaché sous le menton. Elle marchait les yeux baissés : une gravité pensive, émanant de toute sa personne, se marquait nettement, tristement, sur le contour délicieux de son visage délicat aux lignes fines, douces et juvéniles.

Il y avait dans ce couple inattendu quelque chose d'étrange.

Le vieillard s'arrêta au milieu de l'église, s'inclina de tous côtés, bien que l'église fût complètement déserte. Sa compagne fit de même. Ensuite il la prit par le bras et l'amena devant une grande image de la Vierge, sous le vocable de laquelle était l'église, qui brillait près de l'autel dans l'éclat aveuglant des feux que reflétait son cadre d'or serti de pierres précieuses.

Le sacristain, qui restait seul dans l'église, salua le vieillard avec respect. Celui-ci lui répondit d'un signe de tête. La femme tomba à genoux devant l'icône. Le vieillard prit l'extrémité du voile attaché à l'icône et lui en

couvrit la tête. Un sanglot sourd éclata dans l'église.

Ordynov était frappé de la solennité de toute cette scène, et impatient d'en voir la fin. Deux minutes après, la femme releva la tête, et la lumière vive du lampadaire éclaira de nouveau son charmant visage. Ordynov tressaillit et fit un pas en avant. Déjà elle tendait sa main au vieillard et tous deux sortirent lentement de l'église. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune femme, des yeux bleus profonds, avec de longs cils qui se détachaient sur la blancheur de son visage et ombraient ses joues pâles. Un sourire éclairait ses lèvres, mais le visage portait la trace d'une terreur mystérieuse et enfantine. Elle se serrait timidement contre le vieillard et on voyait qu'elle tremblait toute d'émotion.

Frappé, fouetté par un sentiment inconnu, joyeux et tenace, Ordynov les suivit rapidement et, sur le parvis de l'église, leur coupa le chemin. Le vieillard le regarda d'un air hostile et sévère. Elle aussi jeta un regard sur lui, mais sans curiosité, distraitement, comme si une autre

pensée lointaine l'absorbait.

Ordynov les suivit sans même s'en rendre compte. Il faisait déjà nuit. Le vieillard et la jeune femme entrèrent dans une grande rue large, sale, pleine de petites boutiques diverses, de dépôts de farine, d'auberges, et qui menait tout droit hors de la ville. Dans cette rue, ils prirent une longue ruelle étroite, fermée de chaque côté par des palissades et que terminait l'énorme mur noirci d'une grande maison de quatre étages, dont l'autre issue donnait sur une grande rue populeuse. Ils étaient déjà près de la maison quand le vieillard, soudain, se retourna et jeta un regard impatient sur Ordynov. Le jeune homme s'arrêta net, surpris lui-même de sa conduite. Le vieillard se retourna pour la seconde fois, comme pour s'assurer si la menace avait produit son effet. Ensuite ils entrèrent tous deux, lui et la jeune femme, dans la cour de la maison.

Ordynov revint sur ses pas pour rentrer chez lui. Il était de fort mauvaise humeur. Il s'en voulait d'avoir perdu ainsi toute une journée, de s'être fatigué sans raison et surtout d'avoir

commis la sottise de prendre pour une sorte d'aventure un incident plus que banal.

Quelque dépit qu'il ait eu, le matin, de sa sauvagerie, toutefois son instinct le portait à fuir tout ce qui pouvait le distraire, le détourner, l'arracher de son monde intérieur, artistique. Maintenant, avec une certaine tristesse, un certain regret, il pensait à son coin tranquille ; puis il ressentit de l'angoisse ainsi que le souci d'une situation indécise, des démarches à faire, et, en même temps, il était irrité qu'une pareille misère pût l'occuper. Enfin, fatigué, incapable de lier deux idées, il arriva, très tard déjà, à son logis. Avec étonnement, il remarqua qu'il avait failli passer devant sa maison sans la reconnaître. Machinalement, en hochant la tête pour sa distraction qu'il attribuait à la fatigue, il monta l'escalier jusqu'à sa chambre, sous les toits. Il alluma une bougie. Une minute après, l'image de la femme sanglotant surgit, là, devant lui. Cette impression était si obsédante, si forte, son cœur lui retraçait avec un tel amour les traits doux et calmes de son visage empreint d'un attendrissement mystérieux et d'effroi, mouillé de

larmes d'enthousiasme ou de repentir enfantins, que ses yeux se voilèrent, et il lui sembla que dans toutes ses veines coulait du feu. Mais la vision s'effaça vite. Après la surexcitation la réflexion vint, ensuite le dépit, puis une sorte de colère ; après quoi, épuisé de fatigue, sans se dévêtir, il s'enveloppa dans ses couvertures et se jeta sur son lit...

Ordynov s'éveilla assez tard dans la matinée ; il se sentait irrité, déprimé. Il s'habilla à la hâte en s'efforçant de penser à ses soucis quotidiens, et, une fois dehors, dirigea ses pas du côté opposé au chemin suivi la veille. Enfin il trouva une chambre, quelque part dans le logement d'un pauvre Allemand, nommé Spies, qui vivait là avec sa fille, Tinichen. Spies, après avoir reçu les arrhes, alla aussitôt décrocher l'écriteau suspendu à la porte cochère. Il avait loué à Ordynov surtout à cause de l'amour de celui-ci pour la science, car lui-même projetait de se mettre à l'étude très sérieusement. Ordynov prévint qu'il s'installerait le soir même. Il reprit le chemin de sa demeure, mais, réflexion faite, soudain, se dirigea du côté opposé. Le courage lui revenait ; il sourit même

en pensant à sa curiosité. Dans son impatience, le chemin lui semblait extrêmement long. Enfin il arriva à l'église où il était entré la veille au soir. On chantait la messe. Il choisit un endroit d'où il pouvait voir presque tous les fidèles. Mais ceux qu'il cherchait n'étaient pas là. Après une longue attente il sortit, tout rougissant. S'entêtant à réprimer un sentiment qui l'envahissait malgré lui, il essayait de toutes ses forces de changer le cours de ses pensées. Ramené aux choses courantes de la vie, il s'avisa qu'il était temps de dîner, et, croyant en effet ressentir la faim, il entra dans le même débit où il avait mangé la veille. Il ne se souvenait pas, par la suite, comment il l'avait quitté.

Longtemps et sans idées nettes, il erra dans les rues et les ruelles populeuses ou désertes et enfin il arriva à un endroit écarté qui n'était déjà plus la ville et où s'étendait un champ jauni. Ce silence profond lui communiqua une impression qu'il n'avait pas éprouvée depuis longtemps, et il se ressaisit. C'était une de ces journées sèches et froides comme il y en a parfois à Pétersbourg, en octobre. Non loin de là il y avait une isba et, tout

près, deux meules de foin. Un petit cheval, aux côtes saillantes, la tête baissée, la langue pendante, était là sans harnais, à côté d'un petit char à deux roues ; il semblait songer à quelque chose. Un chien, en grognant, rongeait un os près d'une roue brisée. Un enfant de trois ans, vêtu d'une simple chemise, tout en grattant sa tête blonde, regardait avec étonnement le citadin qui était là. Derrière l'isba commençaient les champs et les potagers. À l'horizon, la ligne noire de la forêt bordait le bleu du ciel ; du côté opposé s'amoncelaient des nuages neigeux qui semblaient chasser devant eux une bande d'oiseaux migrateurs, fuyant sans cris, sur le ciel. Tout était silencieux et d'une tristesse solennelle, comme en une sorte d'attente... Ordynov voulait aller plus loin, mais le désert commençait à l'oppresser. Il retourna dans la ville, où s'entendit tout à coup le bruit sourd des cloches appelant les fidèles au service vespéral. Il pressa le pas et se retrouva bientôt devant l'église qu'il connaissait si bien depuis la veille.

La femme inconnue était déjà là.

Elle était à genoux, à l'entrée même, parmi la foule des fidèles. Ordynov se fraya un chemin à travers les mendiants, les vieilles femmes en guenilles, les malades et les estropiés qui attendaient l'aumône à la porte de l'église, et il vint se mettre à genoux à côté de son inconnue. Leurs vêtements se touchaient. Il entendait le souffle haletant qui sortait de ses lèvres, qui chuchotaient une prière ardente. Les traits de son visage étaient, comme hier, bouleversés par un sentiment de piété infinie, et de nouveau ses larmes coulaient et séchaient sur ses joues brûlantes, comme pour les laver de quelque crime terrible. L'endroit où ils se trouvaient était tout à fait sombre. Par instants seulement, le vent qui rentrait par la vitre ouverte de la fenêtre étroite, agitait la flamme qui éclairait alors d'une lueur vacillante le visage de la jeune femme, dont chaque trait se gravant dans la mémoire d'Ordynov obscurcissait sa vue et lui martelait le cœur d'une douleur sourde, insupportable. Mais dans cette souffrance il y avait une jouissance indicible. Il n'y put tenir. Toute sa poitrine tremblait, et, en sanglotant, il inclina son front

brûlant sur les dalles froides de l'église. Il n'entendait et ne sentait rien, sauf la douleur de son cœur qui se mourait dans une souffrance délicieuse.

Cette sensibilité extrême ainsi que cette pureté et cette faiblesse du sentiment étaient-elles développées par la solitude ? Cet élan du cœur se préparait-il dans le silence angoissant, étouffant, infini, des longues nuits sans sommeil, traversées par les aspirations inconscientes et les tressaillements de l'esprit impatient, ou tout simplement le moment était-il venu, était-ce la minute solennelle, fatale, inéluctable ? Il arrive que par une journée chaude, étouffante, tout à coup le ciel entier devient noir et l'orage éclate en pluie et en feu sur la terre assoiffée ; et l'orage attache des perles de pluie aux branches des arbres, fouette l'herbe des champs, écrase sur le sol les tendres fleurs, pour qu'après, aux premiers rayons du soleil, tout, revivant de nouveau, acclame le ciel et lui envoie son encens voluptueux et l'hymne de sa reconnaissance... Mais Ordynov ne pouvait maintenant se rendre compte de ce qui se passait en lui. À peine avait-

il conscience d'être...

Le service prit fin sans même qu'il s'en aperçût, et il se retrouva suivant son inconnue à travers la foule qui s'amassait à la sortie. Par moments il rencontrait son regard étonné et clair. Arrêtée à chaque instant par la foule, elle se retourna vers lui plusieurs fois. Son étonnement semblait grandir de plus en plus ; puis tout d'un coup, son visage s'empourpra.

À ce moment, soudain, dans la foule, parut le vieillard de la veille. Il la prit par le bras. Ordynov rencontra de nouveau son regard mauvais et moqueur et une colère étrange, subite, le mordit au cœur. Les ayant perdus de vue dans l'obscurité, d'un effort violent, il s'élança en avant et sortit de l'église. Mais l'air frais du soir ne pouvait le rafraîchir. Sa respiration s'arrêtait, se faisant de plus en plus rare ; son cœur se mit à battre lentement et fortement, comme s'il voulait lui rompre la poitrine. Enfin il s'aperçut qu'il avait complètement perdu ses inconnus ; il ne les apercevait plus, ni dans la rue, ni dans la ruelle. Mais dans la tête d'Ordynov, venait de naître

l’idée d’un plan hardi, bizarre, un de ces projets fous qui, en revanche, dans des cas pareils, aboutissent presque toujours.

Le lendemain, à huit heures du matin, il se rendit à la maison, du côté de la ruelle, et pénétra dans une petite cour étroite, sale et puante, qui était quelque chose comme la fosse à ordures de la maison.

Le portier occupé à quelque besogne dans la cour s’arrêta, le menton appuyé sur le manche de sa pelle, et regarda Ordynov de la tête aux pieds ; puis il lui demanda ce qu’il désirait.

Le portier était un jeune garçon de vingt-cinq ans, d’origine tatare, au visage vieilli, ridé, de petite taille.

– Je cherche un logement, répondit Ordynov nerveusement.

– Lequel ? demanda le portier avec un sourire. Il regardait Ordynov comme s’il connaissait toute son histoire.

– Je voudrais louer une chambre chez des locataires, dit Ordynov.

– Dans cette cour, il n’y en a pas, dit le portier, d’un air mystérieux.

– Et ici ?

– Ici non plus.

Le portier reprit sa pelle.

– Peut-être m’en cèdera-t-on une tout de même ? insista Ordynov en glissant dix kopecks au portier.

Le Tatar regarda Ordynov, empocha la pièce, reprit de nouveau sa pelle, et, après un court silence, répéta qu’il n’y avait rien à louer.

Mais déjà le jeune homme ne l’écoutait plus. Il montait sur les planches pourries, jetées à travers une large flaque d’eau, conduisant à la seule entrée qu’avait, dans cette cour, le pavillon noir, sale, comme noyé dans cette eau bourbeuse.

Au rez-de-chaussée du pavillon habitait un pauvre fabricant de cercueils. Ordynov passa devant son atelier et, par un escalier glissant, en colimaçon, il monta à l’étage supérieur. En tâtonnant dans l’obscurité il trouva une grosse porte mal équarrie, tourna le loquet et l’ouvrit. Il

ne s'était pas trompé. Devant lui se tenait le vieillard qu'il connaissait et qui, fixement, avec un étonnement extrême, le regarda.

– Que veux-tu ? dit-il brièvement, presque chuchotant.

– Est-ce qu'il y a un logement ? demanda Ordynov, oubliant presque tout ce qu'il voulait dire. Derrière l'épaule du vieillard, il aperçut son inconnue.

Le vieux, sans répondre, se mit à refermer la porte en poussant avec elle Ordynov.

– Il y a une chambre, fit tout à coup la voix douce de la jeune femme.

Le vieillard lâcha la porte.

– J'ai besoin d'un coin, n'importe quoi, dit Ordynov en se précipitant dans le logement et s'adressant à la belle.

Mais il s'arrêta étonné, comme pétrifié, dès qu'il eut jeté un regard sur ses futurs logeurs. Devant ses yeux se déroulait une scène muette extraordinaire. Le vieux était pâle comme un mort, on eût dit qu'il se trouvait mal. Il regardait

la femme d'un regard de plomb, immobile et pénétrant. Elle, d'abord, pâlit aussi, mais ensuite tout son sang afflua à son visage et ses yeux brillèrent étrangement. Elle conduisit Ordynov dans l'autre chambre.

Tout le logement se composait d'une pièce assez vaste, divisée par deux cloisons en trois parties. Du palier on entrait directement dans une antichambre étroite, sombre ; en face était la porte menant évidemment à la chambre des maîtres. À droite, c'était la chambre à louer. Elle était étroite et basse, avec deux petites fenêtres également très basses. Elle était tout encombrée d'objets divers, comme il y en a dans chaque logement. C'était pauvre, exigu, mais aussi propre que possible. Le mobilier consistait en une simple table de bois blanc, deux chaises très ordinaires et deux bancs étroits, placés de chaque côté de la pièce, le long du mur. Une grande icône ancienne, à couronne dorée, était appendue dans l'angle et, devant elle brûlait une veilleuse. Un énorme et grossier poêle russe donnait, par moitié, dans cette chambre et dans l'antichambre.

Évidemment trois personnes ne pouvaient vivre dans un pareil logement.

Ils commencèrent à marchander, mais sans suite dans les idées, et se comprenant à peine les uns les autres. À deux pas de la femme, Ordynov entendait battre son cœur. Il voyait qu'elle tremblait toute d'émotion et même de peur. Enfin, on tomba d'accord. Le jeune homme déclara qu'il s'installerait tout de suite et regarda le patron. Le vieillard était debout devant la porte, toujours pâle, mais un sourire doux, même pensif, errait sur ses lèvres. Ayant rencontré le regard d'Ordynov, il fronça de nouveau les sourcils.

– As-tu un passeport ? demanda-t-il tout d'un coup d'une voix haute et brève, en ouvrant à Ordynov la porte de l'antichambre.

– Oui, répondit celui-ci un peu étonné.

– Qui es-tu ?

– Vassili Ordynov, gentilhomme. Je ne sers nulle part. Je m'occupe de mes affaires, dit-il sur le même ton que le vieux.

– Moi aussi, fit le vieillard. Mon nom est Ilia Mourine, bourgeois. Cela te suffit ? Va...

Une heure plus tard, Ordynov était dans son nouveau logement, non moins étonné du changement que l'Allemand, qui déjà commençait à craindre, avec sa Tinichen, que le nouveau locataire ne leur jouât un tour.

Ordynov, lui, ne comprenait pas comment tout cela était arrivé, et ne voulait pas le comprendre...

II

Le cœur lui battait tellement que sa vue se brouillait et la tête lui tournait. Machinalement il se mit à ranger ses maigres effets dans son nouveau logement. Il ouvrit un paquet contenant différentes choses, puis une caisse de livres qu'il rangea sur la table, mais bientôt ce travail même lui pesa. À chaque instant brillait à ses yeux l'image de la femme dont la rencontre avait ému et secoué tout son être, et tant de foi, tant

d’enthousiasme irrésistible entraient dans sa propre vie que ses pensées s’obscurcissaient et que son esprit sombrait dans l’angoisse et le tumulte.

Il prit son passeport et le porta au patron, dans l’espoir d’apercevoir la jeune femme. Mais Mourine entrouvrit à peine la porte, prit le papier, lui dit : « Bon, vis en paix », et referma la porte. Un sentiment désagréable s’empara d’Ordynov. Il ne savait pourquoi, mais la vue de ce vieillard l’oppressait. Dans son regard, il y avait quelque chose de méprisant et de méchant. Toutefois le sentiment désagréable se dissipa bientôt. Depuis déjà trois jours Ordynov vivait dans une sorte de tourbillon en comparaison du calme ancien de sa vie, mais il ne pouvait raisonner et redoutait même de le faire. Tout se confondait dans son existence. Il sentait confusément que toute sa vie se brisait en deux. Une seule aspiration, une attente unique, s’étaient emparées de tout son être, et aucune autre pensée n’avait prise sur lui.

Étonné, il retourna dans sa chambre. Là, près du poêle, où se préparait la nourriture, une vieille

femme, petite, ratatinée, travaillait. Elle était si sale, vêtue de guenilles si sordides que c'était pitié de la regarder. Elle avait l'air méchant et, de temps en temps, marmonnait quelque chose entre ses dents. C'était la femme de ménage des logeurs. Ordynov essaya de lier conversation avec elle, mais évidemment par malice, elle se renferma dans le silence. Enfin l'heure du dîner étant venue, la vieille retira du poêle la soupe aux choux, des bouchées à la viande et porta cela aux maîtres. Elle servit la même chose à Ordynov. Après le repas un silence de mort régna dans le logement.

Ordynov prit un livre, longtemps en tourna les pages, tâchant de comprendre ce qu'il avait lu déjà plusieurs fois. Énervé, il jeta le livre et, de nouveau, essaya de mettre en place différents objets. Enfin il se coiffa, mit un manteau et sortit.

Dehors il flâna au hasard, sans voir le chemin qu'il suivait, s'efforçant tout le temps de concentrer autant que possible ses idées éparses et d'examiner un peu sa situation. Mais cet effort ne faisait que lui causer de la souffrance. Tour à

tour, il avait froid et chaud, et, par moments, son cœur se mettait à battre si fort qu'il devait s'appuyer contre un mur. « Non, la mort est préférable, mieux vaut la mort », chuchota-t-il, la lèvre fiévreuse, tremblante, sans même penser à ce qu'il disait.

Il marcha très longtemps. Enfin s'apercevant qu'il était trempé jusqu'aux os et remarquant pour la première fois qu'il pleuvait à verse, il retourna à la maison.

Non loin de chez lui, il aperçut le portier. Il lui sembla que le Tatar le regardait fixement et avec une certaine curiosité, mais quand il se vit observé, il continua son chemin.

– Bonjour ! dit Ordynov en le rejoignant. Comment t'appelle-t-on ?

– Je suis portier, on m'appelle portier, répondit-il en découvrant ses dents.

– Tu es dans cette maison depuis longtemps ?

– Oui, depuis longtemps.

– Mon logeur est un bourgeois ?

– Bourgeois, s'il le dit.

– Qu’est-ce qu’il fait ?

– Il est malade, il vit, prie Dieu, voilà...

– C’est sa femme ?

– Quelle femme ?

– Celle qui vit avec lui.

– Sa femme, s’il le dit. Adieu, Monsieur.

Le Tatar toucha son bonnet et rentra chez lui.

Ordynov regagna son logis. La vieille, en marmonnant quelque chose, lui ouvrit la porte qu’elle referma au verrou et s’installa sur le poêle où elle terminait sa vie. La nuit tombait. Ordynov alla chercher de la lumière et remarqua que la porte de la chambre des maîtres était fermée à clé. Il appela la vieille qui, la tête appuyée sur son coude, le regardait fixement de dessus le poêle et semblait se demander ce qu’il pouvait bien faire près de la serrure de la chambre des maîtres. Sans lui rien dire elle lui jeta un paquet d’allumettes.

Il retourna dans sa chambre et, pour la centième fois peut-être, se mit à ranger ses effets et ses livres. Mais peu à peu, sans comprendre ce qui lui arrivait, il s’assit sur le banc, et il lui

sembla qu'il s'endormait. Par moments, il revenait à lui et se rendait compte que son sommeil n'était pas le sommeil mais une sorte de perte de conscience maladive et douloureuse. Il entendit la porte s'ouvrir puis se fermer. Il devina que c'étaient les maîtres qui rentraient des vêpres. Il lui vint en tête qu'il devait aller chez eux chercher quelque chose. Il se leva pour s'y rendre, mais il trébucha et tomba sur un tas de bois jeté par la vieille au milieu de la chambre. Alors il perdit tout à fait connaissance. Quand il rouvrit les yeux, au bout d'un long moment, il remarqua avec étonnement qu'il était couché sur le même banc, tout habillé, et qu'avec une tendresse attentive se penchait vers lui un visage de femme merveilleusement beau, tout mouillé de larmes douces et maternelles. Il sentit qu'on lui mettait un oreiller sous la tête, qu'on l'enveloppait dans quelque chose de chaud et qu'une main douce caressait son front brûlant. Il voulait dire merci ; il voulait prendre cette main, l'approcher de ses lèvres sèches, la mouiller de larmes et la baiser éternellement.... Il voulait dire beaucoup de choses, mais quoi, il ne le savait lui-

même. Il voulait mourir en ce moment. Mais ses mains étaient comme du plomb et restaient inertes. Il lui paraissait qu'il était devenu muet ; il sentait seulement son sang battre dans toutes ses artères si fortement, comme pour le soulever de sa couche. Quelqu'un lui donna de l'eau... Puis il perdit connaissance.

Il s'éveilla le matin, à huit heures. Le soleil jetait ses rayons dorés à travers les vitres verdâtres, sales, de sa chambre. Une sensation douce enveloppait tous ses membres de malade. Il était calme, tranquille et infiniment heureux. Il lui semblait que quelqu'un était tout à l'heure à son chevet. Il s'éveilla en cherchant attentivement autour de lui cet être invisible. Il eût tant désiré pouvoir embrasser un ami et dire, pour la première fois : « Bonjour, bonjour, mon ami. »

– Comme tu as dormi longtemps ! prononça une douce voix de femme.

Ordynov se retourna. Le visage de sa belle logeuse, avec un sourire séduisant et clair comme le soleil, se penchait vers lui.

– Tu as été malade longtemps, dit-elle. C'est assez, lève-toi. Pourquoi te tourmentes-tu ainsi ? La liberté est plus douce que le pain, plus belle que le soleil. Lève-toi, mon ami, lève-toi...

Ordynov saisit sa main et la serra fortement. Il lui semblait encore rêver.

– Attends, je t'ai préparé du thé. Veux-tu du thé ? Prends, cela te fera du bien. J'ai été malade, moi aussi, et je sais.

– Oui, oui, donne-moi à boire, dit Ordynov d'une voix éteinte.

Il se leva. Il était encore très faible. Un frisson lui parcourut le dos ; tous ses membres étaient endoloris et comme brisés. Mais dans son cœur il faisait clair et les rayons du soleil paraissaient l'animer d'une sorte de joie solennelle. Il sentait qu'une nouvelle vie forte, invisible, commençait pour lui. La tête lui tournait légèrement.

– On t'appelle Vassili ? demanda-t-elle. J'ai peut-être mal entendu, mais il me semble que le patron t'a nommé ainsi, hier.

– Oui, Vassili. Et toi, comment t'appelles-tu ?

dit Ordynov en s'approchant d'elle et se tenant à peine sur ses jambes.

Il trébucha, elle le retint par le bras et rit :

– Moi ? Catherine, dit-elle en fixant dans les siens ses grands yeux bleus et clairs.

Ils se tenaient par la main.

– Tu veux me dire quelque chose ? fit-elle enfin.

– Je ne sais pas, répondit Ordynov.

Sa vue s'obscurcissait.

– Tu vois comme tu es... Assez, mon pigeon, assez. Ne te tourmente pas. Assieds-toi ici, devant la table, en face du soleil. Reste ici bien tranquille et ne me suis pas, ajouta-t-elle, croyant que le jeune homme allait faire un mouvement pour la retenir. Je vais revenir tout de suite ; tu auras tout le temps de me voir.

Une minute après, elle apporta du thé, le plaça sur la table et s'assit en face d'Ordynov.

– Tiens, bois, dit-elle. Eh bien ! Est-ce que la tête te fait mal ?

– Non, plus maintenant, dit-il. Je ne sais pas, peut-être me fait-elle mal. Je ne veux pas... Assez ! Assez ! Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il, tout bouleversé, ayant enfin saisi la main de Catherine. Reste ici, ne t'en va pas. Donne-moi encore ta main... Mes yeux se voilent. Je te regarde comme le soleil, dit-il haletant d'enthousiasme, comme s'il arrachait ses paroles de son cœur, alors que des sanglots emplissaient sa gorge.

– Mon ami ! Tu n'as donc jamais vécu avec une brave créature ? Tu es seul, seul ; tu n'as pas de parents ?

– Non, personne. Je suis seul, je n'ai personne. Ah ! maintenant ça va mieux... Je me sens bien, maintenant, dit Ordynov en délire. Il voyait la chambre tourner autour de lui.

– Moi aussi, pendant plusieurs années je n'ai eu personne... Comme tu me regardes..., prononça-t-elle après un moment de silence.

– Eh bien !... quoi ?...

– Tu me regardes comme si ma vue te

réchauffait ! Sais-tu, tu me regardes comme quand on aime... Moi, au premier mot, j'ai senti mon cœur battre pour toi. Si tu tombes malade, je te soignerai. Seulement ne tombe pas malade. Non, quand tu seras guéri nous vivrons comme frère et sœur. Veux-tu ? C'est difficile d'avoir une sœur quand Dieu n'en a pas donnée...

– Qui es-tu ? D'où viens-tu ? demanda Ordynov d'une voix faible.

– Je ne suis pas d'ici... Ami, que t'importe ? Sais-tu... On raconte que douze frères vivaient dans une forêt sombre. Une jeune fille vint à s'égarer dans la forêt. Elle arriva chez eux, mit tout en ordre dans leur demeure et étendit son amour sur tous. Les frères vinrent et apprirent qu'une sœur avait passé chez eux la journée. Ils l'appelèrent. Elle vint vers eux. Tous l'appelaient sœur, et elle était la même avec tous. Tu connais ce conte ?

– Oui, je le connais, fit à voix basse Ordynov.

– C'est bon de vivre. Es-tu content de vivre ?

– Oui, oui, vivre longtemps, longtemps,

répondit Ordynov.

– Je ne sais pas, fit Catherine pensive. Je voudrais aussi la mort. C'est bien de vivre, mais... Oh ! te voilà de nouveau tout pâle...

– Oui, la tête me tourne...

– Attends, je t'apporterai mon matelas ; il est meilleur que celui-ci, et un autre oreiller, et je préparerai ton lit. Tu t'endormiras, tu me verras dans ton sommeil, ton mal passera... Notre vieille est malade, elle aussi...

Elle parlait tout en préparant le lit, et jetait, de temps en temps, par-dessus son épaule, un regard sur Ordynov.

– Tu en as des livres ! dit-elle en repoussant le coffre.

Elle s'approcha d'Ordynov, le prit par la main droite, l'amena vers le lit, le coucha et le borda.

– On dit que les livres gâtent l'homme, dit-elle en hochant pensivement la tête. Tu aimes à lire les livres ?

– Oui, répondit Ordynov ne sachant s'il dormait ou non et serrant fortement la main de

Catherine, pour se rendre compte qu'il ne dormait pas.

– Mon maître a beaucoup de livres aussi. Sais-tu, il dit que ce sont des livres divins. Il me lit toujours un livre. Je te le montrerai plus tard. Après tu me raconteras tout ce qu'il y a dedans...

– Je raconterai, fit Ordynov en la regardant fixement.

– Aimes-tu prier ? demanda-t-elle après un court silence. Sais-tu ?... J'ai peur, j'ai peur de tout, toujours...

Elle n'acheva pas et parut réfléchir à quelque chose.

Ordynov porta sa main à ses lèvres.

– Pourquoi baises-tu ma main ? Ses joues s'étaient légèrement empourprées. Va, baise-les, continua-t-elle en riant et lui tendant ses deux mains. Ensuite elle en délivra une et la posa sur le front brûlant d'Ordynov, puis elle se mit à lui caresser les cheveux. Elle rougissait de plus en plus. Enfin elle s'assit à terre, près du lit, et appuya sa joue contre celle du jeune homme. Son

souffle chaud frôlait son visage...

Tout d'un coup Ordynov sentit des larmes brûlantes tomber comme du plomb sur sa joue. Elle pleurait. Il devenait de plus en plus faible. Il ne pouvait déjà plus soulever ses mains. À ce moment, un coup éclata dans la porte ; le loquet grinça ; Ordynov put encore distinguer la voix du patron qui venait de rentrer dans la pièce voisine. Ensuite il entendit comment Catherine se levait et, sans se hâter, ni écouter, prenait son livre ; puis il vit comment, en partant, elle le signait. Il ferma les yeux. Tout à coup, un chaud et long baiser lui brûla les lèvres et il ressentit comme un coup de couteau dans le cœur. Il poussa un faible cri et s'évanouit.

Une vie bizarre, étrange, alors commença pour lui.

Par moments, en son esprit surgissait la conscience vague qu'il était condamné à vivre dans un long rêve infini, plein de troubles étranges, de luttes et de souffrances stériles. Effrayé, il tâchait de se révolter contre la fatalité qui l'oppressait. Mais, au moment de la lutte la

plus aiguë, la plus désespérée, une force inconnue le frappait de nouveau. Alors, il sentait nettement comment, de nouveau, il perdait la mémoire, comment, de nouveau, l'obscurité terrible, sans issue, se déroulait devant lui, et il s'y jetait avec un cri d'angoisse et de désespoir. Parfois c'étaient des moments d'un bonheur trop intense, écrasant, quand la vitalité augmente démesurément en tout l'être humain, quand le passé devient plus clair, retentit du triomphe de la joie, quand on rêve d'un avenir inconnu, quand un espoir merveilleux descend sur l'âme comme une rosée vivifiante, quand on a le désir de crier d'enthousiasme, quand on sent que la chair est impuissante devant la multitude des impressions, que le fil de l'existence se rompt et qu'en même temps on acclame avec frénésie sa vie ressuscitée.

Parfois il retombait dans sa torpeur et alors tout ce qui lui était arrivé, les derniers jours, repassait dans son esprit comme un tourbillon. Mais la vision se présentait à lui sous un aspect étrange et mystérieux.

Parfois, malade, il oubliait ce qui lui était arrivé, et s'étonnait de ne plus être dans son ancien logis, chez son ancienne propriétaire. Il était surpris que la vieille ne s'approchât pas comme elle le faisait toujours, à l'heure tardive, vers le poêle à demi éteint qui éclairait d'une lueur faible, vacillante, tout le coin sombre de la chambre, et qu'elle ne réchauffât pas, comme d'habitude, ses mains osseuses, tremblantes, au foyer mourant, tout en bavardant et marmottant quelque chose, avec un regard seulement de temps à autre, un regard étonné sur son étrange locataire qu'elle jugeait un peu fou à cause de ses longues lectures.

À d'autres moments, il se rappelait qu'il avait changé de logis, mais comment cela s'était-il fait ? Il ne le savait pas, bien que pour le comprendre il tendît obstinément, violemment, toutes les forces de son esprit... Mais, où, quoi, qu'appelait-il, qu'était-ce qui le tourmentait et jetait en lui cette flamme insupportable qui l'étouffait et brûlait son sang ? Cela, il lui était impossible de le savoir. De nouveau il ne se rappelait rien. Souvent il saisissait avidement une

ombre quelconque ; souvent il entendait le bruit de pas légers près de son lit et le murmure, comme une musique, de paroles douces, caressantes et tendres. Un souffle haletant, humide, glissait sur son visage et tout son être était secoué par l'amour. Des larmes brûlantes coulaient sur ses joues en feu, et soudain un baiser long et tendre s'enfonçait sur ses lèvres. Alors toute sa vie s'éteignait dans une souffrance infinie. Il semblait que toute l'existence, tout l'univers, s'arrêtaient, mouraient autour de lui pour des siècles entiers et qu'une longue nuit de mille ans s'étendait sur lui...

Parfois il revivait les douces années de sa première enfance, avec leurs joies pures, leur bonheur infini ; avec les premiers étonnements joyeux de la vie ; avec la foule des esprits clairs qui sortaient de chaque fleur qu'il arrachait, jouaient avec lui sur la verte et grasse prairie, devant la petite maison entourée d'acacias, qui lui souriait, du lac de cristal près duquel il restait assis des heures entières écoutant le murmure des vagues, ainsi que le bruissement d'ailes de ces esprits qui répandaient de claires rêveries

couleurs d’arc-en-ciel sur son petit berceau, tandis que sa mère, penchée sur ce même berceau, l’embrassait et l’endormait en chantant une douce berceuse durant les nuits qui étaient longues et sereines. Mais, tout à coup, un être paraissait de nouveau, qui le troublait d’un effroi non plus enfantin, et versait dans sa vie le premier poison lent de la douleur et des larmes. Il sentait vaguement que le vieillard inconnu tenait en son pouvoir toutes ses années futures, et il tremblait et ne pouvait détacher de lui ses regards. Le méchant vieillard le suivait partout. Il paraissait et le menaçait de la tête au-dessus de chaque buisson du bosquet ; il riait et le taquinait, s’incarnait en chacune de ses poupées d’enfant, grimaçant et riant entre ses mains comme un méchant gnome malfaisant. Il jaillissait en grimaçant de chaque mot de sa grammaire. Pendant son sommeil, le méchant vieillard s’asseyait à son chevet... Il chassait la foule des esprits clairs qui promenaient leurs ailes d’or et de saphir autour de son berceau. Il repoussait de lui, pour toujours, sa pauvre mère, et, pendant une nuit entière, il lui chuchota un long conte

merveilleux, incompréhensible pour un cœur d'enfant, mais qui le troublait d'une horreur et d'une passion qui n'avaient rien d'enfantin. Et le méchant vieillard n'écoutait ni ses sanglots, ni ses prières et continuait à lui parler jusqu'à ce qu'il en perdît connaissance.

Et l'enfant s'éveillait homme. Des années entières s'étaient écoulées sans qu'il l'entendît. Tout d'un coup, il reconnaît sa vraie situation, il comprend qu'il est seul et étranger à tout l'univers. Il est seul parmi des gens mystérieux, inquiétants, parmi des ennemis qui s'assemblent et chuchotent dans les coins de sa chambre obscure, et font des signes de tête à la vieille qui est assise auprès du feu, réchauffant ses mains débiles, et qui le leur indique. Il était bouleversé, il voulait savoir ce qu'étaient ces hommes, pourquoi ils étaient ici, pourquoi lui-même était dans sa chambre. Il devine qu'il est tombé dans un repaire de brigands où il a été entraîné par quelque force puissante, inconnue, sans avoir examiné auparavant qui sont ces locataires et qui sont ces maîtres. La crainte déjà le saisit et, tout d'un coup, au milieu de la nuit, dans l'obscurité,

de nouveau il entend le long récit à voix basse. C'est une vieille femme qui parle, doucement, en hochant tristement sa tête blanche, devant le feu qui s'éteint. Et de nouveau l'horreur l'empoigne. Le conte s'anime devant lui, des visages et des formes se précisent. Il voit que tout, à commencer par les songeries vagues de l'enfance, toutes ses pensées, tous ses rêves, tout ce qu'il a connu de la vie, tout ce qu'il a lu dans les livres, tout ce qu'il a oublié depuis longtemps déjà, il voit que tout s'anime, prend corps, se dresse devant lui sous forme d'images colossales, marche et danse en rond autour de lui. Des jardins merveilleux naissent à ses yeux, des villes entières tombent en ruines, des cimetières lui renvoient leurs morts qui se mettent à vivre de nouveau. Des races, des peuples entiers apparaissent, grandissent et meurent devant lui. Enfin maintenant, autour de son lit de malade, chaque pensée, chaque rêve s'incarnent comme au moment de la naissance et il rêve non avec des idées sans chair, mais avec des mondes entiers ; lui-même tourbillonne comme un grain de poussière dans cet univers infini, étrange, sans issue ; et toute cette vie, par

son indépendance révoltée, le presse et le poursuit de son ironie éternelle, implacable.

Il se sentait mourir, tomber en poussière, sans aucune résurrection possible et pour toujours. Il voulait fuir, mais dans tout l'univers il n'y avait pas un coin pour le cacher. Enfin, dans un accès de désespoir, il tendit toutes ses forces, cria et s'éveilla...

Il était couvert d'une sueur glacée. Autour de lui régnait un silence de mort dans une nuit profonde. Cependant il lui semble que quelque part continue son conte merveilleux, qu'une voix rauque entame en effet une longue conversation sur le sujet qu'il connaît. Il entend qu'on parle de forêts sombres, de bandits extraordinaires, d'un jeune gaillard courageux, vaillant, presque Stenka Razine lui-même, d'ivrognes gais, de haleurs, d'une belle jeune fille, de la Volga. Est-ce un rêve ? Entend-il cela réellement ?

Il demeura toute une heure couché, les yeux ouverts, sans remuer un membre, dans un engourdissement d'épouvante. Enfin il se leva prudemment, constata avec joie que le terrible

mal n’avait pas encore épuisé toutes ses forces. Le délire s’évanouissait ; la réalité commençait.

Il remarqua qu’il était habillé comme pendant sa conversation avec Catherine et que, par conséquent, il ne s’était pas écoulé beaucoup de temps depuis qu’elle l’avait quitté. Le feu de la décision coulait dans ses veines. Par hasard, il toucha avec sa main un grand clou, enfoncé dans la cloison le long de laquelle on avait installé son lit. Il le saisit, s’y suspendit de tout son corps et arriva ainsi à une fente par où un mince rai de lumière filtrait dans sa chambre. Il appliqua l’œil contre cette fente, et, retenant son souffle, regarda.

Dans un coin de la petite chambre des maîtres, il y avait un lit devant lequel était placée une table couverte d’un tapis. De nombreux livres d’un grand format ancien, reliés, rappelant les livres liturgiques, étaient posés sur la table. Dans un angle était appendue une icône, aussi ancienne que celle de sa chambre, devant laquelle brûlait une veilleuse. Le vieux Mourine, malade, était couché sur le lit. Il paraissait torturé par la

souffrance. Il était pâle comme un mort. Il était enveloppé d'une couverture de fourrure. Un livre était ouvert sur ses genoux. Sur un banc, près du lit, était allongée Catherine. Un de ses bras enlaçait la poitrine du vieillard, et sa tête était appuyée sur son épaule. Elle fixait sur lui des yeux attentifs, enfantins, étonnés et semblait écouter avec une avidité extraordinaire ce que lui racontait Mourine. Par moments, la voix du narrateur se haussait ; son visage pâle s'animait ; il fronçait les sourcils, ses yeux brillaient, et Catherine paraissait pâlir de peur et d'émotion. Alors quelque chose ressemblant à un sourire se montrait sur le visage du vieillard et Catherine aussi commençait à sourire doucement. Parfois des larmes paraissaient dans ses yeux. Alors le vieillard lui caressait doucement la tête comme à un enfant, et elle l'étreignait encore plus fortement de son bras nu, brillant comme la neige, et, plus amoureusement encore, se penchait sur sa poitrine.

Ordynov se demandait si ce n'était pas son rêve qui continuait ; même il en était sûr ; mais son sang affluait dans sa tête et les artères de ses

tempes battaient si fortement qu'il avait mal.

Il lâcha le clou, descendit du lit, et, en chancelant, s'avança comme un somnambule, ne comprenant pas l'excitation qui flambait comme un incendie dans son sang. Il arriva ainsi jusqu'à la porte de son logeur et la poussa violemment. Le loquet rouillé tomba et, dans le fracas et le bruit, il se trouva au milieu de la chambre.

Il vit comment Catherine, tout d'un coup, tressaillit, comment les yeux du vieillard brillèrent méchamment sous les sourcils froncés, et comment, soudain, la rage déforma son visage. Puis le vieillard, sans le quitter des yeux, chercha d'une main tremblante le fusil accroché au mur. Ordynov vit ensuite briller le canon du fusil dirigé par une main peu sûre, tremblante de fureur, contre sa poitrine... Le coup éclata. Un cri sauvage, qui n'avait presque rien d'humain, y répondit, et, quand se fut dissipée la fumée, un spectacle horrible frappa Ordynov.

Tremblant de tout son corps il se pencha sur le vieillard. Mourine était étendu sur le sol, le visage crispé, de l'écume sur ses lèvres

grimaçantes. Ordynov comprit que le malheureux avait une crise d'épilepsie. Avec Catherine il se porta à son secours...

III

Ordynov passa une mauvaise nuit. Le matin il sortit de bonne heure, malgré sa faiblesse et la fièvre qui ne l'avait pas quitté. Dans la cour il rencontra encore le portier. Cette fois le Tatar, du plus loin qu'il l'aperçut, ôta son bonnet et le regarda avec curiosité. Ensuite, il prit résolument son balai en jetant les yeux, de temps en temps, sur Ordynov qui s'approchait lentement.

– Eh bien ? Tu n'as rien entendu, cette nuit ? demanda celui-ci.

– Oui, j'ai entendu.

– Qu'est-ce que c'est que cet homme ? Qui est-il ?

– C'est toi qui as loué, c'est à toi de savoir ; moi je suis un étranger.

– Mais parleras-tu un jour ! s'écria Ordynov hors de lui, en proie à une irritation maladive.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ? C'est ta faute. Tu les as effrayés. En bas le fabricant de cercueils est sourd ; eh bien, il a tout entendu. Et sa femme, qui est également sourde, a tout entendu aussi. Même, dans l'autre cour, c'est loin pourtant, on a entendu aussi. Voilà, j'irai chez le commissaire...

– J'irai moi-même, dit Ordynov, et il se dirigea vers la porte cochère.

– Comme tu voudras. Mais c'est toi qui as loué... Monsieur, Monsieur, attends !...

Ordynov regarda le portier, qui, par déférence, toucha son bonnet.

– Eh bien ?

– Si tu y vas, je préviendrai le propriétaire...

– Et puis, quoi ?

– Il vaut mieux que tu partes d'ici.

– Tu n'es qu'un sot.

Ordynov voulut s'en aller.

– Monsieur ! Monsieur ! Attends... Et le

portier porta de nouveau la main à son bonnet et laissa voir ses dents.

– Monsieur ! Pourquoi as-tu chassé un pauvre homme ? Chasser un pauvre homme, c'est un péché. Dieu ne le permet pas.

– Écoute... Prends cela... Qui est-il ?

– Qui il est ?

– Oui.

– Je le dirai, même sans argent.

Le portier prit son balai, en donna deux coups, ensuite s'arrêta et regarda Ordynov attentivement et avec importance.

– Tu es bon, Monsieur, mais si tu ne veux pas vivre avec un brave homme, à ta guise. Voilà ce que je te dirai...

Et le Tatar regarda Ordynov d'une façon encore plus expressive, puis se mit à balayer, comme s'il était fâché. Enfin, prenant l'air d'avoir terminé quelque affaire importante, il s'approcha mystérieusement d'Ordynov, et, avec une mimique expressive, prononça :

– Lui, voilà ce qu'il est...

– Quoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Il n'a pas d'esprit.

– Quoi ?

– Oui ; l'esprit est parti, répéta-t-il encore d'un ton plus mystérieux. Il est malade. Il possédait un grand bateau, puis un second, puis un troisième ; il parcourait la Volga. Moi-même j'en suis, de la Volga. Il avait aussi une usine ; mais tout a brûlé. Et il n'a plus sa tête...

– Il est fou ?

– Non, non, fit lentement le Tatar, pas fou. C'est un homme spirituel. Il sait tout, il a lu beaucoup de livres et prédit aux autres toute la vérité... Ainsi l'un vient et donne deux roubles ; un autre, trois roubles, quarante roubles. Il regarde le livre et voit toute la vérité. Mais l'argent sur la table ; sans argent, rien...

Ici le Tatar, qui entrait trop dans les intérêts de Mourine, eut un rire joyeux.

– Alors quoi ! Il est sorcier ?

– Hum ! fit le portier en hochant la tête. Il dit la vérité. Il prie Dieu. Il prie beaucoup... Et quelquefois cela le prend.

Le Tatar répéta de nouveau son geste expressif.

À ce moment, quelqu'un dans l'autre cour appela le portier, et un petit vieillard, en paletot de peau de mouton, se montra. Il marchait d'un pas indécis en toussotant et regardait le sol en marmonnant quelque chose. Il semblait être en enfance.

– Le propriétaire, le propriétaire ! chuchota hâtivement le portier en faisant un signe rapide de la tête à Ordynov ; et, ayant ôté son bonnet, il s'élança en courant au devant du vieillard.

Il sembla à Ordynov qu'il avait déjà vu quelque part, récemment, ce visage ; mais, se disant qu'il n'y avait à cela rien d'extraordinaire, il sortit de la cour. Le portier lui faisait l'effet d'un coquin et d'une crapule de la pire espèce.

« Le vaurien, il avait l'air de marchander avec moi, pensa-t-il. Dieu sait ce qui se passe ici ! »

Il était déjà dans la rue quand il prononça ces mots. Peu à peu, d'autres idées l'accaparèrent. L'impression était pénible. La journée était grise et froide ; la neige tombait. Le jeune homme se sentait de nouveau brisé par la fièvre. Il sentait aussi que le sol se dérobait sous ses pas. Soudain une voix connue, un ténor doucereux, chevrotant, désagréable, lui souhaita le bonjour.

– Iaroslav Ilitch ! fit Ordynov.

Devant lui se trouvait un homme d'une trentaine d'années, vigoureux, aux joues rouges, pas très grand, avec des petits yeux humides, gris, souriants, et habillé... comme Iaroslav Ilitch était toujours habillé ; et cet homme, de la façon la plus aimable, lui tendait la main.

Ordynov avait fait la connaissance de Iaroslav Ilitch juste un an auparavant, et d'une façon tout à fait accidentelle, presque dans la rue. Cette connaissance facile avait été favorisée, en dehors du hasard, par l'extraordinaire penchant qui poussait Iaroslav Ilitch à chercher partout des êtres bons et nobles, essentiellement cultivés, et dignes, au moins par leurs talents et leurs bonnes

manières, d'appartenir à la haute société. Bien que Iaroslav Ilitch fût doué, comme voix, d'un ténor très doucereux, même dans la conversation avec ses amis les plus intimes, dans sa voix éclatait quelque chose d'extraordinairement clair, puissant et impérieux, qui ne souffrait aucune contradiction et n'était peut-être que le résultat de l'habitude.

– Comment ? s'écria Iaroslav Ilitch, avec l'expression de la joie la plus sincère et la plus enthousiaste.

– Je demeure ici.

– Depuis longtemps ? continua Iaroslav Ilitch, en haussant le ton de plus en plus. Et je ne le savais pas ! Mais nous sommes voisins ! Je sers ici, dans cet arrondissement. Il y a déjà un mois que je suis de retour de la province de Riazan. Ah ! je vous tiens, mon vieil, mon noble ami !

Et Iaroslav Ilitch éclata d'un rire bonasse.

– Sergueïev ! cria-t-il avec emphase. Attends-moi chez Tarassov et qu'on ne touche pas sans moi aux sacs de blé... Et stimule un peu le portier

d’Olsoufiev. Dis-lui qu’il vienne tout de suite au bureau ; j’y serai dans une heure...

Ayant donné hâtivement cet ordre à quelqu’un, le délicat Iaroslav Ilitch prit Ordynov sous le bras et l’emmena au restaurant le plus proche.

– Je ne serai pas satisfait tant que nous n’aurons pas échangé quelques mots en tête à tête, après une si longue séparation... Eh bien ! Que faites-vous maintenant ? ajouta-t-il presque avec respect en baissant mystérieusement la voix. Toujours dans les sciences ?

– Oui, comme toujours, répondit Ordynov, à qui venait une très bonne idée.

– C’est bien, Vassili Mihaïlovitch, c’est noble ! Iaroslav Ilitch serra fortement la main d’Ordynov. Vous serez l’ornement de notre société... Que Dieu mette le bonheur sur votre chemin ! Mon Dieu ! comme je suis heureux de vous avoir rencontré ! Que de fois j’ai pensé à vous ! Que de fois je me suis dit : Où est-il notre bon, noble et spirituel Vassili Mihaïlovitch !

Ils prirent un cabinet particulier. Iaroslav Ilitch commanda des hors-d'œuvre, donna l'ordre d'apporter de l'eau-de-vie et, tout ému, regarda Ordynov.

– J'ai beaucoup lu depuis vous, commença-t-il d'une voix timide, un peu obséquieuse ; j'ai lu tout Pouchkine...

Ordynov le regardait distraitement.

– Quelle extraordinaire description de la passion humaine ! Mais, avant tout, permettez-moi de vous exprimer ma reconnaissance. Vous avez tant fait pour moi par la noblesse de l'inspiration, des belles idées...

– Pardon...

– Non, permettez, j'aime à rendre justice ; et je suis fier qu'au moins ce sentiment ne soit pas éteint en moi.

– Pardon. Vous n'êtes pas juste envers vous-même, et moi, vraiment...

– Non, je suis tout à fait juste ! objecta avec une chaleur extraordinaire Iaroslav Ilitch. Que suis-je près de vous ? Voyons !

– Mon Dieu...

– Oui.

Un silence suivit.

– Profitant de vos conseils, j'ai rompu avec plusieurs personnes vulgaires, et j'ai adouci un peu la grossièreté des habitudes... reprit Iaroslav Ilitch, d'un ton assez timide et flatteur. Les moments de liberté que me laisse mon service, je les passe la plupart à la maison. Le soir je lis quelque bon livre et... je n'ai qu'un désir, Vassili Mihaïlovitch, me rendre un peu utile à la Patrie...

– Je vous ai toujours tenu pour un homme très noble, Iaroslav Ilitch...

– Vous versez toujours le baume... noble jeune homme.

Iaroslav Ilitch serra fortement la main d'Ordynov.

– Vous ne buvez pas, remarqua-t-il, son émotion un peu calmée.

– Je ne puis pas. Je suis malade.

– Malade ? C'est sérieux ! Depuis longtemps ?

Comment êtes-vous tombé malade ? Voulez-vous que je vous dise... Quel médecin vous soigne ? Voulez-vous que je prévienne notre médecin ? J'irai chez lui moi-même. C'est un homme très habile...

Iaroslav Ilitch prenait déjà son chapeau.

– Non, je vous remercie. Je ne me soigne pas... Je n'aime pas les médecins...

– Que dites-vous ? Est-ce possible ? Mais c'est l'homme le plus habile, reprit Iaroslav Ilitch suppliant. L'autre jour... Mais permettez-moi de vous raconter cela, mon cher Vassili Mihaïlovitch... l'autre jour est venu un pauvre serrurier. « Voilà, dit-il, je me suis piqué le doigt avec un de mes outils ; guérissez-moi. » Siméon Paphnoutitch voyant que le malheureux est menacé de la gangrène décide de couper le membre malade. Il l'a fait en ma présence. Et il a fait cela d'une façon si noble... c'est-à-dire si remarquable, que, je vous l'assure, n'était de la pitié pour les souffrances humaines, ce serait très agréable à voir, rien que par curiosité... Mais où et comment êtes-vous tombé malade ?...

– En changeant de logement... Je viens de me lever...

– Mais vous êtes encore très faible et vous ne devriez pas sortir... Alors vous n'êtes plus dans votre ancien logement ? Mais qu'est-ce qui vous a décidé ?

– Ma logeuse a quitté Pétersbourg...

– Domna Savichna ! Est-ce possible ? Une bonne vieille, vraiment noble ! Savez-vous, je ressentais pour elle un respect presque filial. Dans cette vie presque achevée brillait ce quelque chose de sublime du temps de nos aïeux et, en la regardant, on croyait voir revivre devant soi notre vieux passé, avec sa grandeur !... c'est-à-dire... vous comprenez... quelque chose de poétique... termina Iaroslav Ilitch, tout à coup timide et rouge jusqu'aux oreilles.

– Oui, c'était une brave femme.

– Mais permettez-moi de savoir où vous demeurez maintenant ?

– Ici, pas loin. Dans la maison de Kochmarov.

– Je le connais... Un vieillard majestueux.

J’ose dire que je suis presque son sincère ami... Un noble vieillard.

Les lèvres de Iaroslav Ilitch tremblaient presque de la joie de l’attendrissement. Il demanda un nouveau verre d’eau-de-vie et une pipe.

– Alors vous avez loué un appartement ?

– Non, j’ai loué une chambre.

– Chez qui ? Je connais peut-être aussi...

– Chez Mourine, un vieillard de haute taille.

– Mourine, Mourine... permettez... C’est celui qui habite dans la cour du fond, au-dessus du fabricant de cercueils ?

– Oui, oui...

– Hum ! Vous vous y plaisez ?

– Mais je viens seulement de m’y installer.

– Hum ! je voulais simplement dire... Hum !... D’ailleurs n’avez-vous pas remarqué quelque chose de particulier ?

– Vraiment...

– C’est-à-dire... Je suis sûr que vous vous y plairez, si vous êtes content de votre logement... Ce n’est pas ça que je veux dire. Mais, connaissant votre caractère... comment avez-vous trouvé ce vieux bourgeois ?...

– Il me fait l’effet d’un homme malade...

– Oui... il est très malade... Mais vous n’avez rien remarqué de particulier ? Lui avez-vous parlé ?

– Très peu. Il est si peu sociable, si bilieux...

– Hum !... Iaroslav Ilitch réfléchit. C’est un homme très malheureux, dit-il après un court silence.

– Lui ?

– Oui, malheureux, et, en même temps, un homme bizarre et... très intéressant. D’ailleurs, s’il ne vous dérange pas... Excusez si j’ai parlé d’un tel sujet... mais j’étais curieux...

– Et, en effet, vous avez excité ma curiosité. Je désirais beaucoup savoir qui il est. En somme, je demeure chez lui...

– Voyez-vous, on dit qu’il a été autrefois très

riche. Il était marchand, comme vous l'avez probablement entendu dire. Par suite de diverses circonstances malheureuses il a perdu sa fortune. Dans une tempête, des bateaux qu'il avait, sombrèrent. Son usine confiée, il me semble, à un proche parent très aimé qui la dirigeait, a été détruite dans un incendie, où son parent lui-même trouva la mort. Avouez que ce sont des pertes terribles ! Alors on raconte que Mourine est tombé dans l'abattement ; on a même craint pour sa raison. Et, en effet, dans une querelle avec un autre marchand, également propriétaire de bateaux sur la Volga, il se montra tout à coup sous un jour étrange, si inattendu, qu'on attribua cette scène à une folie invétérée à laquelle, moi aussi, je suis porté à croire. J'ai entendu raconter quelques-unes de ses bizarreries... Enfin, un beau jour, il advint quelque chose de tellement extraordinaire, qu'on ne peut déjà l'expliquer autrement que par l'influence hostile du destin courroucé...

– Quoi ? demanda Ordynov.

– On dit que, dans un accès de folie maladive,

il attenta à la vie d'un jeune marchand que, jusqu'alors, il aimait extrêmement. Quand il eut recouvré ses esprits, il fut tellement horrifié de cet acte, qu'il voulut se tuer. C'est du moins ce qu'on raconte. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé après cela, mais il est certain qu'il vécut quelques années sous pénitence... Mais qu'avez-vous, Vassili Mihaïlovitch ? Mon simple récit ne vous fatigue-t-il pas ?...

– Oh ! non, je vous en prie... Vous dites qu'il vivait sous pénitence... Mais il n'est pas seul...

– Je ne sais pas. On dit qu'il était seul... Oui, aucune autre personne n'était mêlée à cette affaire. D'ailleurs, je n'ai rien entendu de ce qui s'est passé après... Je sais seulement...

– Eh bien ?...

– Je sais seulement... À vrai dire, je n'ai rien d'extraordinaire à ajouter... Je veux dire seulement que si vous trouvez en lui quelque chose d'étrange, qui sorte du train habituel des choses, cela tient tout simplement aux malheurs qui l'ont assailli l'un après l'autre...

– Oui... Il est pieux, il est même bigot.

– Je ne pense pas, Vassili Mihaïlovitch... Il a tant souffert... Il me semble qu'il est pur de cœur...

– Mais maintenant, il n'est pas fou. Il est bien portant...

– Oh ! non, non... Cela je puis m'en porter garant... Je puis le jurer... Il est en pleine possession de toutes ses facultés mentales. Il est seulement, comme vous l'avez justement remarqué en passant, très bizarre et... pratiquant... C'est un homme très raisonnable... Il parle bien, hardiment et non sans ruse. On voit encore sur son visage les traces de sa vie orageuse d'autrefois. C'est un homme curieux et qui a lu énormément.

– Il me semble qu'il lit toujours des livres sacrés.

– Oui, c'est un mystique.

– Comment ?

– Mystique... Mais je vous le dis en secret... Encore un secret ; je vous dirai que, pendant un

certain temps, il a été très surveillé... Cet homme avait une terrible influence sur ceux qui venaient chez lui.

– Laquelle ?

– Mais, vous ne me croirez pas... Voyez-vous... à cette époque il n'habitait pas encore ce quartier... Alexandre Ignatievitch, un homme très respectable, haut gradé et qui jouissait de l'estime générale, est allé chez lui, par curiosité, avec un certain lieutenant. Ils arrivent chez lui, on les reçoit, et l'homme bizarre commence à les regarder très attentivement, en plein visage. C'était son habitude de regarder très attentivement le visage, s'il consentait à être utile ; au cas contraire il renvoyait les visiteurs et, l'on dit même, très impoliment. Il leur demanda : « Que désirez-vous, Messieurs ? » – « Mais, votre talent peut vous en instruire, répondit Alexandre Ignatievitch. Votre don peut vous renseigner sans que nous vous le disions. » – « Entrez avec moi dans l'autre chambre », dit-il, et là, il indiqua précisément celui qui avait besoin de lui. Alexandre Ignatievitch ne racontait pas ce

qui lui était arrivé après, mais il sortit de là blanc comme un mouchoir... La même chose est arrivée avec une grande dame de la haute société. Elle aussi est sortie de là, pâle comme une morte, tout en larmes, étonnée de ses prédictions et de son éloquence...

– C'est bizarre... Mais maintenant, il ne s'occupe pas de cela ?

– C'est interdit de la façon la plus formelle. On cite des cas extraordinaires... Un jeune lieutenant, l'espoir et l'orgueil d'une famille aristocratique, ayant souri en le regardant, il lui dit, très fâché : « Qu'as-tu à rire ? Dans trois jours, voilà ce que tu seras. » Et il croisa les bras, représentant par ce geste un cadavre...

– Eh bien ?

– Je n'ose le croire, mais on dit que la prédiction s'est réalisée... Il a ce don, Vassili Mihaïlovitch. Vous avez souri à mon récit... Je sais que vous êtes beaucoup plus instruit que moi. Mais moi, j'y crois. Ce n'est pas un charlatan. Pouchkine lui-même parle de quelque chose de semblable dans ses œuvres.

– Hum ! Je ne veux pas vous contredire...

– Il me semble que vous m'avez dit qu'il ne vit pas seul ?

– Je ne sais pas... Je crois qu'avec lui vit sa fille...

– Sa fille ?

– Oui, ou peut-être sa femme. Je sais qu'avec lui vit une femme... Je l'ai vue en passant... Mais je n'ai pas fait attention.

– Hum ! C'est bizarre...

Le jeune homme devint pensif. Iaroslav Ilitch s'attendrit. Il était touché d'avoir vu un vieil ami, et d'avoir raconté assez joliment quelque chose d'intéressant. Il restait assis, sans quitter des yeux Vassili Mihaïlovitch, et fumait sa pipe. Mais, tout d'un coup, il sursauta et en hâte se prépara.

– Une grande heure passée, et moi qui ai oublié !... Cher Vassili Mihaïlovitch, encore une fois je remercie le sort qui nous a réunis, mais il est temps de partir. Permettez-moi d'aller vous rendre visite dans votre docte demeure ?

– S'il vous plaît. J'en serai très heureux. J'irai

moi-même vous voir, aussitôt que je le pourrai...

– Est-ce possible ! Vous m'obligeriez infiniment. Vous ne sauriez croire quel plaisir vous m'avez fait !

Ils sortirent du restaurant, Sergueïev courait déjà à leur rencontre. Très vite, il rapporta à Iaroslav Ilitch que Vilim Emelianovitch passerait tout à l'heure. En effet, sur la Perspective se montrait une paire de magnifiques trotteurs attelés à une très belle voiture ; surtout le cheval de volée était remarquable.

Iaroslav Ilitch serra comme dans un étau la main de son meilleur ami, toucha son chapeau et s'élança au-devant la voiture. En route, deux fois, il se retourna et salua de la tête Ordynov.

Ordynov ressentait une telle fatigue, une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il avait du mal à se traîner sur ses jambes. À grand-peine il arriva à la maison. Sous la porte cochère il croisa de nouveau le portier, qui avait suivi, sans rien en perdre, ses adieux avec Iaroslav Ilitch et, de loin encore, lui avait fait un signe d'invitation. Mais le jeune homme passa sans s'arrêter. À la porte du

logement il se heurta à un individu de petite taille, à cheveux gris, qui, les yeux baissés, sortait de chez Mourine.

– Seigneur Dieu ! Pardonnez-moi mes péchés !... chuchotait l'homme, qui bondit de côté avec l'élasticité d'un bouchon.

– Je ne vous ai pas fait mal ?

– Non... Je vous remercie... Oh ! Seigneur, Seigneur Dieu !...

Le petit homme, en soupirant et marmonnant quelque chose entre ses dents, descendit lentement l'escalier. C'était le propriétaire de la maison que le portier craignait tant. Alors seulement Ordynov se rappela qu'il l'avait vu pour la première fois, ici même, chez Mourine, le jour de son emménagement.

Ordynov se sentait irrité et troublé. Il savait que son imagination, sa sensibilité étaient tendues à l'extrême, et il résolut de ne pas se fier à ses impressions. Peu à peu, il tomba dans une sorte de torpeur. Sa poitrine était oppressée d'un sentiment pénible, angoissant. Son cœur souffrait

comme s'il était tout blessé, et son âme était pleine de larmes refoulées, intarissables.

De nouveau, il se jeta sur le lit que Catherine lui avait préparé et, de nouveau il tendit l'oreille. Il entendait deux respirations : l'une, pénible, maladive, entrecoupée ; l'autre, douce mais inégale aussi et troublée, comme si, là-bas, la même impulsion, la même passion faisaient battre les cœurs. Il percevait parfois le frôlement de sa robe, le glissement léger de ses pas doux et même le bruit de son pied se répercutait dans son cœur en une souffrance sourde mais agréable. Enfin il crut entendre des sanglots, et puis, de nouveau, une prière. Il savait qu'elle était à genoux devant l'icône, les mains jointes dans quelque désespoir terrible. Qui est-elle ? Pour qui prie-t-elle ? De quelle passion sans issue son cœur est-il troublé ? Pourquoi souffre-t-il tant et s'épanche-t-il en de telles larmes brûlantes et désespérées ?

Il se mit à se remémorer ses paroles. Tout ce qu'elle lui avait dit résonnait encore à ses oreilles comme une musique ; et son cœur répondait avec

amour, par un coup sourd, douloureux, à chaque souvenir, à chacune de ses paroles répétées religieusement... Pour un moment tout ce qu'il avait vu en rêve traversa son esprit ; mais tout son cœur tremblait quand renaissait dans son imagination l'impression de son souffle ardent, de ses paroles et de son baiser. Il ferma les yeux et se laissa aller à l'oubli... Quelque part une pendule sonna... Il se faisait tard. La nuit venait.

Tout à coup il lui sembla que, de nouveau, elle se penchait sur lui ; qu'elle fixait sur les siens ses yeux merveilleux, mouillés de larmes brillantes, de larmes de joie ; ses yeux doux et clairs comme la coupole infinie du ciel à l'heure chaude de midi. Son visage s'éclairait d'un tel calme majestueux, son sourire promettait une telle béatitude, elle s'inclinait sur son épaule avec une telle compassion, qu'un gémissement de bonheur jaillit de sa poitrine affaiblie.

Elle voulait lui parler. Avec tendresse elle lui confiait quelque chose... De nouveau son oreille était frappée d'une musique pénétrante ; il respirait avidement l'air chauffé, électrisé par son

souffle tout proche. Dans l’angoisse il tendit les mains, soupira et ouvrit les yeux...

Elle était devant lui, penchée sur son visage, toute pâle d’effroi, tout en larmes, toute tremblante d’émotion. Elle lui disait quelque chose, le suppliait en joignant et tordant les mains. Il la prit dans ses bras. Elle restait toute tremblante sur sa poitrine...

Deuxième partie

I

– Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu ? demandait Ordynov tout à fait éveillé et la tenant encore fortement serrée dans ses bras brûlants. Qu'as-tu, Catherine ? Qu'as-tu, mon amour ?

Elle sanglotait doucement, les yeux baissés, et cachait son visage en feu sur la poitrine du jeune homme. Elle resta ainsi longtemps, sans pouvoir parler, tremblant toute comme si elle avait peur.

– Je ne sais pas... Je ne sais pas, prononça-t-elle enfin, d'une voix presque imperceptible. Elle suffoquait et à peine pouvait articuler ses paroles. Je ne me rappelle pas comment je suis venue ici, chez toi. Elle se serra encore plus fortement contre lui et, comme mue par un sentiment irrésistible, elle lui baisa les épaules, les bras, la poitrine, et enfin, dans un mouvement de

désespoir, cacha son visage dans ses mains et baissa la tête sur ses genoux.

Quand Ordynov, angoissé, parvint à la faire se relever et l'eût fait asseoir près de lui, son visage brûlait de honte, ses yeux imploraient le pardon, et le sourire qui paraissait sur ses lèvres faiblement s'efforçait de vaincre la force irrésistible de la nouvelle impression. Elle paraissait de nouveau effrayée de quelque chose : méfiante elle le repoussait de la main, le regardait à peine et, la tête baissée, dans un chuchotement craintif, elle répondait à ses questions par mots entrecoupés.

– Tu as eu peut-être dans ton sommeil quelque cauchemar ? demanda Ordynov, ou quelque vision terrible, dis ? *Il* t'a peut-être effrayée ?... Il délire, il n'a pas sa raison... Peut-être a-t-il prononcé des choses que tu ne devais pas entendre ?... A-t-il dit quelque chose ? Oui ?

– Non, je n'ai pas dormi, répondit Catherine domptant avec effort son émotion. Le sommeil ne venait pas. *Lui* s'est tu tout le temps... Il ne m'a appelée qu'une seule fois. Je me suis approchée

de lui, je l'ai appelé, lui ai parlé ; il ne m'entendait pas. Il est très mal. Que Dieu lui vienne en aide ! Alors l'angoisse m'a saisie au cœur, une angoisse épouvantable. J'ai prié tout le temps, prié sans cesse et voilà, ça m'a prise...

– Assez, Catherine, assez, ma vie, assez... C'est hier que tu as eu peur...

– Non, je n'ai pas eu peur hier.

– Est-ce que cela arrive parfois ?

– Oui, cela arrive.

Elle tremblait toute et, de nouveau effrayée, se serrait contre lui comme un enfant.

– Vois-tu, dit-elle, retenant ses sanglots, ce n'est pas sans raison que je suis venue chez toi. Ce n'est pas sans raison qu'il m'était pénible de rester seule, répéta-t-elle en lui serrant la main avec reconnaissance. Assez, assez versé de larmes sur le malheur d'autrui ! Garde-les pour le jour pénible où tu seras seul à souffrir, où il n'y aura personne avec toi. Écoute... Est-ce que tu as déjà aimé ?

– Non... avant toi, je n'ai pas aimé...

– Avant moi ? Et tu m’appelles ton amour ?

Elle le regarda soudain avec étonnement ; elle voulait dire quelque chose, mais se tut et baissa les yeux. Puis, tout à coup, son visage devint rouge et à travers les larmes encore chaudes, oubliées sur ses cils, ses yeux brillèrent. On voyait qu’une question agitait ses lèvres. Elle le regarda deux fois, d’un air rusé, et ensuite, brusquement, elle baissa de nouveau les yeux.

– Non, je ne puis pas être ton premier amour, dit-elle. Non, non, répéta-t-elle en hochant la tête pensivement, tandis qu’un sourire éclairait de nouveau son visage. Non ! fit-elle enfin en éclatant de rire. Ce n’est pas moi qui puis être ton amour...

Alors elle le regarda, mais tant de tristesse se reflétait soudain sur son visage, une angoisse si désespérée se peignait sur tous ses traits, qu’Ordynov fut saisi d’un sentiment de pitié incompréhensible, maladif, de compassion pour un malheur inconnu et, avec une souffrance indicible, il la regarda.

– Écoute ce que je vais te dire, prononça-t-elle

d'une voix qui allait au cœur, en serrant dans ses mains les mains d'Ordynov et s'efforçant d'étouffer ses sanglots. Écoute-moi bien ; écoute, ma joie ! Domine ton cœur et cesse de m'aimer comme tu m'aimes maintenant ; ce sera mieux pour toi, et ton cœur deviendra plus léger et plus joyeux et tu te garderas d'une ennemie redoutable et tu acquerras une sœur aimante. Je viendrai chez toi si tu le veux. Je te caresserai et je n'aurai pas honte de demeurer près de toi. Je suis restée avec toi deux jours, quand tu as été gravement malade ! Reconnais en moi ta sœur ! Ce n'est pas en vain que j'ai prié ardemment la Vierge pour toi ! Tu ne trouveras pas une autre sœur pareille. Tu peux parcourir tout l'univers, tu ne trouveras pas un autre amour pareil, si ton cœur demande l'amour. Je t'aimerai de tout mon cœur, comme maintenant, et je t'aimerai parce que ton âme est pure, claire, transparente, parce que, quand je t'ai regardé pour la première fois, j'ai reconnu aussitôt que tu es l'hôte de ma demeure, l'hôte désirable, et que ce n'est pas par hasard que tu es venu chez nous. Je t'aime parce que, pendant que tu regardes, tes yeux aiment et parlent de ton

cœur. Et quand ils parlent, alors je sais tout de suite ce que tu penses. C'est pourquoi je veux donner ma vie pour ton amour, ma liberté. Il me serait doux d'être l'esclave de celui que mon cœur a trouvé... Ma vie n'est pas à moi, elle appartient à un autre, et ma liberté est entravée ! Mais accepte une sœur, sois mon frère, prends-moi dans ton cœur, quand de nouveau l'angoisse tombera sur moi ; fais toi-même que je n'aie pas honte de venir chez toi et de rester assise avec toi une longue nuit. M'as-tu entendue ? M'as-tu ouvert ton cœur ? Ta raison a-t-elle compris ce que je t'ai dit ?...

Elle voulait dire encore autre chose ; elle le regarda, posa sa main sur son épaule, et enfin, épuisée, se laissa tomber sur sa poitrine. Sa voix s'arrêta dans des sanglots passionnés ; sa poitrine se soulevait fortement, et son visage s'empourprait comme l'occident au soleil couchant.

– Ma vie... murmura Ordynov qui sentait ses yeux se voiler, tandis que sa respiration s'arrêtait. Ma joie... dit-il, ne sachant plus quels mots il

prononçait, ne les comprenant pas, et tremblant de la crainte de détruire d'un souffle tout ce qui lui arrivait et qu'il prenait plutôt pour une vision que pour la réalité, tellement tout était obscurci devant lui. Je ne sais pas... je ne te comprends pas... je ne me rappelle pas ce que tu viens de dire, ma raison s'obscurcit, mon cœur souffre... ma reine...

L'émotion étouffa sa voix. Elle se serrait de plus en plus fortement contre lui. Il se leva. Il n'y pouvait plus tenir ; brisé, étourdi par l'émotion, il tomba à genoux. Des sanglots enfin s'échappèrent de sa poitrine, et sa voix, qui venait droit du cœur, vibrait comme une corde dans toute l'amplitude de l'enthousiasme et d'un bonheur inconnu.

– Qui es-tu ? Qui es-tu, ma chérie ? D'où viens-tu, ma colombe ? prononça-t-il, en s'efforçant d'étouffer ses sanglots. De quel ciel es-tu descendue ? C'est comme un rêve qui m'enveloppe. Je ne puis croire à ta réalité... Ne me fais pas de reproches... Laisse-moi parler, laisse-moi te dire tout, tout ! Depuis longtemps je

voulais parler... Qui es-tu, qui es-tu, ma joie ? Comment as-tu trouvé mon cœur ? Dis-moi, y a-t-il longtemps que tu es ma sœur ? Raconte-moi tout de toi. Où étais-tu jusqu'à ce jour ? Dis-moi comment s'appelait l'endroit où tu as vécu. Qu'as-tu aimé là-bas ? De quoi étais-tu heureuse, et qu'est-ce qui te rendait triste ? L'air était-il chaud, là-bas ? Le ciel était-il pur ?... Quels êtres t'étaient chers ? Qui t'a aimée avant moi ? À qui, là-bas, s'est adressée ton âme pour la première fois ? Avais-tu ta mère ? Était-ce elle qui te caressait quand tu étais enfant ? Ou, comme moi, es-tu restée seule dans la vie ? Dis-moi, étais-tu toujours ainsi ? À quoi rêvais-tu ? À quoi pensais-tu ? Lesquels de tes rêves se sont réalisés et quels furent les autres ? Dis-moi tout... Pour qui ton cœur de vierge a-t-il battu pour la première fois et à qui l'as-tu donné ? Dis-moi ce qu'il me faut donner en échange de ton cœur ? Parle, ma chérie, ma lumière, ma sœur ! Dis-moi comment je puis mériter ton amour ?

Sa voix s'arrêta de nouveau. Il baissa la tête, mais quand il leva les yeux, l'horreur le glaça ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Catherine était assise, pâle comme une morte.

Immobile, elle regardait l'espace ; ses lèvres étaient bleuâtres, comme celles d'un cadavre, et ses yeux étaient pleins d'une souffrance muette, terrible. Lentement elle se leva, fit quelques pas, un sanglot aigu jaillit de sa poitrine et elle tomba devant l'icône... Des paroles brèves, incohérentes, s'échappaient de ses lèvres. Elle perdit connaissance. Ordynov, tout bouleversé, la souleva et la déposa sur le lit. Il restait debout devant elle, ne se rappelant rien. Une minute après, elle ouvrit les yeux, s'assit sur le lit, regarda autour d'elle, et saisit la main d'Ordynov. Elle l'attirait vers soi, murmurait quelque chose entre ses lèvres pâles, mais la voix lui manquait. Enfin, ses larmes jaillirent, abondantes, brûlant la main glacée d'Ordynov.

– Que c'est pénible, pénible ! Ma dernière heure vient, prononça-t-elle enfin dans une angoisse d'épouvante.

Elle voulait dire encore autre chose mais sa langue ne lui obéissait pas ; elle ne pouvait proférer une seule parole. Désespérée, elle

regardait Ordynov qui ne la comprenait pas. Il se pencha vers elle, plus près, écoutant... Enfin il lui entendit prononcer nettement ces mots :

– Je suis envoûtée... on m'a envoûtée... On m'a perdue...

Ordynov leva la tête et, avec étonnement, la regarda. Une pensée affreuse traversa son esprit. Catherine vit son visage contracté.

– Oui, on m'a envoûtée, continua-t-elle... Un méchant homme m'a envoûtée, *lui*. C'est lui mon assassin... Je lui ai vendu mon âme... Pourquoi, pourquoi as-tu parlé de ma mère ? Pourquoi as-tu voulu me tourmenter ? Que Dieu te juge !

Un moment après, elle pleurait doucement. Le cœur d'Ordynov battait et souffrait d'une angoisse mortelle.

– Il dit, chuchota-t-elle d'une voix contenue, mystérieuse, que quand il mourra il viendra chercher mon âme... Je suis à lui. J'ai vendu mon âme... Il m'a tourmentée... Il a lu dans les livres... Tiens, regarde, regarde son livre ! Le voici ! Il dit que j'ai commis un péché mortel... Regarde,

regarde...

Elle lui montrait un livre. Ordynov n'avait pas remarqué comment il se trouvait là. Machinalement il le prit. C'était un livre, écrit comme les anciens livres des vieux croyants qu'il avait eu l'occasion de voir auparavant. Mais maintenant il ne pouvait regarder, toute son attention concentrée sur autre chose. Le livre tomba de ses mains. Il enlaça doucement Catherine en essayant de la ramener à la raison.

– Assez, assez... On t'a fait peur. Je suis avec toi... Aie confiance en moi, ma chérie, mon amour, ma lumière...

– Tu ne sais rien, rien, dit-elle, en serrant fortement ses mains. Je suis toujours ainsi... J'ai peur de tout... Cesse, cesse, ne me tourmente plus, autrement j'irai chez lui... commença-t-elle un instant après, toute haletante. Souvent il me fait peur avec ses paroles... Parfois il prend un livre, le plus grand, et me fait la lecture... Il lit toujours des choses si sévères, si terribles ! Je ne sais ce qu'il lit, je ne comprends pas tous les mots, mais la peur me saisit et quand j'écoute sa

voix, c'est comme si ce n'était pas lui qui lisait, mais quelqu'un de méchant qu'on ne peut adoucir. Alors mon cœur devient triste, triste... il brûle... C'est effrayant !...

– Ne va pas chez lui ! Pourquoi vas-tu chez lui ? dit Ordynov comprenant à peine ses paroles.

– Pourquoi suis-je venue chez toi ? Demande-le, je ne le sais moi-même... Et lui me dit tout le temps : « Prie Dieu, prie ! » Parfois je me lève dans la nuit sombre et je prie longtemps, des heures entières. Souvent j'ai sommeil, mais la peur me tient éveillée, et il me paraît alors que l'orage se prépare autour de moi, que ça me portera malheur, que les méchants me déchireront, me tueront, que les saints n'entendront pas mes prières et qu'ils ne me sauveront pas de la douleur effroyable... Toute l'âme se déchire comme si le corps entier voulait se fondre en larmes... Je commence à prier de nouveau et je prie jusqu'au moment où la Sainte Vierge de l'icône me regarde avec plus de tendresse. Alors je me lève et je me couche comme une morte. Parfois je m'endors sur le sol,

à genoux devant l'icône. Mais il arrive aussi qu'il s'éveille, m'appelle, commence à me caresser, me consoler, et alors je me sens si bien, tout devient léger et n'importe quel malheur peut arriver ; avec lui je n'ai plus peur. Il a du pouvoir ! Sa parole est grande !

– Mais quel malheur t'est-il arrivé ? Ordynov se tordait les mains de désespoir.

Catherine devint terriblement pâle. Elle le regarda comme un condamné à mort qui n'espère plus sa grâce.

– À moi ? Je suis une fille maudite... ma mère m'a maudite... J'ai fait mourir ma propre mère !

Ordynov l'enlaça sans mot dire.

Elle se serrait contre lui. Il sentait qu'un frisson parcourait tout le corps de la jeune femme, et il lui semblait que son âme se séparait de son corps.

– Je l'ai enterrée, dit-elle dans le trouble de ses souvenirs et la vision de son passé... Depuis longtemps je voulais parler... Il me le défendait avec des prières, des reproches, des menaces...

Parfois lui-même ravive mon angoisse, comme le ferait mon mortel ennemi... Et maintenant toutes ces idées me viennent en tête, la nuit... Écoute, écoute... C'était il y a longtemps, très longtemps, je ne me rappelle plus quand, mais cela me semble être d'hier... C'est comme un rêve d'hier qui m'aurait rongé le cœur toute la nuit. L'angoisse double la longueur du temps... Assieds-toi ici, près de moi, je te raconterai toute ma douleur. Que je sois maudite, qu'importe ! Je te livre toute ma vie...

Ordynov voulut l'en empêcher, mais elle joignit les mains en le priant en grâce de l'écouter. Puis de nouveau, avec un trouble grandissant, elle se mit à parler. Son récit était haché. Dans ses paroles grondait l'orage de son âme. Mais Ordynov comprenait tout parce que sa vie était devenue la sienne, ainsi que sa douleur, et parce que son ennemi se dressait déjà devant lui, grandissait à ses yeux à chacune de ses paroles et, comme avec une force inépuisable, oppressait son cœur et riait de sa colère. Son sang troublé affluait à son cœur et obscurcissait ses pensées. Le vieillard méchant de son rêve

(Ordynov le croyait) était en réalité devant lui.

« C'était par une nuit comme celle-ci, commença Catherine, seulement plus orageuse. Le vent soufflait dans la forêt comme je ne l'avais jamais encore entendu souffler... Ou peut-être est-ce parce que, de cette nuit-là, date ma perte !... Sous ma fenêtre, un chêne fut brisé... Un mendiant, un vieillard tout blanc qui vint chez nous, nous assura qu'il avait vu ce chêne, quand il était encore enfant, et qu'il était alors aussi grand qu'au moment où le vent l'abattit...

» Cette même nuit – je me rappelle tout comme si c'était maintenant – les bateaux de mon père furent détruits par la tempête, et mon père, bien que malade, se rendit aussitôt au bord du fleuve, dès que les pêcheurs accoururent le prévenir, chez nous, à l'usine. Moi et ma mère nous restâmes seules. Je somnolais. J'étais triste et pleurais amèrement... Je savais pourquoi... Ma mère venait d'être malade, elle était pâle, et me répétait à chaque instant de lui préparer son linceul. Tout à coup, on frappa à la porte cochère. Je bondis. Mon sang afflua à mon cœur. Ma mère

poussa un cri... Je ne la regardai pas... J'avais peur... Je pris la lanterne et allai moi-même ouvrir la porte... C'était *lui !*... J'eus peur. J'avais toujours peur quand il venait chez nous. C'était ainsi dès mon bas âge, d'aussi loin que je me souvienne... À cette époque il n'avait pas encore de cheveux blancs ; sa barbe était noire comme du goudron ; ses yeux brillaient comme des charbons, et, pas une seule fois, il ne m'avait regardée avec tendresse... Il me demanda si ma mère était à la maison. J'ai refermé la porte et lui ai répondu que mon père n'était pas à la maison. « Je le sais », me dit-il, et, tout à coup, il m'a regardée de telle façon... C'était la première fois qu'il me regardait ainsi. Je m'en suis allée ; il restait immobile. « Pourquoi ne vient-il pas ? » me disais-je... Nous entrâmes dans la chambre. « Pourquoi m'as-tu répondu que ton père n'était pas là quand je t'ai demandé si ta mère y était ? » questionna-t-il. Je me tus...

» Ma mère était effrayée. Elle se jeta vers lui... Il la regardait à peine. Je voyais tout. Il était tout mouillé, tremblant ; la tempête l'avait poursuivi pendant vingt verstes... D'où venait-il ? Ma mère

ni moi ne le savions jamais. Nous ne l'avions pas vu depuis déjà neuf semaines... Il ôta son bonnet et se débarrassa de ses moufles... Il ne priait pas les icônes, ne saluait pas les maîtres du logis... Il s'assit près du feu... »

Catherine passa la main sur son visage comme si quelque chose l'étouffait. Mais, une minute après, elle releva la tête et continua :

« Il se mit à parler à ma mère, en tatare. Ma mère savait cette langue ; moi je ne comprenais pas un mot. Parfois, quand il venait, on me renvoyait... Maintenant, ma mère n'osait pas dire un mot à son propre enfant... Le diable achète mon âme et moi, contente, je regarde ma mère. Je vois qu'on me regarde, qu'on parle de moi... Ma mère se mit à pleurer... Il saisit son couteau. Plusieurs fois déjà, il lui était arrivé devant moi de saisir un couteau quand il parlait à ma mère. Je me levai et me cramponnai à sa ceinture... Je voulais lui arracher son couteau. Lui grince des dents, crie et veut me repousser... Il me donne un coup dans la poitrine, mais ne me fait pas reculer. Je pensais que j'allais mourir sur place... Mes

yeux se voilèrent. Je tombai sur le sol sans pousser un cri... et je regardai tant qu'il me resta la possibilité de voir... Il ôta sa ceinture, releva la manche du bras qui m'avait frappée, prit son couteau et me le donna : « Coupe-le, fais ce que tu veux, puisque je t'ai offensée, et moi, le fier, je me prosternerai devant toi. » Je remis le couteau dans sa gaine... J'étouffais... Je ne le regardais même pas. Je me rappelle que j'ai souri sans desserrer les lèvres et que j'ai regardé sévèrement les yeux tristes de ma mère... Ma mère était assise, pâle comme une morte... »

Ordynov écoutait attentivement ce récit embrouillé. Peu à peu le trouble de Catherine se dissipait. Son débit devenait plus calme ; les souvenirs entraînaient la pauvre créature et dispersaient son angoisse sur l'immensité du passé.

« Il mit son bonnet et sortit sans saluer. Je pris de nouveau la lanterne pour l'accompagner à la place de ma mère qui, quoique malade, voulait le reconduire. Nous arrivâmes à la porte cochère. Je me taisais. Il ouvrit la porte et chassa les chiens.

Je le regardai. Il ôta son bonnet et s'inclina profondément devant moi. Je le vois ensuite qui met la main dans son gousset et en tire un petit écrin recouvert de velours rouge, qu'il ouvre. Je regarde. Ce sont de grosses perles. Il me les offre : « J'ai une belle non loin d'ici, me dit-il, c'est pour elle que je les apportais, mais ce n'est pas à elle que je les remets. Prends, ma jolie, orne ta beauté, écrase-les sous tes pieds, si tu le veux, mais prends-les. » Je les pris mais ne les écrasai pas. C'eût été trop d'honneur... Je les pris comme un serpent, sans dire pourquoi je les prenais. Je retournai dans la chambre et les mis sur la table, devant ma mère.

» Ma mère resta un moment sans mot dire, toute pâle, comme si elle avait peur de me parler, puis : « Qu'est-ce que c'est, ma petite Catherine ? » Et moi je répondis : « C'est pour toi que ce marchand les a apportées... Moi j'ignore... » Je la regardai. Elle fondit en larmes : « Ce n'est pas pour moi, Catherine, ce n'est pas pour moi, méchante fille. Ce n'est pas pour moi. » Je me rappelle avec quelle tristesse elle prononça ces paroles. Comme si son cœur se

fendait. Je levai les yeux... Je voulais me jeter à ses pieds. Mais, soudain, le diable me souffla : « Eh bien, si ce n'est pas pour toi, c'est probablement pour mon père. Je les lui donnerai quand il rentrera. Je lui dirai que des marchands sont venus et ont laissé cette marchandise... » Alors ma mère se mit à sangloter : « Je lui dirai moi-même quels marchands sont venus et pour quelle marchandise... Je lui dirai de qui tu es, fille bâtarde !... Désormais tu n'es plus ma fille ! Tu es une vipère. Tu es une fille maudite ! » Je me taisais. Mes yeux étaient sans larmes comme si tout était mort en moi ! J'allai dans ma chambre et, toute la nuit, j'écoutai la tempête et pensai...

» Cinq jours s'écoulèrent. Vers le soir du cinquième jour mon père arriva, les sourcils froncés, l'air courroucé. Mais en route la maladie l'avait brisé. Je regarde : son bras était bandé. Je compris que son ennemi s'était trouvé en travers de sa route. Je savais aussi quel était son ennemi. Je savais tout. Il ne dit pas un mot à ma mère, ne s'informa pas de moi, et convoqua tous les ouvriers. Il donna l'ordre d'arrêter le travail à l'usine, et de garder la maison du mauvais œil. À

ce moment mon cœur m'avertit qu'un malheur menaçait notre maison. Nous restions dans l'attente. La nuit passa. Encore une nuit d'orage ; et le trouble envahissait mon âme. J'ouvris ma fenêtre. Mon visage brûlait, mes yeux étaient pleins de larmes, mon cœur était en feu. J'étais tout entière comme un brasier ; j'avais envie de m'en aller loin, au bout du monde, là où naît l'orage. Ma poitrine se gonflait... Tout à coup, très tard, je dormais, ou plutôt j'étais dans une sorte de demi-sommeil, quand j'entendis frapper à ma fenêtre : « Ouvre ! » Je regarde... Un homme est monté jusqu'à ma fenêtre à l'aide d'une corde. Je le reconnus aussitôt. J'ouvris ma fenêtre et le laissai entrer dans ma chambre. C'était *lui !* Il n'enleva pas son bonnet. Il s'assit sur un banc, tout essoufflé, pouvant à peine respirer, comme s'il avait été poursuivi. Je me mis dans un coin. Je me sentais pâlir...

» Le père est à la maison ? » « Oui. » « Et la mère ? » « La mère aussi. » « Tais-toi, maintenant. Tu entends ? » « J'entends. » « Quoi ? » « Le vent sous la fenêtre. » « Eh bien, ma belle, veux-tu tuer ton ennemi, appeler ton

père et perdre mon âme ? Je me soumets à ta volonté. Voici une corde ; lie-moi si le cœur te dit de venger ton offense. » Je me taisais. « Eh bien quoi ! parle, ma joie. » « Que faut-il ?... » « Il me faut éloigner mon ennemi, dire adieu à mon ancienne bien-aimée et toi, jeune fille, te saluer bien bas... » Je me mis à rire et je ne sais moi-même comment ces paroles impures entrèrent dans mon cœur : « Laisse-moi donc, ma belle, aller en bas et saluer le maître de la maison. » Je tremblais toute, mes dents claquaient, mon cœur était en feu... J'allai lui ouvrir la porte et le laissai pénétrer dans la maison. Seulement sur le seuil, je dis : « Reprends tes perles et ne me donne plus jamais de cadeau. » Et je lui jetai l'écrin... »

Catherine s'arrêta pour respirer un peu. Tantôt elle frissonnait et devenait pâle, tantôt tout son sang affluait à ses joues. Au moment où elle s'arrêta son visage était en feu, ses yeux brillaient à travers ses larmes, un souffle lourd faisait trembler sa poitrine. Mais, tout à coup, elle redevint pâle et sa voix, toute pénétrée de tristesse, reprit :

« Alors je suis restée seule et c'était comme si la tempête grondait autour de moi... Soudain, j'entendis des cris... Les ouvriers de l'usine galopaient dans la cour... On criait : « L'usine brûle ! » Je me cachai dans un coin. Tous s'enfuyaient de la maison... Je restais seule avec ma mère. Je savais que la vie l'abandonnait : depuis trois jours elle était sur son lit de mort. Je le savais, fille maudite ! Tout à coup, dans ma chambre éclata un cri faible, comme celui d'un enfant qui a peur dans la nuit. Ensuite tout devint calme. Je soufflai la chandelle. J'étais glacée. Je cachai mon visage dans mes mains. J'avais peur de regarder. Soudain, j'entends un cri près de moi. Des gens accouraient de l'usine. Je me penchai à la fenêtre. Je vis mon père mort qu'on rapportait et j'entendis les gens dire entre eux : « Il est tombé de l'escalier dans la chaudière bouillante. C'est comme si le diable l'y avait poussé ! » Je me suis serrée contre le lit. J'attendais, qui, quoi, je ne sais. Je me souviens que, tout à coup, ma tête devint lourde ; la fumée me piquait les yeux et j'étais heureuse que ma perte fût proche. Soudain, je me sentis soulevée

par les épaules... Je regarde autant que je puis... Lui ! Tout brûlé. Son habit est chaud et sent la fumée. « Je suis venu te chercher, ma belle. J'ai perdu mon âme pour toi ! J'aurai beau prier, je ne me ferai jamais pardonner cette nuit maudite, à moins que nous ne priions ensemble ! » Et il a ri, le maudit ! « Montre-moi par où passer pour que les gens ne me voient pas », me dit-il. Je le pris par la main et le conduisis. Nous traversâmes le corridor. J'avais les clefs ; j'ouvris la porte de la réserve et lui indiquai la fenêtre. Cette fenêtre donnait sur le jardin. Il me prit dans ses bras puissants et sauta avec moi par la fenêtre... Nous nous mîmes à courir. Nous courûmes longtemps. Nous apercevions une forêt épaisse et sombre... Il tendit l'oreille : « On nous poursuit, Catherine, on nous poursuit ! On nous poursuit, ma belle, mais ce n'est pas le moment de se rendre ! Embrasse-moi pour l'amour et le bonheur éternels ! » « Pourquoi tes mains ont-elles du sang ? » « Du sang, ma chérie ? Mais c'est parce que j'ai tué vos chiens qui aboyaient. Partons ! » De nouveau nous nous mîmes à courir. Tout d'un coup, nous voyons dans le chemin le cheval de mon père. Il

avait arraché son licol et s'était enfui de l'écurie, pour se sauver des flammes. « Monte avec moi, Catherine, Dieu nous a envoyé du secours ! » Je me taisais. « Est-ce que tu ne veux pas ? Je ne suis ni un païen, ni un diable, je ferai le signe de la croix, si tu veux. » Il se signa. Je m'assis sur le cheval et, me serrant contre lui, je m'oubliai sur sa poitrine, comme dans un rêve... Quand je revins à moi, nous étions près d'un fleuve, large, large... Il me descendit de cheval, descendit lui-même et alla vers les roseaux. Il avait caché là son bateau. « Adieu donc, mon brave cheval, va chercher un nouveau maître ; les anciens t'ont quitté ! » Je me jetai sur le cheval de mon père et l'embrassai tendrement. Ensuite nous sommes montés dans le bateau. Il prit les rames et bientôt nous perdîmes de vue la rive. Quand nous fûmes ainsi éloignés, il abandonna les rames et regarda tout autour.

» Bonjour, dit-il, ma mère, rivière nourrice du monde, et ma nourrice ! Dis-moi, as-tu gardé mon bien en mon absence ? Est-ce que mes marchandises sont intactes ? » Je me taisais et baissais les yeux. Mon visage était rouge de

honte. « Prends tout, si tu veux, mais fais-moi la promesse de garder et chérir ma perle inestimable... Eh bien, dis au moins un mot, ma belle ! Éclaire ton visage d'un sourire ! Comme le soleil, chasse la nuit sombre... » Il parle et sourit. Je voulais dire un mot... J'avais peur. Je me tus. « Eh bien, soit ! répondit-il à ma timide pensée. On ne peut rien obtenir par la force. Que Dieu te garde, ma colombe. Je vois que ta haine pour moi est la plus forte... » Je l'écoutais. La colère me saisit et je lui dis : « Oui, je te hais, parce que tu m'as souillée pendant cette nuit sombre et que tu te moques encore de mon cœur de jeune fille... » Je dis et ne pus retenir mes larmes. Je pleurai. Il se tut, mais me regarda de telle façon que je tremblai comme une feuille. « Écoute, ma belle », me dit-il, et ses yeux brillaient merveilleusement ; « ce n'est pas une parole vaine que je te dirai ; c'est une grande parole que je te donne. Tant que tu me donneras le bonheur je serai le maître, mais si, à un moment, tu ne m'aimes plus, inutile de parler, fais seulement un signe du sourcil, regarde-moi de ton œil noir, et je te rendrai ton amour avec la

liberté. Sache seulement, ma fière beauté, que ce sera la fin de mes jours ! » Et toute ma chair sourit à ces paroles... »

Ici l'émotion interrompit le récit de Catherine. Elle respira et voulait continuer quand, soudain, son regard brillant rencontra le regard enflammé d'Ordynov fixé sur elle. Elle tressaillit, voulut dire quelque chose, mais le sang lui monta au visage. Elle cacha son visage dans ses mains et l'enfouit dans les oreillers. Ordynov était troublé au plus profond de lui-même. Une émotion pénible, indéfinissable, intolérable, parcourait toutes ses fibres, comme un poison, et grandissait à chaque mot du récit de Catherine. Un désir sans espoir, une passion avide et douloureuse possédaient ses pensées, troublaient ses sentiments, et, en même temps, une tristesse profonde, infinie, oppressait de plus en plus son cœur. Par moments il voulait crier à Catherine de se taire, il voulait se jeter à ses pieds et la supplier avec des larmes de lui rendre ses anciennes souffrances, son sentiment pur d'auparavant. Il avait pitié de ses larmes séchées depuis longtemps. Son cœur souffrait. Il n'avait pas

compris tout ce qu'avait dit Catherine, et son amour avait peur du sentiment qui troublait la pauvre femme. Il maudissait à ce moment sa passion. Elle l'étouffait et il sentait comme du plomb fondu couler dans ses veines au lieu de sang.

– Ah ! mon malheur n'est pas en ce que je viens de te raconter, reprit tout à coup Catherine, en relevant la tête. Ce n'est pas en cela qu'est ma souffrance, mon tourment ! Que m'importe que ma mère m'ait maudite à sa dernière heure ! Je ne regrette pas ma vie dorée d'autrefois. Qu'est-ce que cela me fait de m'être vendue à l'impur et de porter, pour un moment de bonheur, le péché éternel ! Ce n'est pas en cela qu'est mon malheur, qu'est ma souffrance !... Non, ce qui m'est pénible, ce qui me déchire le cœur, c'est d'être son esclave souillée, c'est que ma honte me soit chère, c'est que mon cœur ait du plaisir à se rappeler sa douleur comme si c'était de la joie et du bonheur. Voici où est mon malheur : de ne pas ressentir de colère pour l'offense qui m'a été faite !...

Un souffle chaud, haletant, brûlait ses lèvres. Sa poitrine s'abaissait et se soulevait profondément et ses yeux brillaient d'une indignation insensée... Mais, à ce moment, tant de charme était répandu sur son visage, chaque trait était empreint d'une telle beauté, que les sombres pensées d'Ordynov s'évanouirent comme par enchantement. Son cœur aspirait à se serrer contre son cœur, à s'oublier avec elle dans une étreinte folle et passionnée et même à mourir ensemble. Catherine rencontra le regard troublé d'Ordynov et lui sourit d'une telle façon qu'un double courant de feu brûla son cœur. À peine s'il s'en rendait compte lui-même.

– Aie pitié de moi ! Épargne-moi ! lui chuchota-t-il, en retenant sa voix tremblante.

Elle se pencha vers lui, un bras appuyé sur son épaule et le regarda de si près dans les yeux que leurs souffles se confondaient.

– Tu m'as perdu ! Je ne connais pas ta douleur, mais mon âme s'est troublée... Qu'est-ce que cela me fait si ton cœur pleure ! Dis-moi ce que tu désires et je le ferai. Viens avec moi.

Allons, ne me tue pas... Ne me fais pas mourir !...

Catherine le regardait immobile, les larmes séchées sur ses joues brûlantes. Elle voulait l'interrompre, le prendre par la main, dire quelque chose, et ne trouvait pas les mots.

Un sourire étrange parut lentement sur ses lèvres et un rire perça à travers ce sourire.

– Je ne t'ai pas tout raconté, continua-t-elle enfin. Je te raconterai encore... Seulement m'écouteras-tu ? Écoute ta sœur... Je voudrais te raconter comment j'ai vécu un an avec lui... non, je ne le ferai pas...

» Une année s'écoula... Il partit avec ses compagnons sur le fleuve. Moi je restai chez sa mère, à attendre. Je l'attends un mois, un autre... Un jour, je rencontre un jeune marchand. Je le regarde... et je me rappelle les années passées... « Ma chère amie », dit-il, après deux mots de conversation avec moi, « je suis Alexis, ton fiancé d'autrefois. Nos parents nous avaient fiancés quand nous étions enfants. M'as-tu oublié ? Rappelle-toi... Je suis de votre village !... » « Et que dit-on de moi chez nous ? »

« Les gens disent que tu as oublié la pudeur des jeunes filles, que tu t'es liée avec un bandit », me répondit Alexis, en riant. « Et toi, qu'est-ce que tu as pensé de moi ? » « J'avais beaucoup à dire... (son cœur se troublait)... Je voulais dire beaucoup... mais maintenant que je t'ai vue, tu m'as perdu, dit-il. Achète aussi mon âme, prends-la, piétine mon cœur, raille mon amour, ma belle. Je suis maintenant orphelin ; je suis mon maître et mon âme est à moi. Je ne l'ai vendue à personne... » Je me mis à rire. Il me parla encore plusieurs fois... Il resta tout un mois dans le village... Il avait abandonné son commerce, congédié ses ouvriers, et il restait seul. J'avais pitié de ses larmes d'orphelin... Et voilà qu'une fois, le matin, je lui dis : « Alexis, attends-moi, la nuit venue, près du ponton... Nous irons chez toi. J'en ai assez de cette vie ! » La nuit vint, je préparai mon paquet... Tout d'un coup, je regarde... C'est mon maître qui rentre, tout à fait à l'improviste. « Bonjour ! Allons, il y aura de l'orage, il ne faut pas perdre de temps. » Je le suivis. Nous arrivâmes au bord du fleuve. Nous regardons. Il y a là une barque avec un batelier,

on dirait qu'il attend quelqu'un... « Bonjour, Alexis ! Que Dieu te vienne en aide ! Quoi ? tu t'es attardé au port... Tu te hâtes d'aller rejoindre les bateaux... Emmène-nous, moi et ma femme... J'ai laissé ma barque là-bas et ne puis aller à la nage ! » « Assieds-toi », dit Alexis. Et toute mon âme eut mal quand j'entendis sa voix. « Assieds-toi avec ta femme ; le vent est bon pour tous et dans ma demeure il y aura place pour vous. » Nous nous sommes assis. La nuit devenait sombre ; les étoiles se cachaient ; le vent soufflait ; les vagues s'enflaient. Nous nous sommes éloignés à une verste de la rive. Tous trois nous gardions le silence... « Quelle tempête ! dit mon maître. C'est du malheur cette tempête ! Je n'ai encore jamais vu la pareille sur ce fleuve ! C'est lourd pour notre barque ; elle ne pourra pas nous porter tous les trois ! » « Oui, elle ne pourra pas nous porter tous les trois... dit Alexis. C'est donc qu'un de nous est de trop... » Sa voix tremblait comme une corde. « Eh quoi ! Alexis, je t'ai connu tout petit enfant ; j'étais comme un frère avec ton père. Dis-moi, Alexis, est-ce que tu pourrais gagner la rive à la nage, ou

périrais-tu ? » « Je n’y arriverai pas... Non, je n’y arriverais pas et périrais dans le fleuve... » « Écoute maintenant, toi, Catherine, ma perle inestimable ! Je me rappelle une nuit pareille, seulement la vague ne montait pas comme maintenant et les étoiles brillaient, la lune éclairait... Je veux te demander si tu ne l’as pas oubliée ?... » « Je m’en souviens », répondis-je. « Alors, si tu ne l’as pas oubliée, tu n’as pas oublié non plus ce qui fut promis... Comment un brave garçon enseigna à sa belle le moyen de reconquérir sa liberté... Hein ? » « Non, je ne l’ai pas oublié », dis-je, ni morte, ni vive. « Tu ne l’as pas oublié ! Alors voilà, maintenant la barque est trop chargée ; pour l’un de nous le moment est venu... Alors parle, ma belle ; parle, ma colombe ; dis ta parole douce... »

» Je ne l’ai pas prononcée », chuchota Catherine en pâlissant... Elle n’acheva point.

– Catherine ! éclata soudain une voix sourde et rauque.

Ordynov tressaillit. Dans la porte se tenait Mourine. Il était à peine vêtu, une couverture de

fourrure jetée sur lui, pâle comme un mort. Il les fixait d'un œil presque fou. Catherine de plus en plus pâle le regardait aussi, comme hypnotisée.

– Viens chez moi, Catherine, prononça le vieillard d'une voix à peine perceptible ; et il sortit de la chambre.

Catherine, toujours immobile, regardait dans l'espace comme si le vieillard se trouvait encore devant elle. Mais, tout à coup, le sang empourpra ses joues pâles. Ordynov se rappela leur première rencontre.

– Alors, à demain, mes larmes ! dit-elle presque en souriant. À demain. Rappelle-toi où je me suis arrêtée... : « Choisis un des deux, ma belle... Qui tu aimes et qui tu n'aimes pas. » Tu te rappelleras ?... Tu attendras une nuit ? ajouta-t-elle en posant les mains sur les épaules d'Ordynov et le regardant avec tendresse.

– Catherine, ne va pas chez lui, ne te perds pas... Il est fou ! chuchota Ordynov, qui tremblait pour elle.

– Catherine ! appela la voix derrière la cloison.

– Quoi ? Tu penses qu'il me tuera ? demanda Catherine en riant. Bonne nuit, mon cœur, mon pigeon, mon frère, dit-elle en appuyant sa tête contre sa poitrine, tandis que, tout d'un coup, des larmes coulaient de ses yeux. Ce sont les dernières larmes. Dors donc, mon chéri, tu t'éveilleras demain pour la joie. Elle l'embrassa passionnément.

– Catherine, Catherine, murmura Ordynov en tombant à genoux devant elle et tâchant de la retenir. Catherine !

Elle se retourna, lui fit signe de la tête en souriant et sortit de la chambre.

Ordynov l'entendit entrer chez Mourine. Il retint son souffle et écouta, mais aucun son ne lui parvenait.

Le vieux se taisait ou, peut-être, était-il de nouveau sans connaissance...

Ordynov voulait aller près d'elle, mais ses jambes chancelaient... Il se sentit pris de faiblesse et s'assit sur le lit.

II

Quand il s'éveilla, il fut longtemps avant de se rendre compte de l'heure. Était-ce l'aube ou le crépuscule ? Dans sa chambre il faisait toujours noir. Il ne pouvait définir exactement combien de temps il avait dormi, mais il sentait que son sommeil avait été maladif. Il passa la main sur son visage, comme pour chasser les rêves et les visions nocturnes. Mais quand il voulut poser le pied sur le parquet il eut la sensation que son corps était brisé ; ses membres las refusaient d'obéir. La tête lui faisait mal et tout tournait autour de lui. Son corps tantôt frissonnait de froid, tantôt devenait brûlant. Avec la conscience, la mémoire revenait aussi et son cœur tressaillit quand, en un moment, il revécut en pensée toute cette nuit. Son cœur battait si fort à cette évocation, ses sensations étaient si vives, si fraîches, qu'il semblait que, depuis le départ de Catherine, il s'était écoulé non pas de longues heures, mais une minute. Ses yeux n'étaient pas

encore secs, ou peut-être étaient-ce des larmes nouvelles, jaillies comme d'une source de son âme ardente ! Et, chose étonnante, ses souffrances lui étaient même douces, bien qu'il sentît sourdement, par tout son être, qu'il ne supporterait pas un choc pareil. À une certaine minute il eut comme la sensation de la mort, et il était prêt à l'accueillir telle qu'une visiteuse désirable. Ses nerfs étaient si tendus, sa passion bouillonnait si impétueusement avec une telle ardeur, son âme était pleine d'un tel enthousiasme que la vie, exacerbée par cette tension, paraissait prête à éclater, à se consumer en un moment, et disparaître pour toujours.

Presque au même instant, comme en réponse à son angoisse, en réponse à son cœur frémissant, résonna la voix connue – telle cette musique intérieure qui chante en l'âme de chaque homme aux heures de joie et de bonheur – la voix grave et argentine de Catherine. Tout près, à son chevet presque, commençait une chanson d'abord douce et triste... La voix tantôt montait, tantôt descendait et s'éteignait ; tantôt elle éclatait comme le trille du rossignol et, toute frémissante

de passion, s'épandait en une mer d'enthousiasme, en un torrent de sons puissants, infinis, comme les premières minutes du bonheur de l'amour. Ordynov distinguait même les paroles : elles étaient simples, tendres, anciennes, et exprimaient un sentiment naïf, calme, pur et clair. Mais il les oubliait et n'entendait que les sons. À travers les paroles naïves de la chanson, il entendait d'autres paroles, dans lesquelles bouillonnait toute l'aspiration de son propre cœur, et qui répondaient à sa passion. Tantôt c'était le dernier gémissement du cœur meurtri par l'amour, tantôt la joie de la liberté, la joie de l'esprit qui a brisé ses chaînes et s'envole clair et libre dans l'océan infini de l'amour. Tantôt il entendait les premiers serments de l'amante avec ses prières, ses larmes, son chuchotement mystérieux et timide ; tantôt le désir d'une bacchante fière et joyeuse de sa force, sans voiles, sans mystère, s'ébattant sous ses yeux grisés...

Ordynov, sans attendre la fin de la chanson, se leva du lit. La chanson s'arrêta aussitôt.

– Bonjour, mon aimé, prononçait la voix de Catherine. Lève-toi, viens chez nous, éveille-toi pour la joie claire. Nous t'attendons, moi et mon maître ; nous sommes des braves gens... Nous sommes soumis à ta volonté... Éteins la haine par l'amour... Dis une douce parole !

Ordynov sortit de sa chambre à son premier appel et se rendit presque inconsciemment chez ses logeurs. La porte s'ouvrit devant lui et, clair comme le soleil, brilla le sourire de sa belle logeuse. À ce moment il ne vit et n'entendit qu'elle. Instantanément, toute sa vie, toute sa joie, se fondirent dans son cœur en l'image claire de Catherine.

– Deux aurores ont passé depuis que nous nous sommes vus, dit-elle en lui serrant la main. La seconde, à présent, s'éteint. Regarde par la fenêtre... Ce sont comme les deux aurores de l'amour d'une jeune fille, ajouta en souriant Catherine : La première empourpre son visage sous le coup de la première honte, lorsque son cœur solitaire se met à battre pour la première fois ; et la seconde, lorsque la jeune fille oublie sa

première honte, brûle comme la flamme, oppresse sa poitrine et fait monter à ses joues le sang vermeil... Entre, entre dans notre maison, bon jeune homme. Pourquoi restes-tu sur le seuil ? Sois le bienvenu, le maître te salue...

Avec un rire sonore comme une musique elle prit la main d'Ordynov et l'introduisit dans la chambre. La timidité s'emparait de son cœur. Toute la flamme qui incendiait sa poitrine tout d'un coup paraissait s'éteindre. Confus, il baissa les yeux. Il avait peur de la regarder. Elle était si merveilleusement belle qu'il craignait que son cœur ne pût supporter son regard brûlant. Jamais encore il n'avait vu Catherine ainsi. Le rire et la gaieté pour la première fois éclairaient son visage et avaient séché les tristes larmes sur ses cils noirs. Sa main tremblait dans la sienne et, s'il avait levé les yeux, il aurait vu que Catherine, avec un sourire triomphant, fixait ses yeux clairs sur son visage assombri par le trouble et la passion.

– Lève-toi donc, vieillard ! dit-elle enfin. Prononce le mot de bienvenue à notre hôte... Un

hôte, c'est comme un frère ! Lève-toi donc, vieillard orgueilleux, salue, prends la main blanche de ton hôte et fais-le asseoir devant la table !

Ordynov leva les yeux. Il paraissait se rendre compte seulement maintenant de la présence de Mourine. Les yeux du vieillard, comme éteints par l'angoisse de la mort, le regardaient fixement. Avec un serrement de cœur Ordynov se rappelait ce regard qu'il avait vu briller, comme maintenant, sous les longs sourcils froncés par l'émotion et la colère. La tête lui tournait un peu... Il regarda autour de lui et seulement alors comprit tout. Mourine était encore couché sur son lit. Il était presque complètement habillé comme s'il s'était déjà levé et était sorti le matin. Son cou était entouré comme avant d'un foulard rouge : il était chaussé de pantoufles. Son mal, évidemment, était passé, mais son visage était encore effroyablement pâle et jauni. Catherine s'était assise près du lit, le bras appuyé sur la table, et regardait silencieusement les deux hommes. Le sourire ne quittait pas son visage. Il semblait que tout se faisait selon son ordre.

– Oui, c'est toi, dit Mourine en se soulevant et s'asseyant sur le lit. Tu es mon locataire... Je suis coupable envers toi, Seigneur... Je t'ai offensé récemment quand j'ai joué avec le fusil... Mais qui savait que tu as, toi aussi, des crises d'épilepsie... Avec moi cela arrive... ajouta-t-il d'une voix rauque, maladive, en fronçant les sourcils et détournant les yeux. Le malheur vient sans frapper à la porte et s'introduit comme un voleur. J'ai même failli lui planter un couteau dans la poitrine à elle, ajouta-t-il en faisant un signe de tête dans la direction de Catherine... Je suis malade et la crise vient souvent... Assieds-toi ; tu es le bienvenu !

Ordynov le regardait toujours, fixement.

– Assieds-toi donc ! Assieds-toi ! s'écria le vieux d'une voix impatiente. Assieds-toi, puisque cela lui convient, à elle. Vous vous plaisez comme si vous étiez amants...

Ordynov s'assit.

– Vois-tu quelle sœur tu as ! continua le vieillard en riant et laissant voir deux rangées de dents blanches, saines. Amusez-vous, mes amis !

Eh bien, Monsieur ! ta sœur est-elle jolie ?... Dis, réponds... Regarde comme ses joues brillent. Mais regarde donc ! Admire la belle... Fais voir que ton cœur souffre...

Ordynov fronça les sourcils et regarda le vieillard avec colère. Celui-ci tressaillit sous ce regard. Une rage aveugle bouillonnait dans la poitrine d'Ordynov. Un instinct animal lui faisait deviner un ennemi mortel. Cependant il ne pouvait comprendre ce qui se passait en lui. La raison lui refusait son aide.

– Ne regarde pas ! prononça une voix derrière Ordynov.

Il se retourna.

– Ne regarde pas, ne regarde pas ! te dis-je. Si c'est le démon qui te pousse, aie pitié de ta bien-aimée, disait en riant Catherine. Et tout d'un coup se campant derrière lui, elle lui ferma les yeux avec ses mains, mais elle les retira aussitôt et s'en couvrit le visage : la rougeur de ses joues transparaissait à travers ses doigts. Elle ôta ses mains et, toute rouge, essaya de rencontrer directement et sans gêne leurs sourires et leurs

regards curieux. Mais les deux hommes demeuraient graves en la regardant : Ordynov, avec l'étonnement de l'amour, comme si, pour la première fois, une beauté aussi terrible avait percé son cœur ; le vieillard, avec attention et froidement. Rien ne s'exprimait sur son visage pâle ; seules ses lèvres bleuies tremblaient légèrement.

Catherine s'approcha de la table. Elle ne riait plus. Elle se mit à ranger les livres, les papiers, l'encrier, tout ce qui se trouvait sur la table, et les posa sur la tablette de la fenêtre. Sa respiration était devenue plus rapide, saccadée et, par moments, elle aspirait profondément, comme si son cœur était oppressé. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait lourdement, telle une vague. Elle baissait les yeux, et ses cils noirs brillaient sur ses joues comme de fines aiguilles.

– Une reine ! fit le vieillard.

– Ma bien-aimée, murmura Ordynov, tressaillant de tout son corps.

Il se ressaisit en sentant sur lui le regard du vieillard. Ce regard brilla pour une seconde

comme un éclair, avide, méchant, froid et méprisant. Ordynov voulait s'en aller, mais il se sentait comme cloué au sol par une force invisible. Il s'assit de nouveau. Parfois il se serrait les mains pour contrôler son état de veille, car il lui semblait qu'un cauchemar l'étranglait, qu'il était le jouet d'un rêve douloureux, maladif. Mais, chose étonnante, il ne désirait pas s'éveiller.

Catherine enleva de la table le vieux tapis, puis ouvrit un coffre d'où elle sortit un tapis richement brodé de soie claire et d'or et en couvrit la table. Ensuite elle prit dans l'armoire une cave à liqueurs ancienne, en argent massif, ayant appartenu à son arrière-grand-père, et la plaça au milieu de la table ; puis elle prépara trois coupes d'argent, une pour l'hôte, une pour le convive et une pour elle. Après quoi, d'un air pensif, elle regarda le vieillard et Ordynov.

– Alors, qui de nous est cher à qui ? dit-elle. Si quelqu'un n'a pas de sympathie pour l'autre, celui-là m'est cher et il boira sa coupe avec moi... Quant à moi, vous m'êtes chers tous deux,

comme des proches. Alors buvons ensemble pour l'amour et pour la paix !...

– Buvons et noyons dans le vin les pensées sombres, dit le vieillard d'une voix altérée. Verse, Catherine !

– Et toi... Veux-tu que je te verse ?... demanda Catherine en regardant Ordynov.

Sans mot dire, Ordynov avança sa coupe.

– Attends... Si quelqu'un a un désir quelconque, qu'il soit réalisé ! prononça le vieillard en levant sa coupe.

Ils choquèrent leurs coupes et burent.

– Allons, maintenant buvons tous deux, vieillard, dit Catherine en s'adressant au maître. Buvons si ton cœur est tendre pour moi ! Buvons au bonheur vécu ; saluons les années passées ; saluons le bonheur et l'amour ! Ordonne donc de verser si ton cœur brûle pour moi !...

– Ton vin est fort, ma belle, mais toi, tu ne fais qu'y tremper les lèvres, dit le vieux en riant et tendant de nouveau sa coupe.

– Eh bien, je boirai un peu, et toi, vide ta

coupe jusqu'au fond. Pourquoi vivre avec de tristes pensées, vieillard ? Cela ne peut que faire souffrir le cœur ! Les pensées naissent de la douleur ; la douleur appelle les pensées et quand on est heureux on ne pense plus ! Bois, vieillard, noie tes pensées dans le vin !

– Tu as beaucoup de chagrin ; tu veux en finir d'un coup, ma colombe blanche. Je bois avec toi, Catherine ! Et toi, Monsieur, permets-moi de te demander si tu as du chagrin ?

– Si j'en ai, je le cache en moi-même, murmura Ordynov sans quitter des yeux Catherine.

– As-tu entendu, vieillard ?... dit Catherine. Moi, pendant longtemps, je ne me connaissais pas, mais avec le temps j'ai tout appris, et me suis tout rappelé, et j'ai vécu de nouveau tout le passé...

– Oui, c'est triste quand il faut se rappeler le passé, dit le vieillard pensivement. Ce qui est passé est comme le vin qui est bu... À quoi sert le bonheur passé... Quand un habit est usé il faut le jeter...

– Il en faut un neuf ! dit Catherine en éclatant de rire, tandis que deux grosses larmes, pareilles à des diamants, pendaient à ses cils. Tu as compris, vieillard... Regarde, j'ai enseveli dans ta coupe mes larmes...

– Et ton bonheur, l'as-tu acheté par beaucoup de chagrin ? fit Ordynov, et sa voix tremblait d'émotion.

– Probablement, Monsieur, que tu as beaucoup de bonheur à vendre, dit le vieillard. De quoi te mêles-tu ?

Et soudain il se mit à rire méchamment en regardant avec colère Ordynov.

– Je l'ai acheté ce que je l'ai acheté, repartit Catherine... Aux uns cela paraîtrait bien cher, aux autres très bon marché... L'un veut tout vendre et ne rien perdre ; l'autre ne promet rien, mais le cœur obéissant le suit... Et toi, ne fais pas de reproches à un homme, ajouta-t-elle en regardant tristement Ordynov ; verse donc du vin dans ta coupe, vieillard. Bois au bonheur de ta fille, de ta douce esclave obéissante, telle qu'elle était quand elle t'a connu pour la première fois... Lève ta

coupe !

– Soit ! Remplis donc aussi la tienne, dit le vieillard en prenant le vin.

– Attends, vieillard, ne bois pas encore, laisse-moi auparavant te dire quelque chose...

Catherine avait les bras appuyés sur la table et, fixement, avec des yeux ardents et passionnés, regardait le vieillard. Une décision étrange brillait dans son regard ; tous ses mouvements étaient calmes, ses gestes saccadés, inattendus et rapides. Elle était comme en feu. Mais sa beauté paraissait grandir avec l'émotion et l'animation. Ses lèvres entrouvertes montraient deux rangées de dents blanches comme des perles. Le bout de sa tresse, enroulée trois fois autour de sa tête, tombait négligemment sur l'oreille gauche ; une sueur légère perlait à ses tempes.

– Ici, dans ma main, mon ami, lis, avant que ton esprit ne soit obscurci. Voici ma main blanche ! Ce n'est pas en vain que les hommes de chez nous t'appelaient le sorcier. Tu as appris dans les livres et tu connais tous les signes magiques ! Regarde, vieillard, et dis-moi mon

triste sort. Seulement, prends garde, ne mens pas ! Eh bien, dis, est-ce que ta fille sera heureuse ? Ou ne lui pardonneras-tu pas et appelleras-tu sur elle le mauvais sort ? Aurais-je mon coin chaud où je vivrai heureuse, ou, comme un oiseau migrateur, chercherai-je une place toute ma vie parmi les braves gens ? Dis-moi quel est mon ennemi, et qui m'aime et qui prépare contre moi le mal ?... Dis, est-ce que mon jeune cœur ardent vivra longtemps seul, ou trouvera-t-il celui à l'unisson duquel il battra pour la joie, jusqu'au nouveau malheur ?... Devine dans quel ciel bleu, au-delà de quelle mer, et dans quelle forêt habite mon faucon... M'attend-il avec impatience, m'aime-t-il beaucoup, cessera-t-il bientôt de m'aimer ?... Me trompera-t-il ou non ? Et dis-moi, en même temps, dis-moi pour la dernière fois, vieillard, si nous resterons ensemble longtemps dans notre misérable demeure à lire des livres sataniques ?... Dis-moi si le moment viendra que je pourrai te dire adieu et te remercier de m'avoir nourrie et narré des histoires... Mais prends garde, dis toute la vérité... Ne mens pas ; le moment est venu !

Son animation croissait au fur et à mesure qu'elle parlait, mais, tout d'un coup, l'émotion brisa sa voix, comme si un tourbillon emportait son cœur. Ses yeux brillaient, sa lèvre supérieure tremblait un peu. Elle se penchait à travers la table vers le vieillard et, fixement, avec une attention avide, regardait ses yeux troublés.

Ordynov perçut tout à coup les battements de son cœur, quand elle cessa de parler... Il poussa un cri d'enthousiasme en la regardant et voulut se lever du banc. Mais le regard rapide, furtif du vieillard le cloua de nouveau sur place. Un mélange étrange de mépris, de raillerie, d'inquiétude, d'impatience et en même temps de curiosité méchante, rusée, brillait dans ce regard furtif, rapide, qui faisait chaque fois tressaillir Ordynov et qui, chaque fois, remplissait son cœur de dépit et de colère impuissante.

Pensivement, avec une curiosité attristée, le vieillard regardait Catherine. Son cœur était meurtri, mais aucun muscle de son visage ne tressaillait. Il sourit seulement quand elle eut terminé.

– Tu veux savoir beaucoup de choses en une fois, mon petit oiseau à peine sorti du nid ! Verse-moi donc plus vite à boire dans cette coupe profonde. Buvons d'abord pour la paix... autrement quelque œil noir impur gâterait mes souhaits... Satan est puissant !

Il leva sa coupe et but. Plus il buvait, plus il devenait pâle. Ses yeux étaient rouges comme des charbons, et leur éclat fiévreux et la teinte bleuâtre du visage présageaient pour bientôt un nouvel accès du mal.

Le vin était fort, en sorte que chaque nouvelle coupe brouillait de plus en plus les yeux d'Ordynov. Son sang fiévreux, enflammé, n'en pouvait supporter davantage. Sa raison se troublait, son inquiétude grandissait.

Il se versa du vin et but une gorgée, ne sachant plus ce qu'il faisait ni comment apaiser son émotion croissante, et son sang coulait encore plus rapide dans ses veines. Il était comme en délire et pouvait à peine saisir, en tendant toute son attention, ce qui se passait autour de lui.

Le vieux frappa avec bruit sa coupe d'argent

sur la table.

– Verse, Catherine ! s'écria-t-il. Verse encore, méchante fille ! Verse jusqu'au bout ! Endors le vieillard jusqu'à la mort !... Verse encore, verse, ma belle... Et toi, pourquoi as-tu bu si peu ?... Tu penses que je n'ai pas remarqué...

Catherine lui répondit quelque chose qu'Ordynov n'entendit point. Le vieillard ne la laissa pas achever. Il la saisit par la main, comme s'il n'avait plus la force de retenir tout ce qui oppressait sa poitrine. Son visage était pâle, ses yeux tantôt s'obscurcissaient, tantôt brillaient avec éclat, ses lèvres pâles tremblaient, et d'une voix dans laquelle s'entendait parfois une joie étrange, il lui disait :

– Donne ta main, ma belle, donne. Je te dirai toute la vérité. Je suis sorcier, tu ne t'es pas trompée, Catherine ! Ton cœur d'or t'a dit la vérité... Mais tu n'as pas compris une chose : que ce n'est pas moi, sorcier, qui t'apprendrai la raison ! Ta tête est comme un serpent rusé bien que ton cœur soit plein de larmes. Tu trouveras toi-même ta voie, et tu glisseras entre le malheur.

Parfois tu pourras vaincre par la raison, et là où la raison ne sera pas suffisante, tu étourdiras par ta beauté. Énerve l'esprit, brise la force et même un cœur de bronze se fendra... Si tu auras des malheurs, de la souffrance ? La souffrance humaine est pénible, mais au cœur faible le malheur n'arrive pas. Et ton malheur, ma belle, sera comme un trait sur le sable : il sera lavé par la pluie, séché par le soleil, emporté par le vent !... Attends, je te dirai encore... Je suis sorcier... De celui qui t'aimera tu seras l'esclave. Toi-même donneras ta liberté en gage et ne la reprendras pas... Mais tu ne pourras pas cesser à temps d'aimer ; tu sèmeras un grain et ton séducteur récoltera l'épi tout entier... Mon doux enfant, ma petite tête dorée, tu as caché dans ma coupe une de tes larmes pareille à une perle, mais tu l'as regrettée ! Tu as versé encore une centaine de larmes ! Mais tu ne dois pas regretter cette larme, cette rosée du ciel. Car elle te reviendra, plus lourde encore, cette larme semblable à une perle, au cours d'une nuit interminable, une nuit d'amère souffrance, cependant qu'une pensée impure commencera de te ronger. Alors, sur ton

cœur brûlant, pour cette larme, tombera celle d'un autre, une larme de sang, ardente comme du plomb fondu ; elle brûlera ton sein blanc jusqu'au sang et jusqu'au triste et sombre lever d'une journée maussade, tu te débattras dans ton lit en laissant couler ton sang vermeil et tu ne guériras pas de ta fraîche blessure jusqu'à l'aurore suivante. Verse encore, Catherine, verse, ma colombe ! Verse, pour mes conseils sages !... Et tu n'as pas besoin d'en savoir davantage... Inutile de gaspiller en vain les paroles...

Sa voix s'affaiblissait et tremblait. Des sanglots semblaient prêts à jaillir de sa poitrine. Il se versa du vin et but avidement une nouvelle coupe ; il frappa encore, de sa coupe, la table. Son regard trouble brilla encore une fois.

– Vis comme tu veux vivre ! s'écria-t-il. Ce qui est passé est passé ! Verse encore... Verse pour que ma tête tombe, pour que toute mon âme soit meurtrie... Verse, pour que je dorme de longues nuits et perde tout à fait la mémoire. Verse, verse encore, Catherine !

Mais sa main qui tenait la coupe semblait être

engourdie et ne bougeait pas. Il respirait lourdement, avec peine. Sa tête s'inclinait... Pour la dernière fois il fixa un regard terne sur Ordynov, et même ce regard s'éteignit. Enfin ses paupières tombèrent comme du plomb. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; ses lèvres remuèrent encore quelques instants et tremblèrent comme s'il eût fait effort pour prononcer quelque chose. Soudain, une grosse larme suspendue à ses cils tomba et coula lentement sur sa joue pâle...

Ordynov n'y pouvait plus tenir. Il se leva, et, en chancelant, fit un pas vers Catherine. Il lui prit la main. Mais elle ne le regardait pas, on eût dit qu'elle ne le voyait pas, ne le reconnaissait pas...

Elle aussi avait l'air de perdre conscience, et elle semblait absorbée par une seule pensée, une seule idée. Elle s'abattit sur la poitrine du vieillard endormi, passa son bras blanc autour de son cou, et comme s'ils ne faisaient qu'un seul et même être, elle fixait sur lui son regard enflammé. Elle paraissait ne pas sentir qu'Ordynov lui prenait la main. Enfin, elle tourna

la tête vers le jeune homme, et laissa tomber sur lui un regard long et pénétrant. Il semblait qu'enfin elle avait compris. Un sourire triste, douloureux, parut sur ses lèvres...

– Va-t-en ! murmura-t-elle. Tu es ivre et méchant, tu n'es pas mon ami !

Et de nouveau elle se tourna vers le vieillard, et encore fixa sur lui son regard. On eût dit qu'elle épiait chaque battement de son cœur, qu'elle caressait du regard son sommeil, qu'elle avait peur de respirer et qu'elle retenait son cœur embrasé... Et il y avait tant d'admiration amoureuse dans tout son être, que le désespoir, la rage et la colère saisirent soudain Ordynov.

– Catherine ! Catherine ! l'appela-t-il, en lui serrant brutalement la main.

La douleur ressentie se refléta sur son visage. Elle tourna la tête et regarda Ordynov avec tant de raillerie et de mépris, qu'il sentit ses jambes fléchir sous lui. Ensuite elle lui indiqua le vieillard endormi, et, de nouveau, le regarda d'un air froid et méprisant.

– Quoi ? Il te tuera !... prononça Ordynov, plein de rage.

Un démon, semblait-il, lui chuchotait à l'oreille qu'il l'avait comprise.

– Je t'achèterai à ton maître, ma belle, si tu as besoin de mon âme ! Il ne te tuera pas...

Le sourire silencieux qui glaçait Ordynov ne quittait pas le visage de Catherine. Sans savoir ce qu'il faisait, à tâtons, il décrocha du mur un couteau précieux appartenant au vieillard. L'étonnement parut sur le visage de Catherine, mais, en même temps, la colère et le mépris se reflétèrent dans ses yeux avec une intensité redoublée. Ordynov avait mal en la regardant... Une force obscure poussait sa main... Il tira le couteau de sa gaine... Catherine, immobile, retenant son souffle, le suivait des yeux...

Il regarda le vieillard.

À ce moment, il lui sembla que le vieillard lentement ouvrait les yeux et le regardait en souriant. Leurs yeux se rencontrèrent. Pendant quelques minutes, Ordynov le fixa, immobile...

Soudain, il lui sembla que tout le visage du vieillard riait et que ce rire diabolique, glacial, éclatait enfin dans la chambre. Une pensée noire, hideuse, se glissait dans sa tête comme un serpent... Il tremblait... Le couteau lui échappa des mains et tomba avec bruit sur le parquet.

Catherine poussa un cri, comme si elle se réveillait d'un cauchemar sombre et pénible... Le vieillard, très pâle, se leva lentement du lit. Avec rage il repoussa du pied le couteau dans un coin de la chambre. Catherine était pâle comme une morte, immobile... Une souffrance sourde, insupportable, se peignait sur son visage. Avec un cri qui fendait l'âme, presque évanouie, elle tomba aux pieds du vieillard.

– Alexis ! Alexis ! Ces mots jaillirent de sa poitrine oppressée.

Le vieillard la prit dans ses bras puissants et la pressa fortement contre lui. Elle cacha sa tête sur le sein du vieillard et alors, par tous les traits de son visage, il eut un rire si triomphant et si terrible que l'horreur saisit Ordynov. La ruse, le calcul, la tyrannie froide et jalouse, la moquerie

de son pauvre cœur déchiré, Ordynov entendait tout cela dans ce rire.

« Folle ! » murmura-t-il tout tremblant de peur, et il s’enfuit.

III

Le lendemain, à huit heures du matin, Ordynov pâle, ému, non encore remis du trouble de la veille, frappait à la porte de Iaroslav Ilitch. Il n’aurait su dire pourquoi il était venu, et il recula d’étonnement, puis s’arrêta comme pétrifié sur le seuil en voyant Mourine dans la chambre. Le vieillard était plus pâle encore qu’Ordynov ; il paraissait se tenir à peine sur ses jambes, terrassé par le mal. Cependant il refusait de s’asseoir malgré l’invitation réitérée de Iaroslav Ilitch, tout heureux d’une pareille visite.

En apercevant Ordynov, Iaroslav Ilitch exulta, mais, presque au même moment, sa joie s’évanouit et une sorte de malaise le prit soudain,

à mi-chemin de la table et de la chaise voisine. Évidemment, il ne savait que dire, que faire ; il se rendait compte de l'inconvenance qu'il y avait à fumer sa pipe dans un pareil moment, et, cependant, si grand était son trouble, qu'il continuait à fumer sa pipe tant qu'il pouvait, et même avec une certaine fanfaronnade.

Ordynov entra enfin dans la chambre. Il jeta un regard furtif sur Mourine. Quelque chose rappelant le méchant sourire de la veille, dont le souvenir faisait frissonner et indignait encore Ordynov, glissa sur le visage du vieillard. D'ailleurs, toute hostilité avait disparu et le visage avait repris son expression la plus calme et la plus impénétrable. Il salua très bas son locataire...

Toute cette scène réveilla enfin la conscience d'Ordynov. Il regarda fixement Iaroslav Ilitch, désirant lui faire bien comprendre l'importance de la situation. Iaroslav Ilitch s'agitait et se sentait gêné.

– Entrez, entrez donc, prononça-t-il enfin. Entrez, mon cher Vassili Mihaïlovitch. Faites-

moi la joie de votre visite et honorez de votre présence tous ces objets si ordinaires... Et, de la main, Iaroslav Ilitch indiquait un coin de la chambre. Il était rouge comme une pivoine, et si troublé, si gêné, que la phrase pompeuse s'arrêta court, et, avec fracas, il avança une chaise au milieu de la chambre.

– Je ne vous dérange pas, Iaroslav Ilitch ? Je voulais... deux minutes seulement...

– Que dites-vous là ? Vous, me déranger, Vassili Mihaïlovitch ? Mais, veuillez accepter du thé, s'il vous plaît... Qui est de service ?... Je suis sûr que vous ne refuserez pas un autre verre de thé ? Mourine fit signe de la tête qu'il ne refusait pas.

Iaroslav Ilitch commanda au policier qui venait d'entrer, sur un ton des plus sévères, trois verres de thé, et, ensuite, vint s'asseoir près d'Ordynov. Pendant quelques minutes il ne cessa de tourner la tête comme un petit chat de faïence, tantôt à droite, tantôt à gauche, de Mourine vers Ordynov et d'Ordynov vers Mourine. Sa situation était excessivement désagréable. Évidemment il

voulait dire quelque chose, selon lui quelque chose de très délicat, au moins pour l'un des deux, mais, malgré tous ses efforts, il lui était impossible de prononcer un mot...

Ordynov aussi avait l'air gêné. À un moment tous deux commencèrent à parler en même temps... Le taciturne Mourine, qui les observait avec curiosité, lentement ouvrit la bouche, laissant voir toutes ses dents...

– Je suis venu vous dire, commença Ordynov, que, par suite de circonstances très désagréables, je me vois forcé de quitter votre appartement et...

– Comme c'est bizarre !... l'interrompit tout d'un coup Iaroslav Ilitch. J'étais hors de moi d'étonnement quand ce respectable vieillard m'a annoncé, ce matin, votre décision. Mais...

– Il vous a annoncé ma décision ? demanda Ordynov étonné en regardant Mourine.

Mourine caressait sa barbe et souriait.

– Oui, confirma Iaroslav Ilitch. Au fait, je me trompe peut-être... mais je puis vous jurer sur l'honneur que dans les paroles de ce respectable

vieillard il n'y avait pas l'ombre d'offense pour vous...

Iaroslav Ilitch rougit et maîtrisa avec peine son émotion.

Mourine, comme s'il en avait assez de se moquer du trouble du maître de la maison, fit un pas en avant.

– Voici, Votre Seigneurie, commença-t-il en saluant poliment Ordynov, vous savez vous-même, Monsieur, que moi et ma femme serions heureux de tout notre cœur, et n'aurions pas osé dire un mot... Mais, Monsieur, vous le savez, vous voyez quelle est ma vie... Vous voyez que je suis presque mourant...

Mourine caressa de nouveau sa barbe.

Ordynov se sentait défaillir.

– Oui, oui... Je vous l'avais bien dit, il est malade. C'est un *malheur*... J'ai voulu le dire en français. Mais pardonnez-moi, je ne m'exprime pas librement dans cette langue... C'est-à-dire...

– Oui... Oui, c'est-à-dire...

Ordynov et Iaroslav Ilitch se firent l'un l'autre

un petit salut, en restant assis sur leurs chaises, et Iaroslav Ilitch reprit aussitôt :

– D'ailleurs, j'ai interrogé en détail cet honnête homme... il m'a dit que la maladie de cette femme...

Ici le délicat Iaroslav Ilitch fixa un regard interrogateur sur Mourine.

– C'est-à-dire, notre patronne...

Iaroslav Ilitch n'insista pas.

– Oui, la logeuse... c'est-à-dire votre ancienne logeuse... dit-il, s'adressant à Ordynov. Voyez-vous, c'est une femme malade... Il dit qu'elle vous dérange dans vos travaux... Et lui-même... Vous m'avez caché une circonstance très importante, Vassili Mihaïlovitch...

– Laquelle ?

– Avec le fusil... prononça-t-il presque chuchotant, et d'une voix où perçait, avec l'indulgence, une ombre de reproche. Mais, reprit-il hâtivement, je sais tout. Il m'a tout raconté. Vous avez agi noblement en lui pardonnant son crime involontaire envers vous...

Je vous le jure, j'ai vu des larmes dans ses yeux !

Iaroslav Ilitch rougit de nouveau. Ses yeux brillaient. Il s'agita sur sa chaise, tout ému.

– Moi... c'est-à-dire, Monsieur... nous... Votre Seigneurie, moi et la patronne, nous prions Dieu pour vous, commença Mourine en s'adressant à Ordynov, tandis que Iaroslav Ilitch, ayant enfin dominé son trouble, le regardait fixement. Mais vous le savez vous-même, Monsieur, c'est une femme malade, sotte... moi, je me tiens à peine...

– Mais je suis prêt, dit Ordynov impatient. Assez, je vous prie... Tout de suite même, si vous voulez...

– Non, Monsieur. Nous sommes très contents de vous. Mourine s'inclina très bas. Moi, Monsieur, je voulais vous dire tout de suite la chose : elle, Monsieur, elle est presque une parente... c'est-à-dire une parente éloignée... Elle est ainsi depuis l'enfance... Une tête exaltée... Elle a grandi dans la forêt, comme une paysanne, parmi les haleurs et les ouvriers d'usine et voilà... tout d'un coup leur maison a brûlé... Sa mère a péri dans l'incendie, son père aussi, soi-disant...

Et elle vous racontera des histoires... Moi je ne m'en mêle pas... Mais je dois vous dire que des médecins de Moscou l'ont examinée, c'est-à-dire, Monsieur, qu'elle est complètement folle. Voilà ! Moi seul suis avec elle, et elle avec moi. Nous vivons, prions Dieu... et espérons. Mais je ne la contredis jamais...

Ordynov avait le visage tout bouleversé. Iaroslav Ilitch regardait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses visiteurs.

– Mais non, Monsieur, non, reprit Mourine en hochant la tête avec importance. Elle est ainsi ; sa tête est si folle qu'il faut toujours à son cœur un amoureux quelconque, son bien-aimé... Et moi, Monsieur, j'ai vu... pardonnez-moi mes paroles stupides... continua Mourine en saluant et essuyant sa barbe, j'ai vu comment elle allait chez vous, et que vous, Votre Seigneurie, vouliez unir votre sort au sien...

Iaroslav Ilitch devint pourpre et regarda Mourine avec reproche. Ordynov avait peine à se tenir sur sa chaise.

– Non, Monsieur... c'est-à-dire... ce n'est pas

cela... Moi, Monsieur, je suis un simple paysan... Nous sommes vos serviteurs, ajouta-t-il en saluant très bas, et nous prierons Dieu pour vous, ma femme et moi. Quant à nous, que nous ayons de quoi manger, soyons bien portants, et nous sommes satisfaits... Vous le savez vous-même, Monsieur... Ayez pitié de nous. Parce que qu'arrivera-t-il, Monsieur, quand elle aura encore un amant ? Pardonnez-moi ce mot grossier... Vous êtes un gentilhomme, Votre Excellence, un jeune homme fier, ardent, tandis qu'elle, vous le savez, c'est une enfant, une enfant sans raison... le péché est vite arrivé. Elle est robuste, moi je suis toujours malade... Mais quoi !... C'est déjà le diable qui s'en mêle... Moi, je lui raconte des histoires... Oui, Monsieur, moi et ma femme prierons Dieu pour vous, sans cesse ! Et qu'est-ce que cela peut faire à Votre Excellence ? Elle est jolie, soit, mais elle n'est après tout qu'une paysanne, une femme simple, mal lavée, sotte, bonne pour moi, un paysan... Ce n'est pas une femme pour vous, Monsieur... Et comme nous prierons Dieu pour vous !

Ici Mourine s'inclina très profondément. Il

resta ainsi longtemps, sans se redresser, et essuyant sa barbe sur sa manche.

Iaroslav Ilitch ne savait que faire.

– Oui, ce brave homme, remarqua-t-il tout troublé, me parlait d'un malentendu quelconque qui existe, paraît-il, entre vous. Je n'ose le croire, Vassili Mihaïlovitch... J'ai entendu dire que vous êtes encore malade, s'interrompit-il rapidement et très ému en remarquant le trouble d'Ordynov.

– Oui... Combien vous dois-je ? demanda brusquement Ordynov à Mourine.

– Que dites-vous, Monsieur !... Nous ne sommes pas des vendeurs du Christ !... Pourquoi nous offensez-vous, Monsieur ? Vous devriez avoir honte... Est-ce que moi ou ma femme vous avons fait quelque tort... Excusez...

– Mais, cependant, mon ami, c'est étrange... Il a loué une chambre chez vous... Ne sentez-vous pas que, par votre refus, vous l'offensez, intervint Iaroslav Ilitch, croyant de son devoir de montrer à Mourine l'étrangeté et l'indélicatesse de son acte.

– Mais, excusez, Monsieur... Que dites-vous, Monsieur... Est-ce que nous sommes fautifs envers vous ? Nous avons tout fait pour vous être agréables... Je vous en prie, Monsieur... Quoi ? Est-ce que nous sommes des infidèles ?... Qu'il vive, partage notre nourriture de paysans, à sa santé ! Nous n'eussions rien dit... pas un mot... Mais le diable s'en est mêlé !... Moi, je suis malade, ma femme aussi est malade... Que faire ? Nous serions très heureux... de tout notre cœur... Mais nous prierons Dieu pour vous, moi et ma femme !

De nouveau Mourine salua très bas. Une larme parut dans les yeux de Iaroslav Ilitch. Il regarda Ordynov avec enthousiasme.

– Quel noble trait de caractère ! Quelle sainte hospitalité garde le peuple russe !

Ordynov toisa étrangement Iaroslav Ilitch, de haut en bas.

– Et moi, Monsieur... c'est cela, précisément, l'hospitalité, dit Mourine. Savez-vous : je pense maintenant que vous feriez bien de rester chez nous encore un jour, dit-il à Ordynov. Je n'aurais

rien contre cela... Mais ma femme est malade. Ah ! si je n'avais pas ma femme ! Si j'étais seul ! Comme je vous aurais soigné ! Je vous aurais guéri ! Je connais des remèdes... Vraiment, peut-être resterez-vous quand même un jour de plus chez nous...

– En effet, n'y aurait-il pas un remède quelconque ? commença Iaroslav Ilitch. Mais il n'acheva pas.

Ordynov, furieux, étonné, regardait Iaroslav Ilitch des pieds à la tête... Sans doute c'était l'homme le plus honnête et le plus noble, mais, maintenant, il comprenait tout. Il faut avouer que sa situation était difficile. Il voulait, comme on dit, éclater de rire. En tête à tête avec Ordynov – deux amis pareils – sans doute, Iaroslav Ilitch n'y eût pu tenir et aurait été pris d'un accès de gaieté immodéré. En tout cas c'eût été fait noblement, et, le rire éteint, il aurait serré cordialement la main d'Ordynov. Il se serait efforcé de le convaincre sincèrement que le respect qu'il a pour lui en est augmenté et, qu'en tout cas, il l'excuse ; car, somme toute, c'est la jeunesse...

Mais, vu sa délicatesse, il se trouvait maintenant dans une situation très embarrassante : il ne savait où se mettre.

– Le remède ? dit Mourine, dont tout le visage s'anima à la question de Iaroslav Ilitch. Moi, Monsieur, dans ma sottise de paysan, voici ce que je dirai, continua-t-il en s'avançant d'un pas. Vous lisez trop de livres, Monsieur. Je dirai que vous êtes devenu trop intelligent. Comme on dit chez nous : paysans, votre esprit a dépassé la raison...

– Assez ! interrompit sévèrement Iaroslav Ilitch.

– Je m'en vais, dit Ordynov. Je vous remercie, Iaroslav Ilitch. Je viendrai vous voir sans faute, promit-il en réponse à l'invitation de Iaroslav Ilitch, qui ne pouvait le retenir davantage. Adieu, adieu !

– Adieu, Votre Seigneurie ! Adieu, Monsieur !... Ne m'oubliez pas... Venez quelquefois nous voir...

Ordynov n'en écouta pas davantage. Il sortit

comme un fou.

Il n'en pouvait plus. Il était comme mort. Sa conscience se figeait. Il sentait sourdement que le mal l'étouffait. Mais un désespoir glacial envahissait son âme, et il ne ressentait plus qu'une douleur sourde qui l'étouffait et lui déchirait la poitrine. À ce moment il eût voulu mourir. Ses jambes fléchissaient sous lui, et il s'assit près d'une palissade sans faire attention, ni aux gens qui passaient, ni à la foule qui commençait à faire cercle autour de lui, ni aux appels et aux questions de ceux qui l'entouraient. Mais soudain, parmi les voix, Ordynov perçut celle de Mourine. Il leva la tête. Le vieux, avec peine, s'était frayé un chemin jusqu'à lui. Son visage pâle était grave et pensif. Ce n'était déjà plus l'homme qui se moquait grossièrement de lui chez Iaroslav Ilitch. Ordynov se leva. Mourine le prit sous le bras et le fit sortir de la foule...

– Tu as besoin de prendre tes effets, dit-il en regardant de côté Ordynov. Ne t'attriste pas, Monsieur, s'écria-t-il ensuite... Tu es jeune, il ne faut pas désespérer...

Ordynov ne répondit pas.

– Tu es offensé, Monsieur ? Tu es évidemment très fâché... Mais tu as tort... Chacun doit garder son bien...

– Je ne vous connais pas, dit Ordynov, et je ne veux pas connaître vos secrets... Mais elle, elle !... prononça-t-il, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Il les essuya avec sa main. Son geste, son regard, le tremblement de ses lèvres bleuies, tout faisait pressentir en lui la folie.

– Je te l'ai dit, répondit Mourine en fronçant les sourcils. Elle est folle... Pourquoi et comment est-elle devenue folle, tu n'as nul besoin de le savoir... Seulement, telle qu'elle est, elle est à moi. Je l'aime plus que ma vie et ne la donnerai à personne. Comprends-tu maintenant ?

Une flamme brilla pour un moment dans les yeux d'Ordynov.

– Mais pourquoi, moi... pourquoi suis-je comme si j'avais perdu la vie ? Pourquoi mon cœur souffre-t-il ? Pourquoi ai-je connu

Catherine ?

– Pourquoi ? Mourine sourit et devint pensif. Pourquoi, je ne le sais pas, prononça-t-il enfin. Les femmes, ce n'est pas l'abîme de la mer... On peut finir par les comprendre... Mais elles sont rusées. C'est vrai, Monsieur, qu'elle a voulu me quitter pour aller avec vous, continua-t-il pensif. Elle en avait assez du vieux... Elle a pris de lui tout ce qu'elle a pu prendre !... Vous lui avez plu beaucoup tout de suite. Mais, vous ou un autre... Moi, je ne la contredis en rien... Si elle m'avait demandé du lait d'oiseau, je lui en aurais procuré... J'aurais fabriqué moi-même un oiseau donnant du lait, s'il n'en existe pas de pareil... Elle est vaniteuse, elle rêve de liberté, mais elle ne sait pas elle-même de quoi son cœur souffre... Il vaut mieux que les choses restent ce qu'elles sont... Hé ! Monsieur, tu es trop jeune ! Ton cœur est encore chaud... Écoute, Monsieur, un homme faible ne peut pas seul se retenir ! Donne-lui tout, il viendra de lui-même et rendra tout, même si tu lui donnes la moitié de l'univers. Donne la liberté à un homme faible, il la ligotera lui-même et te la rapportera. Pour un cœur naïf la liberté ne vaut

rien... On ne peut pas vivre avec un caractère pareil... Je te dis tout cela parce que tu es très jeune... Qu'es-tu pour moi ? Tu es venu, tu es parti... Toi ou un autre, c'est la même chose. Je savais depuis le commencement ce qui arriverait. Mais il ne faut pas contredire... On ne doit faire aucune objection si l'on veut garder son bonheur... Tu sais, Monsieur, on dit seulement, comme ça, que tout arrive, continuait à philosopher Mourine. Quand on est fâché on saisit un couteau, ou même on s'élance, les mains vides, et l'on tâche de déchirer la gorge de son ennemi... Mais qu'on te mette ce couteau dans la main, et que ton ennemi découvre sa poitrine devant toi, alors, tu recules...

Ils entrèrent dans la cour. De loin, le Tatar aperçut Mourine et ôta devant lui son bonnet. Il fixait un regard malicieux sur Ordynov.

– Quoi ! La mère est-elle à la maison ? s'écria Mourine.

– À la maison.

– Dis-lui d'aider à transporter ses effets... Et toi aussi donne un coup de main !

Ils montèrent l'escalier. La vieille qui servait chez Mourine et qui était, en effet la mère du portier, rassembla les objets du locataire et en fit un grand paquet.

– Attends, je vais t'apporter encore quelque chose qui t'appartient et qui est resté là-bas.

Mourine alla chez lui. Une minute après il revenait et tendait à Ordynov un coussin brodé, celui-là même que Catherine lui avait donné quand il était malade.

– C'est elle qui te l'envoie, dit Mourine. Et maintenant, va-t'en, et prends garde de ne pas revenir ici, ajouta-t-il à mi-voix ; autrement ça irait mal...

On voyait que Mourine n'avait pas l'intention d'offenser son locataire, mais quand il jeta sur lui un dernier regard, malgré lui, une expression de colère et de mépris se peignit sur son visage. Il referma la porte, presque avec dégoût, derrière Ordynov.

Deux heures plus tard, Ordynov s'installait chez l'Allemand Spies. Tinichen poussa un

« Ah ! » en le voyant. Aussitôt elle s'informa de sa santé et ayant appris de quoi il s'agissait, immédiatement elle s'employa à le soigner.

Le vieil Allemand montra avec orgueil à son locataire qu'il se disposait précisément à aller remettre l'écriteau sur la porte cochère, car c'était juste aujourd'hui qu'expirait le délai de la location payée d'avance. Le vieux ne laissait jamais échapper l'occasion de vanter l'exactitude et la probité germaniques.

Le même jour Ordynov tomba malade. Il ne quitta le lit qu'au bout de trois mois.

Peu à peu il revint à la santé et commença à sortir. La vie, chez l'Allemand, était monotone et tranquille. L'Allemand n'avait pas un caractère difficile. La jolie Tinichen était tout ce qu'on désirait qu'elle fût. Mais, pour Ordynov, la vie semblait avoir perdu à jamais sa couleur ! Il devenait rêveur, irritable, sa sensibilité était maladive et, imperceptiblement, une hypocondrie très sérieuse, maligne, prenait possession de lui.

Pendant des semaines entières il n'ouvrait pas ses livres. L'avenir lui paraissait sombre. Ses

ressources touchaient à la fin, et il ne faisait rien, ne se préoccupait pas du lendemain. Parfois, son ardeur ancienne pour la science, sa fièvre d'autrefois, les images du passé créées par lui, réapparaissaient, mais ne faisaient qu'étouffer son énergie. La pensée ne se transformait pas en action. La création s'arrêtait. Il semblait que toutes ces images prenaient exprès des proportions gigantesques, dans ses rêves, pour railler l'impuissance de leur propre créateur. Aux heures de tristesse, involontairement il se comparait à ce disciple du sorcier qui, ayant volé la parole magique de son Maître, ordonne au balai d'apporter de l'eau et s'y noie, parce qu'il a oublié comment dire : assez.

Peut-être une idée originale, entière, s'éveillerait-elle en lui ; peut-être deviendrait-il un des maîtres de la science ! Jadis, du moins, il croyait ; la foi sincère, c'est déjà le gage de l'avenir. Mais, maintenant, il lui arrivait de se moquer de soi-même, de sa confiance aveugle, et il n'avançait pas.

Six mois auparavant, il avait créé et jeté sur le

papier l'esquisse d'une œuvre sur laquelle il fondait des espérances sans bornes. Cet ouvrage se rapportait à l'histoire de l'Église, et les conclusions les plus hardies étaient sorties de sa plume. Maintenant, il vient de relire ce plan ; il y réfléchit, le modifie, l'étudie, cherche et, enfin, le rejette sans rien construire sur les débris. Mais quelque chose de semblable au mysticisme commençait à envahir son âme. Le malheureux sentait ses souffrances et demandait à Dieu sa guérison. La femme de ménage de l'Allemand, une vieille femme russe très pieuse, racontait avec plaisir que leur locataire priait et restait deux heures entières prostré sur le seuil de l'église.

Il ne soufflait mot à personne de ce qui lui était arrivé ; mais, par moments, surtout à l'heure du crépuscule, quand le son des cloches lui rappelait sa première rencontre avec elle, la tempête s'élevait dans son âme blessée. Il se rappelait le sentiment jusqu'alors inconnu qui avait agité sa poitrine quand il s'était agenouillé près d'elle, n'écoutant que le battement de son cœur timide, et les larmes d'enthousiasme, de joie, répandues sur le nouvel espoir qui traversait

sa vie. Alors la souffrance de l'amour, de nouveau, brûlait dans sa poitrine, alors son cœur souffrait amèrement, passionnément, et il semblait que son amour grandît avec sa tristesse.

Souvent des heures entières, oubliant soi-même et toute sa vie, oubliant tout au monde, il restait à la même place, seul, triste, hochant désespérément la tête et murmurant : « Catherine, ma colombe chérie, ma sœur solitaire ! »

Une pensée affreuse commençait à le torturer ; elle le poursuivait de plus en plus fréquemment, et, chaque jour, se transformait pour lui en certitude, en réalité. Il lui semblait que la raison de Catherine était intacte, mais que Mourine aussi avait dit vrai en l'appelant cœur faible. Il lui semblait qu'un secret la liait au vieux, mais que Catherine, ignorante du crime, était passée, colombe pure, en son pouvoir. Qui étaient-ils ? Il ne le savait pas ; mais il voyait qu'une tyrannie profonde, inéluctable pesait sur la malheureuse créature sans défense, et son cœur se troublait et se remplissait d'une indignation impuissante. Il lui semblait qu'on montrait perfidement aux yeux

de l’âme, qui a recouvré la vue, sa propre chute, qu’on martyrisait un pauvre cœur « faible », qu’on lui expliquait la vérité à tort et à travers, qu’on le maintenait à dessein dans la cécité quand cela était nécessaire, que l’on flattait astucieusement son cœur impétueux et troublé et que l’on coupait ainsi, peu à peu, les ailes d’une âme aspirant à la liberté mais incapable de révolte ou d’un élan libre vers la vie...

Ordynov devenait de jour en jour plus sauvage, et il faut reconnaître que ses Allemands respectaient sa sauvagerie. Il choisissait de préférence pour ses promenades l’heure du crépuscule et les endroits éloignés et déserts. Par un soir triste, pluvieux, dans une vilaine petite rue, il rencontra Iaroslav Ilitch.

Iaroslav Ilitch avait beaucoup maigri. Ses yeux agréables étaient plus ternes, et toute sa personne portait la marque du désenchantement. Il courait pour une affaire quelconque, ne souffrant pas de retard. Il était tout trempé, tout sale, et une goutte de pluie pendait d’une façon fantastique à son nez, très convenable, mais maintenant tout bleui.

De plus, il avait laissé pousser ses favoris.

Les favoris, et aussi l'air de Iaroslav Ilitch de vouloir fuir son vieil ami, frappèrent Ordynov. C'est curieux. Ils blessèrent même son cœur, qui, jusque là, n'avait pas eu besoin de compassion. Enfin l'homme qu'il avait connu autrefois, simple, débonnaire, naïf – disons même, ouvertement, un peu bête, mais sans prétention – lui était plus agréable. Il est désagréable, en revanche, quand un homme bête et que nous avons aimé en raison même, peut-être, de sa bêtise, se met soudain à être intelligent. Oui, c'est vraiment très désagréable ! Mais la méfiance avec laquelle il avait d'abord regardé Ordynov s'effaça aussitôt, et il engagea très amicalement la conversation. Il commença par dire qu'il avait beaucoup à faire, ensuite qu'il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus ; mais, tout d'un coup, leur conversation, prit une tournure étrange. Iaroslav Ilitch se mit à parler de la fausseté des hommes, en général, de la fragilité des biens de ce monde, de la vanité des vanités. Avec une indifférence marquée, il parla de Pouchkine, et de certains bons amis communs, avec aigreur. Enfin il fit

allusion à la fausseté de ceux qui se disent des amis alors que la véritable amitié n'existe pas et n'a jamais existé. En un mot Iaroslav Ilitch était devenu plus intelligent.

Ordynov n'objectait rien, mais une grande tristesse s'emparait de lui, comme s'il ensevelissait son meilleur ami...

– Ah ! Imaginez-vous... J'allais oublier de vous raconter... dit tout à coup Iaroslav Ilitch, comme s'il venait de se rappeler quelque chose de très intéressant. Il y a du nouveau ! Je vous le dis en secret... Rappelez-vous la maison où vous logiez.

Ordynov tressaillit et pâlit.

– Eh bien, imaginez-vous que, dernièrement, on a découvert dans cette maison une bande de voleurs... c'est-à-dire des contrebandiers, des escrocs de toutes sortes, le diable sait quoi ! On a arrêté les uns, on poursuit encore les autres... On a donné les ordres les plus sévères. Et, le croiriez-vous... Vous vous rappelez le propriétaire de la maison, un homme très vieux, respectable, l'air noble...

– Eh bien ?

– Fiez-vous après cela à l'humanité ! C'était lui le chef de toute la bande !

Iaroslav Ilitch parlait avec chaleur, et prenait prétexte de ce fait banal pour condamner toute l'humanité ; c'était dans son caractère.

– Et les autres ?... Et Mourine ?... demanda Ordynov d'une voix très basse...

– Ah ! Mourine ! Mourine !... Non, c'est un vieillard respectable... noble... Mais, permettez... vous venez de jeter une nouvelle lumière.

– Quoi ? Est-ce que lui aussi serait de la bande ?

Le cœur d'Ordynov bondissait d'impatience.

– D'ailleurs... Comment dites-vous... fit Iaroslav Ilitch en fixant ses yeux éteints sur Ordynov, signe qu'il réfléchissait. Mourine ne pouvait pas être parmi eux... trois semaines avant l'événement il est parti avec sa femme, dans son pays... Je l'ai appris par le portier... vous vous rappelez, ce petit Tatar...

Un cœur faible

Traduction : Michel Forstetter.

Édition de référence :
Union Bibliophile de France, Paris.

Un Cœur Faible (Slaboé Serdtsé) a paru dans « Les Annales de la Patrie » en février 1848, t. LVI.

Deux jeunes amis, tous deux fonctionnaires dans la même administration, habitaient ensemble au troisième étage d'un immeuble. Ils se nommaient Arkadi Ivanovitch Néfédévitch et Vassia Choumkov... L'auteur se sent évidemment obligé d'expliquer au lecteur pourquoi l'un de ses protagonistes est désigné par son véritable prénom, tandis que l'autre n'a droit qu'à un diminutif. Il croit devoir le faire, ne serait-ce que pour éviter qu'on lui reproche de se conduire de façon par trop désinvolte ; mais, dans ce cas, il lui faudrait préciser d'abord le grade, puis l'âge, le titre, la situation et même le caractère de chacun... Comme, d'autre part, de trop nombreux écrivains ont coutume de débuter précisément de cette manière, l'auteur de la présente nouvelle prend la liberté d'entrer directement dans l'action (ceci étant sans doute, et selon l'avis de certains, la preuve d'un amour-propre exagéré). Après ce préambule donc, il commence son récit.

À la veille du Nouvel An, Choumkov rentra

chez lui vers six heures du soir. Arkadi Ivanovitch, qui reposait sur le lit, se réveilla et regarda son ami à travers ses paupières mi-closes. Il vit que l'autre était vêtu de son meilleur complet et d'une chemise extraordinairement propre. Ceci évidemment l'intrigua. « Pourquoi donc Vassia s'est-il ainsi accoutré ? pensa-t-il. Mais c'est vrai, il n'a pas dîné à la maison ! » Entre temps, Choumkov alluma la bougie, et Arkadi Ivanovitch comprit aussitôt que son ami s'apprêtait à le réveiller à l'improviste.

En effet, Vassia toussota à plusieurs reprises, fit deux fois le tour de la chambre et, pour finir, laissa tomber – tout à fait par hasard – sa pipe qu'il venait de bourrer, dans un coin près du poêle. Arkadi Ivanovitch rit intérieurement.

– Cette comédie a assez duré, Vassia, dit-il.

– Arkacha, tu ne dors pas ?

– Je ne saurais l'affirmer, mais il me semble que non.

– Oh ! Arkacha ! Bonjour, mon cher ami ! Eh bien ! mon bon... Eh bien ! mon brave, tu ne peux

savoir ce que j'ai à te dire !

– Aussi je l'ignore complètement. Mais approche donc !

Vassia ne semblait qu'avoir attendu cette invitation. Il s'approcha tout de suite, sans se méfier d'Arkadi Ivanovitch. Ce dernier, cependant, d'un geste adroit, le saisit aux poignets, le retourna, le jeta sur le lit et l'y maintint dans une position incommode, ce qui manifestement l'amusa fort.

– Ah ! je te tiens à présent ! cria-t-il ; je te tiens !

– Arkacha, Arkacha ! que fais-tu, voyons ? Lâche-moi, de grâce, tu vas abîmer mon habit !...

– Qu'importe ? Quel besoin as-tu de ton habit ? Pourquoi as-tu été assez confiant pour te laisser prendre ? Raconte ! Où as-tu été ? Où as-tu dîné ?

– Arkacha, lâche-moi, pour l'amour de Dieu !

– Où as-tu dîné ?

– Mais c'est justement ce que je veux te raconter !

– Alors, raconte !

– Mais lâche-moi d'abord !

– Eh bien ! non, je ne te lâcherai pas avant que tu m'aies tout raconté !

– Arkacha ! Ne comprends-tu pas que c'est impossible, tout à fait impossible ! criait Vassia qui, peu robuste, essayait en vain de se dégager des mains puissantes de son adversaire. Il y a certains sujets...

– Quels sujets ?

– Eh bien ! il y a certains sujets qu'on ne peut aborder dans une position pareille sans risquer de perdre toute sa dignité. Cela te paraîtra ridicule... et pourtant, il s'agit d'une affaire importante.

– Au diable, l'importance ! Que vas-tu encore inventer ? Raconte-moi plutôt ce que tu as à me dire d'une façon amusante. Quant aux choses importantes, je n'y tiens pas ! Sinon, où est l'amitié ? Dis-moi plutôt : que fais-tu de l'amitié ? Allons !

– Je t'assure, Arkacha, que cela n'est pas possible !

– Et moi, je n’en veux pas entendre parler !

– Eh bien ! Arkacha, commença Vassia, couché au travers du lit et s’efforçant de parler avec le plus de solennité possible, je te le dirai peut-être, Arkacha ; seulement...

– Alors, de quoi s’agit-il enfin ?

– Eh bien ! je me suis fiancé !

Sans prononcer une parole, Arkadi Ivanovitch souleva Vassia comme on soulève un enfant, bien que Vassia ne fût pas de petite taille, mais, au contraire, plutôt élancé, quoique assez maigre ; puis il se mit à le promener sur ses bras, d’un bout de la chambre à l’autre, tout en faisant semblant de le bercer.

– Et si je te mettais dans les langes, mon beau fiancé ? répétait-il de temps en temps.

Mais ayant remarqué que Vassia ne bougeait plus et se refusait à ouvrir la bouche, il changea d’avis, se disant qu’il avait sans doute poussé la plaisanterie un peu trop loin. Aussi le remit-il sur ses pieds, au milieu de la pièce, et il l’embrassa sur la joue de la façon la plus cordiale.

– Tu n’es pas fâché, Vassia ?

– Écoute-moi, Arkacha...

– C’était en l’honneur du Nouvel An !

– Mais je ne dis rien. Seulement, pourquoi fais-tu le fou ? Combien de fois l’ai-je dit : Arkacha, ce n’est pas du tout spirituel ! Crois-moi : pas spirituel du tout !

– Mais tu ne m’en veux pas ?

– Non, certes. Me suis-je jamais fâché contre quelqu’un ? Tu m’as fait de la peine, voilà tout...

– Je t’ai fait de la peine ? Comment ?

– Mais oui ! J’allais vers toi, comme vers un ami, le cœur débordant, pour m’épancher, pour te raconter mon bonheur...

– Mais quel bonheur ? Pourquoi ne dis-tu rien ?

– Puisque je te dis que je me marie ! répondit Vassia d’un ton aigre, car il était vraiment un peu fâché.

– Tu te maries ? C’est vrai ? s’écria Arkacha... Non, voyez-vous ça ? Voilà qu’il le dit et qu’il a

les larmes aux yeux ! Allons, Vassia, mon petit Vassiouk ! Est-ce vrai ?

Et Arkadi Ivanovitch se mit à l'embrasser de nouveau.

– Comprends-tu à présent ce qui m'arrive ? dit Vassia. Je sais que tu es bon, que tu es mon ami. Je viens chez toi tout joyeux, l'âme radieuse, et tu me forces à te révéler mon bonheur, couché à travers le lit, gigotant, au mépris de toute dignité ! Évidemment, Arkacha, c'était comique, continua Vassia en souriant ; et cependant à cet instant même, je ne m'appartenais plus, dans un certain sens ; aussi ne pouvais-je minimiser cette affaire... Encore un peu, tu m'aurais demandé son nom ? Eh bien ! je te jure que je me serais plutôt laissé tuer que de te répondre.

– Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit avant, Vassia ? Si tu me l'avais annoncé plus tôt, je n'aurais certes pas fait le fou ! s'écria Arkadi Ivanovitch, sincèrement désolé.

– Allons, allons, ne te fâche pas ! je ne t'en veux nullement... Tu sais bien que c'est toujours à cause de mon bon cœur... Aussi m'est-il très

pénible de n'avoir pu te le dire comme je l'aurais voulu, te raconter tout calmement, te mettre au courant d'une manière convenable... Vraiment, Arkacha, je t'aime tant que si je ne t'avais pas, je ne me serais sans doute pas marié... Peut-être même n'existerais-je pas du tout !...

En écoutant Vassia, Arkadi Ivanovitch, dont la nature était des plus sensibles, riait et pleurait à la fois. Vassia faisait de même. Tous les deux s'embrassèrent, oublieux de leur petite querelle.

– Mais à présent, raconte-moi tout ! Comment cela s'est-il produit, Vassia ? Excuse-moi, mon vieux, mais je suis étonné, abasourdi même !... Est-ce vrai ? N'as-tu rien inventé ? Mais si ! Dieu m'est témoin que tu plaisantes ! criait Arkadi Ivanovitch, en jetant un regard méfiant sur Vassia.

Mais ayant lu sur le visage de son ami la confirmation du ferme projet de se marier aussi vite que possible, il se jeta sur le lit et se mit, de joie, à faire de telles cabrioles que les murs en tremblaient.

– Vassia, viens t'asseoir ! dit-il enfin, en se

calmant.

– Vraiment, mon vieux, je ne sais par où commencer...

Tous les deux se regardaient, émus et joyeux.

– Qui est-ce, Vassia ?

– Les Artémiev, répondit Vassia d'une voix tremblante de bonheur.

– Non ! Vraiment ?

– Mais oui ! Ne t'ai-je pas parlé d'eux tous les jours que Dieu fait ? Puis j'ai cessé de les mentionner et, toi, tu n'as rien remarqué... Oh ! Arkacha, quelle peine j'avais à te cacher la vérité ! Mais j'avais une peur terrible de la dire ; je pensais, en effet, que tout pouvait s'écrouler... et cependant je l'aime, Arkacha !... Mon Dieu, oui, je l'aime... Voici donc l'histoire, commença-t-il, en s'arrêtant, vaincu par l'émotion. Il y a un an, elle avait encore un fiancé ; mais on l'a envoyé quelque part en province, en service commandé. Je l'ai connu, moi... enfin, n'en parlons plus, c'était un homme quelconque... Le voilà donc qui n'écrit plus du tout et qui disparaît

tout à fait. On attend, on attend, et on se demande ce que cela signifie... Soudain – il y a quatre mois environ – le voilà qui revient marié, et ne paraît pas chez eux une seule fois !... C'est ignoble ! C'est dégoûtant ! Et personne pour prendre leur défense !... Elle a beaucoup pleuré, la pauvrette ; quant à moi, voilà longtemps que je suis amoureux d'elle ! Que dis-je ? Je l'aime depuis toujours ! Je me suis donc mis à la consoler ; j'allais souvent la voir... Bref, je ne sais pas moi-même comment cela est arrivé. Seulement elle aussi s'est éprise de moi. Il y a huit jours, je n'ai plus su me retenir, j'ai fondu en larmes et je lui ai tout dit, c'est-à-dire que je l'aimais... En un mot, tout... « Moi aussi, Vassili Pétrovitch, je suis prête à vous aimer, m'a-t-elle répondu, mais je suis une pauvre fille, ne vous moquez pas de moi. Je n'ose même plus laisser naître ce sentiment... » Comprends-tu, mon vieux ? Comprends-tu ?... Ainsi avons-nous engagé notre parole. Puis je me suis mis à réfléchir, à chercher un moyen pour l'annoncer à sa mère ? Elle m'a dit : « Ce sera difficile ; attendez encore un peu ; c'est qu'elle a peur !... Peut-être refusera-t-elle de vous accorder

ma main. » Et elle s'est mise à pleurer. Moi, alors, sans rien lui dire, je me suis ouvert à la vieille dame. Ça s'est passé aujourd'hui. Lisanka s'est jetée à genoux devant elle, et moi aussi... Eh bien ! elle nous a donné sa bénédiction... Arkacha, mon ami, nous allons habiter ensemble ! Non, jamais pour rien au monde, je ne me séparerai de toi !

– J'ai beau te regarder, Vassia, je ne parviens toujours pas à croire que c'est vrai ! Je te jure que je n'y parviens pas !... Il me semble toujours que... Est-ce vrai, mon vieux, que tu te maries ? Comment cela se fait-il que je n'en aie rien su ? Car il faut que je te confesse, Vassia, que moi-même j'ai eu parfois l'idée de me marier... Mais du moment que tu te maries, toi, peu m'importe ! Sois heureux, mon petit, sois heureux !

– Si tu savais, mon vieux, combien mon cœur est léger et quelle douceur je ressens dans l'âme ! dit Vassia ému, en se levant et en arpentant la pièce. Tu ressens la même chose, n'est-ce pas ? Évidemment, nous vivrons, de façon assez modeste mais nous serons quand même heureux.

Et ce n'est pas une chimère ! Notre bonheur ne sera pas imaginaire ! Ce sera la réalité pure !

– Écoute-moi, Vassia !...

– Que veux-tu dire ? demanda celui-ci en s'arrêtant devant Arkadi Ivanovitch.

– J'ai une idée... Mais j'ai un peu peur de te la communiquer. Excuse-moi, mais il faut que tu dissipes mes doutes. De quoi, comment vivras-tu ? Certes, je suis enchanté d'apprendre que tu te maries, je ne me tiens pas de joie... Mais comment vivras-tu ?

– Oh ! mon Dieu ! En voilà une question, Arkacha ! répondit Vassia, en contemplant Néfédévitch d'un air étonné. Que t'arrive-t-il, mon vieux ? La mère elle-même n'a pas hésité plus de deux minutes, lorsque je lui ai expliqué clairement la situation. Demande-moi plutôt comment elles ont vécu jusqu'à présent ! Cinq cents roubles par an, pour trois personnes, voilà tout leur revenu ! C'est tout ce qu'a laissé le père en mourant. Elle, la vieille dame et le petit frère, dont il faut encore payer l'école, vivent de cet argent. Eh bien ! ils vivent quand même ! Toi et

moi sommes des capitalistes à côté d'eux ! Pour moi, j'arrive, avec de la chance, à gagner mes sept cents roubles par an !

– Excuse-moi, Vassia... Je te jure que c'est toujours la crainte de voir les choses ne pas s'arranger qui me pousse... Mais comment se fait-il que tu comptes sept cents ?... Moi, je n'en vois que trois cents.

– Trois cents ? Et Julian Mastakovitch ? L'as-tu oublié ?

– Julian Mastakovitch ? Mais, mon vieux, ce n'est pas une affaire sûre ! Ce n'est pas comme les trois cents roubles d'appointements fixes où chaque rouble est comme un ami fidèle. Julian Mastakovitch, certes, est un homme éminent ; j'ai beaucoup de respect pour lui, je le comprends, bien qu'il occupe une situation aussi importante... Je l'aime même, parce qu'il t'aime, toi, et qu'il te paie ton travail supplémentaire, bien qu'il ait pu l'exiger en service commandé et en charger n'importe quel fonctionnaire... Mais conviens-en, Vassia... écoute-moi... je ne plaisante pas. Certainement, on ne saurait trouver à Pétersbourg

quelqu’un dont l’écriture puisse se comparer à la tienne... Je suis prêt à te l’accorder ; déclara Néfédévitch, plein d’enthousiasme, mais si – ce qu’à Dieu ne plaise – tu ne lui conviens plus, ou s’il n’est plus satisfait de ton travail, ou s’il n’a plus rien à t’offrir, ou s’il te remplace par quelqu’un d’autre ?... Enfin, Dieu sait ce qui peut arriver... Bref, aujourd’hui il y a Julian Mastakovitch, mais demain il se peut qu’il n’y ait plus rien, mon cher Vassia !

– Écoute, Arkacha ! Il se pourrait aussi bien que le plafond s’écroule sur nos têtes...

– Évidemment, évidemment... Je ne dis pas...

– Écoute-moi. Pourquoi veux-tu qu’il n’ait plus recours à mes services ? Je m’acquitte de mon travail avec zèle... D’autre part, il est si bon, Arkacha ! Il m’a donné aujourd’hui même cinquante roubles en argent !

– Que dis-tu, Vassia ? Une gratification ?

– Pas du tout ! C’est de sa poche. « Voilà cinq mois que tu n’as rien touché, mon cher, m’a-t-il dit ; prends ça. Je te remercie, je suis content... »

Voilà ses propres paroles ; puis il a ajouté : « Ce n'est pas pour rien quand même que tu me fais ce travail ! » Les larmes me sont venues aux yeux, Arkacha... Mon Dieu !

– Dis-moi, Vassia, as-tu terminé ta copie ?

– Non... pas encore.

– Vassinka, mon cher ! Qu'as-tu fait ?

– Mais ce n'est rien, Arkadi, ce n'est rien ; il me reste encore deux jours. J'ai le temps...

– Mais comment cela se fait-il que tu n'aies rien écrit ?

– Allons ! voilà que tu me regardes avec un air si navré que mon cœur se retourne dans la poitrine ! Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Tu me déprimes chaque fois par tes manières ! Raisonne un peu : qu'y a-t-il de si effrayant ? Je terminerai le tout, je te le jure...

– Et si tu ne termines pas ? s'écria Arkadi en se levant d'un bond. Et lui, qui t'a accordé une gratification, aujourd'hui même ! Et toi, qui te maries... Oh ! oh !

– Puisque je te dis que ce n'est rien ! s'écria

Choumkov à son tour ; je me mets au travail tout de suite... Ce n'est rien, te dis-je !

– Comment se fait-il que tu l'aies négligé, Vassioutka ?

– Oh ! Arkacha, pouvais-je rester collé à ma chaise ? Avais-je l'esprit à cela ? Au bureau même, je tenais à peine en place, tant mon cœur battait !... Mais à présent, je te le jure : je travaillerai toute la nuit, et puis la nuit prochaine, et celle d'après-demain, et je terminerai le tout.

– T'en reste-t-il encore beaucoup ?

– De grâce, ne me dérange pas, tais-toi !...

Arkadi Ivanovitch s'approcha de son lit sur la pointe des pieds et s'y assit ; bientôt il voulut se lever de nouveau, mais il n'en fit rien, de peur de déranger son ami ; cependant, il tenait à peine en place. Son émotion était grande ; apparemment, la nouvelle du mariage l'avait complètement bouleversé ; son enthousiasme ne s'était pas encore évanoui. Il jeta un regard sur Choumkov ; l'autre le regarda aussi, lui sourit, le menaça du doigt, puis fixa les papiers en fronçant les

sourcils d'une façon terrible (comme si l'intensité du travail et son succès même en dépendaient essentiellement).

On avait l'impression que lui aussi n'était pas encore parvenu à maîtriser son émotion ; il prenait une autre plume, s'agitait sur sa chaise, changeait de position et se remettait à écrire. Mais sa main tremblait et se refusait à le servir.

– Arkacha, je leur ai parlé de toi ! s'écria-t-il soudain, comme s'il s'en fût souvenu à l'instant même.

– Non ! s'exclama l'autre ; et moi qui voulais justement te poser la question !

– C'est vrai ! Mais je te raconterai tout plus tard ! Par Dieu ! c'est ma faute !... Voilà que j'oublie complètement que je me suis promis de ne rien te dire tant que je n'aurai pas recopié quatre feuilles. Mais j'ai pensé tout à coup à toi et à elle... Tu sais, mon vieux, je ne parviens pas à me mettre au travail... Tout le temps, je dois penser à vous tous !

Et Vassia sourit. Il y eut un silence.

– Peste ! Que cette plume est mauvaise ! s'écria Choumkov en frappant la table, et il en prit une autre.

– Vassia ! Écoute-moi ! Juste un mot...

– Eh bien ! fais vite. C'est la dernière fois...

– Te reste-t-il encore beaucoup ?

– Oh ! mon vieux ! fit Vassia, et son visage se contracta, comme s'il ne pouvait y avoir de question plus terrible ni plus assommante. Ne m'en parle pas ; il en reste une quantité formidable...

– Sais-tu l'idée que j'ai ?...

– Laquelle ?

– Mais non, continue à écrire...

– Allons, de quoi s'agit-il ? Que veux-tu dire ?

– Il est six heures passées, Vassiouk !

Ce disant, Néfédévitch sourit et cligna de l'œil malicieusement ; toutefois, il paraissait un peu intimidé, ne sachant pas comment Vassia prendrait la chose.

– Eh bien ? fit celui-ci, pâle d'impatience, en

cessant d'écrire et en regardant son ami droit dans les yeux.

– Eh bien ! sais-tu ce qu'on va faire ?...

– Mais quoi, enfin ? Parle, par la grâce de Dieu !

– Voilà : tu es énervé, tu n'as pas l'air de pouvoir en abattre beaucoup... Attends, laisse-moi finir... Écoute ! insista Néfédévitch en se levant d'un bond et en coupant la parole à Vassia. Avant tout, il faut, que tu te calmes et que tu rassembles tes esprits. Ai-je raison ?

– Arkacha, Arkacha ! cria Vassia en repoussant son fauteuil ; je te jure que je travaillerai toute la nuit ! Je t'en donne ma parole !

– Je sais, je sais. Seulement, tu t'endormiras à l'aube...

– Non, je ne m'endormirai pas ! Pour rien au monde !

– Et moi je te dis que tu ne pourras pas tenir ; il faut du reste que tu dormes un peu, disons de cinq heures à huit heures. À huit heures, je te

réveillerai. Demain, c'est fête. Tu t'assoiras et tu écriras tout le jour... Puis, à la nuit, tu... Mais combien te reste-t-il à faire ?

– Voici !

Vassia, qui tremblait de joie et d'impatience, lui montra le cahier.

– Écoute, mon vieux, mais ce n'est pas une affaire !...

– Mon cher, il y en a encore, là-bas, dit Vassia en jetant sur Néfédévitch un regard éperdu, comme si l'autorisation de sortir dépendait du bon plaisir de son ami.

– Combien y en a-t-il ?

– Deux... petites feuilles...

– Qu'importe ! Écoute-moi ! Nous aurons largement le temps de terminer tout cela. Par Dieu ! nous aurons le temps...

– Arkacha !

– Vassia ! Nous sommes aujourd'hui à la veille du Nouvel An ; ce soir, tout le monde est en famille ; nous seuls sommes des orphelins, des

solitaires... Dis ! Vassinka !

Et Néfédévitch serra Vassia dans ses bras puissants...

– Bien, Arkacha ! C'est décidé !

– Vassiouk ! mon vieux Vassiouk ! Je voudrais te dire seulement une chose... Écoute-moi bien !

Mais Arkadi s'arrêta, la bouche ouverte, débordant d'enthousiasme et incapable de terminer sa phrase. Vassia avait posé ses deux mains sur les épaules de son ami ; il le fixait en remuant les lèvres, comme s'il voulait achever ce que l'autre ne parvenait pas à dire.

– Eh bien ! fit-il enfin.

– Présente-moi, ce soir !

– Arkadi ! Allons prendre le thé là-bas ! Sais-tu ? On ne restera même pas jusqu'à minuit, on s'en ira plus tôt ! s'écria Vassia, au comble du ravissement.

– C'est-à-dire qu'on y restera deux heures, ni plus, ni moins !

– Et puis, on n’y retournera que lorsque j’aurai terminé !...

– Vassiouk !

– Arkadi !

Quelques minutes plus tard, Arkadi était tiré à quatre épingles. Quant à Vassia, il n’avait eu qu’à se donner un léger coup de brosse, car, trop pressé de se mettre au travail, il était resté dans son habit de sortie.

Ils sortirent dans la rue et marchèrent d’un pas allègre, l’un plus joyeux que l’autre. Ils avaient un long chemin devant eux, de la Pétersbourgskaïa Storona à Kolomna. Arkadi Ivanovitch avançait à grands pas, l’air énergique, de sorte que sa démarche seule trahissait tout le plaisir qu’il ressentait à la vue de Vassia, de plus en plus heureux. Vassia ne faisait pas d’aussi grandes enjambées, mais tout en se hâtant il conservait un air de grande dignité. Arkadi Ivanovitch ne l’avait jamais vu auparavant en si bonne forme. À cet instant, il ressentait pour lui un respect particulier ; un certain défaut physique, que le lecteur ignore encore (Vassia

était un peu déhanché), avait depuis toujours suscité chez Arkadi Ivanovitch une tendre compassion ; mais aujourd'hui, ce léger défaut augmentait encore sa sympathie attendrie, sentiment dont Vassia, évidemment, se montrait digne à tous les égards. Arkadi Ivanovitch était si heureux qu'il aurait volontiers éclaté en sanglots ; cependant, il se contenait.

– Où vas-tu, Vassia ? Par ici, c'est plus court ! s'écria-t-il en remarquant que son ami s'apprêtait à prendre la Perspective Voznessenski.

– Tais-toi, Arkacha, tais-toi...

– Mais, Vassia, je t'assure que c'est plus court par ici !

– Arkacha, sais-tu ? commença Vassia, l'air mystérieux, d'une voix que l'émotion faisait trembler ; sais-tu que je voudrais faire un petit cadeau à Lisanka ?...

– Quel cadeau ?

– Voilà, mon vieux : il y a ici la boutique de M^me^ Leroux, une charmante boutique...

– Eh bien ?

– C’est un petit bonnet, mon vieux, un petit bonnet... Aujourd’hui même, j’en ai vu un, ravissant ! Je me suis renseigné. On m’a dit que ce modèle s’appelait « Manon Lescaut »... C’est une merveille ! Il y a des rubans cerise... Si ce n’est pas trop cher... Et puis, même si c’est cher, Arkacha !...

– Vassia ! Ma foi, tu dépasses tous les poètes ! Allons-y !

Ils pressèrent le pas et, quelques minutes plus tard, entrèrent dans le magasin.

Une Française aux yeux noirs, aux cheveux bouclés, vint à leur rencontre. À peine avait-elle jeté un regard sur ses clients, qu’elle parut tout de suite aussi gaie et heureuse qu’eux, plus heureuse même, si l’on peut s’exprimer ainsi. Dans son enthousiasme, Vassia était prêt à embrasser M^{me} Leroux.

– Arkacha, dit-il à mi-voix, ayant promené son regard sur les chefs-d’œuvre coiffant de petits supports et alignés sur la table immense du magasin, quelles merveilles !... Et celui-là ! Et ce bonbon, le vois-tu ?

Ce disant, Vassia montra un petit bonnet, mais pas celui qu'il s'apprêtait à acheter d'abord ; car il avait remarqué de loin et dévoré des yeux un autre bonnet, splendide celui-là, plus beau que tous les autres, et qui se trouvait à l'autre bout du comptoir. Il le regardait avec un tel air de convoitise qu'on aurait dit qu'il craignait que quelqu'un ne s'avisât de le dérober ou que le petit bonnet ne s'envolât de lui-même, uniquement pour jouer un tour à Vassia.

– D'après moi, voici le plus beau ! dit Arkadi Ivanovitch en indiquant un bonnet.

– Bravo, Arkacha ! Ce choix fait honneur à ton goût ! Je commence même à ressentir pour toi un respect tout particulier, s'écria Vassia, qui se permit cette petite ruse innocente envers son ami ; ton petit bonnet est ravissant. Mais viens voir par ici !

– Ah ! celui-ci ? dit Arkadi avec un air de doute.

Mais lorsque Vassia, incapable de se retenir, l'enleva du champignon de bois dont on aurait dit qu'il s'envolait tout seul, trop content de trouver

un acheteur aussi enthousiaste ; lorsque tous ses rubans, ses ruches et ses dentelles froufroutèrent joyeusement, un cri admiratif dilata la puissante poitrine d'Arkadi Ivanovitch. M^me^ Leroux elle-même – qui pendant la procédure du choix avait conservé toute sa dignité et tous ses avantages en matière de bon goût et qui ne s'était tue que par indulgence – gratifia à présent Vassia d'un grand sourire approbateur ; tout en elle, son regard, son geste et son sourire même confirmaient l'excellence de ce choix ; tout disait : « Oui, vous avez deviné juste et vous êtes digne du bonheur qui vous attend... »

– Ne dirait-on pas qu'il nous faisait de l'œil, dans son petit coin ? s'écria Vassia, en transposant soudain tout son amour sur le petit bonnet. Ne dirait-on pas qu'il se cachait, ce petit filou ?

Et il l'embrassa, c'est-à-dire qu'il embrassa l'air qui l'entourait, de peur d'abîmer son trésor.

– C'est ainsi que la vraie vertu se cache toujours à nos yeux ! ajouta Arkadi, citant pour rire une phrase qu'il avait lue ce matin même

dans un journal réputé pour son esprit. Eh bien ! Vassia, est-ce qu'on y va ?

– Bravo, Arkacha ! Tu fais même de l'esprit aujourd'hui ! Tu feras fureur, comme ils disent, parmi les dames ! Je te le prédis, moi !... Madame Leroux, Madame Leroux !...

– Que désirez-vous, Monsieur ?

– Chère Madame Leroux !

M^me^ Leroux accueillit l'enthousiasme de Vassia. Elle prit un air indulgent.

– Vous ne me croirez pas, mais je vous adore à cet instant... Permettez-moi de vous embrasser !

Et Vassia embrassa la patronne du magasin.

Décidément, il fallait, dans cette situation, observer toute sa dignité pour ne pas déchoir en présence d'un pareil chenapan ! J'affirme du reste qu'il faut surtout avoir cette amabilité gracieuse, innée, avec laquelle M^me^ Leroux accueillit l'enthousiasme de Vassia. Elle l'excusa et se remit tout de suite, avec autant d'esprit que de gentillesse. Mais pouvait-on vraiment se fâcher contre Vassia ?

– Madame Leroux, quel est le prix de celui-ci ?

– C'est cinq roubles en argent, dit-elle, s'étant remise et en souriant de nouveau.

– Et celui-là. Madame Leroux ? demanda Arkadi Ivanovitch en indiquant l'objet de son choix.

– Celui-là, huit roubles en argent.

– Permettez, permettez, Madame Leroux ! Dites vous-même, je vous en prie, lequel des deux est le plus beau, le plus gracieux, le plus charmant ?

– L'autre fait plus riche, mais celui que vous avez choisi, *c'est plus coquet*.

– Eh bien ! je le prends !

M^me^ Leroux saisit une feuille de papier extraordinairement fin, enveloppa le bonnet et fixa le papier avec une épingle ; on aurait dit que la feuille qui contenait l'objet choisi était devenue plus légère qu'avant.

Vassia prit le paquet avec infiniment de précautions, en respirant à peine ; puis il salua

M^me^ Leroux, lui fit encore un compliment très bien tourné et sortit du magasin.

– Je suis un viveur, Arkacha ! Je suis né pour être un viveur ! s'écria-t-il en riant d'un petit rire nerveux à peine perceptible, et en faisant maints détours pour éviter les passants qu'il paraissait suspecter tous de lui vouloir froisser son précieux bonnet.

– Écoute-moi, Arkadi, répéta-t-il une minute plus tard, et sa voix eut une intonation à la fois tendre et solennelle ; Arkadi, je suis si heureux, si heureux !

– Vassinka ! Et moi donc, mon cher !

– Non, Arkacha ! Je sais certes que tu m'es infiniment attaché... Mais tu ne peux pas ressentir la centième partie de ce que je ressens à cet instant. Mon cœur déborde de joie ! Arkacha ! Je suis indigne de tant de bonheur !... Je le sens, je le sais, disait-il d'une voix sourde, en maîtrisant à peine son émotion ; dis-moi, par quoi l'ai-je mérité ? Regarde autour de nous : que de gens, que de larmes, que de souffrances, que de journées mornes, sans fêtes ! Et moi, je suis aimé

par une jeune fille délicieuse !... Mais toi-même tu vas la voir à l'instant. Tu sauras apprécier son noble cœur. Je suis né dans un milieu humble, mais à présent j'ai un grade et un revenu indépendant, mon salaire ! Je suis né avec un défaut physique, je suis un peu déhanché et, cependant, tu vois, elle m'aime comme je suis ! Aujourd'hui, Julian Mastakovitch a été si gentil, si aimable, si bien intentionné à mon égard ! Il s'est approché et m'a dit : « Eh bien ! Vassia (je te jure qu'il a dit Vassia) feras-tu la noce pendant les vacances ? » Et il a ri. « Non, Votre Excellence, ai-je répondu, j'ai à faire... » Et puis je me suis enhardi et j'ai ajouté : « Mais il se peut que je m'amuse aussi un peu, Votre Excellence. » Dieu m'est témoin que j'ai répondu cela ! C'est alors qu'il m'a donné de l'argent et qu'il m'a adressé encore quelques mots. J'ai fondu en larmes, mon vieux, je te jure que je n'ai pas pu me retenir et je crois que lui aussi a été touché. Il m'a tapoté l'épaule et m'a dit : « Sois toujours aussi sensible qu'à présent, Vassia, sache toujours apprécier... »

Vassia se tut. Arkadi Ivanovitch lui aussi

essuya une larme.

– Et puis, continua Vassia, voilà ce que je voulais te dire encore, Arkadi... Jamais je ne te l'ai dit... Arkadi, ton amitié me comble ! J'en suis si heureux que je sens que sans toi je n'aurais pu vivre sur cette terre... Non, non, ne dis rien, Arkacha ! Permets-moi de te serrer la main et de te re... mercier !

Vassia dut s'interrompre de nouveau. Arkadi s'apprêtait à embrasser Vassia, mais comme ils traversaient la chaussée, le cri d'un cocher retentit soudain tout près d'eux et ils se précipitèrent, effrayés, vers le trottoir. Arkadi Ivanovitch en fut même assez content. En effet, le débordement de Vassia ne lui semblait excusable qu'en raison des circonstances extraordinaires. Quant à lui, il se sentait mal à l'aise. Il se rendait compte combien peu il avait fait pour Vassia jusqu'à ce jour. Il s'était même senti confus lorsque Vassia l'avait remercié pour de pareilles vétilles ! Cependant, ils avaient encore toute la vie devant eux !... Arkadi Ivanovitch poussa un soupir d'allégresse...

Décidément, on ne les attendait plus. La preuve en était qu'on avait commencé par prendre le thé. Et cependant, il arrive souvent qu'une personne d'âge soit plus perspicace que la jeunesse. Et quelle jeunesse ! Lisanka affirmait, en effet, qu'il ne viendrait pas. « Il ne viendra pas, maman, mon cœur me le dit. » Quant à la maman, elle répétait toujours que son cœur, à elle, disait juste le contraire ; qu'il viendrait sûrement, qu'il ne pourrait tenir en place, qu'il accourrait, que d'ailleurs les bureaux étaient fermés et qu'on était à la veille du Nouvel An ! Même en ouvrant la porte, Lisanka ne s'attendait pas à le voir. Elle n'en crut pas ses yeux et les accueillit en haletant, le cœur battant à se rompre comme un oiseau captif, et rouge comme une cerise (à laquelle du reste elle ressemblait beaucoup).

Dieu ! quelle surprise agréable ! Quel oh ! joyeux s'envola de ses petites lèvres. « Trompeur ! Chéri ! » s'écria-t-elle en se jetant au cou de Vassia... Mais imaginez son étonnement et sa confusion à la vue d'Arkadi Ivanovitch qui se tenait derrière Vassia, timide et

comme désireux de se cacher. Il faut remarquer à cette occasion qu'il manquait d'assurance en présence des femmes, qu'il en manquait beaucoup et qu'une fois même... Mais on en parlera plus tard. Mettez-vous cependant à sa place et vous verrez que sa timidité n'avait rien de ridicule. Il était là, debout dans l'antichambre, affublé de ses caoutchoucs, de sa houppelande, de son bonnet de fourrure et de son passe-montagne, qu'il s'était empressé du reste d'enlever tant bien que mal ; enfin, il avait la gorge entourée d'un cache-nez jaune, tricoté, extrêmement laid et que, par-dessus le marché il avait noué dans le dos ! Il fallait se débarrasser de tout cela, s'en défaire au plus vite, se présenter d'une manière avantageuse, car il n'existe pas d'être humain qui ne veuille se présenter de la façon la plus favorable. Et, cependant, il y avait Vassia ! Vassia, l'insupportable, l'agaçant, bien que toujours gentil et très bon, mais quand même cruel, insupportable !

– Voici, Lisanka, voici mon Arkadi ! criait-il ; comment le trouves-tu ? C'est mon meilleur ami ; embrasse-le, Lisanka, puisque je te le dis ! Quand

tu le connaîtras mieux, tu l'embrasseras de ton propre gré !

Que faire dans un pareil cas, dites-moi ? Comment Arkadi Ivanovitch devait-il réagir ? Lui, qui n'avait encore détaché son foulard qu'à moitié ! Je vous assure que parfois, l'enthousiasme débordant de Vassia me rend confus ; certes, c'est une preuve de bon cœur... et cependant on se sent gêné, ennuyé même !

Enfin, tous les deux entrèrent. La vieille dame se montra extrêmement heureuse de faire la connaissance d'Arkadi Ivanovitch ; elle avait tant entendu parler de lui, elle... Mais elle ne réussit pas à terminer sa phrase. Un cri joyeux qui retentit dans la chambre lui coupa la parole. Dieu, que c'était beau !

Lisanka se tenait devant le bonnet débarrassé de son papier de soie ; elle joignait ses petites mains d'un air touchant, candide, et souriait aux anges... Mon Dieu, pourquoi M^{me} Leroux n'avait-elle pas de bonnet encore plus beau à offrir à ses clients ?

Allons donc ! Où pourriez-vous trouver un

bonnet plus beau ? Cela dépasse vraiment toute mesure ! Je parle très sérieusement, moi ! Une pareille ingratitude de la part de ces amoureux me fâche un peu, me chagrine même ! Rendez-vous compte vous-même ; que peut-il y avoir de plus ravissant que cet amour de petit bonnet ? Mais regardez vous-même ! Non, mes reproches sont superflus. Ils sont déjà de mon avis. Ce n'était qu'une aberration passagère, un brouillard, une erreur de jugement... Je suis tout prêt à le leur pardonner... Regardez plutôt (excusez-moi, c'est toujours du bonnet que je parle) : le voilà, en tulle léger, avec son ruban cerise, recouvert de dentelle et passé entre la calotte et les ruches ; et derrière, encore deux rubans longs et larges, qui tombent sur la nuque et descendent jusque sur le cou... Il faut seulement mettre le bonnet un peu en arrière, en dégageant le front... Mais regardez donc !... Allons, vous ne regardez pas, à ce que je constate. Je crois que cela vous est égal... Du reste, votre attention semble être attirée d'un autre côté. Vous regardez deux grandes larmes qui, pareilles à deux perles, brillent soudain dans deux yeux noirs et veloutés ; elles tremblent un

instant sur les longs cils, puis tombent doucement sur ce tulle aérien qui compose l'œuvre d'art de M^me^ Leroux... Mais, de nouveau, je suis prêt à me fâcher ! Car ces deux larmes n'étaient guère pour le bonnet ! Non, décidément, d'après moi, il faut offrir un pareil cadeau sans passion, à tête reposée ! C'est alors seulement qu'on est capable de l'apprécier à sa juste valeur... Je confesse d'ailleurs que, pour moi, il y va surtout du bonnet !...

On s'assit. Vassia prit place à côté de Lisanka, et la vieille femme à côté d'Arkadi Ivanovitch. La conversation s'engagea et Arkadi Ivanovitch fut tout à fait à la hauteur de la situation. Je lui rends justice avec plaisir. On ne se serait pas attendu à tant d'à-propos de sa part. Après quelques mots sur Vassia, il se mit à parler d'une façon excellente de Julian Mastakovitch, leur bienfaiteur. Il en parla si bien et d'une manière si intelligente qu'au bout d'une heure le thème n'était pas encore épuisé.

Il fallait voir avec quel tact et quelle délicatesse Arkadi Ivanovitch expliquait certaines

particularités de Julian Mastakovitch, qui se rapportaient directement ou indirectement à Vassia. Aussi la vieille femme était-elle tout à fait enchanté ; elle-même le confessa à Vassia. Elle l'appela à l'écart et lui déclara que son ami était un jeune homme excellent, des plus aimables, et surtout si solide et si sérieux ! Vassia fut si content qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas partir d'un grand éclat de rire joyeux. Il se souvint comment, une demi-heure auparavant, le « très solide » Arkacha l'avait bousculé sur son lit.

Ensuite la bonne vieille cligna de l'œil et invita Vassia à la suivre doucement dans la pièce à côté. Il faut reconnaître que, ce faisant, elle jouait un mauvais tour à sa Lisanka. Elle la trahissait, certes, par sa bonté, car elle avait résolu de montrer à Vassia, en cachette, le cadeau que Lisanka lui avait préparé pour le Nouvel An. C'était un portefeuille, cousu de perles fines et d'or, et orné d'un dessin ravissant ; d'un côté, on voyait un cerf bondissant, très beau et très ressemblant ; de l'autre côté, il y avait le portrait d'un général illustre, également beau et très

ressemblant. Je ne parle pas de l'enthousiasme de Vassia.

En attendant, ceux qui étaient restés dans le salon ne perdaient pas non plus leur temps. Lisanka s'approcha d'Arkadi Ivanovitch, saisit ses deux mains et le remercia chaleureusement. Arkadi Ivanovitch finit par comprendre qu'il s'agissait une fois de plus de son cher Vassia. Lisanka paraissait très émue. Elle avait entendu dire qu'Arkadi Ivanovitch était si dévoué à son fiancé, qu'il l'aimait tant et en prenait si bien soin, en le guidant à chaque pas par ses sages conseils, qu'elle, Lisanka, ne pouvait s'empêcher de lui exprimer toute sa gratitude. Elle espérait qu'Arkadi Ivanovitch l'aimerait elle aussi, ne fût-ce qu'en lui réservant une faible part de l'attachement qu'il avait pour Vassia. Puis elle commença à le questionner, voulant savoir si Vassia prenait soin de sa santé ; elle manifesta quelques craintes quant à son caractère par trop ardent et quant à l'ignorance des hommes et de la vie dont il faisait preuve ; elle déclara que, plus tard, elle avait l'intention de veiller sur lui religieusement, de le protéger et de le choyer et

qu’elle espérait enfin qu’Arkadi Ivanovitch non seulement ne les quitterait pas, mais qu’il viendrait habiter avec eux.

– Nous trois ne ferons qu’un ! s’écria-t-elle naïvement, au comble de l’enthousiasme.

Il fallait cependant prendre congé. Naturellement on essaya de les retenir, mais Vassia déclara d’un air décidé que c’était impossible. Arkadi Ivanovitch confirma que c’était exact. On voulut naturellement connaître la raison de leur refus, et l’on apprit ainsi sans tarder qu’il y avait une affaire, confiée à Vassia par Julian Mastakovitch, affaire pressée, terriblement importante, qu’il fallait terminer après-demain matin, et que non seulement le travail n’était pas encore achevé, mais qu’on l’avait complètement négligé. En entendant cela, la maman poussa un grand cri ; quant à Lisanka, elle parut franchement effrayée. Inquiète, elle se mit à presser Vassia de partir. Du reste, le dernier baiser n’en perdit rien ; bien qu’il fût plus court, son ardeur ne s’en trouva pas réduite.

À peine dehors, les deux amis commencèrent

à se confier mutuellement leurs impressions ; cela d'ailleurs était normal. Arkadi Ivanovitch était amoureux fou de Lisanka ! Et à qui pouvait-il le dire mieux qu'à ce veinard de Vassia ? Ainsi fit-il ; sans se gêner le moins du monde, il confessa tout à Vassia. Celui-ci rit beaucoup et s'en montra enchanté ; il remarqua même que cela était très bien ainsi, et qu'à présent leur amitié croîtrait encore.

– Tu m'as compris, Vassia, dit Arkadi Ivanovitch ; je l'aime autant que toi ; elle sera mon ange gardien, comme le tien, car votre bonheur rejaillira sur moi et me réchauffera moi aussi. Elle sera pour moi la maîtresse de la maison, et mon bonheur reposera dans ses mains. Qu'elle me dirige, comme elle te dirigera, toi ! Désormais, mon amitié pour toi et mon amitié pour elle ne feront qu'une ; vous êtes tous deux inséparables pour moi. À partir d'aujourd'hui, j'ai deux êtres à chérir, au lieu d'un seul...

Arkadi se tut, vaincu par l'émotion, et Vassia se sentit bouleversé jusqu'au fond de l'âme. À vrai dire, il ne se serait jamais attendu à une

pareille déclaration de la part d'Arkadi Ivanovitch. Ce dernier ne savait guère parler et se montrait toujours rigoureusement hostile à toute espèce de rêveries. Or à présent, il s'était mis à rêver, et de la façon la plus radieuse et la plus optimiste.

– Tu verras comme je vous protégerai et combien je prendrai soin de vous deux ! déclara-t-il, en reprenant le fil de son discours ; d'abord je serai le parrain de tous tes enfants... et puis, Vassia, il faudra se préoccuper de l'avenir !... Il faudra acheter des meubles, louer un appartement et prendre soin qu'il y ait trois petites chambres, deux pour vous et une pour moi. Sais-tu, Vassia, je me mettrai à la recherche dès demain. Je regarderai partout où il y a des petits avis collés aux portes cochères. Trois... non, deux chambres suffisent ; il ne nous en faut pas plus... Je crois même, Vassia, que j'ai dit aujourd'hui des bêtises : nous aurons assez d'argent ! Et comment donc ! Dès que j'ai vu son regard, j'ai compris tout de suite que ce que nous avons nous suffira amplement !... Tout pour elle ! Oh ! comme nous allons travailler, tous les deux ! Vraiment, Vassia,

on peut courir le risque de payer l'appartement vingt-cinq roubles. Car l'appartement, mon vieux, c'est l'essentiel ! De belles chambres... cela rend l'homme gai et optimiste ! Et puis, Lisanka sera notre caissière : pas un kopeck de gaspillé ! Crois-tu que je mettrai jamais le pied chez le marchand de vin ? Pour qui me prends-tu ? Jamais de la vie ! Et puis il y aura une augmentation, des récompenses, puisque nous travaillerons avec zèle ; oh ! comme des bœufs qui labourent la terre ! Imagine-toi seulement (et la voix d'Arkadi Ivanovitch faiblit, brisée par l'émotion), imagine-toi que, soudain, nous ayons chacun trente ou vingt-cinq roubles de gratification !... À chaque supplément, ce sera tantôt un petit bonnet, tantôt une écharpe ou des bas, que sais-je encore ?... Il faut absolument qu'elle me tricote un foulard ; regarde le mien, quelle horreur ! Jaune, effiloché... Il m'a joué encore un mauvais tour aujourd'hui, celui-là ! D'ailleurs, toi aussi, Vassia, tu as fait des tiennes ! Vraiment, tu as bien choisi le moment pour me présenter, sans attendre que j'aie enlevé mon licol !... Au reste, cela n'a pas

d’importance... Remarque que je prends toute l’argenterie sur moi ! En effet, je dois vous faire un cadeau, c’est mon devoir, c’est une question d’honneur !... Quant à ma gratification, elle ne se fera pas attendre ; ce n’est quand même pas à Skorohodov qu’on l’attribuera ! Penses-tu !... D’ailleurs, cette cigogne ne manquera pas de me la verser en temps voulu. Moi, mon vieux, je vous achèterai des cuillers d’argent, de bons couteaux (pas en argent, mais bons, solides) et un gilet... C’est-à-dire que le gilet sera pour moi, car je serai ton garçon d’honneur ! Seulement, à présent, tiens-toi bien ! Tu n’auras qu’à bien te tenir, mon vieux ! Car aujourd’hui et demain, et toute cette nuit, je serai derrière toi avec un bâton ; je te crèverai au travail ! Il faut le terminer, il faut le terminer au plus vite, mon vieux ! Après quoi, on s’en ira de nouveau pour la soirée et l’on sera heureux tous les deux !... On jouera au loto ! On passera les soirées ainsi... Oh ! que ce sera bon !... Diable ! Que c’est dommage que je ne puisse t’aider dans ton travail ! Combien j’aurais voulu te le reprendre en entier, l’écrire pour toi !... Pourquoi aussi

n’avons-nous pas la même écriture ?

– Oui, fit Vassia, oui ! Il faut se presser ! je pense qu’il est déjà onze heures... Il faut se presser... au travail !

Ayant dit cela, Vassia, qui jusque-là, tantôt avait souri tantôt avait essayé d’interrompre les épanchements de son ami par une remarque joyeuse – bref, avait témoigné d’un complet enthousiasme – se tut soudain, devint muet et se mit presque à courir pour arriver plus vite chez lui. On aurait dit que brusquement une pensée sinistre s’était abattue comme un bloc de glace sur sa tête brûlante et que son cœur s’était douloureusement serré.

Arkadi Ivanovitch en ressentit de l’inquiétude ; à ses questions empressées, Vassia ne répondait guère, se contentant d’un mot ou d’une simple exclamation qui, parfois, ne se rapportait pas au sujet.

– Mais que t’arrive-t-il, Vassia ? s’écria-t-il enfin : est-il possible que tu te fasses tant de soucis ?

– Allons, mon vieux, assez bavardé !... répliqua Vassia d'un ton quelque peu irrité.

– Ne t'en fais pas, Vassia ! interrompit Arkadi ; moi-même j'ai constaté qu'il t'arrivait de recopier beaucoup plus de pages dans un laps de temps plus court... Qu'est-ce que cela te fait ? Tu as un véritable don pour cela ! Si c'est absolument nécessaire, on peut même accélérer l'écriture. Que diable ! Il ne s'agit pas de préparer un texte calligraphié !... Tu y arriveras bien !... Certes, il se peut que tu sois un peu énervé à présent, un peu distrait, et que le travail te paraisse plus dur.

Vassia ne répondit rien, se contentant de murmurer quelque chose entre les dents, et tous les deux atteignirent leur maison dans un état d'énervement considérable.

Vassia se mit aussitôt au travail. Arkadi Ivanovitch se tint coi ; il se déshabilla en silence et se coucha, tout en ne quittant pas Vassia des yeux. Il se sentait envahi par une sorte de terreur. « Qu'a-t-il ? » se demandait Arkadi en regardant le visage pâle de Vassia, ses yeux étincelants, ses

mouvements empreints d'une inquiétude fébrile. « Sa main tremble... Diable ! Ne ferais-je pas mieux de lui conseiller de prendre du repos pendant deux heures ? Un peu de sommeil le calmera sûrement. »

Vassia termina une page ; il leva les yeux, regarda par hasard du côté de son ami et, abaissant les paupières, reprit aussitôt sa plume.

– Écoute, Vassia, remarqua soudain Arkadi Ivanovitch, ne crois-tu pas qu'un petit somme te ferait du bien ? Tu as l'air tout à fait fiévreux...

Vassia regarda Arkadi d'un air maussade, irrité même, et ne dit rien.

– Allons, Vassia ? Pourquoi insistes-tu ?

Brusquement Vassia parut changer d'avis.

– Et si l'on prenait un peu de thé, Arkacha ? fit-il.

– Pourquoi faire ?

– Pour reprendre des forces. Je ne veux pas dormir. Je ne dormirai pas. J'écrirai tout le temps. Mais j'aurais volontiers soufflé un peu en prenant un verre de thé ; ainsi me serais-je débarrassé de

ma nervosité.

– Parfait, mon vieux Vassia ! Excellente idée ! C'est justement ce que je voulais te proposer ! Je m'étonne que l'idée ne m'en soit pas venue... Mais Mavra ne se lèvera pour rien au monde. Impossible de la réveiller à cette heure-ci !

– Oui, c'est vrai...

– Qu'importe ! s'écria Arkadi Ivanovitch en se levant d'un bond de son lit ; je mettrai le samovar, moi ! Je ne suis pas un novice, quand même !

Il se précipita dans la cuisine et s'affaira autour du samovar. Pendant ce temps, Vassia continuait à écrire. S'étant habillé en hâte, Arkadi Ivanovitch courut chez le boulanger afin que Vassia pût se sustenter convenablement pour la nuit. Un quart d'heure après, le samovar fumait sur la table. Ils se versèrent du thé ; mais la conversation n'arrivait pas à s'engager. Vassia semblait distrait.

– Oui, dit-il brusquement, comme revenu à lui ; demain, il faudra aller apporter ses vœux...

– Tu n’en as nullement besoin.

– Non, mon vieux, il le faut, répliqua Vassia.

– Mais je signerai pour toi, chez tout le monde !... Ne t’en fais pas... Demain, tu travailleras. Aujourd’hui, à ta place, j’aurais travaillé jusqu’à cinq heures ; puis je me serais couché. Sinon, de quoi auras-tu l’air demain ? Je t’aurais réveillé à huit heures juste...

– Mais est-ce convenable que tu signes pour moi ? dit Vassia, à moitié convaincu.

– Et pourquoi pas ? Tout le monde le fait.

– Cependant je crains quand même...

– Mais que crains-tu ?

– Évidemment, pour les autres, je ne dis pas non, mais pour Julian Mastakovitch... C’est mon bienfaiteur, Arkacha... S’il remarquait que ce n’est pas moi qui ai signé !

– S’il remarquait... Vraiment, tu es bizarre, Vassiouk ! Comment pourrait-il s’en rendre compte ? Tu sais bien que je peux signer ton nom en imitant parfaitement ton écriture ; je ferai le même paraphe, je te le jure, tout à fait le

même !... Personne ne remarquera rien, je te le garantis !

Sans répondre, Vassia vida son verre en hâte. Puis il secoua la tête d'un air de doute...

– Vassia, mon vieux ! Si seulement nous réussissions !... Mais qu'as-tu, Vassia ? Tu sais que tu me fais peur ! Je ne me coucherai pas, Vassia ; je ne pourrais pas m'endormir. Montre-moi ce qu'il te reste encore à faire...

Vassia lui jeta un tel regard que le cœur d'Arkadi Ivanovitch se serra et qu'il ne put remuer la langue.

– Vassia ! Mais qu'as-tu donc ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

– Arkadi, je crois que j'irai quand même féliciter Julian Mastakovitch.

– Soit, vas-y, si tu y tiens tellement, dit Arkadi, en fixant son ami d'un air inquiet. Écoute-moi, Vassia, accélère un peu ton écriture, reprit-il ; je te jure que ce n'est pas pour te donner un mauvais conseil. Combien de fois Julian Mastakovitch n'a-t-il pas dit que ce qu'il

aimait le plus dans ton écriture, c'est qu'elle était très lisible ! Voyons ! Il n'est pas comme Skoropléhine qui exige une vraie calligraphie lisible et belle à la fois !... Tout simplement, pour pouvoir escamoter la feuille d'une façon ou d'une autre et la porter ensuite à ses enfants, afin qu'ils s'exercent en la recopiant. Comme si cet imbécile ne pouvait leur acheter des cahiers d'exercices ! Quant à Julian Mastakovitch il n'exige et ne répète qu'une chose : que ce soit lisible, lisible !... Alors pourquoi te tracasses-tu ? Vraiment, Vassia, je ne sais plus que dire... Je crains même... Voyons, ta tristesse me déprime affreusement !

– Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Vassia et, exténué, il se laissa retomber sur sa chaise.

Arkadi s'affaira :

– Veux-tu de l'eau ? Vassia ! Vassia !

– Laisse donc, fit l'autre en lui serrant la main ; je n'ai rien ; je suis tout simplement un peu triste, Arkadi, je ne sais moi-même pourquoi. Parlons plutôt d'autre chose... Ne me rappelle pas...

– Calme-toi, Vassia, pour l'amour de Dieu, calme-toi ! Tu termineras ton travail, je te le jure... Et même si tu ne le terminais pas, où serait le malheur ? Vraiment, on croirait qu'il s'agit d'un crime !

– Arkadi, prononça Vassia, et il regarda son ami avec une expression telle que l'autre tressaillit, car jamais encore il n'avait vu Vassia en proie à une si grande inquiétude ; Arkadi, si j'étais seul, comme auparavant... Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Je ressens constamment le désir de te confier, de te confesser tout, comme à un ami... Mais pourquoi t'inquiéterai-je ?... Vois-tu, Arkadi, dans la vie, les uns ont reçu beaucoup, tandis que les autres, tels que moi, ne sont appelés qu'à remplir leur petite tâche. Dis-moi, si l'on exigeait de toi une preuve de ta gratitude, de ta reconnaissance, et si tu étais cependant incapable de t'exécuter ?

– Vassia, décidément, je ne te comprends plus !

– Je n'ai jamais été ingrat, continuait Vassia à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même ;

mais si je ne suis pas en état d'exprimer tout ce que je ressens, cela a l'air... cela, Arkadi, me fait l'impression d'être en effet un ingrat et c'est ce qui me tue.

– Allons, que dis-tu là ? Voyons, crois-tu vraiment que toute ta gratitude doive consister à livrer ta copie dans le délai prévu ? Observe-toi, Vassia ! Que dis-tu là ? Est-ce ainsi qu'on exprime sa reconnaissance ?

Vassia se tut soudain, en fixant Arkadi les yeux grands ouverts, comme si cet argument inattendu eût mis fin à ses doutes. Il sourit même, mais tout de suite son visage reprit son expression pensive.

Arkadi, qui avait vu dans ce sourire la preuve que toutes les terreurs étaient dissipées et dans l'inquiétude qui avait suivi, comme un signe démontrant que son ami avait pris une résolution nouvelle et meilleure, s'en réjouit extrêmement.

– Eh bien ! mon vieux Arkacha, dit Vassia, si par hasard tu te réveilles, jette un regard sur moi. Ce serait un malheur si je venais à m'endormir. Et maintenant, je me mets au travail... Arkacha !

– Qu’y a-t-il ?

– Non, ce n’est rien... Je voulais seulement...

Vassia s’installa sur sa chaise et se tut. Arkadi se coucha. Ni l’un ni l’autre n’avaient prononcé un mot sur ceux de Kolomna. Sans doute, tous deux se sentaient-ils un peu coupables d’avoir « fait bombance » à contretemps. Peu après, Arkadi s’endormit, en se tracassant toujours au sujet de Vassia. À son grand étonnement, il ne se réveilla qu’à sept heures passées. Vassia dormait sur sa chaise, la plume à la main ; il était pâle et fatigué. La chandelle avait brûlé jusqu’au bout. À la cuisine, Mavra s’affairait autour du samovar.

– Vassia, Vassia ! s’écria Arkadi, effrayé, à quelle heure t’es-tu endormi ?

Vassia ouvrit les yeux et se leva d’un bond de sa chaise.

– Oh ! fit-il, voilà que je me suis endormi quand même !

Il se précipita vers ses papiers, mais tout était en ordre ; il n’y avait ni taches d’encre, ni taches de graisse de la chandelle.

– Je crois m’être endormi vers six heures, dit Vassia ; comme il fait froid la nuit ! On boira du thé et puis je reprendrai mon travail...

– T’es-tu remis un peu ?

– Oui, ça va mieux à présent !

– Bonne année, mon vieux Vassia !

– Bonjour, mon vieux... Bonne année, à toi aussi.

Ils s’embrassèrent. Le menton de Vassia tremblait, il avait les larmes aux yeux. Arkadi Ivanovitch ne disait rien. Il ressentait une grande amertume. Tous les deux prirent leur thé en hâte...

– Arkadi ! J’ai décidé d’aller moi-même chez Julian Mastakovitch...

– Mais lui n’en saura rien !...

– Ma conscience m’y pousse, mon vieux.

– Et cependant c’est pour lui que tu veilles et que tu t’épuises ! Voyons !... Quant à moi, mon vieux, je ferai un saut là-bas...

– Où çà ?

– Chez les Artémiev. Je leur présenterai mes meilleurs vœux, et les tiens.

– Cher ami, quelle bonne idée ! s'écria Vassia ; je resterai à la maison et toi tu iras... c'est une excellente idée ! En effet, cela va de soi, puisque je travaille, et que ce n'est pas parce que je les néglige !... Attends un moment, je te donnerai un mot à remettre là-bas.

– Prends ton temps, mon vieux ! Je ferai d'abord ma toilette, je me raserai, je brosserai mon habit... Eh bien ! mon vieux Vassia ! Tu verras bien que nous serons contents et heureux ! quand même ! Embrasse-moi, mon vieux !

– Oh ! si c'était vrai, mon ami !...

Une voix enfantine retentit sur le palier.

– Est-ce ici qu'habite Monsieur le fonctionnaire Choumkov ?

– Oui, c'est ici, mon petit Monsieur, répondit Mavra, en laissant entrer le visiteur.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qui est-ce ? s'écria Vassia en se précipitant dans l'antichambre ; Petenka, c'est toi ?

– Bonjour, Vassili Pétrovitch ! J'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne et heureuse année, dit un gentil petit garçon brun, âgé d'environ dix ans, aux cheveux bouclés ; ma sœur vous envoie ses souvenirs, et maman aussi. Ma sœur m'a chargé de vous embrasser de sa part...

Vassia souleva le petit émissaire en l'air et colla un long baiser enthousiaste sur ses lèvres qui ressemblaient beaucoup à celles de Lisanka.

– Embrasse-le, Arkadi, dit-il en lui tendant Pétia.

Sans toucher terre, Pétia passa entre les mains puissantes et tendrement affectueuses d'Arkadi Ivanovitch.

– Mon chéri, veux-tu du thé ?

– Merci beaucoup. Nous avons déjà déjeuné. On s'est levé tôt ce matin. Maman et ma sœur sont allées à l'église. Ma sœur m'a lavé, habillé et coiffé pendant deux heures ; elle m'a recousu mes pantalons, parce que je les ai déchirés hier dans la rue, avec Sachka ; on a joué dans la neige, on s'est jeté des boules...

– Tiens, tiens !

– Oui, elle m'a habillé et m'a fait beau pour aller chez vous ; puis elle m'a embrassé cent fois et m'a dit : « Va chez Vassia, félicite-le et demande-lui s'il est content, s'il a bien dormi et encore... » oui, que je demande encore si l'affaire est terminée, qui vous a..., mais je l'ai noté sur un petit bout de papier, s'interrompit le garçon, et ayant tiré une feuille de sa poche, il lut : « ... qui vous a préoccupé ».

– Oui, oui, elle sera terminée ! Elle le sera ! N'oublie pas de lui dire que je terminerai absolument, ma parole d'honneur !

– Oui... Oh ! j'oubliais presque ! Ma sœur vous envoie un petit mot et un cadeau... Encore un peu, j'oubliais de vous les remettre !

– Mon Dieu ! Où les as-tu, mon chéri ? Où sont-ils ? C'est ça ?... Écoute donc, mon vieux, ce qu'elle m'écrit, la petite chérie ; tu sais qu'hier j'ai vu là-bas un portefeuille qui m'était destiné. Il n'est pas encore tout à fait terminé. Alors elle m'écrit : « Je vous envoie une mèche de mes cheveux ; quant à l'autre cadeau, vous l'aurez un

peu plus tard. » Regarde, mon vieux !

Et Vassia, fou de joie, lui montra une mèche de cheveux noirs, admirables ; il l'embrassa et la mit dans sa poche, près du cœur.

– Vassia, je te commanderai un médaillon pour cette boucle, dit Arkadi Ivanovitch d'un air décidé.

– Et nous aurons un rôti de veau et de la cervelle pour demain. Maman veut faire des biscuits... Mais il n'y aura pas de gruau, dit le petit garçon, ayant hésité un peu, et ne sachant comment terminer son bavardage.

– Dieu ! quel gentil garçon ! s'écria Arkadi Ivanovitch. Décidément, Vassia, tu es le plus heureux des mortels !

Le petit visiteur but son thé, reçut un petit mot à remettre, fut embrassé mille fois et s'en alla, alerte et de bonne humeur comme il était venu.

– Eh bien ! vieux, tu vois que tout s'arrange à merveille ! déclara joyeusement Arkadi Ivanovitch. Ne te chagrine pas, ne te décourage pas surtout ! En avant ! Termine ton ouvrage,

Vassia ! À deux heures je serai de retour. J'irai chez eux, puis chez Julian Mastakovitch...

– Au revoir, vieux, au revoir !... Oh ! si seulement... Eh bien ! vas-y, mon vieux, vas-y, dit Vassia. Quant à moi, c'est décidé : je n'irai pas chez Julian Mastakovitch...

– Au revoir.

– Attends, mon vieux ! Dis-leur... Bref, dis-leur tout ce que tu jugeras bon ; embrasse-la... Tu me raconteras tout après, mon vieux, tu me décriras comment c'était.

– Allons, cela va sans dire ! Au reste, je le sais maintenant ; c'est ton bonheur qui t'a bouleversé à un tel point... C'est l'inattendu... Depuis hier, tu n'es pas dans ton assiette. Tu ne t'es pas encore libéré de tes impressions d'hier. Mais à présent, c'est fini ! Remets-toi, mon vieux Vassia ! Au revoir, au revoir !

Les amis se séparèrent enfin. Toute la matinée Arkadi Ivanovitch fut distrait ; il ne pensait qu'à Vassia. Il connaissait sa nature faible et irritable. « Oui, ce bonheur l'a complètement bouleversé,

c’est un fait, se disait-il à part soi. Mon Dieu ! il m’a rendu triste, moi aussi ! Et dire qu’un homme est capable de faire une tragédie de n’importe quoi !... Quelle hâte fébrile, et pourquoi ?... Non, il faut le sauver, il faut le sauver absolument ! » se répétait Arkadi, sans remarquer que lui-même, en son for intérieur, semblait avoir grossi de petits ennuis domestiques, apparemment insignifiants, jusqu’à en faire une catastrophe.

Ce n’est qu’à onze heures qu’il pénétra dans la loge de l’huissier de Julian Mastakovitch pour ajouter son humble nom à la colonne imposante des noms de personnages de qualité qui recouvraient une grande feuille toute tachée d’encre. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu’il aperçut, un peu au-dessus de la sienne, la signature autographe de Vassia Choumkov. Il se sentit tout bouleversé. « Que se passe-t-il dans sa tête ? » se demanda-t-il, de plus en plus rouge d’inquiétude. Ses espérances radieuses avaient disparu. Il comprit qu’un malheur menaçait ; mais où et comment allait-il éclater ?

Il arriva à Kolomna dans un état d’esprit

morose ; d'abord, il semblait distrait, mais après avoir parlé à Lisanka, il sortit les larmes aux yeux, car il eut franchement peur pour Vassia. Il se précipita en courant chez lui, mais sur la glace de la Neva, il se heurta, nez à nez, à Choumkov. Celui-ci courait également.

– Où vas-tu ? s'écria Arkadi Ivanovitch.

Vassia s'arrêta, comme si on l'avait surpris en flagrant délit.

– Je... Je suis sorti pour faire un tour.

– Tu n'as pas pu tenir en place, hein ? Tu allais à Kolomna ? Oh ! Vassia, Vassia !... Et puis, pourquoi es-tu allé chez Julian Mastakovitch ?

Vassia ne répondit rien ; soudain il fit un geste découragé et dit :

– Arkadi, je ne sais ce qui se passe en moi... Je...

– Allons, allons, Vassia ! Je sais, moi, ce que c'est. Calme-toi ! Depuis hier, tu es ému, bouleversé. Et comment ne le serait-on pas, à ta place ? Tout le monde t'aime, tous sont aux petits

soins avec toi, ton travail avance et tu le termineras, tu le termineras sûrement, je te le jure ! Tu te fais des idées, tu as de vagues appréhensions, que sais-je...

– Non, ce n’est rien.

– Te souviens-tu, Vassia ? Tu as déjà été dans un pareil état, lorsque tu as obtenu ta nomination ; fou de joie et de reconnaissance, tu t’es mis à rectifier ton écriture plus que de coutume, et huit jours durant, tu n’as fait que gâcher ton travail ! À présent, il t’arrive exactement la même chose.

– Oui, oui, Arkadi ! Mais à présent, c’est tout à fait différent...

– Comment ça, différent ? Que dis-tu là ? Il se peut même que l’affaire ne soit pas du tout urgente et cependant tu t’épuises...

– Non, non, cela n’a pas d’importance... Eh bien ! rentrons !

– Tu ne vas pas chez eux ?

– Non, mon vieux ! Puis-je me présenter là-bas avec une mine pareille ? J’ai changé d’idée.

C’est parce que tu n’étais pas là que je n’ai pu tenir en place. Mais à présent que tu rentres, je me remettrai à écrire. Allons-y !

Ils marchèrent quelque temps en silence. Vassia se hâtait.

– Eh bien ! tu ne me demandes pas de leurs nouvelles ? fit Arkadi Ivanovitch.

– Ah ! oui ! comment était-ce, Arkacha ?

– Vassia, tu me fais peur !

– Non, non, ce n’est rien... Raconte-moi tout, veux-tu ? dit Vassia d’une voix implorante, comme s’il voulait éviter des explications fastidieuses.

Arkadi Ivanovitch poussa un soupir. Décidément, en contemplant Vassia, il ne savait plus de quel côté se tourner.

Le récit de son ami, qui lui conta en détail sa visite à Kolomna, parut réveiller Vassia. Celui-ci devint même bavard. Ils dînèrent tous les deux. La vieille maman avait bourré les poches d’Arkadi Ivanovitch de biscuits et, en les croquant, les amis se ragaillardirent. Après le

dîner, Vassia promit de faire un petit somme pour pouvoir veiller toute la nuit. Il s'allongea effectivement. Dans la matinée, quelqu'un, dont on ne pouvait pas refuser l'invitation, avait prié Arkadi Ivanovitch de venir prendre le thé chez lui. Les amis se séparèrent. Arkadi résolut de rentrer aussi vite que possible, à huit heures, si cela était faisable. Les trois heures que dura son absence lui parurent plus longues que trois années. Enfin, il parvint à se libérer et courut à la maison. En pénétrant dans la chambre, il vit qu'il n'y avait pas de lumière, Vassia n'était pas là. Il questionna Mavra. Mavra répondit qu'il avait écrit tout le temps et ne s'était pas couché, qu'ensuite il avait marché dans la chambre, de long en large, et que plus tard, il y avait environ une heure, il était parti précipitamment, en disant qu'il serait de retour dans une demi-heure. « Lorsque Arkadi Ivanovitch rentrera, dis-lui, ma vieille, que je suis allé faire une petite promenade », m'a-t-il répété trois ou quatre fois ; c'est ainsi que Mavra termina son récit.

« Il est chez les Artémiev ! » pensa Arkadi Ivanovitch en hochant la tête.

Une minute plus tard, il se leva d'un bond de sa chaise. Un espoir avait brillé dans son cœur. « Tout simplement, il a terminé ! se dit-il ; après quoi, n'y tenant plus, il a couru là-bas... Mais non, il m'aurait attendu... Je vais jeter un coup d'œil sur son travail. »

Il alluma la bougie et se précipita vers le bureau de Vassia. Le travail avançait et il semblait que la fin fût proche. Arkadi Ivanovitch voulut continuer ses recherches, quand Vassia entra brusquement...

– Ah ! tu es là ? s'écria-t-il effrayé.

Arkadi Ivanovitch se taisait. Il avait peur de poser des questions à Vassia. Celui-ci se mit, lui aussi, à feuilleter ses papiers, en baissant les yeux. Enfin, leurs regards se croisèrent. Celui de Vassia avait une expression si tragique, si implorante, qu'Arkadi tressaillit. Son cœur débordait de pitié.

– Vassia, mon cher, que t'arrive-t-il ? Qu'as-tu ? s'écria-t-il en s'élançant vers son ami et en le serrant dans ses bras. Explique-toi franchement ! Je ne te comprends plus, je ne comprends pas ta

tristesse ! Qu'as-tu, mon pauvre martyr ? Dis-moi tout, ne me cache rien. Il n'est pas possible que cela seul...

Vassia se serra contre lui, mais ne put prononcer une parole. Sa gorge était serrée, il manquait d'air.

– Allons, allons, Vassia ! Et si tu ne finissais pas, quel malheur y aurait-il ? Je ne te comprends pas, dis-moi ce qui te tracasse ! Sais-tu que pour toi, je... Ah ! mon Dieu ! répétait-il en marchant de long en large et en saisissant tantôt un objet, tantôt un autre, comme s'il cherchait un remède immédiat pour Vassia. Demain, j'irai moi-même chez Julian Mastakovitch et je le prierai, je l'adjurerai de t'accorder encore un jour de délai. Je lui expliquerai tout, tout, si seulement c'est cela qui te tracasse à tel point...

– Que Dieu t'en préserve ! s'écria Vassia en blêmissant. Il tenait à peine sur ses jambes.

– Vassia, Vassia !

Le jeune homme revint à lui ; ses lèvres tremblaient ; il voulut dire quelque chose, mais

n’en fit rien et serra seulement la main d’Arkadi d’un geste nerveux, convulsif. Sa main était froide. Arkadi se tenait devant lui, en proie à une angoisse atroce. De nouveau Vassia le regarda bien en face.

– Vassia ! Eh bien ! qu’as-tu, mon pauvre Vassia ? Tu me déchires le cœur, mon cher, mon pauvre ami !

Les larmes jaillirent des yeux de Vassia, qui se serra contre Arkadi.

– Je t’ai trompé, Arkadi, murmura-t-il ; je t’ai trompé ! Pardonne-moi. J’ai abusé de ton amitié...

– Quoi, Vassia ? Qu’y a-t-il donc ? demanda Arkadi, complètement terrifié.

– Voici !

Et d’un air désespéré, Vassia tira du tiroir six gros cahiers, semblables à celui qu’il recopiait, et il les lança un à un sur la table.

– Qu’est-ce ?

– C’est le travail que je dois avoir terminé après-demain. Je n’en ai même pas fait le quart !

Surtout, ne me demande pas comment cela est arrivé, continua Vassia, en abordant lui-même la question qui le tracassait. Arkadi, mon ami ! Je ne sais pas ce qui m'a pris ! J'ai l'air de sortir d'un songe. J'ai perdu trois semaines entières. J'allais tous les jours... chez elle... Mon cœur se déchirait... J'étais torturé... par l'incertitude... et je ne pouvais pas écrire. Je n'y pensais même pas. Je ne me suis réveillé qu'à présent, quand le bonheur s'annonce pour moi...

– Vassia ! prononça Arkadi Ivanovitch d'un air décidé Vassia, je te sauverai ! Je comprends tout. C'est très sérieux. Je te sauverai, moi ! Écoute-moi bien : pas plus tard que demain j'irai chez Julian Mastakovitch... Ne hoche pas la tête ! Écoute-moi plutôt ! Je lui conterai tout. Permets-moi de le faire... Je lui expliquerai tout, je pousserai jusqu'au bout ! Je lui dirai comment tu t'assassines, comment tu te tracasses.

– Sais-tu que tu m'assassines dès à présent ? fit Vassia glacé d'horreur.

Arkadi Ivanovitch pâlit, mais se ressaisit tout de suite et éclata de rire.

– Vraiment ? dit-il ; allons, allons, Vassia, n'as-tu pas honte ? Écoute-moi ; je vois que je te fais de la peine. Je te comprends, voyons ! Je sais ce qui se passe en toi. Que diable ! Voilà cinq ans que nous habitons ensemble ! Tu es bon, délicat, mais si faible, si désespérément faible ! Lisavéta Mikhaïlovna elle-même l'a déjà remarqué. Par-dessus le marché, tu es un rêveur, ce qui n'est pas fameux non plus ! En y allant de ce pas, mon vieux, on risque de devenir fou, pour de bon. Écoute ! Je sais bien, moi, ce que tu voudrais. Ainsi, tu voudrais par exemple que Julian Mastakovitch ne se tienne pas de joie et même qu'il organise un bal, parce que tu te maries... Attends un peu ! Voilà que tu fais la grimace, parce que déjà tu t'es offensé pour Julian Mastakovitch ! Eh bien ! laissons-le de côté. Moi-même, du reste, je le respecte tout autant que toi ! Mais tu ne me prouveras pas le contraire, et tu ne m'empêcheras pas de penser que, d'après toi, il ne devrait plus y avoir de malheureux sur cette terre, du moment que tu te maries... Conviens-en, mon vieux, que tu voudrais que moi, ton meilleur ami, je devienne soudain un

capitaliste et dispose de cent mille roubles ; que tous ceux qui se détestent entre eux dans ce bas monde se réconcilient, s'embrassent au beau milieu de la rue et, sans doute, viennent ensuite te rendre visite ici même... Mon cher, mon bon ami, je ne me moque pas de toi, nullement, mais c'est ainsi ; voilà longtemps que tu m'exposes des théories semblables, avec plusieurs variantes. Parce que tu es heureux, tu voudrais que tout le monde le devienne, d'un jour à l'autre. Tu souffres d'être heureux tout seul ! Aussi fais-tu un effort prodigieux pour te rendre digne de ton bonheur ; sans doute, serais-tu prêt à accomplir un acte d'héroïsme, rien que par acquit de conscience !... Soit, je comprends que tu sois prêt à te torturer moralement, pour te punir d'avoir soudain failli là où il fallait faire preuve de zèle, de métier..., ou, pour employer ton propre terme, de « reconnaissance » ! L'idée te tracasse affreusement que Julian Mastakovitch fera la grimace ou même qu'il se fâchera en apprenant que ses espérances à ton sujet n'étaient pas fondées. Tu souffres à la pensée que tu devras entendre des reproches de la bouche de celui que

tu considères comme ton bienfaiteur, et que tu devras les entendre dans un moment où ton cœur déborde de joie et où toi-même tu ne sais plus à qui tu pourrais manifester ta gratitude !... N'ai-je pas raison ? N'est-ce pas ainsi ?

Arkadi Ivanovitch, dont la voix s'était mise à trembler, se tut et respira fortement.

Vassia considérait son ami avec tendresse. Un sourire jouait sur ses lèvres.

On aurait dit que l'ombre d'un espoir venait de glisser sur son visage.

– Alors, écoute-moi bien ! reprit Arkadi, encouragé par ce résultat ; il ne faut pas que Julian Mastakovitch cesse de se montrer bienveillant envers toi. N'est-ce pas cela, mon cher ami ? La question n'est-elle pas là ? Et si c'est ainsi, continua-t-il en se levant, je me sacrifierai, moi... Demain, je me rendrai chez Julian Mastakovitch... surtout, ne me contredis pas ! Car, Vassia, tu as une tendance à faire de ta faute un vrai crime ! Or Julian Mastakovitch est magnanime et miséricordieux ; et, du reste, il n'est pas du tout comme toi ! Il nous écoutera

tous les deux, mon vieux Vassia, et il nous tirera d'affaire... Eh bien ! es-tu plus tranquille à présent ?

Vassia, les larmes aux yeux, serra la main d'Arkadi.

– Allons, Arkadi, n'en parlons plus, dit-il ; c'est une affaire entendue : je n'ai pas terminé, eh bien ! tant pis ! Je suis en retard et voilà tout. Tu n'as pas besoin de te déranger. J'irai moi-même et j'expliquerai tout... À présent, je suis tranquille, je suis complètement rassuré. Seulement, n'y va pas... Écoute-moi.

– Vassia, mon cher ! s'écria Arkadi d'un air joyeux ; je n'ai parlé comme je l'ai fait qu'en me basant sur tes propres dires. Je suis content que tu aies retrouvé tes esprits. Souviens-toi cependant que je suis toujours avec toi, quoi qu'il arrive. Je vois que l'idée de me voir parler à Julian Mastakovitch t'effraie... Eh bien ! je ne lui parlerai pas, c'est toi-même qui lui diras tout. Voyons, tu iras demain... Ou plutôt non, tu resteras ici à écrire, tandis que j'irai, moi, me renseigner au bureau sur cette affaire : est-elle ou

non très urgente ? faut-il absolument que le travail soit livré à une date fixe et quelles seraient les conséquences d'un retard éventuel ? Puis je reviendrai le plus vite possible pour te le dire... Tu vois, il y a déjà un espoir ! Imagine-toi que l'affaire ne presse pas... Alors, on pourrait même s'en tirer à bon compte. Il se peut que Julian Mastakovitch ne la réclame pas, et alors tout est sauvé.

Vassia secoua la tête d'un air de doute ; cependant il regardait toujours son ami avec une expression de gratitude.

– Laissons cela, dit-il en haletant, je suis si faible, si fatigué, que je n'ai nulle envie d'y penser. Parlons d'autre chose, veux-tu ? D'ailleurs, je préfère ne pas travailler pour l'instant, je ne recopierai qu'une ou deux pages, pour parvenir à un alinéa. Écoute-moi ! Voilà longtemps que je veux te demander comment tu es parvenu à me connaître si bien ?

Les larmes de Vassia tombaient sur les mains d'Arkadi.

– Si tu savais, Vassia, combien je te suis

attaché, tu ne m'aurais pas posé pareille question...

– Oui, Arkadi, je ne le sais pas, parce que... j'ignore pourquoi tu m'aimes tellement. Sais-tu même, Arkadi, que ton attachement m'a fait horriblement souffrir ? Sais-tu que, souvent surtout le soir, à l'heure du coucher, lorsque je pense à toi (parce que je pense toujours à toi au moment de m'endormir), je me sens prêt à pleurer et mon cœur frémit parce que... parce que... Enfin, parce que tu as tant de sympathie pour moi et que je ne peux pas épancher mon cœur et te prouver ma reconnaissance...

– Eh bien ! Vassia, à présent, tu vois toi-même ce que tu es ! Calme-toi donc. Te voilà de nouveau tout ému, bouleversé ! remarqua Arkadi, dont l'âme tressaillit au souvenir de la scène qui s'était produite la veille, dans la rue.

– Allons, mon vieux, tu demandes que je sois calme... mais je n'ai jamais été aussi calme et heureux qu'à présent !... Je voudrais tant te raconter tout, mais j'ai toujours peur de te faire de la peine... Tu te fais continuellement des

soucis à mon sujet et tu cries, et tu me fais peur... Regarde, même à présent, je tremble, sans savoir pourquoi... Voilà ce que je voudrais te dire : il me semble qu'autrefois, je ne me connaissais pas moi-même... et quant aux autres, je ne les connais et ne les comprends que depuis hier. Mon vieux, jusqu'à ce jour, je ne comprenais pas, je n'appréciais pas... Mon cœur était sec. Écoute-moi : voilà comment cela est arrivé : jamais je n'ai pu faire du bien à personne, parce que je n'en ai pas été capable !... Mon extérieur même manque d'agrément... Et cependant, tout le monde est si bon pour moi ! Toi le premier, je le sais ! Quant à moi, je n'ai été capable que de me taire !...

– Allons, Vassia, voyons !

– Eh bien ! quoi, Arkacha ? Ce n'est rien..., l'interrompit Vassia en parvenant à peine à articuler les mots, tant les larmes l'étouffaient. Hier, je t'ai parlé de Julian Mastakovitch. Tu sais toi-même qu'il est sévère, plutôt sombre et que plusieurs fois même il t'a réprimandé ; or, hier, avec moi, il a eu l'idée de plaisanter, de faire

preuve de gentillesse, de manifester la bonté de son cœur, cette bonté qu'il cache sagement aux autres...

– Eh bien ! Vassia, cela démontre seulement que tu es digne de ton bonheur...

– Oh ! Arkacha ! Comme j'aurais voulu pouvoir terminer ce travail !... Non, je ruinerai mon bonheur ! J'en ai le pressentiment !... Mais non pas à cause de ceci, s'interrompit-il, ayant remarqué qu'Arkadi louchait du côté de la pile de cahiers de cent pouds qui se dressait sur la table ; ce n'est rien, ce n'est que du papier... des balivernes ! C'est une affaire réglée... Arkacha, j'ai été chez elle, aujourd'hui... Mais je ne suis pas entré. J'avais le cœur gros, plein d'amertume ! Je suis resté quelque temps debout devant la porte. Elle jouait du piano et j'ai écouté. Vois-tu, Arkadi, je n'ai pas osé entrer..., termina-t-il à voix basse.

– Qu'as-tu, Vassia ? Tu me regardes d'un air si étrange...

– Ce n'est rien. Je ne me sens pas bien, mes jambes tremblent ; c'est parce que j'ai veillé cette

nuit. Oui, j'ai des étincelles vertes devant les yeux... C'est là que...

Il montra son cœur et perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, Arkadi voulut prendre des mesures énergiques. Il s'apprêtait à le mettre au lit de force. Mais Vassia protesta violemment. Il pleurait, se tordait les mains, voulait absolument terminer les deux pages. Afin de ne pas trop le contrarier, Arkadi lui permit de s'approcher de la table.

– Voilà, dit Vassia en s'asseyant à son bureau ; voilà, j'ai une idée... Il y a de l'espoir.

Il sourit à Arkadi et son visage pâle parut s'éclairer effectivement d'une lueur d'espérance.

– Voilà ce que j'ai décidé, continua-t-il ; après-demain, je ne lui apporterai qu'une partie ; quant au reste, j'inventerai quelque chose, je dirai que les papiers ont brûlé, qu'ils ont été mouillés, que je les ai égarés... bref, que je n'ai pas pu terminer. Car je ne puis mentir... Je lui expliquerai tout moi-même... Sais-tu ? Je lui raconterai tout, je dirai que voilà, je n'ai pas pu...

Je lui parlerai de mon amour ; lui-même s'est marié il n'y a pas longtemps. Il me comprendra ! Cela va sans dire que je parlerai calmement, respectueusement ; il verra mes larmes, il sera touché...

– Évidemment, vas-y, vois-le et explique-toi... Mais les larmes sont inutiles. Pourquoi pleurer ? Je t'assure, Vassia, que tu me fais horriblement peur.

– Oui, oui, j'irai... Mais à présent, laisse-moi écrire, laisse-moi écrire, Arkacha. Je ne ferai de mal à personne. Seulement, laisse-moi écrire !

Arkadi se jeta sur son lit. Décidément, il n'avait plus confiance en Vassia. Vassia était capable de faire n'importe quoi... Demander pardon pourquoi, et comment ? En réalité, il ne s'agissait pas de cela. Il s'agissait du fait que Vassia n'avait pas rempli ses obligations et qu'il se sentait coupable envers lui-même. Il se sentait ingrat envers le sort, déprimé et bouleversé par son propre bonheur, dont il se considérait indigne ; enfin, il ne cherchait qu'un prétexte pour dévier de ce côté-ci ; mais, en réalité, il

n'était pas encore revenu de sa surprise d'hier. « C'est bien cela ! se dit Arkadi Ivanovitch. Il faut le réconcilier avec lui-même. Il est en train de prononcer sa propre oraison funèbre. »

Ayant suffisamment ruminé la question, Arkadi Ivanovitch résolut de se rendre chez Julian Mastakovitch sans trop tarder, dès le lendemain, pour tout lui raconter.

Vassia écrivait, Arkadi, exténué, s'allongea de nouveau, pour méditer encore une fois sur l'affaire. Il ne se réveilla qu'à l'aube.

– Ah ! diable ! Encore ! s'écria-t-il, ayant jeté un regard sur Vassia, qui écrivait toujours.

Arkadi s'élança, l'entoura de ses deux bras et le conduisit de force vers le lit. Vassia souriait. Ses paupières tombaient de fatigue. Il pouvait à peine parler.

– J'ai eu moi-même l'intention de me coucher, dit-il. Sais-tu, Arkadi, que j'ai une idée ? Je terminerai mon travail. J'ai accéléré l'écriture. Mais je ne pouvais plus tenir debout. Réveille-moi à huit heures...

Il n’acheva pas sa phrase et s’endormit, sombrant dans le sommeil.

– Mavra, chuchota Arkadi Ivanovitch en s’adressant à la bonne qui apportait le thé, il demande qu’on le réveille dans une heure. Garde-toi bien de le faire ! Qu’il dorme dix heures de suite s’il le veut ; as-tu compris ?

– Oui, j’ai compris, Monsieur.

– Ne prépare pas de dîner et ne fais pas de bruit. Surtout, ne fais pas de bruit ! S’il me demande, dis-lui que je suis allé au bureau. M’as-tu compris ?

– Oui, j’ai compris, Monsieur... Qu’il se repose autant qu’il veut, qu’est-ce que cela peut me faire ? Le sommeil du maître me fait plaisir, et je garde bien ce qui appartient aux maîtres. Quant à la tasse que j’ai cassée hier et pour laquelle vous m’avez grondée, ce n’est pas moi, c’est la chatte Machka qui l’a cassée ; seulement, je n’ai pas eu l’œil sur elle et lorsque je l’ai chassée, c’était trop tard.

– Chut... tais-toi !

Arkadi Ivanovitch renvoya Mavra à la cuisine, lui réclama la clé et l'enferma à double tour. Puis il partit à son bureau. En route, il se demandait comment il ferait pour se présenter chez Julian Mastakovitch ; n'était-ce pas trop audacieux de sa part ? Il pénétra dans son bureau et demanda d'un air timide si Son Excellence était là. On lui répondit qu'elle n'y était pas et qu'elle n'y serait pas de la journée. D'abord Arkadi Ivanovitch voulut se rendre à son domicile privé, mais il conclut tout de suite que si Julian Mastakovitch n'était pas venu au bureau, cela voulait dire qu'il avait à faire chez lui. Il resta donc dans son service. Le temps lui parut interminable. Il essaya de se renseigner discrètement sur l'affaire confiée à Choumkov, mais personne n'était au courant. On savait seulement que Julian Mastakovitch voulait bien le charger de certains travaux spéciaux, dont tout le monde, du reste, ignorait le caractère. Dans l'antichambre, un scribe l'arrêta et lui dit que Vassili Pétrovitch Choumkov était venu vers une heure et qu'il avait demandé si lui, Arkadi Ivanovitch, et Julian Mastakovitch étaient là. À cette nouvelle, Arkadi Ivanovitch, rongé

d’inquiétude, prit un fiacre et se fit conduire à la maison.

Choumkov était là. Il arpentait la pièce, en proie à une excitation fiévreuse. Ayant jeté un regard sur Arkadi Ivanovitch, il parut se calmer ; tout au moins, il s’empressa de cacher sa nervosité. Sans dire un mot, il s’assit et reprit son travail. Il semblait éviter les questions de son ami, qui l’importunaient parce que, selon toutes les apparences, lui-même avait pris une décision et s’était juré de la garder secrète, ne pouvant plus compter sur l’amitié. Arkadi en fut douloureusement impressionné et son cœur se serra d’angoisse. Il s’assit sur le lit et ouvrit un livre (le seul qu’il possédât) tout en ne quittant pas le pauvre Vassia des yeux. Cependant Vassia se taisait toujours. Il continuait à écrire, sans relever la tête. Plusieurs heures s’écoulèrent ainsi. Les souffrances d’Arkadi devenaient intolérables. Enfin, vers onze heures, Vassia leva la tête et regarda Arkadi d’un œil morne et immobile. Arkadi attendit, mais plusieurs minutes s’écoulèrent, et Vassia se taisait toujours.

– Vassia ! cria Arkadi et Vassia ne répondit pas. Vassia ! répéta-t-il en se levant prestement. Qu'as-tu ? Que t'arrive-t-il ? s'exclama-t-il en s'approchant de son ami.

Vassia releva la tête et le fixa de nouveau d'un regard stupide, immobile.

« Il a une crise nerveuse », se dit Arkadi, secoué d'horreur. Il saisit la carafe d'eau, souleva la tête de Vassia, lui versa de l'eau sur le crâne, lui humecta les tempes, lui frotta les mains. Vassia revint à lui.

– Vassia, Vassia, criait Arkadi en pleurant, car il ne se maîtrisait plus ; Vassia, ne te laisse pas sombrer, souviens-toi ! Souviens-toi !...

Sans achever sa phrase, il le serra dans ses bras. Le visage de Vassia avait une expression angoissée et douloureuse. Il se frotta le front puis porta les mains à sa tête, comme s'il craignait qu'elle n'éclatât.

– Je ne sais pas ce que j'ai ! finit-il par dire. Je crois que je me suis surmené. Eh bien ! ça va ! ça va ! Allons, Arkadi, ne te fais pas de mauvais

sang, allons ! répéta-t-il, exténué, en lui lançant un regard triste. Inutile de t'inquiéter ! À quoi bon ?

– Comment, c'est toi à présent qui me consoles ? cria Arkadi dont le cœur saignait de pitié. Couche-toi, Vassia, continua-t-il ; dors un peu, veux-tu ? Ne me torture pas inutilement. Tu reprendras ton travail plus tard.

– Oui, oui, tu as raison, répétait Vassia ; oui, je me coucherai ; oui, c'est cela ! Vois-tu, d'abord, j'ai voulu terminer d'un seul coup, mais à présent, j'ai changé d'avis... oui...

Arkadi l'entraîna vers le lit.

– Écoute, Vassia, dit-il d'un ton ferme, il faut une fois pour toutes, prendre une résolution concernant cette affaire. Dis-moi ce que tu as décidé.

– Oh ! fit Vassia en faisant un geste faible de la main et en détournant la tête.

– Allons, Vassia, il faut que tu prennes une décision ! Je ne veux pas être ton assassin ; je ne peux plus me taire. Je sais que tu ne pourras pas

t’endormir, si tu ne prends pas une décision ferme.

– Comme tu voudras, comme tu voudras, dit Vassia d’un ton énigmatique.

« Il cède », pensa Arkadi Ivanovitch.

– Suis mon conseil, Vassia, insista-t-il ; souviens-toi de ce que je t’ai dit. Demain, je te sauverai, demain, je déciderai de ton sort... Mais pourquoi parler de sort ? Tu m’as fait tellement peur, Vassia, que je commence à employer tes propres expressions. De quel sort s’agit-il ? Ce ne sont que des bagatelles, des vétilles ! Tu ne voudrais pas perdre la sympathie, disons les bonnes grâces de Julian Mastakovitch ? N’est-ce pas ? Eh bien ! tu ne les perdras pas ! Tu verras ! Je...

Arkadi aurait pu parler encore longtemps, mais Vassia l’interrompit. Il se souleva, jeta les bras autour du cou d’Arkadi Ivanovitch et l’embrassa.

– Assez, dit-il d’une voix faible ; assez, ne parlons plus de ces choses.

Puis il se tourna de nouveau du côté du mur.

« Mon Dieu, pensa Arkadi, mon Dieu, qu'a-t-il ? Il est tout à fait hors de lui ; qu'a-t-il décidé de faire ? Il va se perdre. »

Arkadi le regardait d'un air désolé.

« S'il tombait malade, pensa-t-il, les choses s'arrangeraient peut-être. Ses soucis disparaîtraient avec la maladie, et après on pourrait très bien arranger l'affaire. Mais je divague. Oh ! mon Dieu ! »

Cependant Vassia paraissait s'endormir. Arkadi Ivanovitch s'en réjouit. « C'est un bon signe », se dit-il. Il résolut de le veiller toute la nuit. Le sommeil de Vassia était agité. À chaque instant, il tressaillait, se retournait, rouvrait les yeux. Enfin la fatigue prit le dessus ; vers deux heures du matin, il parut sombrer dans un profond sommeil. Arkadi Ivanovitch s'endormit alors sur sa chaise, le bras appuyé sur la table.

Il fit un rêve étrange et inquiétant. Il lui semblait qu'il ne dormait pas et que Vassia restait étendu sur le lit. Mais, chose bizarre, il avait

l'impression que Vassia jouait la comédie et qu'il cherchait même à le tromper. Soudain, il se levait, en silence et glissait vers le bureau sur la pointe des pieds, tout en l'observant du coin de l'œil.

Une douleur intense étreignait alors le cœur d'Arkadi ; il était triste et dépité de voir que Vassia n'avait pas confiance en lui et qu'il lui cachait ses pensées. Il voulait l'arrêter, le réprimander, le remettre de force au lit... Alors Vassia poussait un cri, un dernier soupir et ce n'était qu'un cadavre qu'il emportait vers la couche. Une sueur froide mouillait le front d'Arkadi, son cœur battait à se rompre. Il ouvrit les yeux. Vassia était assis devant lui à sa table et écrivait.

Croyant encore rêver, Arkadi regarda vers le lit. Vassia n'y était plus. Arkadi se leva d'un bond, encore sous l'impression pénible de son cauchemar. Vassia ne broncha pas. Il continuait à écrire. Soudain Arkadi s'aperçut avec horreur que Vassia promenait sur le papier une plume sèche et qu'il tournait les pages blanches. Il se

dépêchait affreusement de les remplir, comme si c'était là la manière la plus efficace de faire son travail. « Non, ce n'est pas une crise nerveuse ! » se dit Arkadi Ivanovitch en frissonnant.

– Vassia, Vassia ! Réponds-moi ! s'écria-t-il en prenant son ami par l'épaule.

Mais Vassia se taisait toujours et continuait à tracer sur le papier des signes invisibles avec une plume sans encre.

– Enfin, j'ai réussi à accélérer mon écriture, dit-il, sans lever le regard.

Arkadi le saisit par la main et lui arracha la plume.

Vassia fit entendre un gémissement. Il laissa retomber son bras et leva les yeux sur Arkadi ; il se frotta le front d'un geste triste, découragé, comme s'il essayait d'enlever un poids énorme qui écrasait tout son être ; puis il abaissa la tête lentement, d'un air pensif.

– Vassia, Vassia ! cria Arkadi Ivanovitch.

Quelques instants s'écoulèrent avant que Vassia le regardât. Ses grands yeux bleus étaient

remplis de larmes, son doux visage exprimait une souffrance indicible... Il chuchotait quelque chose.

– Quoi ? Quoi ? fit Arkadi en se penchant vers lui.

– Pourquoi, pourquoi m'en veut-on ? chuchotait Vassia. Que leur ai-je fait ?

– Qu'as-tu, Vassia ? Que crains-tu ? s'écria Arkadi en se tordant les bras d'un geste désespéré.

– Pourquoi veut-on m'embrigader dans l'armée ? dit Vassia en regardant son ami droit dans les yeux. Pourquoi ? Quel est mon crime ?

Les cheveux se dressèrent sur la tête d'Arkadi. Il ne voulait pas en croire ses oreilles ; il se tenait penché sur son ami, en proie au désespoir le plus violent.

Il revint à lui une minute plus tard. « Ce n'est que passager ! » se dit-il, livide, les lèvres tremblantes. Il s'habilla fébrilement, car il voulait courir chez un médecin. Soudain Vassia l'appela. Arkadi se précipita vers lui et l'embrassa comme

une mère dont on veut enlever l'enfant...

– Arkadi, Arkadi, surtout ne le dis à personne ! Tu m'entends bien ? C'est ma faute. Aussi faut-il que moi seul j'en subisse les conséquences...

– Allons, allons, Vassia ! Reviens à toi, remets-toi !

Vassia poussa un soupir et des larmes silencieuses se mirent à couler sur ses joues.

– Pourquoi la tuer, elle ? En quoi est-elle responsable, la pauvrette ?... prononça-t-il d'une voix étouffée, navrante. C'est mon péché à moi, c'est mon péché...

Il se tut pendant quelques instants.

– Adieu, mon amour ! Adieu, mon amour ! chuchota-t-il en hochant sa pauvre tête.

Arkadi se ressaisit et voulut courir chez le docteur.

– Allons-y, il est temps ! s'écria Vassia, ayant remarqué le mouvement d'Arkadi. Allons-y, mon vieux, je suis prêt ! Accompagne-moi !

Il ne dit plus rien et regarda Arkadi d'un œil triste et méfiant.

– Vassia, ne me suis pas, je t'en supplie ! Attends-moi ici. Je reviens tout de suite, répétait Arkadi en perdant la tête et en saisissant sa casquette pour aller chercher le médecin.

Vassia se rassit tout de suite. Il semblait placide et obéissant, mais une décision désespérée brillait dans son regard. Arkadi revint sur ses pas ; il prit le canif ouvert qui tramait sur la table, jeta un dernier coup d'œil sur le malheureux et sortit en courant.

Il était près de huit heures. Depuis quelque temps, la lumière du jour éclairait la chambre.

Arkadi ne trouva personne. Il courait la ville depuis une heure, mais tous les médecins dont il apprenait l'adresse par les concierges qu'il interrogeait étaient partis, les uns à leur service, les autres pour leurs affaires. Un médecin, cependant, était en train de recevoir ses malades. Il questionna son domestique longuement, pour savoir de la part de qui et pour quelle affaire Néfédévitch se présentait chez lui ; il voulut

même qu'on lui décrivit son visiteur matinal. Finalement, il déclara qu'il avait trop à faire, qu'il ne pouvait venir et qu'il fallait transporter les malades de cette catégorie à l'hôpital.

Alors, Arkadi, désespéré, car il ne s'attendait nullement à une pareille solution, planta là tous les médecins et s'élança à la maison, tremblant pour Vassia. Il pénétra en courant dans son appartement. Mavra, comme si rien n'était, cassait du bois pour allumer le poêle. Il entra dans la chambre. Vassia avait disparu. Il était sorti.

« Où est-il, le malheureux ? Où a-t-il pu aller ? » se demandait Arkadi, glacé d'horreur. Il se mit à questionner Mavra, mais la bonne femme ne savait rien. Elle ne l'avait même pas entendu sortir. Néfédévitch se précipita chez les gens de Kolomna. Dieu sait pourquoi, il eut l'idée que Vassia pouvait s'y trouver.

Il y arriva vers neuf heures et demie. Là-bas, on ignorait tout. Arkadi, hagard, effrayé, commença par demander si Vassia était là.

La vieille femme faillit se trouver mal et dut

s’asseoir sur le canapé. Lisanka, toute tremblante, se mit à le questionner. Mais qu’y avait-il à dire ? Arkadi Ivanovitch inventa vite une histoire à laquelle personne évidemment ne voulut croire, puis il repartit comme il était venu, laissant tout le monde dans un état de tristesse et d’inquiétude indicibles. Il courut à son bureau, pour ne pas arriver trop en retard et pour y faire son rapport afin qu’on avisât. En route, l’idée lui vint que Vassia pouvait se trouver chez Julian Mastakovitch. C’était assez probable. Arkadi y avait pensé même avant d’aller à Kolomna. En passant en fiacre, devant la maison de Son Excellence, il avait voulu s’arrêter ; mais tout de suite, il s’était ravisé et avait continué sa route. Il résolut de se renseigner d’abord à son bureau. Si là-bas il n’y avait rien, il se présenterait chez Son Excellence, ne fût-ce que pour faire son rapport sur Vassia. Il fallait en effet que le rapport fût présenté à quelqu’un.

Dès l’antichambre, il se vit entouré par ses collègues, pour la plupart du même grade que lui. Tous se mirent à le questionner sur ce qui était arrivé à Vassia, En même temps, tous lui

apprirent que Vassia était devenu fou et que sa folie consistait à se croire désigné pour être versé dans un bataillon disciplinaire, et ceci pour avoir négligé son travail.

Arkadi Ivanovitch répondait à tout le monde ou, pour mieux dire, ne répondait à personne en particulier. Il n'avait qu'un seul désir, celui d'entrer dans les bureaux. En passant par les divers services, il apprit que Vassia se trouvait chez Julian Mastakovitch, que tout le monde y était et qu'Esper Ivanovitch s'y était rendu également. Il hésita un moment. Quelqu'un parmi les hauts fonctionnaires lui demanda où il allait et ce qu'il désirait. Il dit quelque chose en mentionnant Vassia et se dirigea droit vers le cabinet du grand chef. La voix de Julian Mastakovitch arrivait jusqu'à lui.

– Où allez-vous ? demanda quelqu'un devant la porte.

Déjà il se préparait à rebrousser chemin, quand il aperçut le pauvre Vassia à travers la porte entrebâillée. Alors, il poussa le battant et se faufila non sans peine dans la pièce. Une

atmosphère trouble et confuse y régnait : Julian Mastakovitch paraissait extrêmement contrarié. Tous ceux qui avaient un grade élevé l'entouraient ; tous discutaient sans parvenir à prendre une décision. Vassia restait à l'écart. Le cœur d'Arkadi se serra lorsqu'il le vit dans cet état. Vassia, blanc comme un linge, se tenait très droit, la tête relevée, les jambes resserrées, les mains à la couture du pantalon, comme se tiennent les recrues en présence d'un supérieur. Il regardait Julian Mastakovitch dans les yeux. On remarqua tout de suite la présence de Néfédévitch. Quelqu'un qui savait que les deux amis habitaient ensemble en fit part à Son Excellence. On conduisit Arkadi vers le chef. S'apprêtant à répondre aux questions que lui posait Julian Mastakovitch, il le regarda et vit que son visage exprimait une compassion sincère. Alors il fut pris d'un tremblement et se mit à sangloter comme un enfant. Il fit même davantage : il s'élança, saisit la main du grand chef et la porta à ses lèvres en la baignant de ses larmes. Julian Mastakovitch lui-même fut obligé de retirer sa main rapidement, de faire un léger

mouvement et de dire : « Allons, mon cher, allons ! Je vois que tu as bon cœur. » Arkadi sanglotait et lançait à tout le monde des regards suppliants. Il lui semblait que tous étaient comme les frères de son pauvre Vassia, que tous souffraient et se chagrinaient à cause de lui.

– Mais comment cela lui est-il arrivé ? demanda Julian Mastakovitch ; pourquoi est-il devenu fou ?

– C'est par re-re-reconnaissance..., bredouilla Arkadi Ivanovitch, ne pouvant pas en dire davantage.

Tous s'étonnèrent en entendant cette réponse. Tout le monde trouva qu'il était étrange, inouï même, qu'un homme pût perdre l'esprit par reconnaissance. Arkadi s'expliqua comme il put.

– Mon Dieu, quel malheur ! finit par remarquer Julian Mastakovitch ; et dire que l'affaire que je lui avais confiée n'était ni importante, ni pressée ! Voilà un homme qui s'est perdu pour rien !... Eh bien ! qu'on l'emmène !...

Puis Julian Mastakovitch s'adressa de

nouveau à Arkadi Ivanovitch, lui posant plusieurs questions.

– Il prie qu'on n'en dise rien à une jeune fille, fit-il en montrant Vassia. S'agit-il de sa fiancée ?

Arkadi donna quelques explications. Pendant ce temps Vassia paraissait en proie à une idée obsédante. On aurait dit qu'il faisait un effort prodigieux pour se souvenir d'une chose très importante, indispensable même à cet instant. Parfois, il laissait errer son regard triste sur les assistants, comme s'il espérait que quelqu'un lui rappellerait ce qu'il avait oublié. Ses yeux s'arrêtèrent sur Arkadi. Soudain, une lueur d'espoir parut illuminer son visage ; il fit un pas en avant du pied gauche, avança de trois pas, de la façon la plus correcte et claqua même du talon droit, comme font les soldats lorsqu'ils s'approchent de l'officier qui les a appelés. Tous attendaient ce qui allait suivre.

– Votre Excellence, j'ai un défaut corporel, je suis faible et petit de taille et inapte au service militaire, dit-il d'une voix saccadée.

Alors, tous ceux qui se trouvaient dans la

pièce sentirent leur cœur se resserrer ; Julian Mastakovitch lui-même, bien qu'il fût d'un caractère fort, ne put retenir une larme. « Emmenez-le », dit-il, en faisant un geste de la main.

– C'est le front ! dit Vassia à mi-voix ; il fit demi-tour à gauche et sortit de la pièce.

Tous ceux que son sort intéressait se précipitèrent à sa suite. Arkadi suivit les autres. On fit asseoir Vassia dans la salle d'attente, et l'on s'occupa de son ordre d'admission à l'hôpital et de la voiture qui devait l'emmener.

Vassia se taisait ; il paraissait extrêmement préoccupé. Il saluait ceux qu'il reconnaissait d'une légère inclination de tête, comme s'il prenait congé d'eux. À chaque instant, il regardait la porte, dans l'attente du moment où on lui dirait qu'il était temps de partir. Un cercle étroit de gens l'entourait. Tous hochaient la tête, tous le plaignaient. Plusieurs étaient vivement impressionnés par son histoire, qui soudain avait fait le tour du bureau. Les uns discutaient, les autres plaignaient et louaient Vassia ; on disait

que c'était un jeune homme si calme, si modeste, qu'il promettait beaucoup. On racontait qu'il s'appliquait à s'instruire, à parachever son éducation. « C'est par ses propres moyens qu'il est parvenu à sortir d'une condition très humble ! » remarqua quelqu'un. On soulignait d'un air attendri la bienveillance dont Son Excellence avait toujours fait preuve à son égard. Certains se mirent à expliquer pourquoi Vassia avait eu l'idée fixe qu'on l'embrigaderait dans l'armée, pour s'être mal acquitté de son travail. On disait que le pauvre garçon appartenait, par sa naissance, à la classe taillable, et qu'il s'était vu attribuer le premier grade de fonctionnaire uniquement grâce à l'intervention de Julian Mastakovitch. Ce dernier, en effet, avait su reconnaître en lui les indices d'un vrai talent ainsi qu'une docilité et une gentillesse extraordinaires... Bref, on parlait et on discutait beaucoup. Parmi les personnes les plus émues, on remarquait surtout un collègue de Vassia Choumkov, un tout petit bonhomme, d'une taille fort au-dessous de la moyenne. Ce n'était plus un tout jeune homme ; il pouvait avoir atteint la

trentaine. Il était pâle comme un mort ; il tremblait de tous ses membres et souriait d'un air étrange ; peut-être parce que n'importe quel événement terrible ou n'importe quelle affaire scandaleuse remplit le cœur des témoins d'effroi et en même temps d'un plaisir étrange. À chaque instant, il courait d'un bout à l'autre du groupe qui se pressait autour de Choumkov et, comme il était petit, il se dressait sur la pointe des pieds, prenait par le bouton tantôt l'un, tantôt l'autre de ses collègues (parmi ceux qu'il avait le droit d'aborder) et répétait qu'il savait, lui, comment cela s'était produit ; que ce n'était pas du tout si simple que ça, mais que c'était une affaire assez compliquée et qu'on ne pouvait pas laisser les choses telles quelles. Puis il se dressait de nouveau sur la pointe des pieds et chuchotait quelques mots à l'oreille de son auditeur, après quoi il hochait plusieurs fois la tête et courait plus loin.

Enfin, tout se termina, le gardien et l'infirmier de l'hôpital parurent ; ils s'approchèrent de Vassia et lui dirent qu'il était temps de partir. Il se leva prestement, s'agita et les suivit, tout en

regardant autour de lui. Il cherchait quelqu'un des yeux. « Vassia, Vassia ! » s'écria Arkadi Ivanovitch en sanglotant. Vassia s'arrêta et Arkadi réussit à se frayer un chemin jusqu'à lui. Ils s'étreignirent une dernière fois... C'était un spectacle navrant. Quel malheur chimérique faisait couler leurs larmes ? Et pourquoi pleuraient-ils ? Où était ce malheur ? Et pourquoi ne parvenaient-ils pas à se comprendre ?

– Tiens, prends ça, prends ça ! Garde-moi ça ! répétait Choumkov en fourrant un petit papier plié dans la main d'Arkadi. Ils me l'enlèveront. Apporte-le-moi plus tard. Apporte-le-moi... Conserve-le pour moi...

Vassia ne put terminer. On l'appela. Il descendit l'escalier d'un pas rapide en saluant tout le monde et en inclinant la tête. Le désespoir était peint sur son visage. Enfin on s'installa dans la voiture et l'on partit.

Arkadi déplia en hâte le petit papier. C'était la boucle noire de Lisa que Choumkov portait toujours sur lui. Des larmes amères jaillirent des yeux d'Arkadi. « Oh ! pauvre Lisa !... »

À la fermeture du bureau, il se rendit chez ceux de Kolomna. Inutile de dire ce qui s'y passa ! Même le petit Pétia, qui ne comprenait guère ce qui venait d'arriver au bon Vassia, se retira dans un coin, se couvrit le visage de ses mains et se mit à pleurer à fendre le cœur.

Le soir tombait déjà lorsque Arkadi prit le chemin du retour. Parvenu au bord de la Neva, il s'arrêta un instant et fixa d'un regard intense le ciel lointain, en aval du fleuve. Là-bas, l'air opaque, le brouillard terne et glacial s'embrasèrent soudain aux dernières flammes de l'aube vespérale. La nuit descendait sur la ville, et la Néva, saisie par les glaces, bosselée, striée de bourrelets de neige dure, reflétait sur toute son énorme étendue les derniers rayons du soleil, dans le jeu étincelant d'innombrables paillettes de givre.

La température était tombée à vingt degrés au-dessous de zéro... Une buée blanche entourait les chevaux fourbus et les hommes qui marchaient d'un pas rapide. L'air compact résonnait au moindre bruit. Au-dessus des toits de toutes les

maisons qui longeaient les quais, de hautes colonnes de fumée s'élevaient dans le ciel froid, comme autant de géants fabuleux. Elles s'emmêlaient en route, se séparaient de nouveau ; on aurait dit que d'autres édifices surgissaient dans l'atmosphère, superposant une nouvelle ville à l'ancienne... Il semblait que le monde – avec tous ses habitants, les puissants et les faibles et leurs habitations, taudis des pauvres et palais fastueux des grands de cette terre – ressemblait à cette heure du soir à un mirage fantastique, à un rêve, condamné à disparaître à son tour, à se diluer en fumée dans le ciel bleu et sombre.

Une idée étrange surgit soudain dans l'esprit du camarade, désormais solitaire, du pauvre Vassia. Il tressaillit ; un sang plus chaud parut affluer à son cœur, agité par un sentiment puissant, inconnu jusqu'à ce jour. Il lui sembla qu'à présent il venait de comprendre toute cette angoisse et saisir la raison même pour laquelle son pauvre Vassia était devenu fou de n'avoir pu supporter son bonheur. Ses lèvres tremblèrent, une flamme brilla dans ses yeux ; il pâlit et il eut l'impression d'avoir acquis brusquement, à cet

instant même, la connaissance d'une vérité nouvelle...

Triste et morose, il avait perdu toute sa gaieté d'antan. Son appartement lui était devenu hostile, et il en avait pris un autre. Il ne voulait ni ne pouvait plus aller chez ceux de Kolomna. Deux ans plus tard, il rencontra Lisanka à l'église. Elle était déjà mariée. Une nourrice la suivait, avec un poupon sur les bras, On se dit bonjour, mais on évita pendant quelque temps de parler du passé. Lisa déclara que, grâce à Dieu, elle était heureuse, qu'elle n'était plus dans la gêne, que son mari était un brave homme et qu'elle l'aimait... Mais, soudain, au beau milieu de la phrase, ses yeux se remplirent de larmes, sa voix se brisa ; elle se détourna et se pencha vers un pilier de l'église, pour cacher sa douleur...

Le bouffon

Traduit du russe par
Georges d’Ostoya et Gustave Masson

Édition de référence :
Paris, Nelson, Éditeurs, 1926.

Je regardais l'homme. Son aspect avait quelque chose de tellement singulier que, rien qu'en le voyant, on se sentait pris d'une irrésistible envie de rire – ce qui m'arriva d'ailleurs. Autre remarque aussi : les yeux minuscules de ce petit monsieur viraient sans cesse dans tous les sens, et lui-même subissait à un tel point l'influence magnétique des regards étrangers, qu'il semblait deviner instinctivement l'attention qui pesait sur lui. Il se retournait aussitôt, examinant le gêneur avec inquiétude. Sa mobilité perpétuelle le faisait positivement ressembler à une girouette.

Chose étrange, il semblait craindre les railleurs bien qu'il dût aux moqueries dont il était l'objet, ses plus sûrs moyens d'existence, car il était le bouffon de tout le monde : son occupation principale, c'était de recevoir des chiquenaudes morales et même physiques, selon la société dans laquelle il se trouvait.

Les bouffons volontaires n'excitent même

plus la pitié. Je remarquai cependant que cet homme ridicule n'était pas un pitre professionnel et qu'il restait en lui quelque chose d'élevé. Son air de gêne, la crainte perpétuelle et maladive qui le dominait, pouvaient militer en sa faveur.

Il me semblait que son désir de se montrer serviable vînt d'une bonne nature et le menât plus que des calculs matériels. Il permettait avec un certain plaisir qu'on se moquât de lui, qu'on lui rît au nez, mais, en même temps, je l'aurais juré, son cœur saignait à la pensée que ses auditeurs riaient ainsi, méchamment, non de ce qu'il racontait, mais de sa personnalité même, de son cœur, de sa tête, de son extérieur, de sa chair et de son sang.

Je suis persuadé qu'à ces moments-là il sentait tout le grotesque de sa situation, mais toute protestation mourait dans sa gorge, bien que, chaque fois, on la sentît naître noblement en lui. Encore une fois, je suis convaincu que le contraste venait d'un reste de dignité, d'une sensibilité profonde et discrète et non de la triste perspective d'être chassé à coups de pied et de ne

pouvoir emprunter quelque argent à ses auditeurs : le personnage, en effet, empruntait constamment ; il sollicitait sans honte le salaire de ses grimaces et de son abaissement. Il se sentait le droit d'agir ainsi, ses facéties ne tendant qu'à cette unique fin.

Mais, mon Dieu ! quel emprunt c'était ! et quel air se croyait-il obligé de prendre ! Je n'aurais jamais pu supposer, avant de l'avoir vu, qu'un aussi petit espace que l'était cette figure ridée, anguleuse et ravinée, pût être le théâtre de tant de grimaces différentes, et, à la fois, de sensations aussi étranges, d'impressions aussi désespérées, car, que n'y voyait-on pas ? La honte, une fausse arrogance, la colère avec ses rougeurs subites, la timidité, la sollicitation du pardon d'avoir dérangé, la conviction de sa propre valeur en même temps que celle de sa nullité, tout cela passait sur ce visage le temps d'un éclair.

Depuis six ans qu'il cherchait à se faire une place dans le monde sous l'égide du Seigneur, il n'avait pu arriver à se composer une figure digne

des moments intéressants où se négociait l'emprunt. Bien entendu il n'aurait jamais pu descendre trop bas et se perdre : son cœur était bien trop chaud et trop mouvant pour cela ! Je dirai mieux : c'était, selon moi, un homme des plus honnêtes et des plus nobles de la création. Seule, une petite faiblesse le rabaissait : il était toujours prêt, au premier signe, à faire une petite lâcheté, de bon cœur et sans calcul, uniquement pour faire plaisir à son prochain. Bref, c'était ce qu'on appelle vulgairement une chiffe.

Ce qu'il y avait de plus drôle en lui, c'est qu'il était habillé comme tout le monde, ni mieux, ni pis que les autres, toujours propre, non sans quelque recherche, et manifestant au surplus une tendance à présenter une allure solide et pleine de gravité.

Cette apparence extérieure, et en même temps cette crainte intérieure qui semblait toujours le torturer, de même que ce besoin de s'humilier sans cesse, constituaient un contraste qui amenait à la fois le rire et la compassion.

Encore un trait de son caractère : le drôle avait

de l’amour-propre et parfois, si aucun danger ne le menaçait, il manifestait quelque grandeur d’âme. Il fallait voir comme il savait arranger même un de ses protecteurs quand celui-ci dépassait les bornes permises. Le cas se présentait rarement, mais alors il ne ménageait rien et faisait preuve vraiment de quelque héroïsme.

Bref, c’était un martyr, dans le sens exact du mot, mais un martyr inutile et, pour cela même, tout à fait ridicule.

Une discussion générale ayant surgi, je vis soudain mon drôle monter précipitamment sur la table, criant pour rétablir le silence et demandant la parole.

– Écoutez, me dit l’hôte, il raconte parfois des choses très curieuses... Vous intéresse-t-il ?

Je fis de la tête un signe affirmatif et je me mêlai à la foule.

La vue de ce monsieur habillé convenablement, et qui hurlait debout sur une table, provoqua l’étonnement de certains et le rire

des autres.

– Je connais Théodore Nikolaievitch ! Je le connais mieux que personne, criait-il. Permettez-moi de raconter une histoire extraordinaire !...

– Racontez, racontez !

– Écoutez, alors. Je commence, messieurs. C'est une histoire bien extraordinaire...

– Tant mieux, tant mieux !

– Une histoire humoristique...

– Très bien ! Parfaitement ! Au fait !

– C'est un épisode de la vie de votre humble serviteur...

– Pourquoi, alors, dites-vous que c'est une histoire humoristique ?

– Et un peu tragique, par-dessus le marché.

– Ah !...

– Bref, c'est à cette histoire que vous devez la chance inestimable de m'entendre aujourd'hui. Oui, c'est bien à cause d'elle que je me trouve aujourd'hui dans votre si *intéressante* société.

– Sans calembours !

– Cette histoire...

– Enfin, cette histoire – terminez, je vous prie, au plus vite votre prologue, – cette histoire coûtera sans doute quelque chose, insinua un monsieur blond et jeune.

Et, mettant la main à sa poche, il en sortit son porte-monnaie, tout en faisant mine de chercher son mouchoir.

– Cette histoire, mes petits messieurs, empêcha la réussite de mon mariage...

– Mariage !... une épouse !... Polzounkoff voulait se marier !...

– J'avoue que je serais bien aise de voir M^me^ Polzounkoff.

– Permettez-moi de vous demander quel était le nom de celle qui aurait pu devenir M^me^ Polzounkoff, piaffa un jeune homme qui cherchait à se rapprocher du conteur.

– Donc, messieurs, voici le premier chapitre de mon histoire. C'était il y a six ans de cela, au printemps, le 31 mars, retenez la date, la veille...

– Du premier avril ! cria un petit monsieur frisé.

– Vous êtes vraiment perspicace. C'était le soir. Au-dessus de la petite ville de N... les ténèbres s'épaississaient, mais la lune avait des velléités de se montrer... enfin tout était poétique à souhait. C'est alors que, dans le crépuscule qui s'attardait, je sortis de mon petit logement, après avoir dit au revoir à feu ma pauvre grand'mère, ma grand'mère qui restait renfermée. (Excusez-moi d'employer cette expression à la mode que je viens d'entendre chez Nicolas Nikolaievitch. Ma grand'mère était, en effet, entièrement renfermée : elle était aveugle, muette, sourde, bête, tout ce que vous voudrez...) J'avouerai que j'étais tout tremblant, car je me préparais à aborder une grande affaire ; mon cœur battait la chamade comme celui d'un petit chat qu'une main osseuse soulève par la peau du cou.

– Excusez, monsieur Polzounkoff. Que désirez-vous nous dire ? Veuillez abréger, s'il vous plaît, et conter simplement.

– À vos ordres, dit Polzounkoff, visiblement

gêné. J'entrai donc dans la maison de Théodore Nikolaievitch. Celui-ci était pour moi un collègue, plus encore : un chef. On m'annonça et on m'introduisit dans son cabinet que je vois encore. Il faisait sombre et on n'apportait point de bougie. Je regarde, et voilà que Théodore Nikolaievitch entre dans la pièce. Tous deux, nous restons dans les ténèbres. Alors, messieurs, il advint entre nous une chose étrange. C'est-à-dire... non... il n'y avait là rien d'étrange ; c'est simplement comme tout ce qui arrive dans la vie. Je sortis de ma poche un rouleau de papiers. Il fit de même. Mais ses papiers, à lui, étaient des billets de banque...

– Des billets de banque ?

– Oui, et nous échangeâmes nos papiers.

– Je parie qu'il était un peu question de chantage dans cette affaire, dit un monsieur jeune, élégamment vêtu.

– Chantage ? chantage ? Ah ! monsieur, si, un jour, vous faites votre service dans une administration de l'État, vous verrez comme il vous sera loisible de chauffer vos mains au foyer

de la patrie. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants : aussi sommes-nous, tant que nous le pouvons, pendus à son sein nourricier.

Un rire général emplit la pièce.

– Croyez-moi, cependant, messieurs : je n'ai jamais accepté de pots-de-vin, s'écria le conteur en lançant un regard méfiant sur l'assistance.

Une nouvelle explosion de joie couvrit les paroles de Polzounkoff.

– Je vous assure, messieurs...

Il s'arrêta, regardant ses auditeurs. L'expression de sa figure était bizarre : sans doute l'idée lui venait-elle qu'il était encore le moins malhonnête parmi toute cette honnête compagnie... Néanmoins son visage resta grave jusqu'à ce que les rires se fussent apaisés.

– Ainsi, reprit Polzounkoff, je n'ai jamais accepté de pots-de-vin. Mais cette fois-ci, cependant, j'eus la faiblesse de prendre l'argent que me remit un homme habitué à cette manière de régler certaines histoires. J'avais entre les mains quelques petits papiers assez

compromettants pour Théodore Nikolaievitch.

– Vous voulez dire qu'il vous les a rachetés ?

– Parfaitement.

– Et combien vous a-t-il donné ?

– Il m'a donné... N'importe lequel d'entre vous, messieurs, aurait pour cette somme vendu sa conscience, et avec toutes ses variantes encore... si cette conscience avait pu valoir quelque monnaie, bien entendu... Et cependant, voyez-vous, j'eus à ce moment-là l'impression qu'on me versait de l'eau bouillante sur le crâne. Je vous assure que je ne savais plus exactement ce qui se passait en moi, je n'étais ni mort ni vif, mes jambes flageolaient, mes lèvres tremblaient ; j'avais bien envie de demander pardon, tellement je me sentais en faute, écrasé devant Théodore Nikolaievitch.

– Vous a-t-il pardonné, enfin ?

– Mais je n'ai pas demandé le pardon... Je dis simplement ce qui se passait en moi à cet instant. J'ai un cœur chaud, savez-vous. Je voyais qu'il me regardait.

« – Vous n’avez donc pas la crainte du Seigneur tout-puissant, Joseph Michaelovitch ? me dit mon chef...

« Que fallait-il faire en cette occurrence ? J’écartais les bras, par convenance, et, la tête sur l’épaule, j’articulai péniblement :

« – Pourquoi voulez-vous que je ne craigne pas le jugement de Dieu, Théodore Nikolaievitch ?

« Je répète que c’était par convenance, uniquement, et, en moi-même, je sentais l’envie de me cacher sous terre.

« – Après avoir été si longtemps l’ami de notre famille, un fils presque ! et qui sait encore ce que le destin nous réservait, Ossip Michaelovitch ! Et voilà que vous me menacez de dénonciation !... À qui se fier après cela ?...

« Et voilà qu’il recommence à me faire de la morale :

« – Non, dites-moi, après cela, ce que je dois penser des hommes, Ossip Michaelovitch ?

« Et moi aussi je me disais : « Que faut-il en

penser ? » Je sentais une étreinte à la gorge, ma voix tremblait et, connaissant ma faiblesse de caractère, je saisis vivement mon chapeau.

« – Voyons, où allez-vous, Ossip Michaelovitch ?... Est-il possible que vous me poursuiviez ainsi de votre haine ? que vous ai-je donc fait ?...

« – Théodore Nikolaievitch, Théodore Nikolaievitch !

« J'étais devenu mou comme du sucre fondu et le petit paquet de billets de banque était lourd à ma poche, lourd à ma conscience, et semblait crier : « Brigand que tu es ! Ingrat ! Maudit ! » On eût dit que ce mince rouleau pesait cinq pouds... (Ah ! s'il avait en réalité pesé cinq pouds !)

« – Je vois, dit Théodore Nikolaievitch, je constate votre repentir... Allons, ne pleure plus ! Allons, tu as péché et tu te repens. Allons ! Il se peut que je te remette dans le droit chemin... Peut-être même que mes pauvres pénates arriveront à réchauffer votre cœur, je ne dirai pas endurci, votre cœur égaré !...

« Me prenant par la main, messieurs, il me conduisit au sein de sa famille. Je sentais le froid me saisir ; je tremblais, en songeant à la figure que j'allais faire devant, car il faut vous dire, messieurs, qu'il s'agissait d'une affaire assez délicate.

– N'est-ce point là que se trouvait M^me^ Polzounkoff ? interrogea soudain un ironiste.

– Ou plutôt Marie Théodosievna. Cependant, il ne lui a pas été donné de porter le nom que vous avez bien voulu prononcer, cet honneur ne lui a pas été dévolu. Car, voyez-vous, Théodore Nikolaievitch avait raison de dire que j'étais considéré dans sa maison à l'égal d'un fils. Il en avait été ainsi six mois auparavant, au moment où Michel Maximovitch Dvigailoff était encore en vie. Mais la Volonté Suprême avait abrégé son séjour en ce monde sans qu'il eût eu le temps de faire un testament...

– Hou !...

– Parfaitement ! et moi, je suis resté avec un zéro en poche. Car le monsieur défunt était, je le savais (bien qu'on ne m'eût jamais laissé entrer

dans sa maison), le défunt, vous dis-je, était un homme très riche et me considérait, non sans quelque raison, comme son fils.

– Ah ! Ah !

– Oui, il en avait été ainsi, et cet événement malheureux pour moi fut cause que, dans la maison de Théodore Nikolaievitch, les nez s'allongèrent indéfiniment, et qu'on me tint rigueur à la suite de cette déconvenue.

« Je remarquais tout cela, je le constatais, m'efforçant de paraître indifférent, quand soudain, pour mon malheur (ou peut-être pour mon bien, qui sait ?), un officier de la remonte arriva dans notre ville. Un officier de la remonte a pour métier de courir sans cesse, un métier de cavalier, quoi, qui ne lui permet pas de séjourner ; et cependant, il s'incrusta si bien chez Théodore Nikolaievitch que j'en fus fort marri.

« Selon mon habitude, ce fut par des voies indirectes que j'abordai la question devant mon futur beau-père : « Et ci, et ça ? dis-je, et pourquoi voulez-vous, Théodore Nikolaievitch, me faire ainsi de la peine ? Pourtant je suis déjà

presque votre gendre. » C'est là, mes chers messieurs, qu'il me sortit une réponse ! C'était vraiment un poème en douze chants, et en vers. On l'aurait écouté la bouche béante d'enchantement ! On est là, l'oreille tendue comme un imbécile, cependant qu'il se défile comme une anguille ! Un talent, vous dis-je, un don !

« Alors, je commençai mes manœuvres auprès de la fille : je lui apportais des romances, des bonbons ; je m'efforçais de paraître amusant, je faisais des calembours, je poussais des soupirs, disant que mon cœur se consumait d'amour ! et des larmes, et des déclarations ! La bêtise de l'homme est vraiment infinie, vous en savez quelque chose. Je n'avais pas regardé mon acte de naissance et j'oubliais que j'avais trente ans déjà. On se moquait visiblement de moi.

« À la fin, la colère me saisissant à la gorge, je pris la résolution de ne pas remettre les pieds dans leur maison. Je pensais, me remémorant des faits, des racontars ; je réfléchis, et cette idée d'une dénonciation me vint à l'esprit. Une petite

lâcheté, quoi ! je l'avoue. Et cependant, il y en avait des précisions dans mon petit rapport, des preuves capitales même !

« Et ce rapport, échangé contre des billets, m'avait rapporté quinze cents roubles or.

– Mais c'était une véritable extorsion de fonds.

– Oui, si vous voulez. Mais comme je vous l'ai dit, c'est à un habitué du procédé que je faisais rendre gorge. Et, franchement, on ne peut, dans ce cas-là, considérer la chose comme un délit. Donc, je continue.

« Vous vous rappelez sans doute que Théodore Nikolaievitch m'avait entraîné au salon et que j'étais plus mort que vif. Toute la famille vint à ma rencontre avec des airs sinon fâchés, tout au moins pleins de tristesse... Tous paraissent abattus, et pourtant la gravité se peint sur leurs figures. Quelque chose de paternel : on dirait le retour de l'enfant prodigue. On me fait asseoir à la table de thé, et moi, messieurs, j'avais en moi comme le bouillonnement d'un samovar, cependant que mes pieds étaient glacés... Je me

sens tout petit, tout malheureux... La noble épouse de mon chef m'adresse la parole, me tutoyant : « On dirait que tu es maigri, pauvre garçon. – Oui, je ne suis pas bien portant, Marie Fominichna... » Ma voix tremblait, et, elle, la canaille, comme si elle avait attendu ce moment, me sortit cette remarque : « On voit que c'est la conscience qui n'est pas en ordre, cher Ossip Michaelovitch ! Les repas pris chez nous te pèsent sans doute sur le cœur ! Ce sont mes larmes de sang qui te tombent sur la conscience ! » C'est comme je vous le dis ! Elle racontait tout cela en versant du thé. Elle était si calme, si douce : on n'eût jamais dit qu'au marché elle savait crier plus fort que toutes les commères. Voilà comme elle était, notre chère conseillère.

« Et puis, pour mon malheur, c'est Marie Théodosievna, la fille, qui apparaît à son tour avec toute son innocence, un peu pâle et les yeux rougis. Et moi, imbécile, qui croyais être cause de ces larmes ! Plus tard, j'appris qu'elle avait en effet longuement pleuré, mais pour cette autre raison bien simple : l'officier de la remonte avait

pris ses jambes à son cou et ne donnait plus signe de vie ! Par la suite, les parents, ayant appris les dessous de l'affaire, avaient voulu étouffer cette histoire, bien que la famille menaçât de s'augmenter.

« Aussitôt que je l'aperçus, j'eus le désir de me cacher sous terre et, du regard, je cherchai mon chapeau, mais quelqu'un l'avait déjà caché ; j'aurais voulu me sauver tête nue, mais on avait pris la précaution de fermer la porte, et alors commencèrent des rires, des amitiés, des clignements d'yeux, qui finirent par me remettre un peu : ma bien-aimée, s'asseyant au piano, chanta mon air favori. « Allons, dit Théodore Nikolaievitch, tout est oublié, viens dans mes bras ! » Le cœur léger, je me précipitai vers lui et je pleurai dans son gilet. « Ô mon bienfaiteur, mon père ! » criai-je, et des larmes, des larmes brûlantes, coulaient le long de ma figure. Mon Dieu ! si vous aviez vu cette scène. Lui, pleurait ; sa femme aussi, et ma petite Marie, et tout le monde... Il y avait même une petite blonde, venue je ne sais d'où, qui pleurnichait aussi... De tous les coins, des gosses sortirent et se mirent à

piailler... Combien de larmes ! que d'attendrissements ! Un fils prodigue, je vous dis, ou bien un soldat qui revient de la guerre.

« Puis, ce fut une vraie réception : on apporta des gâteaux, on organisa des jeux de société. « Oh ! que j'ai mal ! disait-elle. – Qu'est-ce qui vous fait mal ? – Le cœur. » Elle rougit, la pauvrette. Le vieux et moi, nous bûmes du punch, et me voilà tout à fait à mon aise...

« Quand je retournai chez ma pauvre grand'mère, la tête me tournait. Je réveillai la vieille et, tout joyeux, je lui contai l'histoire de mon bonheur. « T'a-t-il donné de l'argent, le brigand ? – Oui, grand'mère, il m'en a donné. Le bonheur est à notre porte ! »

« Ce soir-là, assis sur mon lit, je songeai encore à toute cette joie nouvelle. « Demain, me dis-je, c'est le premier avril : quelle belle journée, et amusante ! » Je songeais, je songeais, et enfin une idée drôle me vint à l'esprit. Je me levai, j'allumai la bougie et, riant tout seul, je m'assis à mon bureau.

« Savez-vous, messieurs, ce que c'est qu'un

homme heureux ? Vous allez le voir. Ma joie fut cause que je me précipitai les yeux fermés dans le malheur. J'entrai de plain-pied dans la boue ! Quel sale caractère j'ai, pourtant ! On me dévalise de presque tout, et moi, de bon cœur, j'offre le reste ! Allons, prenez cela aussi ! Il me flanque une gifle, et moi je tends l'autre joue ; comme à un chien, il me tend un appât, et moi, de tout cœur, je me précipite pour embrasser tout le monde. Vous voyez, c'est comme maintenant : vous vous moquez de moi, vous chuchotez entre vous ; je le vois bien ; quand je vous aurai ouvert mon cœur, vous me ridiculiserez, et cependant, tout en le sachant, je vous en raconte ; pourtant personne ne m'y force, mais je vous prends comme mes frères, mes amis les meilleurs... Hé !... »

Le rire qui montait peu à peu avait fini par couvrir la voix du conteur qui semblait maintenant pris d'un véritable accès d'extase. Il s'arrêta, ses regards parcoururent l'assistance, et soudain, comme emporté par un ouragan, fit le geste de laisser tout aller à l'abandon et se mit à rire comme les autres, trouvant sans doute sa

situation bien drôle. Puis, il se remit à conter.

– J'eus de la peine à m'endormir cette nuit-là. Devinez ce que j'avais inventé, messieurs ? J'ai honte, maintenant, de l'avouer. Un peu ivre, j'avais écrit tout la nuit, et quelles bêtises !

« Le matin, je m'habillai, je frisai mes cheveux et, bien pommadé, vêtu d'un habit neuf, je m'en allai chez Théodore Nikolaievitch, mon papier à la main. Il me reçut lui-même et m'étreignit contre son gilet paternel. Mais moi, gravement, je reculai d'un pas. La situation m'amusait. « Non, dis-je, Théodore Nikolaievitch, lisez d'abord ceci. »

« Savez-vous ce qu'il y avait sur ce papier ? Je donnais ma démission. Ma signature figurait bel et bien au bas avec tous mes grades et mes titres : voyez ce que j'avais inventé. Je n'aurais jamais rien pu trouver de plus intelligent. C'est le premier avril, me disais-je, je vais faire semblant d'être toujours fâché, leur laisser entendre que je ne veux plus de leur fille, que l'argent est très bien dans ma poche et que, mon avenir étant assuré, je donne ma démission. Ne voulant plus

servir sous un tel chef, je passe dans un autre service et, de là, je ferai partir une nouvelle dénonciation. (Mon idée avait été de jouer le rôle d'un vil personnage.) Vous comprenez, messieurs : la veille, j'étais rentré dans leur cœur, et, à cause de cela, je voulais donner libre cours à ce que je regardais comme une plaisanterie familière, je voulais me moquer du cœur paternel de Théodore...

« Aussitôt qu'il eut pris connaissance du papier que je lui tendais, sa figure changea. « Qu'est-ce donc, Ossip Michaelovitch ? » demanda-t-il. Et moi, comme un imbécile : « Poisson d'avril ! Théodore Nikolaievitch. » J'étais absolument comme un gamin, vous dis-je : c'est comme si, caché derrière le fauteuil de la grand'mère, j'avais voulu l'effrayer en hurlant dans son oreille. Oui !... j'ai honte de raconter tout cela...

– Allons, allons, continuez !

Des voix s'élevaient de tous côtés.

– Cela en fit du bruit, messieurs. On criait que j'étais un espiègle, un gamin, que je leur avais

fait peur. C'était doux, mes amis, et si familier que j'en eus honte, me disant : « Comment peuvent-ils recevoir un pécheur pareil dans un lieu aussi sacré ! »

« – Oh ! mon cher ! s'écria soudain M^me^ la conseillère, m'en as-tu fait une peur ! j'en tremble encore ! J'ai couru vite voir Marie pour lui dire : « Regarde donc ce qu'il fait, ton Ossip ! » J'ai eu des remords de t'avoir reçu si mal hier soir. J'en étais toute navrée. »

« Je fus sur le point de tomber à genoux devant elle. Les larmes recommencèrent, et des embrassades, et des plaisanteries à n'en plus finir. Théodore Nikolaievitch, lui aussi, s'était mis de la partie, et voulut nous servir un poisson d'avril de sa façon : « Un oiseau d'or est arrivé avec un bec en diamant, et, dans ce bec, il tenait une lettre. » Il se moquait de moi. Tout le monde se mit à rire, et la joie était générale... Pff !... j'ai même honte de vous raconter cela !...

« Maintenant, messieurs, nous approchons de la fin. Nous avions ainsi vécu une journée, deux... une semaine ; j'étais considéré comme un fiancé

en titre. On commanda les alliances, on allait fixer le jour du mariage, mais on ne voulait pas publier les bans tout de suite, car on attendait un inspecteur qui devait venir de Pétersbourg. Comme ce fonctionnaire retardait mon bonheur, je l'attendais avec une impatience fébrile. « Ah ! si on pouvait s'en débarrasser au plus vite ! » me disais-je.

« Profitant de ce désarroi, Nikolaievitch m'avait mis toutes ses affaires sur les bras : comptes, rapports, vérifications des livres, additions. Le désordre dans la comptabilité était terrible. Partout des erreurs et des trous. Allons, travaillons un peu pour notre beau-père ! Celui-ci semblait souffrant et, chaque jour, sa santé paraissait plus précaire. Quand à moi, je devins sec comme une allumette, tant je travaillais sans prendre un moment de repos.

« Enfin, tout fut terminé à temps et, le jour fatal, je vis soudain arriver chez moi un messager. « Venez vite, me dit-il, Théodore Nikolaievitch est au plus mal. » Je cours, j'arrive et je vois mon Théodore Nikolaievitch tout

entouré de linges, des pansements vinaigrés sur la tête, poussant des « ah ! » et des « oh ! »

« – Ô mon cher ! qu'allons-nous devenir, me dit-il. Je vais mourir et à qui laisserai-je toute ma famille, tous mes petits enfants ?

« La femme était là avec les enfants, Marie était en pleurs. Moi aussi, à leur vue, je versai des larmes. Il les fit sortir alors, me dit de fermer la porte, et nous restâmes tous les deux en tête à tête.

« – J'ai une prière à te faire, me dit-il.

« – Que désirez-vous ?

« – Voilà, mon cher enfant. Sur mon lit de mort, j'ai un aveu à te faire : il manque de l'argent à la caisse, et déjà j'y ai mis du mien. Je suis très peiné de penser que des gens malveillants te disent du mal de moi... On t'avait trompé, vois-tu, et, depuis ce temps-là, le malheur a blanchi ma tête. L'inspecteur va arriver et ce pauvre Matvieieff a sept mille roubles en moins. C'est à moi qu'on va demander de rendre des comptes, car que peut-on trouver chez

Matvieieff ? Il est déjà assez malheureux sans cela, et on ne peut pas en toute justice... J'aime mieux qu'on me rende seul responsable.

« – Mon Dieu ! pensais-je, quelle belle âme !

« – Je ne veux pas prendre de l'argent de ma fille, car sa dot est sacrée. J'ai bien quelque argent à moi, mais il est placé, et comment faire pour réaliser au plus vite ?...

« Je ne pus me retenir davantage et me voilà à genoux devant lui.

« – Ô mon bienfaiteur ! criai-je, je vous ai méconnu, je vous ai mésestimé. Des malveillants m'ont inspiré d'écrire cette maudite dénonciation. Pardonnez-moi, et reprenez votre argent !

« Il me regardait, les larmes aux yeux.

« – C'est cela que j'attendais de toi, mon fils. C'est comme cela que je veux te connaître. Je t'avais pardonné naguère en voyant les larmes de ma fille, maintenant c'est mon cœur tout entier qui t'absout. Tu as cicatrisé les blessures de mon âme et je te bénis pour l'éternité !

« Il m'avait béni, messieurs. Et moi, je

m’empressai de courir à la maison pour lui rapporter la somme.

« – Prenez, mon père, il n’y manque que cinquante roubles que j’ai employés pour mes besoins.

« – Cela ne fait rien, me dit-il. Écris donc une demande antidatée, sollicitant une avance de cinquante roubles sur tes appointements. Ainsi, je ferai le nécessaire devant les supérieurs, je leur dirai que je t’avais avancé cet argent.

« Qu’en pensez-vous, messieurs ?... Cette demande, je l’ai bien écrite.

– Alors, comment tout cela a-t-il fini ? demanda quelqu’un.

– Cela s’était terminé par la remise de ce malheureux papier. Le lendemain, je reçois un avis avec un cachet officiel, je regarde : c’était ma démission ! On m’y disait de préparer mes comptes, de les rendre, et de m’en aller où je voudrais.

– Comment ?

– Et moi aussi, je criai comme vous :

Comment ? Les oreilles me tintaient, mon cœur tressaillait et aussitôt je courus chez Théodore Nikolaievitch. La conversation s'engagea immédiatement.

« – Qu'est-ce que tout cela ? demandai-je.

« – Que voulez-vous dire ?

« – Mais ma démission.

« – Quelle démission ?

« – La voilà !

« – Mais oui... en effet... c'est une démission.

« – Mais je ne l'ai jamais demandée.

« – Comment ! mais vous l'avez pourtant signée du premier avril !

« Imbécile ! je lui avais laissé le papier.

« – Théodore Nikolaievitch ! est-ce bien vous que mes yeux regardent en ce moment ?

« – Moi ? parfaitement ! et puis après ? Je regrette beaucoup, monsieur, que le désir vous soit venu d'abandonner si vite le service. Un jeune homme devrait vouloir servir, mais vous, monsieur, votre cerveau est ouvert à tous les

vents. Soyez rassuré en ce qui concerne le certificat. Je vous en ferai un bon : vous avez fait tout ce qu'il faut pour le mériter.

« – Mais, c'est une plaisanterie, Théodore Nikolaievitch, et si je vous ai donné ce papier, c'était par jeu, pour vous faire rire.

« – Ah ! c'était une plaisanterie ? Et depuis quand peut-on plaisanter avec les choses du service ? Sachez, monsieur, que des plaisanteries pareilles vous mèneront un de ces jours en Sibérie. En attendant, au revoir, monsieur. Je n'ai plus le temps de causer avec vous : l'inspecteur est arrivé, les devoirs du service avant tout ; et, si vous aimez à faire des plaisanteries, moi, j'ai des affaires sérieuses. Je vous le répète, vous pouvez compter sur un bon certificat... Ah ! il faut que j'ajoute que je viens d'acheter une maison. Nous allons l'aménager un de ces jours, et je compte bien ne pas vous voir à la pendaison de la crémaillère. Bon voyage, monsieur !

« Je courus chez moi. J'arrivai près de ma grand'mère en criant : « Nous sommes perdus ! grand'mère. » Elle se mit à hurler, sans savoir, et,

dans le même temps, nous voyons le serviteur de Théodore Nikolaievitch qui arrive, porteur d'une cage où sautillait un étourneau : c'était moi qui en avais fait cadeau à ma fiancée. On me renvoyait le tout avec ce billet : *Poisson d'avril*.

– Qu'y a-t-il eu par la suite ?

– Par la suite, que voulez-vous qu'il y ait eu ?... Je rencontrai un jour Théodore Nikolaievitch, et j'étais tout disposé à lui lancer ses vérités à la figure et à lui reprocher sa lâcheté.

– Et alors ?

– Je n'ai pas pu y arriver !

1848.

L’arbre de Noël et le mariage

Traduit du russe par
E. Halperine-Kaminsky

Édition de référence :
Paris, Société Française d’Éditions, Nelson.

Ces jours-ci, j’ai vu un mariage... ou plutôt non ; je vous parlerai de l’arbre de Noël. La cérémonie que je viens de voir était splendide : elle m’a beaucoup plu, mais l’autre fête avait été bien plus intéressante encore ; et vous verrez pourquoi ce mariage m’a rappelé l’arbre de Noël.

Donc, il y a de cela cinq ans environ, j’assistais à une fête donnée à l’occasion de Noël. Le personnage qui m’avait invité était un homme d’affaires important, disposant de capitaux, de protections et de relations. De sorte que cette réunion de bambins n’était, au fond, qu’un prétexte choisi par les parents afin de discuter des questions d’intérêts comme par hasard et de façon inattendue.

Comme je suis étranger aux affaires, j’avais passé ma soirée un peu à l’écart de ces débats, m’occupant surtout à regarder et observer.

Aussi ne fus-je pas long à remarquer un autre invité qui, tout comme moi, semblait être tombé

au milieu de cette fête d'une manière assez intempestive. C'était un individu de haute taille, maigre, très sérieux et vêtu avec élégance. Il paraissait cependant loin de toute joie, car aussitôt qu'il se fût retiré dans un coin, sa bouche cessa de sourire tandis que ses sourcils noirs et fournis se fronçaient d'une façon inquiétante.

On voyait qu'en dehors de l'hôte il ne connaissait personne dans la salle et que, tout en s'ennuyant, il avait décidé de jouer jusqu'au bout son rôle d'homme heureux.

J'appris plus tard que c'était un provincial qu'une grosse affaire avait appelé dans la capitale. Comme il était porteur d'une lettre de recommandation pour notre hôte, celui-ci le protégeait, sans aucune espèce d'exagération, et, par politesse, l'avait invité à sa soirée enfantine.

On ne jouait pas aux cartes, on ne lui avait pas offert de cigares et personne ne lui ayant parlé, – on avait peut-être reconnu l'oiseau à son plumage, – mon homme était obligé, pour se donner une contenance, de lisser sans cesse ses favoris, d'ailleurs vraiment beaux. Mais il le

faisait avec tant d'application qu'on aurait pu croire que les favoris étaient venus au monde d'abord et qu'ensuite on avait désigné ce monsieur pour les lisser.

En dehors de ce personnage, qui prenait ainsi part à la joie familiale du brasseur d'affaires, père de cinq beaux petits garçons bien nourris, mon attention se fixa sur un autre monsieur d'un genre totalement différent.

*

C'était un dignitaire et on l'appelait Julian Mastakovitch. Ainsi qu'on pouvait le constater de prime abord, on le traitait en invité de marque : il se trouvait être vis-à-vis de l'hôte, dans les mêmes rapports que celui-ci avec l'homme aux favoris.

Les maîtres de la maison ne cessaient de l'accabler de mille et mille prévenances. On le soignait, on le faisait boire et on amenait vers lui nombre de gens pour les lui présenter. Je

remarquai même que l'hôte eut des larmes aux yeux lorsque, à la fin de la soirée, Julian Mastakovitch daigna émettre l'affirmation qu'il n'avait, depuis longtemps, passé de moments aussi agréables.

Il me faut avouer la peur que je ressentis de me trouver face à face avec un personnage aussi important. Aussi, après avoir admiré les enfants, je me retirai dans un petit salon et je me réfugiai derrière un massif de plantes, qui occupait près de la moitié de la pièce.

Les enfants qui semblaient n'attacher aucune importance aux recommandations de leurs gouvernantes, ne voulaient certes en rien ressembler aux grandes personnes. Ils me parurent être très gentils ; en quelques minutes, à peine, ils dépouillèrent tout l'arbre de ses bonbons et ses friandises. Puis ils s'employèrent activement à démolir les jouets, avant même d'apprendre à qui chacun de ceux-ci était destiné.

Un petit garçon aux cheveux bouclés et aux yeux noirs me parut particulièrement agréable : décidé à tout prix à me tuer avec son fusil de

bois, il me poursuivit jusqu'à ma cachette. Mais, celle qui attirait le plus mon attention fut sa sœur, âgée de onze ans, belle comme un amour, silencieuse et pâle avec de grands yeux rêveurs. Elle avait sans doute été offensée par quelque bambin, car s'étant réfugiée dans le petit salon où je me trouvais, elle s'y cantonna dans un coin pour s'occuper de sa poupée. J'avais entendu des invités désigner un riche négociant comme étant son père ; un autre prétendait qu'elle aurait bien trois cent mille roubles de dot. Comme je regardais le groupe qui s'intéressait particulièrement à ce dernier renseignement, mon regard tomba sur Julian Mastakovitch. Celui-ci, les mains derrière le dos et la tête penchée sur le côté, écoutait attentivement le bavardage de ces messieurs.

Plus tard, je ne pus qu'admirer la sagesse des hôtes en ce qui concerne la distribution des cadeaux aux enfants. La fillette qui, déjà, avait trois cent mille roubles de dot, reçut la plus belle poupée de la collection et ainsi de suite : la valeur du jouet diminuant en proportion de la moindre importance pécuniaire des parents. Enfin le

dernier des heureux fut un petit gamin de dix ans, maigre, roussâtre, la figure couverte de taches de son : il reçut un petit livre de rien du tout, dont le texte parlait de la grandeur de la nature, de larmes, de tendresse, etc., et qui ne renfermait pas même la moindre image.

Je ne fus pas long à apprendre que le petit était fils de l'institutrice des enfants de mon hôte, pauvre veuve qui n'avait que ce garçonnet craintif et hébété.

Il était vêtu d'une malheureuse petite blouse de nankin et, quand il eut pris possession de son cadeau, il erra longuement autour des autres jouets ; on voyait son envie de s'amuser avec les autres enfants, mais il n'osait le faire, se rendant sans doute compte de sa situation inférieure.

J'aime beaucoup observer les enfants et je trouve que ce qu'il y a de plus curieux en eux ce sont justement ces premières manifestations de leur vie indépendante. Je remarquai donc que le petit garçon roussâtre, enthousiasmé par la vue des jouets destinés aux autres enfants et particulièrement par le théâtre où il voulait peut-

être jouer un rôle, était parfaitement décidé à accomplir quelques petites platitudes. Souriant, interpellant les autres enfants, il donna sa pomme à un petit gros qui portait déjà un mouchoir rempli de friandises. Plus tard il ne se refusa même pas de servir de monture à l'un de ses camarades à seule fin de ne pas se voir éloigné du théâtre. Mais malgré toutes ces concessions, il reçut bientôt une tripotée d'un garçon plus grand que lui. Cependant n'osant point pleurer, car sa mère, l'institutrice, arrivait et lui ordonnait de ne pas empêcher les enfants de jouer. Après une longue pose dans la porte, il rejoignit la petite fille qui, très bonne sans doute, ne le chassa point et tous deux s'appliquèrent activement à vêtir la belle poupée.

*

Cantonné depuis une demi-heure dans mon réduit, derrière le massif de plantes, j'étais occupé à écouter la conversation du petit garçon et de la fillette à trois cent mille roubles de dot,

quand, soudain, je vis entrer Julian Mastakovitch. Celui-ci, profitant de la bataille qui venait d'éclater entre les enfants dans le grand salon, s'était, lui aussi, réfugié dans le petit. Je venais de l'apercevoir causant longuement avec le papa du futur riche parti et il restait songeur, ayant l'air de compter sur ses doigts.

– Trois cents... trois cents, murmurait-il. Onze... douze... treize... etc.... Seize ! cela fait cinq ans. Admettons quatre du cent... cinq fois douze cela ferait soixante... de ces soixante, admettons que dans cinq ans tout cela fasse quatre cent mille, oui... mais cette canaille ne prête certainement pas à quatre du cent ! Huit et même dix, s'il vous plaît ! Donc, cinq cent mille au bas mot... le restant en chiffons.

Ayant terminé ses comptes, le dignitaire se moucha et voulut déjà quitter la pièce quand soudain son regard tomba sur la petite fille. J'étais sans doute bien dissimulé par les plantes car il ne me vit point, mais je vis aussitôt une singulière agitation se peindre sur ses traits. Était-ce le calcul qui agissait ou bien autre chose ?

mais il se frotta les mains avec satisfaction et au moment où il lançait un regard décisif sur la future fiancée, son agitation grandit encore.

Avant de se diriger vers l'endroit où se trouvaient les deux enfants, il inspecta les alentours d'un rapide coup d'œil. Puis, marchant sur la pointe des pieds, comme s'il s'était senti en faute, Julian Mastakovitch s'approcha du petit couple. Un sourire doucereux fleurissant sa figure ronde, il se baissa pour déposer un tendre baiser sur la tête de la fillette.

Celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette attaque brusquée, poussa un cri de surprise.

– Et que faites-vous donc ici, charmante enfant ? chuchota-t-il.

Tout en se retournant encore une fois il tapota la joue de l'enfant.

– Nous jouons...

Julian Mastakovitch lança au garçonnet un coup d'œil dépourvu d'aménité.

– Avec lui ?

Puis s'adressant au petit chevalier servant :

– Tu devrais aller au salon, mon petit, dit-il d'un ton sévère.

Voyant que, silencieux, le garçonnet ne le quittait pas des yeux, de guerre lasse, Julian Mastakovitch inspecta à nouveau les alentours et s'inclinant vers la petite fille :

– C'est une poupée que vous avez là, n'est-ce pas, chère petite enfant ?

– Une poupée, répondit la fillette qui, visiblement se sentait mal à son aise.

– Et savez-vous, chère enfant, avec quoi est faite votre poupée ?

– Non, je ne sais pas, répondit-elle la tête baissée.

– Avec des chiffons, petite chérie...

Ici, Julian Mastakovitch lança de nouveau au petit garçon un dur regard.

– Tu devrais aller voir tes camarades, dit-il.

Les deux enfants se serrèrent l'un contre l'autre : ils ne voulaient certes pas se séparer.

– Et savez-vous pourquoi on vous a fait

cadeau de cette poupée ? questionna Julian Mastakovitch d'une voix plus basse.

– Je ne sais pas.

– C'est parce que vous êtes une enfant très gentille.

Ce disant, le dignitaire, dont l'émoi n'était plus à dissimuler, regarda tout autour de lui et, baissant de plus en plus la voix qui maintenant tremblait :

– M'aimerez-vous, chère petite fille, si je viens rendre visite à vos parents ?

Julian Mastakovitch voulut encore une fois embrasser la fillette, mais le petit garçon roussâtre, voyant que celle-ci était sur le point de pleurer, la prit par le bras et se mit lui-même à sangloter comme par compassion.

Mon personnage devint rouge de colère.

– Va-t'en d'ici, garnement, cria-t-il. Va-t'en rejoindre tes camarades.

– Non, il ne faut pas qu'il s'en aille ! Partez vous-même, s'écria la petite à travers ses larmes. Laissez-le, laissez-le.

*

Un bruit à la porte l'ayant fait tressaillir, Julian Mastakovitch se redressa, mais, plus effrayé encore que lui, le petit garçon cherchait déjà à gagner la porte. Il s'en allait doucement, en frôlant les murs. Pour ne pas éveiller de soupçons le dignitaire jugea bon de quitter, lui aussi, le petit salon. Il était rouge comme une écrevisse et s'étant, en passant, regardé dans la glace, il parut tout confus. Avait-il honte de sa précipitation ? Il se pouvait que, le calcul sur les doigts l'ayant séduit, il eût agi comme un gamin en voulant aborder l'objet de ses rêves qui ne pouvaient devenir réalité que dans cinq ans seulement.

Je suivis l'homme respectable dans la salle à manger où je vis un spectacle étrange : pourpre de colère, Julian Mastakovitch cherchait à effrayer le garçonnet, qui ne savait plus où se cacher.

– Que fais-tu ici, garnement ? Va-t-en, va-t'en,

indigne, tu voles des fruits ? Va-t'en, va-t'en, miteux, va-t'en, je te dis !

Terrorisé, le petit se décida à une action désespérée : il tenta de se dissimuler sous la table. Mais son persécuteur ayant sorti de sa poche un long mouchoir de batiste, le secouait sous la table en essayant d'atteindre le délinquant.

Il nous faut remarquer ici que Julian Mastakovitch était un homme bien nourri, tout rouge de figure, petit, avec un ventre rond sur des cuisses très grasses.

Transpirant, suffoquant, il se démenait sans résultat. Enfin, possédé par un sentiment de colère et – qui sait ? – de jalousie peut-être, il était devenu autant dire enragé.

N'en pouvant plus, j'éclatai d'un rire homérique. C'est alors que Julian Mastakovitch, qui venait seulement de m'apercevoir, se sentit visiblement très gêné, malgré sa dignité, d'autant plus que l'hôte apparaissait dans la porte d'en face. Le gamin, sorti de dessous la table, essuyait ses genoux. Quant à Julian Mastakovitch il s'empressait de porter à son nez le mouchoir qu'il

tenait par un coin.

Étonné de nous avoir rencontrés tous les trois dans une situation aussi étrange, l'amphitryon nous regarda d'un œil inquiet ; mais aussitôt en homme qui connaît la vie, il profita de l'occasion qui le rapprochait du dignitaire.

– Et voici le petit garçonnet, dit-il en désignant le petit rouquin ; c'est de lui que j'ai eu l'honneur de vous entretenir...

– Ah, ah ! fit Julian Mastakovitch, qui n'était pas encore revenu de son émotion.

– C'est le fils de notre institutrice, continua l'autre, en employant un ton de solliciteur, pauvre veuve d'un fonctionnaire honnête ; et voilà pourquoi... Julian Mastakovitch, s'il était en votre pouvoir...

– Ah !... non, non, interrompit vivement le petit homme rond ; non, non, excusez-moi, Philippe Alexiéiévitch, c'est impossible. Je me suis déjà renseigné. Il n'y a pas de place, et s'il y en avait une, il y a déjà dix candidats ayant plus de droits que lui. Très navré, très navré...

– C’est dommage, dit l’hôte. C’est un petit garçon très gentil, silencieux, obéissant...

– Un petit polisson, je crois, répondit Julian Mastakovitch la bouche tordue dans un rictus mauvais ; va-t’en, qu’est-ce que tu as à rester là ? Va-t’en retrouver tes camarades.

Ne pouvant plus se retenir, le dignitaire me lança un coup d’œil inquiet.

Quant à moi, sentant qu’il m’était impossible de paraître indifférent, j’éclatai de rire dans la figure de l’homme rondelet, ce que voyant celui-ci se retourna pour demander à l’hôte quel était cet étrange jeune homme.

Ils murmurèrent quelques mots entre eux et sortirent.

À mon tour, je retournai au salon. Le grand homme, flanqué de l’hôte et de l’hôtesse, entouré des pères et des mères de famille, parlait avec emphase à une dame devant laquelle on l’avait amené. Celle-ci tenait par la main la petite fille avec qui, dix minutes auparavant, Julian Mastakovitch avait eu la scène décrite ci-dessus.

Maintenant il se répandait en compliments sur la beauté, les talents et la bonne éducation de l'enfant. La mère écoutait tout cela les larmes aux yeux. Je vis aussi que les lèvres du père tremblaient dans un sourire ému, tandis que notre amphitryon ne pouvait pas cacher la joie que lui causaient ces épanchements. Les invités eux-mêmes se joignaient à cet enthousiasme et les jeux des enfants avaient cessé pour ne pas déranger la conversation. Jusqu'à l'air de la salle qui paraissait saturé de respect.

J'entendis que la mère de l'enfant, émue jusqu'au fond de l'âme par les compliments qui lui avaient été prodigués, invitait en termes choisis le grand homme à bien vouloir honorer leur maison de sa précieuse amitié. Julian Mastakovitch répondit avec une émotion sincère et les invités se répandirent aussitôt en d'infinis éloges de l'hôte, de l'hôtesse, du négociant, de sa femme, de leur petite fille et surtout de Julian Mastakovitch.

– Ce monsieur est-il marié ? demandai-je aussitôt à l'un des convives qui se trouvait le plus

près de Julian Mastakovitch.

L'homme rondelet qui avait sans doute entendu ma question, me mesura d'un regard mauvais.

– Non, répondit mon voisin, très vexé de cette question qu'il estimait indélicate, et que j'avais lancée avec intention.

*

Or, il y a quelques jours, je passais devant l'église, quand mon attention fut attirée par un grand rassemblement de voitures. Une foule stationnait sur la place. On parlait d'un grand mariage. La journée était sombre, la neige tombait imperceptiblement. Pris de curiosité je pénétrai dans le temple et du regard je recherchai le fiancé : c'était un petit homme rond, bien nourri, pourvu d'un ventre proéminent et portant de nombreuses décorations. Il courait, se démenait, donnait des ordres. Enfin, un murmure s'éleva parmi l'assistance : on venait d'introduire

la fiancée.

Jouant des coudes, je pris place au premier rang et mon regard tomba sur une beauté splendide, à l'aurore de son printemps. Elle était cependant pâle et triste. Son regard distrait errait sur l'entourage et il me sembla que ses yeux étaient rouges de pleurs. La pureté antique de ses traits donnait à sa beauté un aspect indiciblement solennel. Mais perçant à travers cette sévérité et cette tristesse, quelque chose d'enfantin et d'infiniment naïf semblait demander grâce.

Ce regard ayant réveillé en moi des souvenirs imprécis, je me promettais déjà de rechercher qui était le fiancé, quand soudain je reconnus en celui-ci le brave Julian Mastakovitch que je n'avais pas revu depuis cinq ans. Puis mon regard retourna vers la jeune fille et...

Mon Dieu !... sans chercher à voir davantage je me précipitai vers la sortie, poursuivi par le vague murmure de la foule entassée.

– La fiancée a bien cinq cent mille roubles de dot... sans compter les chiffons !... entendis-je.

Une fois dans la rue je songeai :

– Le calcul avait été juste !...

1848.

Krotkaïa[1]

Récit fantastique

Traduit par P. Halpérine.

[1] Krotkaïa, la douce, la benine. Cette œuvre a été publiée dans *Le Journal d'un écrivain* dont Th. Dostoïewski était l'unique rédacteur. En quelques lignes qui précèdent la partie de l'avant-propos que nous traduisons, Dostoïewski s'excuse auprès de ses lecteurs de remplir un numéro entier avec ce récit au lieu et place de la matière ordinaire de sa revue. Il ajoute que l'idée de Krotkaïa l'a singulièrement hanté et qu'il a passé tout le mois à l'écrire.

... Et maintenant quelques mots sur ce récit.

Je l'ai qualifié de *fantastique* mais je le considère comme réel, au plus haut degré. La forme seule est en effet fantastique et il me semble nécessaire d'expliquer d'abord pourquoi.

Ce n'est point un conte ; ce ne sont point non plus de simples notes. Imaginez un mari en présence du cadavre de sa femme étendu sur une table. C'est quelques heures après le suicide de cette femme, qui s'est jetée par la fenêtre. Le mari est dans un trouble extrême et n'a pu encore rassembler ses pensées. Il marche à travers l'appartement et s'efforce d'élucider cet événement, « de concentrer ses pensées sur un point unique ». De plus c'est un hypocondriaque incurable, de ceux qui pensent à haute voix. Aussi se parle-t-il, se raconte-t-il à lui-même l'affaire et tâche-t-il de se l'expliquer. Malgré le semblant d'esprit de suite de ses paroles, il se contredit souvent, dans la logique et dans les sentiments. Et il se justifie, et il accuse sa

femme ; il se perd dans des explications accessoires où l'on sent les rudesses de la pensée et du cœur, en même temps qu'un sentiment profond. Peu à peu le fait *s'éclaircit* effectivement pour lui et il réussit « à concentrer ses pensées sur un point unique ». La série des souvenirs qu'il provoque finit par l'amener inéluctablement à la *vérité* : cette vérité élève son esprit et son cœur. À la fin le ton même du récit s'éloigne du désordre du commencement. La vérité apparaît au malheureux claire et précise, du moins à ses yeux.

Voilà le thème. La durée de ce récit intermittent et embrouillé est, on le comprend, de plusieurs heures : il s'adresse tantôt à lui-même, tantôt à quelque auditeur invisible, ou à un juge. C'est ainsi d'ailleurs que les choses se passent réellement. Si un sténographe avait pu entendre cet homme et noter tout ce qu'il aurait dit, le récit serait peut-être plus inégal, moins travaillé que chez moi, mais, à ce qu'il me semble, l'ordre psychologique pourrait rester le même. C'est donc la supposition de notes sténographiques, mises ensuite par moi en ordre, que je considère

dans ce conte comme fantastique. Dans une certaine mesure cette manière de procéder n'est point nouvelle en art : Victor Hugo, par exemple, dans son chef-d'œuvre *Le dernier jour d'un condamné*, a employé une méthode presque identique : quoiqu'il n'ait pas introduit un sténographe, il a admis une impossibilité plus grande encore en supposant au condamné à mort le loisir d'écrire les impressions de son dernier jour, et même celles de sa dernière heure, et plus encore celles de sa dernière minute. Mais si Victor Hugo n'avait pas préétabli cette supposition fantaisiste, cette œuvre qui est la plus réaliste, la plus vraie de toutes celles qu'il a données, n'existerait pas.

I

... Maintenant qu'elle est ici, cela va encore : je m'approche et je la regarde à chaque instant ; mais demain ? on me la prendra, que ferai-je alors tout seul ? Elle est à présent dans cette

chambre, étendue sur ces deux tables ; demain la bière sera prête, une bière blanche... ; blanche... en gros de Naples... du reste il ne s'agit pas de cela... Je marche, je marche toujours... je veux comprendre. Voilà déjà six heures que je le veux et je ne puis parvenir à concentrer mes pensées sur un seul point. Mais c'est que je marche toujours, je marche, je marche... Voilà comment c'est arrivé, procédons par ordre : Messieurs, je ne suis pas un romancier, vous le voyez, mais qu'est-ce que cela fait ? je vais tout raconter, comme je le comprends. Oh oui ! je comprends tout, trop bien, et c'est là mon malheur ?

Voilà... si vous voulez savoir, c'est-à-dire si je commence par le commencement, elle venait tout simplement engager chez moi des effets pour publier dans le *Golos*[1] un avis par lequel elle faisait savoir qu'une gouvernante cherchant une place consentirait à s'expatrier, ou à donner des leçons à domicile etc., etc. C'était tout-à-fait au commencement, je ne la remarquai pas, elle

[1] Le *Golos* (la Voix) journal qui paraissait à Saint-Pétersbourg.

venait comme les autres et tout allait pour elle comme pour les autres. Puis je commençai à la distinguer. Elle était mince, blonde, d'une taille au-dessus de la moyenne. Avec moi elle paraissait gênée, comme honteuse ; je pense qu'elle devait être ainsi avec toutes les personnes qu'elle ne connaissait pas ; elle ne s'occupait certainement pas de moi ; elle devait voir en moi non point l'homme, mais l'usurier. Aussitôt l'argent reçu, elle s'en allait. Et toujours silencieuse. Les autres discutent, supplient, marchandent pour recevoir plus ; elle, non,... ce qu'on lui donnait... Il me semble que je m'embrouille... Ah oui ; ce sont ses gages qui éveillèrent mon attention tout d'abord : des boucles d'oreille en argent doré, un méchant petit médaillon : tout cela ne valait pas vingt kopecks. Elle le savait bien, mais on voyait à son air combien ces objets lui étaient précieux, et en effet c'était tout l'héritage paternel et maternel, je l'ai su après. Une seule fois je me suis permis de sourire en voyant ce qu'elle apportait. C'est-à-dire... voyez-vous, je ne fais jamais cela, j'ai avec mon public des manières de gentilhomme : peu

de paroles, poli, sévère « sévère, sévère et encore sévère ». Mais une fois elle avait osé apporter *le reste* (c'est littéralement comme je vous le dis) le reste d'une camisole en peau de lièvre – je ne pus me contenir et je me laissai aller à lâcher une plaisanterie... Mon petit père, quelle rougeur ! ses yeux sont bleus, grands, pensifs, quel feu ils jetèrent ! Et pas un mot : elle prit sa guenille et sortit. C'est alors surtout que je la remarquai et je me mis à rêver un peu de ce côté... c'est-à-dire précisément, d'une manière particulière... Oui, je me rappelle encore une impression..., c'est-à-dire, si vous voulez, l'impression principale, la synthèse de tout : elle était terriblement jeune, si jeune, qu'on ne lui aurait pas donné plus de quatorze ans. Cependant elle avait alors seize ans moins trois mois. Au reste ce n'est pas cela que je voulais dire, ce n'est pas là qu'est la synthèse.

Elle revint le lendemain.

J'ai su depuis qu'elle était allée porter cette camisole chez Dobronravoff et chez Mozer, mais ils n'acceptent que de l'or, ils n'ont pas même voulu lui répondre. Moi, une fois, je lui ai pris un

camée qui ne valait presque rien et, en y réfléchissant ensuite, j'ai été étonné d'avoir fait cela : je ne prends aussi que des objets d'or et d'argent et, à elle, j'ai pris un camée ? Pourquoi ? Ce fut ma seconde pensée ayant trait à elle, je me le rappelle.

La fois suivante, c'est-à-dire en revenant de chez Mozer, elle m'apporta un porte-cigare d'ambre, un bibelot comme-ci comme-ça, pour un amateur, mais qui pour moi ne valait rien, car chez nous il n'y a que l'or. Comme elle venait après l'échauffourée de la veille, je la reçus sévèrement.

Ma sévérité consiste à accueillir froidement les gens. Pourtant en lui remettant deux roubles, je ne me retins pas de lui dire d'un ton irrité : « c'est seulement *pour vous* ; Mozer ne vous prendra pas ces choses-là. » Et, je soulignais surtout les mots *pour vous*, précisément *dans un certain sens*. J'étais méchant. En entendant ce *pour vous*, elle rougit de nouveau, mais elle ne dit rien, elle ne jeta pas l'argent, elle l'emporta. – C'est que la misère ! Et comme elle rougit ! Je

compris que je l'avais blessée. Et quant elle sortit, je me demandai tout à coup : « ce triomphe sur elle, vaut-il bien deux roubles ? » Hé, hé, hé ! Je me le rappelle, c'est justement cette question que je me posai : « Cela vaut-il deux roubles ? cela les vaut-il ? » Et tout en riant, je résolus la question dans le sens affirmatif. J'étais très gai alors. Mais je n'agissais pas à ce moment par suite d'un sentiment mauvais ; je le faisais exprès, avec intention ; je voulais l'éprouver, car quelques nouvelles pensées à son sujet surgirent inopinément dans mon cerveau. Ce fut la troisième fois qu'il me vint à propos d'elle des pensées *particulières*.

... Eh bien, c'est à partir de cet instant-là que ça a commencé. J'ai pris aussitôt des renseignements sur sa vie, sur sa situation et j'attendis impatiemment sa visite.

J'avais le pressentiment qu'elle reviendrait bientôt. En effet elle reparut et je lui parlai alors avec politesse et amabilité. J'ai été bien élevé et j'ai des formes... Hum... J'ai compris à cette époque qu'elle était bonne et douce. Les bons et

les doux ne résistent pas longtemps, et, quoiqu'ils n'ouvrent pas volontiers leur cœur devant vous, il leur est impossible d'éviter une conversation. Ils sont sobres de réponses, mais ils répondent quand même, et plus vous allez, plus vous obtenez, si vous ne vous fatiguez pas. Mais on comprend que cette fois-là elle ne m'a rien donné à entendre. C'est après que j'ai su l'histoire du *Golos* et tout le reste. À cette époque elle s'annonçait de toutes ses forces dans les journaux : d'abord, cela va sans dire, c'était avec faste : « une gouvernante... partirait aussi en province ; envoyer les conditions sous enveloppe », puis : « consentirait à tout ; donnerait des leçons, ou serait demoiselle de compagnie ; gérerait un intérieur, soignerait une malade, ferait des travaux de couture, etc., etc. » Enfin tout ce qui est usité en pareil cas. Elle ne demandait pas tout cela à la fois, mais chaque nouvel avis accentuait la note et, à la fin, désespérée, elle ne sollicitait plus que du « travail pour du pain ». Non, elle ne trouva pas de place.

Je me décide alors à l'éprouver une dernière fois : je prends tout à coup le *Golos* du jour et je lui montre une annonce : « Une jeune personne,

orpheline de père et de mère, cherche une place de gouvernante auprès de petits enfants, *de préférence chez un veuf âgé. Peut aider dans le ménage* ».

– Vous voyez, c'est une annonce de ce matin, et, ce soir, la personne trouvera certainement une place. Voilà comment il faut faire des annonces.

Elle rougit de nouveau, de nouveau ses yeux jetèrent des flammes ; elle tourna le dos et partit.

Cela me plut beaucoup. Du reste j'étais déjà sûr d'elle et je n'avais rien à craindre ; personne ne prendrait ses porte-cigares ; les porte-cigares d'ailleurs lui manquaient aussi. Elle reparut le troisième jour toute pâle et bouleversée. – Je compris qu'il était arrivé quelque chose chez elle, et en effet. Je vous dirai tout à l'heure ce qui était arrivé ; maintenant je vais seulement rapporter comment je me suis soudainement montré *chic* et comment j'ai gagné du prestige. C'est une idée qui me vint à l'improviste... Voici l'affaire.

Elle apporta une image de la Vierge (elle se décida à l'apporter)... Ah... écoutez ! écoutez. Cela commence, car jusqu'à présent je ne faisais

que m'embrouiller... C'est que je veux tout me rappeler, chaque menu détail, chaque petit trait...

Je veux toujours concentrer mes pensées et je ne puis y parvenir... ah, voilà les petits détails, les petits traits...

L'image de la Vierge... La Vierge avec l'enfant Jésus ; une image de famille, vieille, la garniture en argent doré – « cela vaut... six roubles cela vaut. » Je vois que l'image lui est très chère : elle engage tout, le cadre, la garniture. Je lui dis : Il vaut mieux laisser seulement la garniture ; l'image, vous pouvez la remporter ; ça ira bien sans cela.

– Est-ce que c'est défendu ?

– Non, ce n'est pas défendu, mais peut-être vous même...

– Eh bien, dégarnissez.

– Savez-vous, je ne la dégarnirai pas ; je la mettrai par là avec les miennes – dis-je après réflexion – sous cette lampe d'image[1] (j'avais

[1] Il s'agit ici d'un usage russe qui consiste à laisser une

toujours cette lampe allumée, depuis l'installation de mon bureau d'engagements), et, puis prenez tout simplement dix roubles.

– Je n'ai pas besoin de dix roubles ; donnez m'en cinq ; je dégagerai sûrement.

– Vous ne voulez pas dix roubles. L'image vaut cela, ajoutai-je en remarquant de nouveau l'étincellement de ses yeux. Elle ne répondit pas. Je lui donnai cinq roubles.

– Il ne faut mépriser personne... J'ai été moi-même dans une situation critique et pire encore, et si vous me voyez à présent une telle occupation... C'est qu'après tout ce que j'ai eu à souffrir...

– Vous vous vengez de la société ! hein ? interrompit-elle tout à coup avec un sourire très ironique mais naïf aussi (c'était banal, car comme elle ne me portait aucun intérêt particulier, le mot n'avait guère le caractère d'une offense). Ah ! Ah ! ai-je pensé, voilà comme elle est, c'est une femme à caractère, une émancipée.

---

lampe allumée au-dessus d'images pieuses.

– Voyez-vous, continuai-je, moitié plaisant moitié sérieux : « Moi je suis une fraction de cette fraction de l'être qui veut faire le mal et qui fait le bien. »

Elle me regarda aussitôt, avec une attention où subsistait de la curiosité enfantine :

– Attendez ; quelle est cette pensée-là ? Où l'avez-vous prise ? j'ai entendu cela quelque part...

– Ne vous cassez pas la tête. C'est ainsi que Méphistophélès se présente à *Faust*. Avez-vous lu *Faust* ?

– Pas... attentivement.

– C'est-à-dire que vous ne l'avez pas lu. Il faut le lire. Je vois encore à vos lèvres un pli ironique. Ne me supposez pas, je vous en prie, assez peu de goût pour vouloir blanchir mon rôle d'usurier en me donnant pour un Méphistophélès. Un usurier est un usurier. C'est connu.

– Vous êtes étrange... je ne voulais pas dire...

Elle était sur le point de me dire qu'elle ne s'attendait pas à trouver en moi un lettré, elle ne

le dit pas, et je compris qu'elle le pensait. Je l'avais vivement intriguée.

– Voyez-vous, remarquai-je, il n'est point de métier où l'on ne puisse faire le bien. Certes, je ne parle pas de moi. Moi, je ne fais, je suppose, que le mal, mais...

– Certainement on peut faire le bien dans tous les états, répliqua-t-elle avec vivacité en cherchant à me pénétrer du regard. Oui, dans tous les états, fit-elle.

Oh, je me rappelle, je me rappelle tout ! Et, je veux le dire, elle avait cette jeunesse, cette jeunesse charmante qui, lorsqu'elle exprime une idée intelligente, profonde, laisse transparaître sur le visage un éclair de conviction naïve et sincère, et semble dire : voyez comme je comprends et pénètre en ce moment[1]. Et on ne peut pas dire

[1] Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, en traduisant ce passage d'une œuvre d'ailleurs si remarquable à d'autres égards, combien ses considérations de psychologie générale parfois mises par l'auteur dans la bouche du mari semblent déplacées, et peu vraisemblables en présence du cadavre de la femme.

que ce soit là de la fatuité, comme la nôtre, c'est le cas qu'elle fait elle-même de l'idée conçue, l'estime qu'elle a pour cette idée, la sincérité de la conviction, et elle pense que vous devez estimer cette idée au même degré. Oh la sincérité ! C'est par là qu'on subjugue. Et que c'était exquis chez elle !

Je me souviens, je n'ai rien oublié. Quand elle sortit, j'étais décidé. Le même jour j'ai pris mes derniers renseignements et j'ai connu en détail tout le reste de sa vie. Le passé, je le savais par Loukerïa, domestique de sa famille, que j'avais mise dans mes intérêts peu auparavant. Le fond de sa vie était si lamentable que je ne comprends pas comment, dans une pareille situation, elle avait pu garder la force de rire, la faculté de curiosité qu'elle a montrée en parlant de Méphistophélès. Mais, la jeunesse ! – C'est cela précisément que je pensais alors avec orgueil et joie, car je voyais de la noblesse d'âme dans ce fait que, bien qu'elle fût sur le bord d'un abîme, la grande pensée de Gœthe n'en étincelait pas moins à ses yeux. La jeunesse, même mal à propos, est toujours généreuse. Ce n'est que

d’elle que je parle. Le point important est que déjà je la regardais comme *mienne*, que je ne doutais pas de ma puissance, et savez-vous que cela donne une volupté surhumaine de ne pas douter ?

Mais où vais-je ? Si je continue, je n’arriverai jamais à concentrer mes réflexions... vite, vite, mon Dieu ! je m’égare, ce n’est pas cela !

II

Son histoire que j’ai pu connaître, je la résumerai en quelques mots. Son père et sa mère étaient morts depuis longtemps, trois ans avant qu’elle se mît à vivre chez ses tantes, femmes désordonnées, pour ne pas dire plus. L’une, veuve, chargée d’une nombreuse famille (six enfants plus jeunes les uns que les autres), l’autre vieille fille mauvaise. Toutes les deux mauvaises. Son père, employé de l’état, simple commis,

n'était que noble personnel[1] ; cela m'allait bien. Moi j'appartenais à une classe supérieure.

Ex-capitaine en second, d'un régiment à bel uniforme, noble héréditaire, indépendant, etc. Quant à ma maison de prêt sur gages, les tantes ne pouvaient la regarder que d'un bon œil. Trois ans de servitude chez ses tantes ! Et cependant elle trouva le moyen de passer ses examens, elle sut s'échapper de cet impitoyable besogne quotidienne pour passer des examens. Cela prouve qu'elle avait des aspirations nobles, élevées. Et moi, pourquoi voulais-je me marier ? D'ailleurs, il n'est pas question de moi... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Elle donnait des leçons aux enfants de la tante, raccommodait le linge, et même, malgré sa poitrine délicate, lavait les planchers. On la battait, on lui reprochait sa nourriture et, à la fin, les vieilles tentèrent de la vendre. Pouah ! Je passe sur les détails dégoûtants. Elle m'a tout raconté en détail depuis. Tout cela fut épié par un gros épicier du

[1] *Litchni dvorïanine*, noblesse personnelle adhérente à la fonction et non transmissible.

voisinage. Ce n'était pas un simple épicier, il possédait deux magasins. Ce négociant avait déjà fait fondre deux femmes : il en cherchait une troisième. Il crut avoir trouvé : « Douce, habituée à la misère, voilà une mère pour mes enfants », se dit-il.

Effectivement il avait des enfants. Il la rechercha en mariage et fit des ouvertures aux tantes... Et puis il avait cinquante ans. Elle fut terrifiée. C'est sur ces entrefaites qu'elle se mit à venir chez moi, afin de trouver l'argent nécessaire à des insertions dans le *Golos*. Elle demanda à ses tantes un peu de temps pour réfléchir. On lui en accorda, très peu. Mais on l'obsédait, on lui répétait ce refrain : « Nous n'avons pas de quoi vivre nous-mêmes, ce n'est pas pour garder une bouche de plus à nourrir. » Je connaissais déjà toutes ces circonstances, mais ce n'est que ce matin-là que je me suis décidé. Le soir, l'épicier apporte pour cinquante kopecks[1] de bonbons ; elle est avec lui. Moi, j'appelle

[1] Environ un franc vingt-cinq.

Loukérïa de sa cuisine, et je lui demande de lui dire tout bas que je l'attends à la porte, que j'ai quelque chose de pressant à lui communiquer. J'étais très content de moi. En général, ce jour-là, j'étais terriblement content de moi.

À la porte cochère, devant Loukérïa, je lui déclarai, à elle déjà étonnée de mon appel, que j'avais l'honneur, et le bonheur... Ensuite, afin de lui expliquer ma manière d'agir, et pour éviter qu'elle s'étonnât de ces pourparlers devant une porte : « Vous avez affaire à un homme de bonne foi, qui sait où vous en êtes. » Et je ne mentais pas, j'étais de bonne foi. Mais laissons cela. Non seulement ma requête était exprimée en termes convenables, telle que devait l'adresser un homme bien élevé, mais elle était originale aussi, chose essentielle. Hé bien, est-ce donc une faute de le confesser ? Je veux me faire justice et je me la fais ; je dois plaider le pour et le contre, et je le plaide. Je me le suis rappelé après avec délices, quoique ce soit bête : Je lui avouais alors, sans honte, que j'avais peu de talents et une intelligence ordinaire, que je n'étais pas trop bon, que j'étais *un égoïste bon marché* (je me rappelle

ce mot, je l'avais préparé en route et j'en étais fort satisfait), et qu'il y avait peut-être en moi beaucoup de côtés désagréables, sous tous les rapports. Tout cela était débité avec une sorte d'orgueil. On sait comment on dit ces choses-là. Certes, je n'aurais pas eu le mauvais goût de commencer, après celle de mes défauts, la nomenclature de mes qualités, par exemple en disant : Si je n'ai pas ceci ou cela, j'ai au moins ceci et cela. Je voyais qu'elle avait bien peur, mais je ne la ménageais pas ; tout au contraire, comme elle tremblait, j'appuyais davantage. Je lui dis carrément qu'elle ne mourrait pas de faim, mais qu'il ne fallait pas compter sur des toilettes, des soirées au théâtre ou au bal, sinon plus tard, peut-être, quand j'aurais atteint mon but. Ce ton sévère m'entraînait moi-même. J'ajoutai, comme incidemment, que si j'avais adopté ce métier de prêteur sur gages, c'était dans certaines circonstances, en vue d'un but particulier. J'avais le droit de parler ainsi : les circonstances et le but existaient réellement.

Attendez, messieurs ; j'ai été toute ma vie le premier à exécrer ce métier de prêteur sur gages,

mais bien qu'il soit ridicule de se parler à soi-même mystérieusement, il est bien vrai que je me vengeais de la société. C'était vrai ! vrai ! vrai ! De sorte que, le matin où elle me raillait en supposant que je me vengeais de la société, c'était injuste de sa part. C'est que, voyez-vous, si je lui avais nettement répondu : « Hé bien, oui, je me venge de la société », elle aurait ri de moi, comme un autre matin, et ç'aurait été en effet fort risible. Mais, de la sorte, au moyen d'allusions vagues, en lançant une phrase mystérieuse, il se trouva possible de surexciter son imagination. D'ailleurs je ne craignais plus rien alors. Je savais bien que le gros épicier lui semblerait en tous cas plus méprisable que moi, et que, là, sous la porte cochère, j'avais l'air d'un sauveur ; j'en avais conscience. Ah, les bassesses, voilà ce dont on a aisément la conception !... Après tout, était-ce donc vraiment une bassesse ? Comment juger un homme en pareil cas ? Ne l'aimais-je pas déjà, alors ?

Attendez. Il va sans dire que je ne lui ai pas soufflé mot de mes bienfaits, au contraire ; oh ! au contraire : « C'est moi qui suis votre obligé et

non vous mon obligée. » J'ai dit cela tout haut, sans pouvoir m'en empêcher. Et c'était peut-être bête, car je la vis froncer le sourcil. Mais en somme j'avais gagné la partie : Attendez encore... puisque je dois remuer toute cette boue, il me faut rappeler une dernière saleté, je me tenais droit, à cette porte, et il me montait au cerveau des fumées : « Tu es grand, élancé, bien élevé, et, enfin, sans fanfaronnade, d'une assez jolie figure. » Voilà ce qui me passait par la tête... Il va sans dire que, sur place, à la porte même, elle me répondit *oui*. Mais... mais je dois ajouter qu'elle réfléchit assez longtemps, avant de répondre oui. Elle était si pensive, si pensive, que j'eus le temps de lui dire : « hé bien ! » Et je ne pus même me passer de le lui dire avec un certain chic : « hé bien donc » avec un *donc*.

– Attendez, fit-elle, je réfléchirai.

Son visage mignon était si sérieux, si sérieux qu'on y lisait son âme. Et moi je me sentais offensé : « Est-ce possible, pensais-je, qu'elle hésite entre moi et l'épicier. » Ah, alors je ne comprenais pas encore ! je ne comprenais rien,

rien du tout ! jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien compris ! Je me rappelle que, comme je m'en allais, Loukerïa courut après moi et me jeta rapidement : « Que Dieu vous le rende, Monsieur, vous prenez notre chère demoiselle. Mais ne le lui dites pas, elle est fière. »

Fière, soit, j'aime bien les petites fières, les fières sont surtout prisables quand on est certain de les avoir conquises, hé ? Oh bassesse, maladresse de l'homme ! Que j'étais satisfait de moi ! Imaginez-vous que, tandis qu'elle restait pensive sous la porte avant de me dire le oui, imaginez-vous que je lisais avec étonnement sur ses traits cette pensée : « Si j'ai le malheur à attendre des deux côtés, pourquoi ne choisirais-je pas de préférence le gros épicier afin que, dans ses ivresses, il me roue de coups jusqu'à me tuer. »

Et, qu'en croyez-vous, ne pouvait-elle pas avoir une telle pensée ?

Oui, et maintenant je ne comprends rien du tout ! Je viens de dire qu'elle pouvait avoir cette pensée : Quel sera le pire des deux malheurs ?

Qu'y a-t-il de plus mauvais à prendre, le marchand ou l'usurier de Gœthe ? Voilà la question !... Quelle question ? Et tu ne comprends pas même cela, malheureux ! Voilà la réponse sur la table. Mais encore une fois, pour ce qui est de moi, je m'en moque... qu'importe, moi ?... Et au fait, suis-je pour quelque chose là-dedans, oui ou non ? Je ne puis répondre. Il vaut mieux aller me coucher, j'ai mal à la tête.

III

Je n'ai pas dormi. Comment aurais-je pu dormir ? le sang battait dans mes tempes avec furie. Je veux me replonger dans ces fanges. Quelle boue !... De quelle boue aussi je l'ai tirée... Elle aurait dû le sentir, juger mon acte à sa juste valeur !... Plusieurs considérations m'ont amené à ce mariage : je songeais par exemple que j'avais quarante et un an et qu'elle en avait seize. Le sentiment de cette inégalité me charmait. C'était doux, très doux.

J’aurais voulu, toutefois, faire un mariage à l’anglaise, devant deux témoins seulement, dont Loukerïa, et monter ensuite en wagon, pour aller à Moscou peut-être, où j’avais justement affaire, et où je serais resté deux semaines. Elle s’y est opposée, elle ne l’a pas voulu et j’ai été obligé d’aller saluer ses tantes comme les parents qui me la donnaient. J’ai même fait à chacune de ces espèces un présent de cent roubles et j’en ai promis d’autres, sans lui en parler, afin de ne pas l’humilier par la bassesse de ces détails. Les tantes se sont faites tout sucre. On a discuté la dot : elle n’avait rien, presque littéralement rien, et elle ne voulut rien emporter. J’ai réussi à lui faire comprendre qu’il était impossible qu’il n’y eût aucune dot, et cette dot, c’est moi qui l’ai constituée, car qui l’aurait pu faire ? mais il ne s’agit pas de moi... Je suis arrivé à lui faire accepter plusieurs de mes idées, afin qu’elle fût au courant, au moins. Je me suis même trop hâté, je crois. L’important est que, dès le début, malgré sa réserve, elle s’empressait autour de moi avec affection, venait chaque fois tendrement à ma rencontre et me racontait, toute transportée, en

bredouillant (avec le délicieux balbutiement de l'innocence), son enfance, sa jeunesse, la maison paternelle, des anecdotes sur son père et sa mère. Je jetais de l'eau froide sur toute cette ivresse. C'était mon idée. Je répondais à ses transports par un silence, bienveillant, certes... mais elle sentit vite la distance qui nous séparait et l'énigme qui était en moi. Et moi je faisais tout pour lui faire croire que j'étais une énigme ! c'est pour me poser en énigme que j'ai commis toutes ces sottises ! d'abord la sévérité : c'est avec mon air sévère que je l'ai amenée dans ma maison. Pendant le trajet, dans mon contentement, j'ai établi tout un système. Et ce système m'est venu tout seul à la pensée. Et je ne pouvais pas faire autrement, cette manière d'agir m'était imposée par une force irrésistible. Pourquoi me calomnierais-je, après tout ? C'était un système rationnel. Non, écoutez, si vous voulez juger un homme, faites-le en connaissance de cause... Écoutez :

Comment faut-il commencer ? car c'est très difficile. Entreprendre de se justifier, là naît la difficulté. Voyez-vous, la jeunesse méprise

l'argent, par exemple, je prônai l'argent, je préconisai l'argent ; je le préconisai tant, tant, qu'elle finit par se taire. Elle ouvrait les yeux grand, écoutait, regardait et se taisait. La jeunesse est généreuse, n'est-ce pas ? du moins la bonne jeunesse est généreuse, et emportée, et sans grande tolérance ; si quelque chose ne lui va pas, aussitôt elle méprise. Moi, je voulais de la grandeur, je voulais qu'on inoculât au cœur même de la grandeur, qu'on l'inoculât aux mouvements même du cœur, n'est-ce pas ? je choisis un exemple banal : Comment pouvais-je concilier le prêt sur gages avec un semblable caractère ? Il va sans dire que je n'ai pas procédé par allusion directe, sans quoi j'aurais eu l'air de vouloir me justifier de mon usure. J'opérais par l'orgueil. Je laissais presque parler mon silence. Et je sais faire parler mon silence ; toute ma vie, je l'ai fait. J'ai vécu des drames dans mon silence. Ah, comme j'ai été malheureux. Tout le monde m'a jeté par-dessus bord, jeté et oublié, et personne, personne ne s'en est douté ! Et voilà que tout à coup les seize ans de cette jeune femme surent recueillir, de la bouche de lâches,

des détails sur moi, et elle s'imagina qu'elle connaissait tout. Et le secret, pourtant, était caché au fond de la conscience de l'homme ! Moi, je ne disais rien, surtout avec elle, je n'ai rien dit, rien jusqu'à hier... Pourquoi n'ai-je rien dit ? Par orgueil. Je voulais qu'elle devinât, sans mon aide, et non d'après les racontars de quelques drôles ; je voulais qu'elle *devinât elle-même* cet homme et qu'elle le comprît ! En l'amenant dans ma maison, je voulais arriver à son entière estime, je voulais la voir s'incliner devant moi et prier sur mes souffrances... je valais cela. Ah j'avais toujours mon orgueil ; toujours il me fallait tout où rien, et c'est parce que je ne suis pas un admetteur de demi-bonheurs, c'est parce que je voulais tout, que j'ai été forcé d'agir ainsi. Je me disais : « mais devine donc et estime-moi ! » Car vous admettez que si je lui avais fourni des explications, si je les lui avais soufflées, si j'avais pris des détours, si je lui avais réclamé son estime, ç'aurait été comme lui demander l'aumône... Du reste... du reste, pourquoi revenir sur ces choses-là !

Stupide, stupide, cent fois stupide ! je lui

exposai nettement, durement (oh oui, durement), en deux phrases, que la générosité de la jeunesse est une belle chose, mais qu'elle ne vaut pas un demi-kopeck. Et pourquoi ne vaut-elle rien, cette générosité de la jeunesse ? Parce qu'elle ne lui coûte pas cher, parce qu'elle la possède avant d'avoir vécu. Tous ces sentiments-là sont, pour ainsi dire, le propre des premières impressions de l'existence. Voyez-vous donc à la tâche. La générosité bon marché est facile. Donner sa vie, même, coûte si peu, il n'y a dans vos sacrifices que du sang qui bout et du débordement de forces. Vous n'avez soif que de la beauté de l'acte, dites-vous ? oh que non pas ! Choisissez donc un dévouement difficile, long, obscur, sans éclat, calomnié, où soit beaucoup de sacrifice et pas une gloire, oh ! vous qui rayonnez en vous-même, vous qu'on traite d'infâme, tandis que vous êtes le meilleur homme de la terre, hé bien, tentez cet héroïsme : Vous reculerez ! Et moi je suis resté sous le poids de cet héroïsme toute ma vie... Elle batailla d'abord, avec acharnement ; puis elle en arriva par degrés au silence, au silence complet. Ses yeux seuls écoutaient, de

plus en plus attentifs et grands, grands de terreur. Et... et, de plus, je vis poindre un sourire défiant, fermé, mauvais. C'est avec ce sourire-là que je l'ai amenée dans ma maison. Il est vrai qu'elle n'avait plus d'autre refuge.

IV

Qui a commencé le premier ?

Personne. Ça a commencé tout seul, dès le début. J'ai dit que je l'avais sévèrement accueillie chez moi ; cependant les premiers jours, je me suis adouci. Durant nos fiançailles je l'ai avertie qu'elle aurait à recevoir les objets mis en gages et à faire les prêts. Elle n'a élevé aucune objection (remarquez-le) ; même, elle s'est mise au travail avec ardeur...

L'appartement et le mobilier n'ont pas été changés. Deux pièces, une grande salle divisée en deux par le comptoir, et une chambre, pour nous, qui servait de chambre à coucher. Le meuble était

modeste, plus modeste encore que chez les tantes. Ma vitrine à images saintes avec sa lampe, se trouvait dans la salle où était le bureau ; dans l'autre pièce, ma bibliothèque, quelques livres, et aussi le secrétaire. Les clefs sur moi. Lit, chaises, tables. Je donnai encore à entendre à ma fiancée que les dépenses de la maison, c'est-à-dire la nourriture pour moi, pour elle et pour Loukérïa (j'avais pris cette dernière avec nous) ne devait pas dépasser un rouble par jour[1]. « Il me faut amasser trente mille roubles en trois ans, autrement ce ne serait pas gagner de l'argent. » Elle ne fit point résistance et j'augmentai de moi-même de trente kopecks nos frais de table. De même pour le théâtre. J'avais dit à ma fiancée que nous n'irions pas au théâtre et cependant je décidai ensuite que nous le ferions une fois par mois, et que nous nous paierions des places convenables, des fauteuils. Nous y sommes allés ensemble trois fois ; nous avons vu *La Chasse au bonheur* et *la Périchole*, il me semble... mais qu'importe, qu'importe... Nous y allions sans

[1] Deux francs cinquante.

nous parler, et sans parler nous revenions : Pourquoi, pourquoi ne nous être jamais rien dit ?

Dans les premiers temps il n'y a pas eu de discussion, et pourtant c'était déjà le silence.

Je me rappelle... Elle me regardait à la dérobée, et moi, m'en apercevant, je redoublais de mutisme. C'est de moi, il est vrai, que venait le silence, et non d'elle... Une ou deux fois elle fit la tentative de me serrer dans ses bras. Mais comme ces transports étaient maladifs, hystériques, et que je n'appréciais que des joies vraies, où il y eût de l'estime réciproque, j'accueillis froidement ces démonstrations. Et j'avais raison : le lendemain de chacun de ces élans, il y avait des brouilles, non pas précisément des brouilles, mais des accès de silence et, de sa part, des airs de plus en plus provocants.

« L'insoumission, la révolte », voilà ce qu'on voyait en elle. Seulement elle était impuissante. Oui, ce doux visage devenait de plus en plus provocant. Je commençais à lui paraître répugnant. Oh, j'ai étudié cela. Quant à être hors

d’elle, certes elle l’était souvent... Comment, par exemple, se fait-il qu’au sortir d’un taudis où elle lavait les planchers, elle se soit si vite dégoûtée d’un autre intérieur pauvre ?

Chez nous, voyez-vous, ce n’était pas de la pauvreté, c’était de l’économie, et quand il le fallait, j’admettais même du luxe, par exemple pour le linge, pour la tenue. J’avais toujours pensé qu’un mari soigné devait charmer une femme. Du reste elle n’avait rien contre la pauvreté, c’était contre l’avarice. « Nous avions certes chacun notre but et un caractère fort. » Elle refusa tout à coup, d’elle-même, de retourner au théâtre et le pli ironique de sa bouche se creusa davantage... Et, moi, mon silence augmentait, augmentait...

Ne dois-je point me justifier ? Le point grave était l’affaire du prêt sur gages, n’est-ce pas ? Permettez, je savais qu’une femme, à seize ans, ne peut pas se résigner à une entière soumission envers un homme. La femme n’a pas d’originalité, c’est un axiome ; encore aujourd’hui c’est resté un axiome pour moi. Il

n’importe qu’elle soit couchée là, dans cette chambre, une vérité est une vérité, et Stuart Mill lui-même n’y ferait rien. Et la femme qui aime, oh la femme qui aime ! même les vices, même les crimes d’un être aimé, elle les déifie. Cet être aimé ne saurait trouver pour ses propres fautes autant d’excuses qu’elle en trouvera. C’est généreux, mais ce n’est pas original. C’est ce manque d’originalité qui a perdu les femmes. Et qu’est-ce que ça prouve, je le répète, qu’elle soit là sur la table ? Est-ce donc original d’y être ? Oh ! oh !

Écoutez, j’étais alors presque convaincu de son amour, elle m’entourait, elle se jetait à mon cou, n’est-ce point parce qu’elle aimait ou voulait aimer ? Oui, c’est bien cela, elle désirait ardemment aimer, elle cherchait l’amour et, le mauvais de mon cas, c’était que je n’avais pas commis de crime qu’elle eût à glorifier. Vous dites : « usurier » et tous disent, usurier, et puis, après ? il y avait des raisons pour que l’un des plus généreux des hommes devînt usurier. Voyez-vous, messieurs, il y a des idées... C’est-à-dire, voyez-vous, que si l’on exprime une

certaine idée par des paroles, ce sera alors terriblement bête. J'aurais honte... et pourquoi ? Pour rien. Parce que nous sommes tous de la drogue et que nous sommes incapables de supporter la vérité. Ou bien je ne sais plus... je disais tout à l'heure : « le plus généreux des hommes » ; il y a là de quoi rire, et pourtant c'est vrai, c'était vrai, c'est la vérité vraie. Oui, j'avais *le droit* alors de vouloir assurer mon avenir et de créer cette maison : « Vous m'avez repoussé, vous, les hommes ; vous m'avez chassé par vos silences méprisants ; à mes aspirations passionnées vous avez répondu par une offense mortelle pesant sur ma vie entière : j'avais donc le droit de construire un mur entre vous et moi, de rassembler ces trente mille roubles et de finir ma vie dans un coin, en Crimée, au bord de la Mer Noire, sur une montagne, au milieu des vignes, dans mes propriétés acquises au prix de ces trente mille roubles, et surtout loin de vous tous, sans amertume contre vous, avec un idéal dans l'âme, avec une femme aimante près du cœur, avec une famille, si Dieu l'avait permis, et en faisant du bien à mon prochain. » J'ai bien fait

de garder tout cela pour moi, car qu'y aurait-il eu de plus stupide que de le lui raconter tout haut ? Et voilà la cause de mon orgueilleux silence, voilà pourquoi nous restions en face l'un de l'autre sans ouvrir la bouche. Qu'aurait-elle pu comprendre ? seize ans, la première jeunesse... que pouvait-elle entendre à mes justifications, à mes souffrances ? Chez elle, de la droiture, l'ignorance de la vie, de jeunes convictions gratuites, l'aveuglement à courte vue d'un « cœur d'or »... Le pire de tout, c'était la maison de prêt sur gages, voilà. (Y faisais-je donc tant de mal, dans cette maison et ne voyait-elle pas que je me contentais de gains modérés) ? Ah ! La vérité est terrible sur la terre ! ce charme, cette douceur céleste qu'elle avait, c'était une tyrannie, une tyrannie insupportable pour mon âme, une torture ! je me calomnierais, si j'omettais cela, ne l'aimais-je pas ? Pensez-vous que je ne l'aimais pas ? Qui peut dire que je ne l'aimais pas ? Ç'a été, voyez-vous, une ironie, une ironie perfide de la destinée et de la nature ! Nous sommes des maudits ; la vie humaine est universellement maudite ! La mienne plus que tout autre ! Moi, je

comprends maintenant mon erreur !... Il y avait des obscurités... Non, tout était clair, mon projet était clair comme le ciel : « Me renfermer dans un silence sévère, orgueilleux, me refuser toute consolation morale. Souffrir en silence. » Et j'ai exécuté mon plan ; je ne me suis point menti à moi-même ! « Elle verra elle-même après, pensais-je, qu'il y avait ici de la générosité. Elle n'a pas su s'en apercevoir maintenant, mais quand elle le découvrira plus tard, si jamais elle le découvre, elle l'appréciera dix fois plus, et, tombant à genoux, elle joindra les mains. » Voilà quelle était mon idée. Mais justement j'ai oublié ou omis quelque chose. Je n'ai pu arriver à rien... mais assez, assez... À qui maintenant demander pardon ? c'est fini, fini... Courage, homme ! garde ton orgueil : ce n'est pas toi qui es le coupable !

Et bien je vais dire la vérité, je ne craindrai pas de la contempler face à face : c'est *elle* qui a eu tort, c'est *elle* qui a eu tort !...

V

Donc, les premières disputes vinrent de ce qu'elle voulut avoir, sans contrôle, le maniement de l'argent, et coter les objets apportés en gage à un trop haut prix. Elle daigna deux fois me quereller à ce sujet. Moi je ne voulus pas céder. C'est ici qu'apparut la veuve du capitaine.

Une antique veuve d'officier se présenta munie d'un médaillon qu'elle tenait de son mari. Un souvenir, vous comprenez. Je donnai trente roubles. La vieille se mit à geindre et à supplier qu'on lui gardât son gage. – Cela va sans dire que nous le gardions. Puis, cinq jours après, elle revient et demande à échanger le médaillon contre un bracelet valant à peine huit roubles. Je refuse, cela va sans dire. Il est probable qu'à ce moment elle vit quelque chose dans les yeux de ma femme, car elle vint en mon absence et l'échange se fit.

Je le sus le jour même : je parlai avec fermeté et j'employai le raisonnement. Elle était assise

sur le lit, pendant mes représentations, elle regardait le plancher et y battait la mesure du bout du pied, geste qui lui était habituel ; son mauvais sourire errait sur ses lèvres. Je déclarai alors froidement, sans élever la voix, que l'argent était à *moi*, que j'avais le droit de voir la vie à *ma* façon. Je rappelai que le jour où je l'avais introduite dans mon existence, je ne lui avais rien caché.

Elle sauta brusquement sur ses pieds, toute tremblante et, imaginez-vous, dans sa fureur contre moi, elle se mit à trépigner. Une bête féroce. Un accès. Une bête féroce prise d'accès. L'étonnement me figea sur place. Je ne m'attendais pas à une telle incartade. Je ne perdis pas la tête et, derechef, d'une voix calme, je l'avertis que je lui retirais le droit de se mêler de ma maison. Elle me rit au nez, et quitta l'appartement. Elle n'avait pas le droit de sortir de chez moi, et d'aller sans moi nulle part. C'était un point convenu entre nous dès nos fiançailles. Je fermai mon bureau et m'en fus chez les tantes. J'avais rompu toutes relations avec elles depuis mon mariage ; nous n'allions pas chez elles, elles

ne venaient pas chez moi. Il se trouva qu'elle était venue avant moi chez les tantes. Elles m'écoutèrent curieusement, se mirent à rire et me dirent : « C'est bien fait. » Je m'attendais à leurs railleries. J'achetai aussitôt pour cent roubles, vingt-cinq comptant, les bons offices de la plus jeune des tantes. Deux jours après, cette femme arrive chez moi et me dit : « Un officier, nommé Efimovitch, votre ancien camarade de régiment, est mêlé à tout ceci. » Je fus très étonné. Cet Efimovitch était l'homme qui m'avait fait le plus de mal dans l'armée. Un mois auparavant, sans aucune honte, il était venu deux fois à la maison, sous prétexte d'engager. Je me rappelai que, lors de ces visites, il s'était mis à rire avec elle. Je m'étais alors montré et, en raison de nos anciennes relations, je lui avais interdit de remettre les pieds chez moi. Je n'y avais rien vu de plus, je n'y avais vu que l'impudence de l'homme. Et la tante m'informe qu'ils ont déjà pris rendez-vous et que c'est une de ses amies, Julia Samsonovna, veuve d'un colonel, qui s'entremet. « C'est chez elle que va votre femme. »

J’abrège l’histoire. Cette affaire m’a coûté trois cents roubles. En quarante-huit heures nous conclûmes un marché par lequel il était entendu qu’on me cacherait dans une chambre voisine, derrière une porte, et que, le jour du premier rendez-vous, j’assisterais à l’entretien de ma femme et d’Efimovitch. La veille de ce jour-là, il y eût entre nous une scène courte, mais très significative pour moi. Elle rentra le soir, s’assit sur le lit, et me regarda ironiquement en battant la mesure avec son pied sur le tapis. L’idée me vint subitement que, dans ces derniers quinze jours, elle était entièrement hors de son caractère, on peut même dire que son caractère semblait retourné comme un gant : j’avais devant moi un être emporté, agressif, je ne veux pas dire éhonté, mais déséquilibré et assoiffé de désordre. Sa douceur naturelle la retenait pourtant encore. Quand une semblable nature arrive à la révolte, même si elle dépasse toute mesure, on sent bien l’effort chez elle, l’on sent qu’elle a de la peine à avoir raison de son honnêteté, de sa pudeur. Et c’est pour cela que de telles natures vont plus loin qu’il n’est permis, et qu’on n’en peut croire ses

yeux en les voyant agir. Un être dépravé par habitude ira toujours plus doucement. Il fera pis, mais, grâce à la tenue et au respect des convenances, il aura la prétention de vous en imposer.

– Est-il vrai qu'on vous ait chassé du régiment, parce que vous avez eu peur de vous battre ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Et ses yeux étincelèrent.

– C'est vrai ; par décision de la réunion des officiers on m'a demandé ma démission que, d'ailleurs, j'étais déjà résolu à donner.

– On vous a chassé comme un lâche ?

– Oui, ils m'ont jugé lâche. Mais ce n'est pas par lâcheté que j'ai refusé de me battre ; c'est parce que je ne voulais pas obéir à des injonctions tyranniques et demander satisfaction quand je ne me sentais pas offensé. Sachez, ne pus-je m'empêcher d'ajouter, sachez que l'action de s'insurger contre une telle tyrannie, et en subir toutes les conséquences, demande plus de courage que n'importe quel duel.

Je n’ai pu retenir cette phrase, par où je *me justifiais*. Elle n’attendait que cela, elle n’espérait que cette nouvelle humiliation. Elle se mit à ricaner méchamment.

– Est-il vrai que pendant trois ans vous ayez battu les rues de Saint Pétersbourg en mendiant des kopecks, et que vous couchiez sous des billards ?

– J’ai couché aussi dans les maisons de refuge du Cennaïa[1]. Oui, c’est vrai. Il y a eu beaucoup d’ignominie dans ma vie après ma sortie du régiment, mais point de chutes honteuses. J’étais le premier à haïr mon genre d’existence. Ce n’était qu’une défaillance de ma volonté, de mon esprit, provoquée par ma situation désespérée. C’est le passé...

– Maintenant, vous êtes un personnage, un financier ! Toujours l’allusion aux prêts sur gages. Mais j’ai pu me contenir. Je voyais qu’elle avait soif de m’humilier encore et je ne lui en ai

[1] Sorte de place, à Saint-Pétersbourg, sur laquelle se trouve l’entrée de maisons d’hospitalité de nuit.

plus fourni le prétexte. Bien à propos un client sonna et je passai dans le bureau. Une heure après, elle s'habilla tout à coup pour sortir, et, s'arrêtant devant moi, elle me dit :

– Vous ne m'aviez rien dit de tout cela avant notre mariage ?

Je ne répondis pas et elle s'en alla.

Le lendemain, donc, j'étais dans cette chambre et j'écoutais derrière une porte l'arrêt de ma destinée. J'avais un revolver dans ma poche. Toute habillée, elle était assise devant une table et Efimovitch se tenait près d'elle et faisait des manières. Eh bien, il arriva, (c'est à mon honneur que je parle) il arriva ce que j'avais prévu, pressenti, sans avoir bien conscience que je le prévoyais. Je ne sais pas si je me fais comprendre.

Voilà ce qui arriva. Pendant une heure entière j'écoutai, et une heure entière j'assistai à la lutte de la plus noble des femmes avec un être léger, vicieux, stupide, à l'âme rampante. Et d'où vient, pensai-je, surpris, que cette naïve, douce et silencieuse créature sache ainsi combattre ? Le

plus spirituel des auteurs de comédies de mœurs mondaines ne saurait écrire une pareille scène de raillerie innocente et de vice saintement bafoué par la vertu. Et quel éclat dans ses petites saillies, quelle finesse dans ses reparties vives, quelle vérité dans ses censures ! et en même temps quelle candeur virginale ! Ses déclarations d'amour, ses grands gestes, ses protestations la faisaient rire. Arrivé avec des intentions brutales, et n'attendant pas une semblable résistance, l'officier était écrasé. J'aurais pu croire que cette conduite masquait une simple coquetterie, la coquetterie d'une créature dépravée, mais spirituelle ; qui désirait seulement se faire valoir ; mais non ; la vérité resplendissait comme le soleil ; nul doute possible. Ce n'est que par haine fausse et violente pour moi que cette inexpérimentée avait pu se décider à accepter ce rendez-vous et, près du dénouement, ses yeux se dessillèrent. Elle n'était que troublée et cherchait seulement un moyen de m'offenser, mais, bien qu'engagée dans cette ordure, elle n'en put supporter le dérèglement. Est-ce cet être pur et sans tache en puissance d'idéal, que pouvait

corrompre un Efimovitch, ou quelqu'autre de ces gandins du grand monde ? Il n'est arrivé qu'à faire rire de lui. La vérité a jailli de son âme et la colère lui a fait monter aux lèvres le sarcasme. Ce pitre, tout à fait ahuri à la fin, se tenait assis, l'air sombre, parlait par monosyllabes et je commençais à craindre qu'il ne l'outrageât point par basse vengeance. Et, disons-le encore à mon honneur, j'assistais à cette scène presque sans surprise, comme si je l'avais connue d'avance ; j'y allais comme à un spectacle ; j'y allais sans ajouter foi aux accusations, quoique j'eusse, il est vrai, un revolver. Et pouvais-je la supposer autre qu'elle même ? Pourquoi donc l'aimais-je ? Pourquoi en faisais-je cas ? Pourquoi l'avais-je épousée ? Ah certes, à ce moment, j'ai acquis la preuve bien certaine qu'elle me haïssait, mais aussi la conviction de son innocence. J'interrompis soudain la scène en ouvrant la porte. Efimovitch sursauta, je la pris par la main et je l'invitai à sortir avec moi. Efimovitch recouvra sa présence d'esprit et se mit à rire à gorge déployée :

– Ah, contre les droits sacrés de l'époux, fit-il,

je ne puis rien, emmenez-la, emmenez-la ! Et souvenez-vous, me cria-t-il, que, bien qu'un galant homme ne doive point se battre avec vous, par considération pour Madame, je me tiendrai à votre disposition... si toutefois vous vous y risquiez...

– Vous entendez ? dis-je en la retenant un instant sur le seuil.

Puis, pas un mot jusqu'à la maison. Je la tenais par la main ; elle ne résistait pas, au contraire, elle paraissait stupéfiée, mais cela ne dura que jusqu'à notre arrivée au logis. Là elle s'assit sur une chaise et me regarda fixement. Elle était excessivement pâle. Cependant ses lèvres reprirent leur pli sarcastique, ses yeux leur assurance, leur froid et suprême défi. Elle s'attendait sérieusement à être tuée à coups de revolver. Silencieusement, je le sortis de ma poche et je le posai sur la table. Ses yeux allèrent du revolver à moi. (Notez que ce revolver lui était déjà connu, je le gardais tout chargé depuis l'ouverture de ma maison. À cette époque je m'étais décidé à n'avoir ni chien ni grand valet

comme Mozer. Chez moi, c'est la cuisinière qui ouvre aux clients. Ceux qui exercent notre métier ne peuvent cependant se passer de défense ; j'avais donc toujours mon revolver chargé. Le premier jour de son installation chez moi, elle parut s'intéresser beaucoup à cette arme, elle me demanda de lui en expliquer le mécanisme et le maniement, je le fis, et, une fois, je dus la dissuader de tirer dans une cible. (Notez cela.) Sans m'occuper de ses attitudes fauves, je me couchai à demi habillé. J'étais très fatigué, il était près de onze heures du soir. Pendant une heure environ, elle resta à sa place, puis elle souffla la bougie et s'étendit sans se dévêtir sur le divan. C'était la première fois que nous ne couchions pas ensemble ; remarquez cela aussi...

VI

Un terrible souvenir à présent...

Je me réveillai le matin, entre sept et huit

heures, je pense. Il faisait déjà presque jour dans la chambre. Je m'éveillai parfaitement tout de suite, je repris la conscience de moi-même et j'ouvris aussitôt les yeux. Elle était près de la table et tenait dans ses mains le revolver. Elle ne voyait pas que je regardais ; elle ne savait pas que j'étais éveillé et que je regardais. Tout à coup je la vois s'approcher de moi, l'arme à la main. Je ferme vivement les yeux et je feins de dormir profondément.

Elle vient près du lit et s'arrête devant moi. J'entendais tout. Bien que le silence fût absolu, j'entendais ce silence. À ce moment se produit une légère convulsion dans mon œil, et soudain, malgré moi, irrésistiblement, mes yeux s'ouvrirent... Elle me regarda fixement ; le canon était déjà près de ma tempe, nos regards se rencontrèrent... ce ne fut qu'un éclair. Je me contraignis à refermer mes paupières et, rassemblant toutes les forces de ma volonté, je pris la résolution formelle de ne plus bouger, et de ne plus ouvrir les yeux, quoiqu'il arrivât.

Il peut se faire qu'un homme profondément

endormi ouvre les yeux, qu'il soulève même un instant la tête et paraisse regarder dans la chambre, puis, un moment après, sans avoir repris connaissance, il remet sa tête sur l'oreiller et s'endort inconscient. Quand j'avais rencontré son regard et senti l'arme près de ma tempe, j'avais reclos les paupières sans faire aucun autre mouvement, comme si j'étais dans un profond sommeil ; elle pouvait à la rigueur supposer que je dormais réellement, que je n'avais rien vu. D'autant plus qu'il était parfaitement improbable que, si j'avais vu et compris, je fermasse les yeux *dans un tel moment*.

Oui c'était improbable. Mais elle pouvait aussi deviner la vérité... Cette idée illumina mon entendement à l'improviste, dans la seconde même. Oh quel tourbillon de pensées, de sensations envahit, en moins d'un moment, mon esprit. Et vive l'électricité de la pensée humaine ! Dans le cas, sentais-je, où elle aurait deviné la vérité, si elle sait que je ne dors pas, ma sérénité devant la mort lui impose, et sa main peut défaillir ; en présence d'une impression nouvelle et extraordinaire, elle peut s'arrêter dans

l’exécution de son dessein. On sait que les gens placés dans un endroit élevé sont attirés vers l’abîme par une force irrésistible. Je pense que beaucoup de suicides et d’accidents ont été perpétrés par le seul fait que l’arme était déjà dans la main. C’est un abîme aussi, c’est une pente de quarante-cinq degrés sur laquelle il est impossible de ne pas glisser. Quelque chose vous pousse à toucher la gâchette. Mais la croyance où elle pouvait être que j’avais tout vu, que je savais tout, qu’en silence j’attendais d’elle la mort, cette croyance était de nature à la retenir sur la pente.

Le silence se prolongeait. Je sentis près de mes cheveux l’attouchement froid du fer. Vous me demanderiez si j’espérais fermement y échapper, je vous répondrais, comme devant Dieu, que je n’avais plus aucune espérance. Peut-être une chance sur cent. Pourquoi alors attendais-je la mort ! Et moi je demanderai : que m’importait la vie, puisqu’un être qui m’était cher avait levé le fer sur moi. Je sentais de plus, de toutes les forces de mon être, qu’à cette minute, il s’agissait entre nous d’une lutte, d’un duel à mort, duel accepté par ce lâche de la veille, par ce même lâche que

jadis l'on avait chassé d'un régiment ! Je sentais cela, et elle le savait si elle avait deviné que je ne dormais pas.

Peut-être tout cela n'est-il pas exact ; peut-être ne l'ai-je pas pensé alors, mais tout cela a dû être alors, sans que j'y pense, car, depuis, je n'ai fait qu'y penser toutes les heures de ma vie.

Vous me demanderez pourquoi je ne lui ai pas épargné un assassinat !

Ah ! mille fois, depuis, je me suis posé cette question, chaque fois qu'avec un froid dans le dos je me rappelais cet instant. C'est que mon âme nageait alors dans une morne désespérance. Je mourais moi-même, j'étais sur le bord de la tombe, comment aurais-je pu songer à en sauver une autre ? Et comment affirmer que j'aurais eu la volonté de sauver quelqu'un ? Qui sait ce que j'étais capable de concevoir en une pareille passe.

Cependant mon sang bouillait, le temps s'écoulait, le silence était funèbre. Elle ne quittait pas mon chevet, puis,... à un moment donné... je tressaillis d'espérance ! j'ouvris les yeux : elle avait quitté la chambre. Je me levai ; j'avais

vaincu... elle était vaincue pour toujours ! J'allai au samowar[1] ; il était toujours dans la première pièce et c'était elle qui versait le thé ; je me mis à table et je pris en silence le verre qu'elle me tendit. Je laissai s'écouler cinq minutes avant de la regarder. Elle était affreusement pâle, plus pâle que la veille et elle me regardait. Et soudain... et soudain... voyant que je la regardais ainsi... un sourire pâle glissa sur ses lèvres pâles, une question craintive dans ses yeux... Elle doute encore, me dis-je, elle se demande : Sait-il, ou ne sait-il pas ; a-t-il vu, ou n'a-t-il pas vu ! Je détournai les yeux d'un air indifférent. Après le thé, je sortis, j'allai au marché et j'achetai un lit en fer et un paravent. De retour chez moi, je fis mettre le lit, caché par le paravent, dans la chambre à coucher. Le lit était pour elle, mais je ne lui en parlai pas. Ce lit, sans autre langage, lui fit comprendre que j'avais tout vu, que je savais tout, que je n'avais pas de doute. Pendant la nuit, je laissai le revolver sur la table, comme de coutume. Le soir elle se coucha sans mot dire

[1] Grosse théière en métal.

dans le nouveau lit. Notre mariage était dissous : (vaincue et non pardonnée.) Pendant la nuit, elle eut le délire. Le matin, une fièvre chaude se déclara. Elle resta alitée six semaines.

VII

Loukérïa vient de me déclarer qu'elle ne reste plus à mon service et qu'elle me quittera aussitôt après l'enterrement de sa maîtresse. J'ai voulu prier une heure, j'ai dû y renoncer au bout de cinq minutes : c'est que je pense à autre chose, je suis en proie à des idées maladives ; j'ai la tête malade. Alors, pourquoi prier ? ce serait péché ! Il est étrange aussi que je ne puisse pas dormir ; au milieu des plus grands chagrins, après les premières grandes secousses, on peut toujours dormir. Les condamnés à mort dorment, dit-on, très profondément, pendant leur dernière nuit. C'est nécessaire, d'ailleurs, c'est naturel ; sans cela les forces leur feraient défaut... Je me suis couché sur ce divan, mais je n'ai pu dormir.

Pendant les six semaines qu'a duré sa maladie, nous l'avons soignée, Loukérïa, une garde expérimentée de l'hôpital, dont je n'ai eu qu'à me louer, et moi. Je n'ai pas ménagé l'argent, je voulais même beaucoup dépenser pour elle ; j'ai payé à Schreder, le docteur que j'ai appelé, dix roubles par visite. Quand elle reprit connaissance, je commençai à moins me faire voir d'elle. Mais, du reste, pourquoi entré-je dans ces détails ? Quand elle fut tout à fait sur pied, elle s'installa paisiblement à l'écart, dans la chambre, à une table que je lui avais achetée... Oui, c'est vrai, tous les deux nous gardions un silence absolu... Cependant nous nous mîmes à dire quelques mots, à propos, de choses insignifiantes. Moi, certes, j'avais soin de ne pas m'étendre, et je voyais que de son côté elle ne demandait qu'à ne dire que le strict nécessaire. Cela me semblait très naturel. « Elle est trop troublée, trop abattue, pensais-je, et il faut lui laisser le temps d'oublier, de se faire à sa situation. » De la sorte, nous nous taisions, mais à chaque instant je préparais mon attitude à venir. Je croyais qu'elle en faisait autant et c'était terriblement intéressant pour moi

de deviner : à quoi pense-t-elle au moment présent ?

Je dois le répéter : personne ne sait ce que j'ai souffert et pleuré pendant sa maladie. Mais j'ai pleuré pour moi seul et, ces sanglots, je les ai cachés dans mon cœur, même devant Loukérïa. Je ne pouvais m'imaginer, je ne pouvais supposer qu'elle dût mourir sans avoir rien appris. Et quand le danger eut disparu, quand elle eut recouvré la santé, je me rappelle que je me suis tout à fait et très vite tranquillisé. Bien plus je résolus alors de remettre l'organisation de *notre avenir* à l'époque la plus éloignée possible et de laisser provisoirement tout en l'état. Oui, il m'arriva quelque chose d'étrange, de particulier (je ne puis le définir autrement) : j'avais vaincu, et la seule conscience de ce fait me suffisait parfaitement. C'est ainsi que se passa tout l'hiver. Oh ! pendant tout cet hiver, j'étais satisfait comme je ne l'avais jamais été !

Voyez-vous, une terrible circonstance a influé sur ma vie, jusqu'au moment de mon horrible aventure avec ma femme : ce qui m'oppressait

chaque jour, chaque heure, c'était la perte de ma réputation, ma sortie du régiment. C'était la tyrannique injustice qui m'avait atteint. Il est vrai que mes camarades ne m'aimaient pas à cause de mon caractère taciturne et peut-être ridicule ; il arrive toujours que tout ce qui est en nous de noblesse, de secrète élévation, est trouvé ridicule par la foule des camarades. Personne ne m'a jamais aimé, même à l'école. Partout et toujours on m'a détesté. Loukérïa aussi ne pouvait me sentir. Au régiment, toutefois, un hasard avait été la seule cause de l'aversion que j'inspirais ; cette aversion avait tous les caractères d'une chose de hasard. Je le dis pour montrer que rien n'est plus offensant, de moins supportable que d'être perdu par un hasard, par un fait qui aurait pu ne pas se produire, par le résultat d'un malheureux concours de circonstances qui auraient pu passer comme les nuages ; pour un être intelligent, c'est dégradant. Voilà ce qui m'était arrivé :

Au théâtre, pendant un entracte, j'étais sorti de ma place pour aller au buffet. Un certain officier de hussards, nommé A...ff, entra tout à coup et à haute voix, devant tous les officiers présents, se

mit à raconter que le capitaine Bezoumtseff, de mon régiment, avait fait du scandale dans le corridor, et « qu'il paraissait être saoul ». La conversation ne continua pas sur ce sujet, malheureusement, car il n'était pas vrai que le capitaine Bezoumtseff fût ivre ; et le prétendu scandale n'en était pas un. Les officiers parlèrent d'autre chose et tout en resta là, mais, le lendemain, l'histoire courut le régiment et on dit que je m'étais trouvé seul de mon régiment au buffet quand A...ff avait parlé inconsidérément du capitaine Bezoumtseff, et que j'avais négligé d'arrêter A...ff par une observation. À quel propos l'aurais-je fait ? S'il y avait quelque chose de personnel entre Bezoumtseff et lui, c'était affaire à eux deux et je n'avais pas à m'en mêler. Cependant les officiers opinèrent que cette affaire n'était pas privée, qu'elle intéressait l'honneur du corps, et que, comme j'étais seul du régiment à ce buffet, j'avais montré aux officiers des autres régiments et au public alors présent qu'il pouvait y avoir dans notre régiment certains officiers peu chatouilleux à l'endroit de leur honneur et de celui du corps. Moi, je ne pouvais pas admettre

cette interprétation. On me fit savoir qu'il m'était encore possible de tout réparer, si je consentais, quoi qu'il fût bien tard, à demander à A...ff des explications formelles. Je refusai et, comme j'étais très monté, je refusai avec hauteur. Je donnai aussitôt ma démission et voilà toute l'histoire. Je me retirai, fièrement, et cependant au fond j'étais très abattu. Je perdis toute force de volonté, toute intelligence. Justement à cette époque mon beau-frère perdit à Moscou tout son avoir et le mien avec. C'était peu de chose, mais cette perte me jeta sans un kopeck sur le pavé. J'aurais pu prendre un emploi civil, mais je ne le voulus pas. Après avoir porté un uniforme étincelant, je ne pouvais pas me montrer quelque part comme employé de chemin de fer. Alors honte pour honte, opprobre pour opprobre, je préférai tomber tout à fait bas ; le plus bas me sembla le meilleur, et je choisis le plus bas. Et puis trois ans de souvenirs sombres et même la maison de refuge. Il y a dix-huit mois mourut à Moscou une riche vieille, qui était ma marraine, et qui me coucha, entre autres, dans son testament, sans que je m'y attendisse, pour la

somme de trois mille roubles. Je fis mes réflexions et sur l'heure mon avenir fut décidé. J'optai pour la caisse de prêts sur gages, sans faire amende honorable à l'humanité : de l'argent à gagner, puis un coin à acheter, puis – une nouvelle vie loin du passé, voilà quel était mon plan. Cependant ce passé sombre, ma réputation, mon honneur perdus pour toujours, m'ont écrasé à toute heure, à tout instant. Sur ces entrefaites je me mariai. Fut-ce par hasard ou non, je ne sais. En l'amenant dans ma maison, je croyais y amener un ami : j'avais bien besoin d'un ami. Je pensais toutefois qu'il fallait former peu à peu cet ami, le parachever, l'enlever de haute lutte même. Et comment aurais-je pu rien expliquer à cette jeune femme de seize ans, prévenue contre moi ? Comment aurais-je pu, par exemple, sans la fortuite aventure du revolver, lui prouver que je ne suis pas un lâche et lui démontrer l'injustice de l'accusation de lâcheté du régiment ? L'aventure du revolver est venue à propos. En restant impassible sous la menace du revolver, j'ai vengé tout le noir passé. Et quoique personne ne l'ait su, elle, elle l'a su, et c'en était assez pour

moi, car elle était tout pour moi, toute mon espérance dans le rêve de mon avenir ! C'était le seul être que j'eusse formé pour moi et je n'avais rien à faire d'un autre côté, – et voilà que si elle avait tout appris, au moins il lui était prouvé aussi que c'était injustement qu'elle s'était ralliée à mes ennemis. Cette pensée me transportait. Je ne pouvais plus être un lâche, à ses yeux, mais seulement un homme étrange, et cette opinion chez elle, alors même, après tout ce qui s'était passé, ne me déplaisait point : étrangeté n'est pas vice, quelquefois, au contraire, elle séduit les caractères féminins. En un mot je remettais le dénouement à plus tard. Ce qui était arrivé suffisait pour assurer ma tranquillité et contenait assez de visions et de matériaux pour mes rêves. Voilà où se révèlent tous les inconvénients de ma faculté de rêve : pour moi les matériaux étaient en suffisante quantité, et pour elle, pensais-je, *elle attendra*.

Ainsi se passa tout l'hiver dans l'attente de quelque chose. J'aimais à la regarder furtivement quand elle était assise à sa table. Elle s'occupait de raccommodages et, le soir, elle passait souvent

son temps à lire des ouvrages qu'elle prenait dans ma bibliothèque. Le choix des livres qu'elle faisait dans ma bibliothèque témoignait aussi en ma faveur. Elle ne sortait presque jamais. Le soir, après dîner, je la menais tous les jours se promener et nous faisions un tour, nous gardions pendant ces promenades le plus absolu silence, comme toujours. J'essayais cependant de n'avoir pas l'air de ne rien dire et d'être comme en bonne intelligence, mais, comme je l'ai dit, nous n'avions pas pour cela de longues conversations. Chez moi, c'était volontaire, car je pensais qu'il fallait lui laisser le temps. Chose certainement étrange : presque pendant tout l'hiver je n'ai pas fait cette observation que, tandis que moi je me plaisais à la regarder à la dérobée, elle, je ne l'avais pas surprise une seule fois me regardant ! Je croyais à de la timidité de sa part. De plus elle semblait si douce dans cette timidité, si faible après sa maladie... Non, pensais-je, il vaut mieux attendre, et... « et un beau jour elle reviendra à toi d'elle-même ».

Cette pensée me plongeait dans des ravissements ineffables. J'ajouterai une chose :

quelquefois, comme à plaisir, je me montais l'imagination et artificiellement j'amenais mon esprit et mon âme au point de me persuader que je la détestais en quelque sorte. Il en fut ainsi quelque temps, mais ma haine ne put jamais mûrir, ni subsister en moi, et je sentais moi-même que cette haine n'était qu'une manière de feinte. Et même alors, quoique la rupture de notre union eût été parfaite par suite de l'acquisition du lit et du paravent, jamais, jamais je ne pus voir en elle une criminelle. Ce n'est pas que je jugeasse légèrement son crime, mais je voulais pardonner, dès le premier jour, même avant d'acheter ce lit. Le fait est extraordinaire chez moi, car je suis sévère sur la morale. Au contraire elle était, à mes yeux, si vaincue, si humiliée, si écrasée, que parfois j'avais grand pitié d'elle, quoique, après tout, l'idée de son humiliation me satisfît beaucoup. C'est l'idée de notre inégalité qui me souriait.

Il m'arriva cet hiver là de faire quelques bonnes actions avec intention. J'abandonnai deux créances et je prêtai sans gage à une pauvre femme. Et je n'en parlai pas à ma femme, je ne

l’avais pas fait pour qu’elle le sût. Mais la bonne femme vint me remercier et se mit presque à mes genoux. C’est ainsi que le fait fut connu et il me sembla que ma femme l’apprit avec plaisir.

Cependant le printemps avançait, nous étions au milieu d’avril ; on avait enlevé les doubles fenêtres et le soleil mettait des nappes lumineuses dans le silence de nos chambres. Mais j’avais un bandeau sur les yeux, un bandeau qui m’aveuglait. Le fatal, le terrible bandeau ! Comment se fit-il qu’il tomba tout à coup et que je vis tout clairement et compris tout ? Fût-ce un hasard, ou bien le temps était-il venu ? Fut-ce un rayon de soleil de ce printemps qui éveilla en mon âme endormie la conjecture ? Un frisson passa un jour dans mes veines inertes, elles commencèrent à vibrer, à revivre pour secouer mon engourdissement et susciter mon diabolique orgueil. Je sursautai soudain sur place. Cela se fit tout à coup, d’ailleurs, à l’improviste. C’était un soir après dîner, vers cinq heures...

VIII

Avant tout, deux mots : Un mois auparavant, je fus frappé de son air étrange et pensif. Ce n'était que du silence, mais un silence pensif. Cette remarque fut soudaine aussi chez moi. Elle travaillait alors, courbée sur sa couture et ne voyait pas que je la regardais. Et je fus frappé alors de sa maigreur, de sa minceur, de la pâleur de son visage, de la blancheur de ses lèvres. Tout cela, son air pensif, me fit beaucoup d'effet. J'avais déjà remarqué chez elle une petite toux sèche, la nuit surtout. Je me levai sur le champ et j'allai chercher Schreder sans lui rien dire.

Shreder vint le lendemain. Elle fut fort surprise et se mit à regarder alternativement Shreder et moi.

– Mais, je ne suis pas malade, dit-elle avec un vague sourire.

Shreder ne parut pas prêter à cela grande attention (ces médecins ont quelquefois une

légèreté pleine de morgue) ; il se borna à me dire, arrivé dans la pièce voisine, que c'était un reste de sa maladie et qu'il ne serait pas mauvais d'aller cet été à la mer, ou, si nous ne le pouvions pas, à la campagne. Enfin il ne dit rien, sinon qu'il y avait un peu de faiblesse ou quelque chose comme ça. Quand Shreder fut parti, elle me dit d'un air très sérieux :

– Mais, je me sens tout à fait, tout à fait bien portante.

Cependant, en disant cela, elle rougit, comme si elle était honteuse. De la honte, oui. Oh ! maintenant, je comprends ; elle avait honte de voir en moi un mari, qui se souciait encore d'elle, comme un vrai mari. Mais je ne compris pas alors et j'attribuai cette rougeur à sa timidité. Le bandeau !

Or donc, un mois après, vers cinq heures, dans une journée ensoleillée du mois d'avril, j'étais assis près de la caisse, et je finissais mes comptes. Tout à coup, je l'entends dans la chambre voisine, où elle était assise à sa table de travail, se mettre doucement à chanter.

Une pareille nouveauté me fit la plus vive impression et, aujourd'hui encore, je ne me rends pas bien compte du fait. Jusqu'à ce moment, je ne l'avais jamais entendue chanter. Si, peut-être, cependant, les premiers jours de son installation chez moi, quand nous étions encore d'humeur à nous amuser à tirer à la cible avec le revolver. Sa voix était à cette époque assez forte et sonore, un peu fausse, et cependant agréable et disant la santé. Et maintenant elle chantait d'une voix si faible... Ce n'est pas que la chanson fût trop triste, c'était une romance quelconque, mais il y avait dans sa voix quelque chose de brisé, de cassé ; on eût dit qu'elle ne pouvait surmonter ce qui l'empêchait de sortir, on eût dit que c'était la chanson qui était malade. Elle chantait à mi-voix et tout à coup le son s'interrompit en s'élevant. Cette petite voix si pauvre s'arrêta comme une plainte. Elle toussota et de nouveau, doucement, doucement, ténu, ténu, elle se reprit à chanter...

Mes émotions prêtent à rire, on ne comprend pas les raisons de mon émotion ? Je ne la plaignais pas, c'était quelque chose de tout différent. D'abord, au moins au premier moment,

je fus pris d'un étonnement étrange, effrayant, maladif et presque vindicatifs. « Elle chante, et devant moi encore ! *A-t-elle oublié* ? Qu'est-ce donc ? » Je restai tout bouleversé, puis je me levai, je pris mon chapeau et je sortis sans songer à ce que je faisais, probablement parce que Loukérïa m'avait apporté mon pardessus.

– Elle chante ! dis-je involontairement à Loukérïa. Cette fille ne comprit pas et me regarda d'un air ahuri. J'étais effectivement incompréhensible.

– Est-ce que c'est la première fois qu'elle chante ?

– Non, elle chante quelquefois quand vous n'êtes pas là, répondit Loukérïa.

Je me rappelle tout. Je m'avançai sur le palier, puis dans la rue, où je me mis à marcher sans savoir où j'allais. Je m'arrêtai au bout de la rue et je regardai devant moi. Des gens passaient, me bousculaient : je ne sentais rien. J'appelai une voiture et je me fis mener jusqu'au pont de la Police, sans savoir pourquoi. Puis je quittai la voiture brusquement en donnant vingt kopecks au

cocher.

– Voilà pour ton dérangement, lui dis-je en riant d'un rire stupide. Mais je sentis en mon âme un transport soudain. Je retournai à la maison en hâtant le pas. Le son de la pauvre petite voix cassée me résonnait dans le cœur. La respiration me manquait. Le bandeau tombait, tombait de mes yeux. Si elle chantait ainsi en ma présence, c'est qu'elle avait oublié mon existence. Voilà ce qui était clair et terrible. C'est mon cœur qui sentait cela. Mais ce transport éclairait mon âme et surmontait ma terreur.

Ô ironie du sort ! Il n'y avait et ne pouvait y avoir en moi, durant cet hiver, quelque autre chose que ce transport, mais, moi-même, où étais-je tout cet hiver ? Étais-je auprès de mon âme ?

Je montai vivement l'escalier et je ne sais pas si je ne suis pas entré avec timidité. Je me rappelle seulement qu'il me sembla que le plancher oscillait et que je marchais sur la surface de l'eau d'une rivière. Je pénétrai dans la chambre. Elle était toujours assise à sa place,

cousant la tête baissée, mais elle ne chantait plus. Elle me jeta un regard rapide et inattentif. Ce n'était pas un regard, mais un mouvement machinal et indifférent, comme on en a toujours à l'entrée d'une personne quelconque dans une pièce.

J'allai à elle tout droit et je me jetai sur une chaise comme un fou, tout à fait près d'elle. Je lui pris la main et je me rappelle lui avoir dit quelque chose... c'est-à-dire avoir voulu lui dire quelque chose, car je ne pouvais articuler nettement. Ma voix me trahissait, s'arrêtait dans mon gosier. Je ne savais que dire, la respiration me manquait.

– Causons... tu sais... dis quelque chose, bégayai-je tout à coup stupidement. Peu m'importait l'intelligence en ce moment. Elle tressaillit de nouveau et recula tout effarée en me regardant en face. Mais soudain *un étonnement sévère* se marqua dans ses yeux. Oui, de l'étonnement, de la sévérité et de grands yeux. Cette sévérité, cet étonnement sévère m'attirèrent : « Alors c'est de l'amour, de l'amour encore ? » disait cet étonnement sans

paroles.

Je lisais clairement en elle. Tout était bouleversé en moi. Je m'affaissai à ses pieds. Oui, je suis tombé à ses pieds. Elle se leva vivement, je la retins par les deux mains avec une force surhumaine.

Et je comprenais parfaitement ma situation désespérée, oh, je la comprenais ! Croiriez-vous cependant que tout bouillonnait en moi avec une telle force que je crus mourir ? J'embrassais ses pieds dans un accès d'ivresse bienheureuse, ou dans un bonheur sans fin, sans bornes, mais conscient de ma situation désespérée. Je pleurais, je disais des mots sans suite, je ne pouvais pas parler. La frayeur et l'étonnement furent remplacés, sur ses traits, par une pensée soucieuse, pleine d'interrogations et son regard était étrange, sauvage même, comme si elle se hâtait de comprendre quelque chose. Puis elle sourit. Elle marquait beaucoup de honte de me voir embrasser ses pieds, elle les retira. Je baisai aussitôt la terre à la place qu'ils quittaient. Elle le vit et commença à rire de honte (Vous savez,

quand on rit de honte ?). Survint une crise d'hystérie ; je m'en aperçus à ses mains qui se mirent à trembler convulsivement. Je n'y fis pas attention et je continuai à balbutier que je l'aimais, que je ne me relèverais pas : « Donne que je baise ta robe, je resterais toute ma vie à genoux devant toi... »

Je ne sais plus... je ne me rappelle pas, elle se mit à trembler, à sangloter. Un terrible accès d'hystérie se déclara. Je lui avais fait peur.

Je la portai sur son lit. Quand l'accès fut passé, je m'assis sur son lit. Elle, l'air très abattu, me prit les mains et me pria de me calmer : « Allons, ne vous tourmentez pas, calmez-vous. » Elle se reprit à pleurer. Je ne la quittai pas de toute la soirée. Je lui disais que je la mènerais aux bains de mer de Boulogne, tout de suite, dans quinze jours, que sa voix était brisée, que je l'avais bien entendu tout à l'heure, que je fermerais ma maison, que je la vendrais à Dobrourawoff, que nous commencerions une vie nouvelle, et à Boulogne, à Boulogne !

Elle écoutait, toujours craintive. Elle était de

plus en plus effarée. Le principal pour moi n'était pas dans tout cela ; ce qu'il me fallait surtout, c'était rester à toute force à ses pieds, et baiser, baiser encore le sol où elle avait marché, me prosterner devant elle ! « Et je ne demanderai rien, rien de plus, répétais-je à chaque minute. Ne me réponds rien ! ne fais pas attention à moi. Permets-moi seulement de rester dans un coin à te regarder, à te regarder seulement. Fais de moi une chose à toi, ton chien... »

Elle pleurait...

– *Moi qui espérais que vous me laisseriez vivre, comme cela* ! fit-elle tout à coup malgré elle, si malgré elle que peut-être elle ne s'aperçut pas qu'elle l'avait dit. Et pourtant c'était un mot capital, fatal, compréhensible au plus haut degré pour moi, dans cette soirée ! Ce fut comme un coup de couteau dans mon cœur ! Ce mot m'expliquait tout, et cependant elle était près de moi et j'espérais de toutes mes forces, j'étais très heureux. Oh je la fatiguai beaucoup, cette soirée-là, je m'en aperçus, mais j'espérais pouvoir tout changer à l'instant. Enfin, à la tombée de la nuit,

elle s’affaiblit tout à fait et je lui persuadai de s’endormir, ce qu’elle fit aussitôt profondément.

Je m’attendais à du délire ; il y en eut en effet, mais peu. Toute la nuit je me levai, presque à chaque minute, et je m’approchai doucement d’elle pour la contempler. Je me tordais les mains en voyant cet être maladif sur ce pauvre lit de fer qui m’avait coûté trois roubles. Je me mettais à genoux sans oser baiser les pieds de l’endormie, contre sa volonté ; je commençais une prière, puis je me levais aussitôt. Loukérïa m’observait et sortait constamment de sa cuisine : j’allai la trouver et je lui dis d’aller se coucher, que le lendemain nous commencerions une nouvelle existence.

Et je le croyais aveuglément, follement, excessivement ! Oh ! cet enthousiasme, cet enthousiasme qui m’emplissait ! J’attendais seulement le lendemain. L’important était que je ne prévoyais aucun malheur malgré tous ces symptômes. Malgré le bandeau tombé, je n’avais pas de la situation une conscience entière, et longtemps, longtemps encore cette conscience me

fit défaut ; jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à aujourd'hui même ! ! Et comment ma présence d'esprit pouvait-elle me revenir tout entière à ce moment-là : elle vivait encore à ce moment-là, elle était ici, devant moi, vivante, et moi devant elle. « Demain, pensais-je, elle s'éveillera, je lui dirai tout et elle comprendra tout. » Voilà mes réflexions d'alors, simples, claires, qui causaient mon enthousiasme !

La grosse affaire c'était le voyage à Boulogne. Je ne sais pas pourquoi, mais je croyais que Boulogne était tout, que Boulogne donnerait quelque chose de définitif. « À Boulogne, à Boulogne ! »... J'attendais fébrilement le matin.

IX

Et il y a seulement quelques jours que c'est arrivé : cinq jours, seulement cinq jours. Mardi dernier ! Non, non, si elle avait attendu encore un peu de temps, un rien de temps... j'aurais dissipé

toute obscurité ! Ne s'était-elle pas tranquillisée déjà ? Le lendemain même elle me regardait avec un sourire, malgré ma confusion... L'important, c'est que pendant tout ce temps, pendant ces cinq jours, il y avait chez elle un certain embarras, une certaine honte. Elle avait peur aussi, elle avait très peur. J'admets le fait et je ne me contredirai pas comme un fou, cette peur existait et comment n'aurait-elle pas existé ? Il y avait déjà si longtemps que nous étions éloignés l'un de l'autre, si séparés l'un de l'autre et, tout à coup, tout cela... Mais je ne prenais pas garde à sa frayeur, une espérance nouvelle luisait à mes yeux !... Il est vrai, indubitablement vrai, que j'ai commis une faute. Il est même probable que j'en ai commis plusieurs. Quand nous nous sommes réveillés, dès le matin (c'était mercredi) j'ai commis une faute : je l'ai considérée tout de suite comme mon amie. C'était aller trop vite, beaucoup trop vite, mais j'avais besoin de me confesser, un besoin impérieux, il me fallait même plus qu'une confession ! J'allai si loin que je lui avouai des choses que je m'étais caché à moi-même toute ma vie. Je lui avouai aussi sans

détour que tout cet hiver je n'avais pas douté de son amour pour moi. Je lui expliquai que l'établissement de ma maison de prêt n'avait été qu'une défaillance de ma volonté et de mon esprit, une œuvre à la fois de mortification et de vaine gloire. Je lui confessai que la scène du buffet du théâtre n'avait été qu'une lâcheté de mon caractère, de mon esprit défiant : c'était le décor de ce buffet qui m'avait impressionné. Voilà ce que je m'étais dit : « Comment en sortirai-je ? Ma sortie ne sera-t-elle pas ridicule ? » J'avais eu peur non pas d'un duel, mais du ridicule... Ensuite je n'avais plus voulu en démordre. J'avais tourmenté tout le monde, depuis lors, à cause de cela, je ne l'avais épousée que pour la torturer.

En général je parlais presque constamment, comme dans le délire. Elle, elle me prenait les mains et me priait de m'arrêter : « Vous exagérez, disait-elle ; vous vous faites du mal. » Et ses larmes se reprenaient à couler presque par torrents ! Elle me priait toujours de ne pas continuer, de ne pas rappeler ces souvenirs.

Je ne faisais pas attention à ces prières, ou du moins pas assez attention : le printemps ! Boulogne ! Là le soleil, là notre nouveau soleil, c'est cela que je répétais sans cesse ! Je fermai ma maison, je passai mes affaires à Debrourawoff, j'allai même subitement jusqu'à lui proposer de tout donner aux pauvres, hormis les trois mille roubles héritées de ma marraine, avec lesquelles nous serions allés à Boulogne. Et puis, en revenant, nous aurions commencé une nouvelle vie de travail. Cela me parut entendu, car elle ne me répondit rien... elle sourit seulement. Je crois qu'elle avait souri par délicatesse, pour ne pas me chagriner. Je voyais, en effet, que je lui étais à charge ; ne croyez pas que j'étais assez sot, assez égoïste pour ne pas m'en apercevoir. Je voyais tout, jusqu'aux plus petits faits, je voyais, je savais mieux que personne ; tout mon désespoir s'étendait devant moi !

Je lui racontais constamment des détails sur elle et sur moi et aussi sur Loukérïa. Je lui racontais que j'avais pleuré... Oh ! je changeais de conversation, je tâchais aussi de ne pas trop

comprendre certaines choses. Elle, elle s'animait quelquefois, une ou deux fois elle s'est animée, je me le rappelle ! Pourquoi prétendre que je ne regardais, que je ne voyais rien ? Si seulement *cela* n'était pas arrivé, tout se serait arrangé. Mais, elle-même, ne me racontait-elle pas, il y a trois jours, quand nous avons parlé de ses lectures, de ce qu'elle avait lu pendant l'hiver, ne riait-elle pas en me racontant la scène de Gil Blas et de l'archevêque de Grenade ? Et quel rire d'enfant, charmant, comme jadis lorsqu'elle était encore ma fiancée ! (Un moment encore, un moment !) Comme je me réjouissais ! Il m'étonnait beaucoup, d'ailleurs, l'incident à propos de l'archevêque : elle avait donc gardé pendant l'hiver assez de présence d'esprit et de bonne humeur pour rire à la lecture de ce chef-d'œuvre. Elle commençait à se tranquilliser complètement, à croire sérieusement que je la laisserais vivre *comme cela* : « Moi qui espérais que vous me laisseriez vivre *comme cela* », voilà ce qu'elle m'avait dit le mardi ! Oh, quelle pensée d'enfant de dix ans ! Et elle croyait qu'en effet je la laisserais vivre *comme cela* : elle à sa

table, moi à mon bureau, et ainsi de suite jusqu'à soixante ans. Et voilà tout à coup que je viens en mari, et il faut de l'amour au mari ! Malentendu ! Aveuglement !

J'avais le tort aussi de trop m'extasier en la regardant. J'aurais dû me contenir, car mes transports lui faisaient peur. Je me contenais, d'ailleurs, je ne lui baisais plus les pieds. Je n'ai pas une seule fois eu l'air de... enfin de lui faire voir que j'étais son mari. Cela ne me serait pas même venu à l'idée, je priais seulement ! Je ne pouvais pas ne rien dire absolument, me taire ! Je lui ai ouvert soudain tout mon cœur, en lui disant que sa conversation me ravissait, qu'elle était incomparablement plus instruite et plus développée que moi. Elle rougit beaucoup et, toute confuse, elle prétendit encore que j'exagérais. Alors, par bêtise, sans pouvoir me contenir, je lui dépeignis mon ravissement quand, derrière la porte, j'avais assisté à la lutte de son innocence aux prises avec ce drôle, combien son esprit, l'éclat de ses saillies, et tout à la fois sa naïveté enfantine m'avaient enchanté. Elle tressaillit de la tête aux pieds et balbutia encore

que j'exagérais. Mais soudainement son visage s'assombrit, elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer, à chaudes larmes...

Alors je ne pus moi-même me contenir : je tombai une fois de plus à ses pieds, je baisai encore ses pieds et tout finit par une crise d'hystérie, comme le mardi précédent. C'était bien pire et, le lendemain...

Le lendemain ! Fou que je suis ! ce lendemain, c'est aujourd'hui, tout à l'heure !

Écoutez et suivez-moi bien : Quand nous nous sommes réunis pour prendre le thé (après l'accès que je viens de dire), sa tranquillité m'a frappé. Elle était tranquille ! Et moi, toute la nuit, j'avais frissonné de terreur en songeant aux rêves de la veille. Voilà, que tout à coup elle s'approche de moi, se place devant moi, joint les mains (c'était tout à l'heure !) et parle. Elle dit qu'elle est une criminelle, qu'elle le sait, que l'idée de son crime l'a torturée tout l'hiver et la torture encore... qu'elle apprécie ma générosité... « Je serai pour vous une femme fidèle et je vous estimerai. » Ici je me dressai, et, comme un fou, je la pris dans

mes bras ! Je l'embrassai, je couvris son visage et ses lèvres de baisers, comme un homme qui vient de retrouver sa femme après une longue absence. Et pourquoi l'ai-je quittée tout à l'heure ? Pendant deux heures ? C'était pour nos passeports... Oh mon Dieu ! Si j'étais rentré cinq minutes plus tôt seulement, rien que cinq minutes... Et cette foule à la porte cochère, tous ces yeux fixés sur moi... Oh, mon Dieu !...

Loukérïa (oh ! maintenant je ne la laisserai pas partir, Loukérïa, pour rien au monde ; elle a été là tout l'hiver, elle pourra me raconter...). Loukérïa dit que, quand j'ai eu quitté la maison et seulement une vingtaine de minutes avant mon retour, elle est entrée chez sa maîtresse pour lui demander quelque chose, je crois. Elle a remarqué que son image de la Vierge (l'image en question) avait été déplacée et posée, sur la table, comme si sa maîtresse venait de faire sa prière.

– Qu'avez-vous ? maîtresse.

– Rien, Loukérïa ; va-t-en... Attends, Loukérïa.

Elle s'approcha d'elle et l'embrassa.

– Êtes-vous heureuse, maîtresse ?

– Oui, Loukérïa.

– Le maître aurait dû venir depuis longtemps vous demander pardon, maîtresse. Vous êtes réconciliés : que Dieu soit loué.

– C'est bien, Loukérïa. – Va, Loukérïa.

Et elle sourit d'un air étrange. Si étrange que Loukérïa revint dix minutes après pour voir ce qu'elle faisait :

« Elle se tenait contre le mur, près de la fenêtre, la tête appuyée sur sa main collée au mur. Elle restait comme cela pensive. Elle était si absorbée qu'elle ne m'avait pas entendue m'approcher et la regarder de l'autre pièce. Je la vois faire comme si elle souriait. Elle restait debout, en ayant l'air de réfléchir, et elle souriait. Je lui jette un dernier coup d'œil et je m'en vais sans faire de bruit, en pensant à ça. Mais voilà que j'entends tout à coup ouvrir la fenêtre. J'accours aussitôt et je lui dis : Il fait frais, maîtresse, vous allez prendre froid. Mais voilà que je l'aperçois debout sur la fenêtre, debout de

toute sa longueur sur la fenêtre ouverte. Elle me tournait le dos et tenait à la main l'image de la Vierge. Le cœur me tourne et je crie : Maîtresse ! maîtresse ! Elle entend, elle fait le geste de retourner vers la chambre, mais elle ne se retourne pas, elle fait un pas en avant, serre l'image contre sa poitrine et se jette ! »

Je me rappelle seulement qu'elle était encore toute chaude quand je suis arrivé à la porte cochère. Et tout le monde me regardait. Tous parlaient avant mon arrivée ; on se tut en me voyant et on se rangea pour me laisser passer et... elle était étendue à terre avec son image. Je me rappelle comme une ombre à travers laquelle je me suis avancé, et j'ai regardé longtemps. Et tout le monde m'entourait et me parlait sans que j'entendisse. Loukérïa était là, mais je ne la voyais pas. Elle m'a dit m'avoir parlé. Je vois seulement encore la figure d'un bourgeois qui me répétait sans cesse : « Il lui est sorti de la bouche une boule de sang, Monsieur, une boule de sang ! » et il me montrait le sang sur le pavé, à la

place. Il me semble avoir touché le sang avec le doigt. Cela fit une tache sur mon doigt, que je regardai. Cela, je me le rappelle. Et le bourgeois me disait toujours : « Une boule de sang, Monsieur, une boule de sang... »

– Quoi, une boule de sang ! criai-je, dit-on, de toutes mes forces et je me jetai sur lui les mains levées...

Oh sauvage ! sauvage !... Malentendu ! invraisemblance ! impossibilité !

X

N’est-il pas vrai ? N’est-ce point invraisemblable ? – Ne peut-on dire que c’est impossible ? Pourquoi, pour quelle raison cette femme est-elle morte ?

Croyez-moi, je comprends, mais cependant le pourquoi de sa mort est tout de même une question. Elle a eu peur de mon amour. Elle s’est sérieusement demandé : Faut-il accepter cette vie,

ou non ? Elle n'a pu se décider, elle a mieux aimé mourir. Je sais, je sais qu'il n'y a pas tant à chercher : elle m'avait trop promis, elle a eu peur de ne pas pouvoir tenir. Il y a eu plusieurs circonstances tout à fait terribles.

Pourquoi est-elle morte ? voilà la question toujours, la question qui me brise le cerveau. Je l'aurais laissée vivre *comme cela*, comme elle disait, si elle avait voulu vivre *comme cela*. Elle ne l'a pas cru, voilà le fait... Non, non, je me trompe, ce n'est pas cela. C'est probablement parce que, moi, il fallait m'aimer, honnêtement, avec son âme, et non comme elle aurait pu aimer l'épicier. Et comme elle était trop chaste, trop pure pour consentir à ne me donner qu'un amour digne de l'épicier, elle n'a pas voulu me tromper. Elle n'a pas voulu me tromper en me donnant pour un amour, une moitié d'amour, un quart d'amour. Trop grande honnêteté ! Et moi qui voulais lui inculquer de la grandeur d'âme, vous vous souvenez ? singulière pensée.

C'est très étrange. M'estimait-elle ? Je ne sais pas. Me méprisait-elle ou non ? Je ne crois pas

qu'elle me méprisât. Il est très extraordinaire qu'il ne me soit pas venu à l'idée une seule fois, pendant tout l'hiver, qu'elle pouvait me mépriser. J'ai cru le contraire très fermement jusqu'au jour où elle m'a regardé avec *un étonnement sévère*. Oui, *sévère*. C'est alors que j'ai compris à l'instant qu'elle me méprisait. Je l'ai compris irrémédiablement et pour jamais. Ah ! elle pouvait bien me mépriser toute sa vie, pourvu qu'elle eût consenti à vivre ! Tout à l'heure encore, elle marchait, elle parlait ! Je ne puis comprendre comment elle a pu se jeter par la fenêtre ! Et comment même supposer cela cinq minutes avant ? J'ai appelé Loukérïa. Je ne me séparerai jamais de Loukérïa maintenant.

Ah, nous aurions pu nous entendre encore ! Nous nous étions seulement beaucoup déshabitués l'un de l'autre pendant cet hiver... N'aurions-nous pas pu nous accoutumer de nouveau l'un à l'autre ? Pourquoi n'aurions-nous pas pu nous reprendre d'affection l'un pour l'autre et commencer une vie nouvelle ? Moi je suis généreux, elle l'est aussi : voilà un terrain de conciliation, quelques mots de plus, deux jours de

plus et elle aurait tout compris.

Ce qui est malheureux, c'est que c'est un hasard, un simple, un grossier, un inerte hasard ! Voilà le malheur ! Cinq minutes trop tard... Si j'étais revenu cinq minutes plus tôt, cette impression momentanée se serait dissipée comme un nuage et n'aurait jamais repris son cerveau. Elle aurait fini par tout comprendre. Et maintenant de nouveau des pièces vides, de nouveau la solitude... Le balancier continue à battre ; ce n'est pas son affaire, à lui, il n'a point de regrets. Il n'a personne au monde... voilà le malheur.

Je me promène, je me promène toujours. Je sais, je sais, ne me le soufflez pas : mon regret du hasard, des cinq minutes de retard, vous semble ridicule ? Mais l'évidence est là. Considérez une chose : Elle ne m'a pas seulement laissé écrit le mot : « n'accusez personne de ma mort » qui est usité en pareil cas. Ne pouvait-elle songer qu'on soupçonnerait peut-être Loukérïa ? Car enfin : « vous étiez seule avec elle, c'est donc vous qui l'avez poussée », voilà l'accusation possible. Au

moins pouvait-on inquiéter Loukérïa injustement si quatre personnes ne s'étaient pas trouvées dans la cour pour la voir, son image à la main, au moment où elle se jetait. Mais c'est aussi un hasard qu'il se soit trouvé du monde pour la voir ! Non, tout ceci est venu d'un moment d'aberration ; une surprise, une tentation subite ! Et qu'est-ce que ça prouve qu'elle priât devant l'image ? Cela ne prouve point que ce fût en prévision de la mort. La durée de cet instant a peut-être seulement été de dix minutes. Elle n'a peut-être pris sa résolution qu'au moment où elle s'appuyait au mur, la tête dans sa main, en souriant. Une idée lui a passé par la tête, y a tourbillonné ; elle n'a pu y résister.

Il y a eu un malentendu évident, si vous voulez. Avec moi, on peut encore vivre... Et si c'était réellement de l'anémie, simplement de l'anémie ? quelque épuisement d'énergie vitale ? Cet hiver l'avait trop épuisée ; voilà la cause...

Un retard ! ! !

Quelle maigreur dans cette bière ! Comme son nez semble pincé ! Les cils sont en forme de

flèches. Et elle est tombée de manière à n'avoir rien de cassé, rien d'écrasé. Rien que cette « boule de sang ». Une cuillerée à dessert. La commotion intérieure. Étrange pensée : si on pouvait ne pas l'enterrer ? Car si on l'emporte, si... Oh non, il est impossible qu'on l'emporte ! Ah, je sais bien qu'on doit l'emporter ; je ne suis pas fou et je ne délire pas. Au contraire, jamais ma pensée n'a été plus lucide. Mais comment alors ! comme autrefois ! personne ici, seul avec mes gages. Le délire, le délire, voilà le délire ! Je l'ai torturée jusqu'à la fin, voilà pourquoi elle est morte !

Que m'importent vos lois ? Que me font vos mœurs, vos usages, vos habitudes, votre gouvernement, votre religion ? Que votre magistrature me juge. Qu'on me traîne devant vos tribunaux, devant vos tribunaux publics et je dirai que je nie tout. Le juge criera : « silence, officier ». Et moi je lui crierai : « Quelle force as-tu pour que je t'obéisse ? Pourquoi votre sombre milieu a-t-il étouffé tout ce qui m'était cher ? À quoi me servent toutes vos lois maintenant ? Je les foule aux pieds ! Tout m'est égal ! »

Aveugle, aveugle ! Elle est morte, elle ne m'entend pas ! Tu ne sais pas dans quel paradis je t'aurais menée. J'avais les cieux dans mon âme, je les aurais répandus autour de toi ! tu ne m'aurais pas aimé ? hé bien, qu'est-ce que ça fait ? nous aurions continué *comme cela*. Tu m'aurais parlé comme à un ami, cela aurait suffi pour nous rendre heureux, nous aurions ri ensemble joyeusement en nous regardant dans les yeux ; c'est *comme cela* que nous aurions vécu. Et si tu en avais aimé un autre, hé bien, soit, soit ! Tu aurais été le voir, tu aurais ri avec lui et, moi, de l'autre côté de la rue, je t'aurais regardée... Oh tout, tout, mais ouvre seulement les yeux ! Une fois, un instant ! un instant ! Tu me regarderais et, comme tout à l'heure, tu me jurerais d'être toujours ma femme fidèle ! D'un seul regard, cette fois, je te ferais tout fait comprendre.

Immobilité ! Ô nature inerte ! Les hommes sont seuls sur la terre, voilà le mal ! « Y a-t-il aux champs un homme vivant ? » s'écrie le chevalier

russe[1]. Moi je crie aussi sans être le chevalier, et aucune voix ne me répond. On dit que le soleil vivifie l'univers. Le soleil se lève, regardez-le : n'est-ce point un mort ? Il n'y a que des morts. Tout est la mort. Les hommes sont seuls, environnés de silence. Voilà la terre ! « Hommes, aimez-vous les uns les autres. » Qui a dit cela ? Quel est ce commandement ? Le balancier continue à battre, insensible... quel dégoût ! Deux heures du matin. Ses petites bottines l'attendent au pied de son petit lit... Quand on l'emportera demain, sérieusement, que deviendrai-je ?

[1] Citation des anciens livres de la Légende slave.

La femme d’un autre et un mari sous le lit

Traduction de Marc Semenoff.

La première partie de *La Femme d'un Autre et un Mari sous le Lit* (Tchoujaïa jéna i mouje pod krovatiou) a paru en janvier 1848, dans « Les Annales de la Patrie », sous le titre : *La Femme d'un Autre (Scène de la Rue).* La seconde, ayant pour titre : *Le Mari Jaloux,* ne fut publiée dans la même revue qu'en décembre 1848, t. LXI. L'auteur rassembla les deux nouvelles sous un seul titre dans l'édition de 1860.

I

Permettez-moi, cher Monsieur... pourrais-je vous demander ?

Le passant tressaillit et fixa non sans effroi l'homme vêtu d'une pelisse de raton qui s'adressait ainsi à lui, à brûle-pourpoint, au milieu de la rue, à huit heures du soir. Et l'on sait que si un bourgeois de Pétersbourg s'adresse

soudain, dans la rue, à un autre bourgeois qui lui est totalement inconnu, ce dernier, fatalement, sera pris de panique.

Donc, le passant frémit, au bord de l'épouvante.

– Excusez-moi si je vous ai importuné, poursuivit l'homme vêtu d'une pelisse de raton, mais je... vraiment j'ignore... vous me pardonnerez sans doute... Vous comprenez que j'ai l'esprit un peu troublé.

Le jeune homme en békécha remarqua alors que son interlocuteur à la pelisse de raton, avait un air quelque peu bizarre. Son visage renfrogné était assez pâle, sa voix tremblait, ses pensées s'égaraient visiblement, ses paroles venaient difficilement. Manifestement, il lui coûtait beaucoup de formuler son humble prière à un étranger, hiérarchiquement inférieur, peut-être, soit par le grade, soit par la classe. Car il se voyait absolument contraint d'adresser à quelqu'un sa prière. Et cette demande était, en tout cas, inconvenante, inconsidérée, étrange, de la part d'un bourgeois portant une pelisse aussi

élégante et un frac aussi beau, d'une merveilleuse couleur vert sombre, et qu'ennoblissait une série de décorations. Il était évident que l'homme se sentait mal à l'aise lui-même à cause de l'élégance de son costume. Pourtant, dominant son trouble, il se ressaisit par un effort de volonté, décidé à mettre fin le plus dignement possible à la scène désagréable qu'il venait de provoquer.

– Vous m'excuserez... je suis hors de moi... il est vrai que vous ne me connaissez pas... pardon de vous avoir importuné... je me ravise...

Il ôta poliment son chapeau et s'éloigna d'un pas rapide.

– Mais voyons, Monsieur, je vous en prie.

Cependant, il disparut dans la nuit, laissant le jeune homme en békécha complètement ahuri.

« Quel type ! » se dit-il.

Son ahurissement se dissipa enfin. Il redevint maître de lui-même, se rappela le motif de sa promenade et se mit à arpenter le trottoir, ne détachant pas son regard de la porte cochère

d’une maison à plusieurs étages. La brume tombait et le jeune homme en fut satisfait, car on remarquait moins ses allées et venues. Seul, peut-être, quelque cocher de fiacre stationné toujours au même endroit pouvait encore le voir.

– Mille excuses !

Il tressaillit de nouveau. C’était encore le personnage à la pelisse de raton.

– Je viens une fois encore... pardon, commença-t-il. Mais vous... vous... certainement, vous êtes un homme de cœur. Ne me prenez point comme un être considéré au point de vue social... du reste, je bafouille... mais voyez l’angle humain... Vous êtes en présence, Monsieur, d’un homme qui est obligé de faire une humble prière.

– Si je puis... Que vous faut-il ?

– Peut-être avez-vous pensé qu’il s’agit de ma part d’une demande d’argent ? déclara le mystérieux inconnu. Ses lèvres se tordirent, il pâlit et éclata d’un rire hystérique.

– Je vous en prie...

– Non... il est évident que je vous dérange.

Pardon... je suis moi-même un poids lourd pour moi... Considérez que vous me voyez en état de déséquilibre, presque de folie... et ne concluez pas...

– Mais au fait ! Au fait ! répondit le jeune homme avec impatience. Il eut cependant un mouvement de tête encourageant.

– Ah ! les choses changent... C'est vous, jeune homme, qui me rappelez l'affaire comme si j'étais un gamin négligent... Décidément, je perds la raison. Dites-moi franchement : comment vous apparais-je dans mon humiliation ?

Le jeune homme rougit et garda le silence.

– Permettez-moi une question franche : avez-vous vu une dame ?... Là se borne ma demande, prononça enfin d'une voix décidée le personnage à la pelisse de raton.

– Une dame ?

– Oui, une dame.

– J'avoue que beaucoup de dames ont passé...

– Évidemment ! proféra l'étranger mystérieux avec un sourire amer. Je brouille tout et ne vous

demande pas ce que je voulais... Excusez-moi... Je voulais savoir si vous aviez vu une dame en manteau de renard et capeline de velours sombre avec voilette noire ?

– Non, pas de dame pareille... je ne crois pas en avoir vue...

– Oh ! dans ce cas... je m'excuse...

Le jeune homme voulut questionner l'inconnu, mais celui-ci disparut de nouveau, laissant abasourdi une fois encore son auditeur.

« Oh, que le diable l'emporte ! pensa le jeune homme en békécha, visiblement irrité. Dans un geste de dépit il releva son col de castor et se remit à arpenter le trottoir, passant, non sans prudence, devant la porte de la demeure aux nombreux étages. La colère montait en lui. « Pourquoi ne sort-elle pas ? se demanda-t-il. Il va être huit heures. »

Huit heures sonnèrent à la tour.

« Ah ! Que le diable vous emporte, à la fin ! »

– Excusez...

– Excusez-moi aussi, mais vous vous êtes

fourré dans mes jambes d'une manière... qui m'a effrayé, proféra le passant qui fronça les sourcils et s'excusa encore.

– Je reviens à vous. Je dois certainement vous sembler inquiet, bizarre...

– Je vous en prie, pas de mots inutiles, expliquez-vous vite. J'ignore encore ce que vous désirez.

– Vous êtes pressé ? Voyez-vous... Je vous raconterai tout sincèrement, sans vaines paroles. Que faire ? Les circonstances lient parfois des êtres de caractères très différents. Mais je remarque que l'impatience s'empare de vous, jeune homme... Alors, donc... Du reste je ne sais comment dire... Je cherche une dame... Soit ! je ne cacherai donc rien... Il me faut précisément savoir où est allée cette dame. Qui elle est ? je suppose que vous n'avez pas besoin de connaître son nom, jeune homme.

– Alors... continuez donc.

– Alors... mais votre ton avec moi... Excusez-moi, je vous ai peut-être offensé en vous appelant

jeune homme, mais je ne pensais pas vous... bref, si vous pouvez me rendre un très grand service, il s'agit... une dame, c'est-à-dire... une dame honnête, d'une excellente famille amie... J'ai été chargé... Vous comprenez... moi-même n'ai pas de famille...

– Alors ?...

– Mettez-vous à ma place, jeune homme. Ah ! Excusez-moi... Voilà que je ne cesse de vous appeler jeune homme. Toutes les minutes sont précieuses... Cette dame, figurez-vous... mais ne pourriez-vous me dire qui habite cette maison ?

– Oh ! beaucoup de gens l'habitent.

– Évidemment. Vous avez parfaitement raison, prononça le monsieur à la pelisse de raton, riant un peu pour garder les apparences. Je sens que je m'embrouille légèrement, mais pourquoi prenez-vous ce ton ? Vous voyez bien que j'avoue sincèrement, que je m'enfonce et si vous êtes un homme arrogant... Oh ! vous m'avez vu suffisamment humilié. Je parle d'une dame de conduite honnête, c'est-à-dire de mœurs légères... Excusez... je m'enfonce... comme si je parlais

littérature... vous comprenez... on invente un Paul de Kock romancier léger... et le malheur vient de Paul de Kock... Voilà.

Le jeune homme jeta un regard plein de commisération sur le bourgeois à la pelisse de raton qui avait l'air complètement égaré et qui, silencieux, le fixait avec un sourire stupide, saisissant d'une main tremblante, sans aucun motif, le pan de son pardessus.

– Vous voulez savoir qui habite ici ? demanda le jeune homme qui recula légèrement.

– Vous avez dit que les locataires étaient nombreux.

– Je sais que Sophia Ostafievna, notamment, habite ici.

Le jeune homme prononça ces paroles dans un murmure et comme avec un sentiment de pitié.

– Vous voyez bien... vous voyez que vous êtes au courant, jeune homme !

– Je vous assure que non, je ne sais rien...

– Je viens d'apprendre par la cuisinière qu'elle vient ici... Mais vous n'y êtes pas car ce n'est

point chez Sophia Ostafievna... Elle ne la connaît pas.

– Non ? Alors pardon...

– Évidemment, tout cela ne vous intéresse pas, jeune homme. L'étrange bonhomme parlait avec une ironie amère.

– Écoutez, fit le jeune homme en balbutiant. J'ignore en réalité, la cause de votre état actuel, mais on a dû vous tromper. Parlez net.

L'autre sourit affirmativement.

– Alors, nous allons pouvoir nous comprendre, ajouta le jeune homme. Et il sembla esquisser un léger demi-salut aimable.

– Vous m'avez mortellement atteint. Pourtant, je le confesse, c'est bien cela. Mais à qui pareille chose n'arrive-t-elle pas ? Votre sympathie m'émeut profondément, avouez qu'entre jeunes gens... Je ne suis certes pas jeune, mais vous comprenez, l'habitude, la vie de célibataire... entre vieux garçons, c'est connu...

– Naturellement, c'est connu. Mais en quoi puis-je vous aider ?

– Eh bien ! mais... admettez qu'en fréquentant Sophia Ostafievna... D'ailleurs je ne sais pas encore sûrement où cette dame s'est rendue ; je sais uniquement qu'elle se trouve dans cette maison. Mais observant vos allées et venues, moi-même arpentant l'autre côté, je me suis dit... Bref, j'attends cette dame, certain qu'elle est ici. J'aimerais la rencontrer et lui expliquer l'inconvenance, la vilenie... vous me comprenez, n'est-ce pas ?

– Hum !... Ensuite ?

– Ce n'est pas pour moi que j'agis... N'allez point penser... Elle est l'épouse d'un autre. Le mari attend là-bas, sur le pont Voznessenski. Son désir est de la prendre sur le fait, mais il ne se résout pas. Il ne croit pas encore, comme tous les époux. Ici, l'homme à la pelisse de raton esquissa un sourire. Je suis son ami. Convenez-en, je suis un homme assez respectable et ne puis être celui pour qui vous me prenez.

– C'est évident. Je vous écoute.

– Alors donc, je ne cesse de la surveiller, j'en suis chargé. Pauvre mari ! Mais je sais que la

jeune dame est rusée. Les livres de Paul de Kock sont toujours sous son oreiller, et je suis sûr qu'elle filera, d'une manière ou d'une autre, secrètement. J'avoue que c'est la cuisinière qui m'a instruit de ses visites ici. J'ai bondi comme un fou dès que je l'ai appris. Je veux la pincer. Je la soupçonnais depuis longtemps et c'est pourquoi j'ai voulu vous demander... Vous marchiez ici... vous... vous... comment dire ?

– Soit. Mais enfin, que voulez-vous ?

– Oui... je n'ai pas l'honneur de vous connaître et n'ose pas être curieux... qui êtes-vous ? En tout cas, faisons connaissance, si vous permettez. L'occasion est agréable !...

Le bourgeois, fortement ému secoua chaudement la main du jeune homme.

– J'aurais dû agir de la sorte dès le début, dit-il encore, mais j'ai oublié toute convenance.

Tandis qu'il s'exprimait ainsi, il jetait des regards inquiets autour de lui, allait de droite et de gauche à petits pas et saisissait, par moments, comme un homme perdu, la main de son

interlocuteur.

Il poursuivit :

– Voyez-vous... je voulais m'adresser à vous amicalement... excusez la liberté que je prends... J'aurais aimé vous prier de marcher de l'autre côté... du côté de la ruelle... c'est l'entrée de service... Moi je me promènerai ici, autour de l'entrée principale : de cette manière elle ne nous échappera pas... J'avais peur, étant seul, de la rater... et je ne veux pas la manquer. Dès que vous la verrez, arrêtez-la et appelez-moi... Oh ! je suis fou. Je m'aperçois maintenant seulement de toute la sottise et de l'inconvenance de ma proposition !

– Oh ! non. Comme vous voulez...

– Ne m'excusez pas... Je me sens hors de moi, égaré comme je ne le fus jamais. Comme si j'étais devant des juges. Je vous avouerai même... franc, honnête avec vous, jeune homme... je vous avais pris pour l'amant.

– Autrement et simplement dit... vous voulez savoir ce que je fais ici ?

– Honoré Monsieur, cher Monsieur... loin de moi la pensée que vous l'êtes... je ne vous salirai pas de pareil soupçon, mais... me jureriez-vous que vous n'êtes pas l'amant ?

– Eh bien, puisque vous le voulez, je vous donne ma parole d'honneur que je suis l'amant mais non celui de votre femme... Si je l'étais, je ne me trouverais pas dans la rue, je serais avec elle.

– De mon épouse ! Qui vous a parlé de ma femme, jeune homme ? Je suis célibataire... c'est-à-dire, c'est moi qui suis l'amant...

– Vous m'avez dit que le mari attendait sous le pont Voznessenski...

– Évidemment, oui... je confonds tout, mais il est d'autres liens. Et avouez, jeune homme, qu'une certaine légèreté de caractère, je veux dire...

– Allons, allons... parfait, très bien.

– En d'autres termes, je ne suis pas du tout le mari...

– Je vous crois. Mais à vous parler

franchement, je vous dissuade actuellement parce que je veux me calmer moi-même. Et c'est du reste pourquoi je suis si franc avec vous. Vous m'avez troublé, vous me gênez. Je vous promets de vous appeler. Je vous supplie, pourtant, de me céder la place et de vous éloigner. J'attends moi-même.

– D'accord... comme vous voulez. Je m'éloigne, je respecte l'impatience passionnée de votre cœur. Je le comprends, jeune homme. Oh ! comme je vous comprends maintenant.

– Bien, bien...

– Au revoir. D'ailleurs, excusez-moi, jeune homme, un dernier mot. Je ne sais comment le dire... Donnez-moi une fois encore votre parole d'honneur que vous n'êtes pas l'amant.

– Ah ! Seigneur.

– Et une dernière question : vous connaissez le nom du mari de votre... c'est-à-dire de celle qui est l'objet de votre passion ?

– Je le connais, évidemment... ce n'est pas le vôtre, suffit.

– Comment savez-vous donc mon nom de famille ?

– Écoutez-moi... fichez le camp. Vous perdez votre temps. Elle aura le temps de se sauver mille fois. Eh bien, qu'avez-vous ? La vôtre a un manteau de renard et une capeline, la mienne a un manteau à carreaux et un chapeau de velours bleu. Que vous faut-il de plus ? Que voulez-vous encore ?

– Un chapeau de velours bleu ! Elle aussi met un manteau à carreaux et un chapeau bleu, s'écria l'homme qui, décidément, ne voulait pas délivrer l'autre de sa présence. Il revint sur ses pas.

– Que le diable vous emporte ! Vous ignorez donc que cela peut arriver ? Et pourquoi ? Et pourquoi m'excité-je ? La mienne ne passe pas ici.

– Où est-elle donc, la vôtre ?

– Que vous importe ?

– Je le confesse... C'est toujours...

– Ah ! Ah ! Vous n'avez donc aucune honte ! La mienne a des amis ici, au deuxième étage sur

la rue... Tout de même faudra-t-il que je vous instruise du nom des gens ?

– Mon Dieu ! Mais j'ai, moi aussi, des amis au deuxième, fenêtres sur la rue, un général...

– Un général ?

– Un général. Et pourquoi ne vous dirais-je pas ? le général Polovitsyne.

– Ah ! par exemple... non... ce ne sont pas les mêmes... Oh ! que le diable emporte tout.

– Pas les mêmes ?

– Non.

Les deux hommes se turent et se fixèrent stupéfaits.

– Eh bien ! qu'avez-vous à me regarder ainsi ? s'écria le jeune homme avec dépit tout en s'efforçant de secouer son état de rêve et de stupeur.

L'autre s'agita.

– Je l'avoue...

– Non, cette fois, permettez... permettez... il vous faut enfin considérer les choses

raisonnablement. Affaire commune. Expliquez-moi. Qui connaissez-vous là-haut ?

– Vous voulez dire... des amis ?

– Oui, des amis.

– Vous voyez bien. Je sens par vos yeux que j'ai deviné.

– Seigneur Dieu ! Non, non. Le diable l'emporte. Seriez-vous aveugle ? Je suis là, près de vous, je ne me trouve pas près d'elle. Et que m'importe, au demeurant. Parlez... Ne dites rien... faites comme il vous plaît.

Le jeune homme, furieux, tourna deux fois sur ses talons et agita son bras.

– Je vous en prie, ce n'est rien, je vous raconterai tout, honnêtement. Ma femme, tout d'abord, venait seule ici. Elle est leur parente, et je ne soupçonnais rien. Hier, je rencontre Son Excellence qui m'informe qu'il y a trois semaines il a changé d'appartement et... Non ce n'est pas ma femme, c'est la femme d'un autre, de celui qui attend sur le pont Voznessenski... Cette dame déclara qu'avant-hier encore elle allait chez eux,

dans cet appartement-ci. Quant à la cuisinière, elle m'a raconté qu'un jeune homme, Bobinitsyne, a loué l'appartement de Son Excellence le général.

– Ah ! sacré nom...

– Mon cher Monsieur, j'ai peur... j'ai peur.

– Ah ! le diable l'emporte ! Je me fiche pas mal de vos peurs, de vos effrois. Oh ! tenez, quelqu'un vient de passer... là.

– Où, où ? Vous n'aurez qu'à crier : Ivan Andreievitch ! et j'accourrai.

– Soit ! D'accord ! Ah ! sacré nom ! Ivan Andreievitch !

– Je suis là ! s'écria Ivan Andreievitch revenant sur ses pas, essoufflé. Alors ? Qui ? Quoi ?

– Non, je ne faisais que... je voulais savoir comment s'appelle cette dame.

– Glaf...

– Glafira.

– Non, pas tout à fait Glafira. Excusez, je ne

puis vous dire son nom.

Le monsieur respectable était devenu très pâle en prononçant ces paroles.

– Naturellement... ce n'est pas Glafira... je sais moi-même que ce n'est pas Glafira. L'autre n'est pas Glafira non plus. Et avec qui est-elle d'ailleurs ?

– Où ?

– Là-haut. Oh ! sacré nom de tous les diables !

Le jeune homme, fou de rage, ne pouvait tenir en place.

– Alors, vous voyez. Comment saviez-vous donc qu'on l'appelle Glafira ?

– Nom de tous les noms ! Je ne me débarrasserai donc jamais de vous ? Ne venez-vous pas de me dire que Glafira n'est pas le prénom de la vôtre ?

– Mon cher Monsieur, votre ton...

– Je me fiche pas mal du ton ! Est-elle votre femme, oui ou non ?

– C'est-à-dire non, je ne suis pas marié... Et

tout de même je n'insulterais pas un homme respectable dans le malheur, je n'invoquerais point à chaque pas le diable en m'adressant à un être, je ne dirai point digne de tout respect, mais bien élevé. Vous ne cessez de répéter : Sacré nom ! Que le diable l'emporte !

– Eh oui ! comprenez-moi bien : que le diable vous emporte. Je le redis.

– La rage vous aveugle et je me tais... Dieu ! Qu'est-ce ?

– Où ?

Il y eut du bruit, des rires. Deux charmantes jeunes filles descendirent le perron. Les deux hommes se précipitèrent au-devant d'elles.

Les deux jeunes filles s'exclamèrent :

« Non ! Regardez-les ! Que voulez-vous ? »

– Qu'est-ce qui vous prend ?

– Ce ne sont pas elles !

– Ah ! vous nous avez prises pour d'autres. Cocher !

– Où allez-vous, Mademoiselle ?

– À Pokrov... monte, Annouchka, je te déposerai...

– Attends... je m'assieds de ce côté. En route. Et prends garde. À toute allure.

Le cocher partit.

– D'où venaient-elles ?

– Mon Dieu ! Mais si nous y montions ?

– Où donc ?

– Chez Bobinitsyne, pardi !

– Non, on ne doit pas...

– Pourquoi ?

– J'y serais certainement allé, mais elle sera capable de raconter... prendre des biais, je la connais ! Elle affirmera être venue à dessein pour me pincer avec une autre... finalement, j'aurais tous les torts. Si nous pouvions savoir qu'elle s'y trouve. Voyons, vous... je ne sais pourquoi... montez donc chez le général...

– Mais il a déménagé.

– Qu'importe ! Ne comprenez-vous pas ? Elle y est bien allée. Vous n'avez qu'à en faire autant,

compris ? Inventez... comme si vous ignoriez le départ de Son Excellence... Vous venez chercher votre femme chez lui, et cætera, quoi !

– Ensuite ? Prenez sur le fait qui il faut chez Bobinitsyne. Sapristi ! On n'a pas idée de pareil imbé...

– Soit ! Mais de quelle utilité pour vous que je prenne en flagrant délit ?... Réfléchissez...

– Mais quoi, batiouchka, quoi ? Ne répétons donc plus... Oh ! Seigneur du Ciel ! Vous n'avez donc aucune honte, homme ridicule et stupide ?

– Je ne saisis pas votre intérêt... Vous désirez apprendre ?

– Apprendre quoi ? Quoi ? Oh ! vraiment allez au diable ! Je n'ai que faire de vous ! J'irai très bien seul, filez, disparaissez, fichez le camp.

– Cher Monsieur, vous vous oubliez presque ! cria, désespéré, le bonhomme en pelisse de raton.

– Eh ! que vous importe ! Oui, parfaitement, je m'oublie, proféra le jeune homme, les dents serrées et s'avançant furieux sur le monsieur en pelisse. – Et ensuite ? Je m'oublie devant qui ?

hurla-t-il levant les poings.

– Mais permettez, mon cher Monsieur.

– Qui êtes-vous donc ? Devant qui m'oublié-je ? Comment vous appelez-vous ?

– Pourquoi vous répondrais-je, jeune homme ? Vous n'avez pas besoin de mon nom... Je ne puis le dire... Allons-y, je ne reculerai pas, je suis prêt à tout... Mais soyez-en sûr, je mérite qu'on s'adresse à moi plus poliment. Il ne faut perdre nulle part son sang-froid, même si vous êtes au désespoir. Vous êtes encore fort jeune !

– Eh ! que m'importe que vous soyez vieux ! Comme si vous étiez le premier ! Fichez le camp, qu'avez-vous à courir ici ?

– Je ne suis pas vieux du tout ! Où voyez-vous que je suis vieux ? Par mon grade peut-être ? Mais je ne cours pas...

– Cela se voit. Mais, hors d'ici !

– Non, je ne vous quitte pas. Vous n'avez pas le droit de m'interdire. Je suis comme vous mêlé à l'affaire. Avec vous je...

– Alors, plus bas, plus bas, taisez-vous !

Ils gravirent tous deux le perron et montèrent au troisième étage. L'escalier était sombre.

– Attendez ! Avez-vous des allumettes ?

– Des allumettes ? Quelles allumettes ?

– Vous fumez des cigares ?

– Naturellement... J'en ai, j'en ai... les voilà ! Attendez donc...

Le personnage à la pelisse de raton s'agita.

– Ah ! quel andou... au diable ! C'est la porte, il me semble...

– Celle-ci, celle-ci, celle-ci...

– Celle-ci, celle-ci ! Pourquoi hurlez-vous ? Plus bas !

– Mon cher Monsieur, c'est à contrecœur que je... vous êtes un insolent personnage et c'est tout...

L'allumette flamba.

– Nous y sommes. Voici la plaque de cuivre. Je lis Bobinitsyne. Vous voyez : Bobinitsyne ?

– Je vois, je vois.

– Plus bas. Allons bon ! Elle s’éteint !

– Éteinte.

– Il faut frapper ?

– Naturellement, il faut ! déclara le bonhomme en pelisse de raton.

– Frappez.

– Non. Pourquoi moi ? Commencez, frappez...

– Couard !

– Couard vous-même !

– Mais foutez donc le camp !

– Je me repens presque de vous avoir confié un secret... vous...

– Moi ? dites : moi ?

– Vous avez profité de mon désarroi. Vous avez remarqué l’état de désespoir...

– Zut à la fin ! Je trouve cela drôle et voilà tout.

– Que faites-vous ici, alors ?

– Et vous donc ?

– Belle moralité, remarqua avec indignation

l’homme à la pelisse.

– Et c’est vous qui parlez de moralité ? Vous ne pouvez...

– Mais c’est immoral !

– Qu’est-ce qui est immoral ?

– D’après vous, tout mari trompé n’est qu’un serin !

– Êtes-vous donc le mari ? L’époux n’est-il pas sur le pont Voznessenski ? Alors que vous importe ? Qu’avez-vous à vous coller ?

– Eh bien !... il me semble que c’est vous l’amant !

– Écoutez, si vous continuez sur ce ton, je me verrai contraint d’avouer que c’est précisément vous le serin...

– Bref, vous signifiez que c’est moi le mari ! fit l’homme en pelisse, reculant comme s’il avait reçu une gifle.

– Chut ! Silence !... Vous entendez ?

– C’est elle.

– Non !

– Nom de nom ! Il fait noir.

Il y eut un grand silence, puis on entendit du bruit dans l'appartement de Bobinitsyne.

– Pourquoi nous insulter, mon cher Monsieur ? chuchota le bonhomme à la pelisse.

– Mais nom d'une pipe, c'est vous qui avez pris la mouche !

– Vous m'avez jeté hors de mes gonds !

– Taisez-vous.

– Vous êtes encore un très jeune homme, avouez-le !

– Taisez-vous donc !

– Je ne puis qu'être d'accord avec vous : dans cette situation un mari est un serin.

– Vous tairez-vous, oui ou non ? Oh !

– Mais pourquoi cette moquerie méchante d'un époux malheureux ?

– C'est elle !

À ce moment, le bruit cessa dans l'appartement.

– Elle ?

– Elle ! elle ! elle ! Mais vous, pourquoi diable vous agitez-vous ? l'infortune n'est pas la vôtre !

– Mon cher Monsieur, cher Monsieur ! marmotta le personnage à la pelisse de raton qui pâlit et eut un sanglot. Évidemment, je suis dans un état anormal... Vous avez suffisamment constaté mon humiliation. Voici la nuit, mais demain... Du reste, nous ne nous rencontrerons vraisemblablement pas demain, bien que je ne craigne pas de vous rencontrer... Mais d'ailleurs ce n'est pas moi, c'est mon ami qui se trouve sur le pont Voznessenski... Eh oui, il s'agit de lui. C'est sa femme, la femme d'un autre ! Un pauvre homme, je vous assure ! Je le connais bien et si vous le voulez je vous raconterai tout. Je suis son ami, comme vous avez pu le remarquer. Que de fois je lui répétais, sachez-le : pourquoi te maries-tu, cher ami ? Tu as une situation, tu as de quoi vivre, tu es un homme honorable et tu risquerais tout pour les caprices d'une coquette ? Avouez-le ! Non, je me marierai, me répondait-il. Le bonheur de la famille... Le voilà le bonheur de la

famille ! Hier c'était lui qui rendait cocus les maris, aujourd'hui il boit le calice... Excusez-moi, mais cette explication, la nécessité me l'arrache ! Il est malheureux et il vide la coupe... Et voilà...

Il venait à peine de prononcer ces mots qu'il fondit en larmes. Et ce n'était pas une comédie !

– Oui, que le diable les emporte tous ! Dieu, qu'il y en a, de ces imbéciles ! Mais vous, qui êtes-vous donc ?

Le jeune homme, dans sa rage, grinçait des dents.

– Allons, après tout cela, avouez vous-même...

– J'ai été franc, noble avec vous... alors que votre manière !

– Quel est votre nom de famille ?

– Pourquoi voulez-vous le connaître ?

– Oh !

– Je ne puis vous dire mon nom de famille...

– Connaissez-vous Chabrine ? demanda vivement le jeune homme. Chabrine ! ! !

– Quoi ? Quel Chabrine ?

Le jeune homme en békécha sembla railler le monsieur à la pelisse de raton.

– Avez-vous compris ?

– N-non ! répliqua ce dernier, frappé de stupeur. Pas du tout ! En tout cas c'est un homme respectable ! J'excuse votre impolitesse due aux tortures de la jalousie.

– C'est un fripon, une âme vénale, un pot de vinier qui a volé le fisc ! Il sera bientôt jugé.

– Excusez ! dit le monsieur en pelisse tout blême. Vous ne le connaissez absolument pas. Je vois bien qu'il vous est inconnu.

– Je ne l'ai jamais vu, c'est vrai. Mais je connais des gens très proches de lui... cette source...

– Quelle source, cher Monsieur ? Je suis bouleversé, vous le voyez...

– Imbécile, jaloux, inapte à veiller sur sa femme ! le voilà tel qu'il est, s'il vous plaît de l'apprendre !

– Permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l’erreur la plus absolue, jeune homme...

– Ah !

– Oh !

Du bruit venait de l’appartement de Bobinitsyne. Déjà on ouvrait la porte. On entendait des voix.

– Oh ! ce n’est pas elle ! je connais sa voix. Maintenant je sais tout, ce n’est pas elle ! déclara le personnage en pelisse de raton.

Il était pâle comme un mort.

– Silence !

Le jeune homme s’adossa au mur.

– Mon cher Monsieur, je me sauve. Ce n’est pas elle. Je suis très heureux.

– Fort bien. Partez, partez !

– Pourquoi donc restez-vous ?

– Et vous-même ?

La porte s’ouvrit et le bonhomme à la pelisse, ne se maîtrisant plus, descendit en courant

l’escalier.

Un monsieur et une dame passèrent devant le jeune homme qui sentit l’angoisse étreindre son cœur... Il entendit la voix de la femme qu’il connaissait, puis une voix rauque, masculine, qu’il lui sembla vaguement reconnaître.

– Cela ne fait rien, j’ordonnerai de faire avancer la voiture, déclara la voix rauque.

– Soit, très bien !

– Ce n’est pas loin... un instant !

La dame resta seule.

– Glafira ! où sont tes serments ? s’écria le jeune homme en békécha, saisissant la main de la dame.

– Ah ! Mais qui est-ce ? Serait-ce vous, Tvorogov ! Seigneur ! Que faites-vous ?

– Avec qui étiez-vous ici ?

– Mais c’est mon mari, partez, allez-vous en ! Il va revenir de suite... de... chez les Polovitsyne. Allez-vous en au nom du ciel ! Partez.

– Les Polovitsyne ont déménagé il y a déjà

trois semaines ! Je suis au courant de tout.

– Ah !

La dame se précipita vers le perron. Le jeune homme la rattrapa.

– Qui vous a appris ? demanda la dame.

– Votre mari, Madame, Ivan Andreievitch, il est ici, il est devant vous, Madame...

Ivan Andreievitch se trouvait en effet près du perron.

– Oh ! c'est vous, Glafira ! s'écria le monsieur à la pelisse de raton...

– Ah ! c'est vous ? s'écria, elle aussi, Glafira, se précipitant sur lui en feignant la joie. Seigneur ! Oh ! ce qui m'est arrivé ! J'étais chez les Polovitsyne et figure-toi... tu sais qu'ils habitent maintenant près du pont Ismailovski. Je te l'ai dit, tu te rappelles. Là j'ai pris un traîneau, les chevaux s'emballèrent, prirent un galop fou, brisèrent le traîneau. Je tombai à cent pas d'ici... On a arrêté le cocher. J'étais hors de moi. Par bonheur *Monsieur* Tvorogov...

– Comment ?

Monsieur Tvorogov, le jeune homme en békécha, ressemblait plus à une statue de pierre qu'à monsieur Tvorogov.

– *Monsieur* Tvorogov m'a vue ici et a bien voulu me conduire. Mais vous êtes là maintenant et il ne me reste plus qu'à vous exprimer ma gratitude la plus chaude, Ivan Ilitch...

La dame tendit la main au jeune homme ébahi, puis elle la serra, la pinça même.

– Monsieur Tvorogov ! Nous eûmes le plaisir de nous rencontrer au bal des Skorloupov. Je te l'ai raconté, il me semble ? L'aurais-tu oublié, *coco ?*

– Oh ! mais oui, naturellement ! Ah ! si je me souviens ! balbutia le bonhomme que la dame venait d'appeler coco, très heureux ! très heureux !

Et il serra la main de monsieur Tvorogov.

– Avec qui êtes-vous donc ? Qu'est-ce que cela signifie ? J'attends...

La voix rauque se fit entendre.

Un homme de très haute taille se tenait devant

le groupe. Il mit son monocle et fixa attentivement le mari.

– Oh ! Monsieur Bobinitsyne, balbutia la dame. D'où venez-vous ? Quelle rencontre ! Figurez-vous que les chevaux ont failli me tuer il y a une minute... Mais voici mon mari ! *Jean !*

– Monsieur Bobinitsyne... au bal chez les Karpov...

– Très heureux. Mais mon amie, je vais prendre tout de suite une voiture.

– Prends-la, Jean, je suis encore toute tremblante. J'ai peur de me trouver mal. Aujourd'hui, au bal masqué, murmura-t-elle à Tvorogov... Au revoir, au revoir, Monsieur Bobinitsyne ! Nous nous rencontrerons sans doute demain au bal chez les Karpov...

– Non, mes excuses, mais je n'y serai pas demain, puisque les choses tournent ainsi aujourd'hui. Demain...

Monsieur Bobinitsyne marmotta des paroles inintelligibles, salua en faisant grincer ses bottes, prit place dans son traîneau et partit. La voiture

s’approcha : la dame s’assit. Le personnage à la pelisse de raton s’arrêta : il parut n’avoir pas la force de se mouvoir et fixa, hébété, le monsieur en békécha. Celui-ci sourit plutôt stupidement.

– Je ne sais...

– Excusez... enchanté de vous connaître, déclara le jeune homme, saluant.

– Infiniment heureux.

– Mais n’auriez-vous pas perdu l’un de vos caoutchoucs ?

– Moi ? Ah oui ! je vous remercie, merci ! je désire depuis longtemps en acheter d’autres...

– Avec ces caoutchoucs, les pieds transpirent toujours, observa le jeune homme avec une expression d’infinie sollicitude.

– Jean, ne pourrais-tu faire plus vite ?

– C’est juste, ils transpirent ! Tout de suite, immédiatement mon trésor. Conversation intéressante. En effet, ils transpirent, comme vous venez de le remarquer. Mais, je... mes excuses.

– Je vous en prie.

– Infiniment heureux de vous avoir connu...

L’homme à la pelisse de raton prit place dans la voiture qui démarra. Le jeune homme demeura comme cloué sur place, jetant des regards stupéfaits sur le carrosse.

II

Il y avait représentation le lendemain soir, à l’opéra italien. Ivan Andreievitch fit irruption dans la salle à la manière d’une bombe. Jamais encore il n’avait manifesté pareille passion pour la musique. D’habitude, Ivan Andreievitch avait grand plaisir à ronfler une heure ou deux à l’opéra italien. Il disait même à ses amis, parfois, que c’était agréable et doux. « La prima donna miaule comme une chatte blanche sa berceuse ! » Mais des mois avaient passé depuis la dernière saison, et maintenant hélas ! Ivan Andreievitch, même chez lui, ne dormait plus la nuit. Pourtant, ce fut comme une bombe qu’il entra dans la salle

bondée. L'ouvreuse frémit en le regardant avec méfiance et alla jusqu'à fixer l'une de ses poches, presque sûre d'apercevoir le manche de quelque poignard. Il faut remarquer, à ce propos, que deux partis venaient de se constituer ; chacun soutenait sa prima donna. Ils s'appelaient, les uns sistes, les autres nistes. Les deux aimaient tellement la musique que les ouvreuses finirent par craindre quelque manifestation trop résolue en faveur de tout ce qui touchait, en beauté et élévation, les deux prime donne. Aussi, devant cette exaltation d'un homme aux cheveux grisonnants, presque quinquagénaire, un peu chauve et sérieux, l'ouvreuse se rappela, malgré elle, les hautes paroles d'Hamlet, le prince danois :

Lorsque l'âge mûr tombe si terriblement,
Que penser de ta jeunesse ?...

Et comme nous l'avons déjà dit, elle jeta un regard de biais sur la poche latérale du frac avec

la crainte d'apercevoir un poignard. Mais il n'y avait qu'un portefeuille et rien de plus.

Bondissant dans le théâtre, Ivan Andreievitch embrassa d'un coup d'œil rapide toutes les loges du second balcon et... horreur ! Il crut que son cœur cessait de battre : elle y était. Elle avait sa place dans une loge ! Avec le général Polovitsyne, avec sa femme et sa belle-sœur, et aussi l'aide de camp du général, un jeune homme très débrouillard. Il y avait aussi un civil... Ivan Andreievitch concentra toute son attention, toute l'acuité de son regard... Mais, ô terreur ! Le civil se cacha traîtreusement derrière l'aide de camp et demeura dans les ténèbres.

Elle était là, alors qu'elle avait déclaré qu'elle n'y serait point !

Cette duplicité qui ne cessait de se manifester depuis quelque temps chez Glafira torturait Ivan Andreievitch. Et ce jeune homme, ce civil y finissait par le jeter dans le désespoir. Éperdu, il se laissa tomber dans un fauteuil.

Nous devons observer que le fauteuil d'Ivan Andreievitch se trouvait près d'une baignoire et,

qu’en outre, la loge maudite du second balcon était juste au-dessus. Le malheureux ne pouvait, à son désespoir, absolument rien voir de ce qui se passait au-dessus de sa tête. Aussi, dans sa rage, bouillait-il tel un samovar. Il eut l’esprit absent durant tout le premier acte, incapable d’entendre la moindre note. On affirme que la musique a ceci de bon, qu’on peut mettre les impressions musicales en harmonie avec n’importe quelle sensation. Un homme joyeux percevra de la joie dans les sons, un homme triste y entendra de la douleur. Ce fut toute une tempête qui siffla dans les oreilles d’Ivan Andreievitch. Pour comble de malheur, des voix si terribles criaient devant, derrière lui et à ses côtés, qu’Ivan Andreievitch sentait son cœur se briser. Enfin l’acte se termina. Mais, à l’instant même où le rideau tombait, une aventure advint à notre héros, qu’aucune plume ne saurait décrire.

Il arrive souvent que, des balcons, tombe un programme de papier. Lorsque la pièce est ennuyeuse et que les spectateurs baillent, ceci leur procure un vif plaisir. Et c’est avec un intérêt particulier qu’ils suivent le vol très doux du

papier voyageant en zigzags du haut des balcons, jusqu'aux fauteuils. Cette feuille atteindra forcément un crâne qui ne s'y attend pas. Et il est, en effet, très curieux de noter la manière dont ce crâne rougit, car nécessairement il devient très rouge. Ainsi, j'ai terriblement peur des lorgnettes que les dames posent souvent sur le rebord des loges. Il me semble que, d'une seconde à l'autre, elles aussi s'abattront sur quelque tête. Mais je remarque que je parle fort inopportunément d'incidents aussi tragiques. C'est pourquoi je les recommande aux feuilletons des journaux qui prennent sur eux de nous épargner tous les mensonges, toutes les malhonnêtetés et tous les cafards qui empoisonnent nos maisons.

Mais l'incident qui arriva à Ivan Andreievitch n'a jamais encore été décrit nulle part. Ce n'est pas un programme qui tomba sur sa tête quelque peu chauve, nous l'avons dit. J'avouerai que j'éprouve même de la honte à déclarer – et n'est-ce pas en effet honteux ? – que son chef respectable est nu, c'est-à-dire presque dégarni de cheveux. Or donc, le chef d'Ivan Andreievitch, homme jaloux et en colère, reçut un objet aussi

indécent qu'un billet d'amour doux et parfumé. Bref, le malheureux Ivan Andreievitch, nullement préparé à une histoire aussi désagréable, frémit comme s'il avait senti sur son crâne une souris ou une petite bête féroce.

Impossible de s'abuser sur la teneur amoureuse du billet. Un papier parfumé, exactement semblable à ceux que l'on décrit dans les romans, et plié de manière à pouvoir s'introduire dans le gant d'une dame. Il tomba, sans doute, par hasard, au moment même où il était remis. Peut-être demandait-on le programme ? Peut-être le petit billet y avait-il été habilement dissimulé ? On le remettait entre des mains connues, mais voici qu'un coup involontaire de l'aide de camp, qui très vite et galamment s'excusa de sa maladresse, fit glisser le papier de la petite main tremblante de confusion. Cependant que le jeune homme, le civil qui tendait impatiemment la main, recevait, non l'aveu, mais le programme qu'il ne désirait nullement.

Événement étrange, fâcheux – le fait est

indiscutable, mais, avouez-le, encore plus désagréable pour Ivan Andreievitch.

– *Prédestiné !* murmura-t-il, trempé par une sueur froide et froissant le billet dans ses paumes. *Prédestiné !* La balle trouve toujours le coupable ! Non, il ne s'agit pas de cela. En quoi suis-je coupable ? Il est vrai qu'un autre dicton... « Sur le pauvre Makar..., etc... ».

Que de pensées diverses, contraires, roulent et se chevauchent dans pareille et soudaine aventure ! Ivan Andreievitch restait cloué sur place, pétrifié, ni vif ni mort, comme on dit, il était convaincu que la salle entière connaissait son malheur, alors qu'à cette minute même, l'enthousiasme pour la cantatrice que l'on rappelait, allait jusqu'au délire. Ivan Andreievitch n'osait lever les yeux et son visage était pourpre de confusion.

– Elle a fort agréablement chanté, observa-t-il, se tournant vers un gandin assis à sa gauche.

Le gandin qui, fou d'enthousiasme, battait des mains et trépignait, jeta un regard fugace sur Ivan Andreievitch, puis, les mains en porte-voix, hurla

le nom de la chanteuse. Ivan Andreievitch, qui n'avait jamais encore entendu pareil beuglement, se sentit ravi : « Il n'a rien remarqué », se dit-il, regardant derrière lui. Il vit un gros spectateur, qui était assis derrière lui, se lever, lui tourner le dos et lorgner les loges.

– Décidément, tout va bien ! pensa Ivan.

Devant lui, personne, évidemment, ne s'était aperçu de rien. Il jeta un regard de biais, timide et plein d'espérance sur la baignoire la plus proche de son fauteuil. Une dame très élégante, le mouchoir sur la bouche, renversée sur le dossier de son siège, riait aux éclats.

– Oh ! ces femmes ! marmotta Ivan Andreievitch. Et il se précipita vers la sortie, marchant sur les pieds des spectateurs.

Je laisse maintenant aux lecteurs eux-mêmes, le soin de juger Ivan Andreievitch. Avait-il vraiment raison, à ce moment ? Le Grand Théâtre comprend, on le sait, quatre étages de balcons et une galerie. Pourquoi admettre avec certitude que ce billet était précisément tombé d'une loge et indubitablement de celle-ci et non d'une autre ?

N’y a-t-il pas de dames aussi au cinquième étage ? Mais la passion est exclusive et la jalousie est la passion la plus exclusive du monde.

Ivan Andreievitch courut au foyer, s’arrêta devant une lampe, brisa le cachet et lut :

« Tout à l’heure, immédiatement après le spectacle, rue G***, au coin de l’impasse -ski, maison K*** au deuxième étage, à droite dans l’escalier. Entrée par le perron. Viens *sans faute*, au nom du ciel ! »

Ivan Andreievitch ne reconnut pas l’écriture, mais le doute était impossible : on fixait un rendez-vous ! « Surprendre, pincer et saper le mal à la racine », telle fut la première idée d’Ivan Andreievitch. Il pensa même les prendre sur le fait ici-même, sur-le-champ, dans leur loge. Mais comment agir ? Ivan Andreievitch monta au deuxième étage, cependant la sagesse le fit redescendre. Ne sachant vraiment que faire de sa personne, il se précipita vers le côté opposé et regarda à travers la porte ouverte d’une loge vide les loges d’en face. Eh quoi ! À chacun des cinq étages les balcons entiers étaient remplis de

jeunes dames et de jeunes gens. Le billet avait aussi bien pu tomber de chacun des étages. Au demeurant, Ivan Andreievitch accusait les cinq balcons de comploter contre lui. Cependant, aucune évidence n'aurait pu le faire changer d'avis. Il ne cessa de courir de couloir en couloir, durant tout le deuxième acte, sans pouvoir retrouver le calme de l'esprit. Il pensa même s'adresser au caissier du théâtre, dans l'espoir d'apprendre de cet homme les noms des personnes occupant les loges des quatre étages ; mais la caisse était déjà fermée. Enfin, ce furent à nouveau des vociférations et des applaudissements frénétiques. La représentation était terminée. On rappelait la cantatrice et on entendait deux voix dans la galerie – celles des chefs des deux partis. Mais Ivan Andreievitch avait vraiment d'autres chats à fouetter. Sa décision était prise quant à la conduite à tenir. Il mit son pardessus et vola du côté de la rue G***. Il y découvrirait, prendrait en flagrant délit les personnes en question et agirait, de toute manière, plus énergiquement que la veille.

Ivan n'eut aucune peine à trouver la maison.

Et, déjà, il gravissait le perron lorsque, soudain, s'élança un individu, un gandin vêtu d'un pardessus qui le dépassa et monta quatre à quatre l'escalier jusqu'au troisième étage. Ivan Andreievitch crut reconnaître le civil de la loge, bien qu'il eût été dans l'impossibilité de distinguer, au théâtre, le visage de cet élégant personnage. Son cœur se serra. Le gandin atteignait déjà le deuxième palier. Ivan Andreievitch entendit enfin s'ouvrir la porte du deuxième ; l'homme n'avait pas sonné, on devait l'attendre. Le gandin disparut dans l'appartement. Ivan Andreievitch arriva à ce troisième palier avant qu'on eût fermé la porte. Il pensa tout d'abord rester sur le seuil, méditer sur ce qu'il devait entreprendre, bien réfléchir et se résoudre à quelque action décisive. Mais, à ce moment même, il entendit le roulement d'une voiture près du perron ! La grande porte s'ouvrit avec fracas et il y eut des pas lourds. La personne toussait, respirait avec peine. Ivan Andreievitch n'hésita plus ; il poussa la porte et se trouva dans l'appartement avec l'air très solennel d'un époux offensé. Une servante, très émue, se précipita à sa

rencontre, puis ce fut un domestique qui se montra. Mais arrêter Ivan Andreievitch s'avéra parfaitement impossible... Il volait comme une bombe d'une chambre à une autre. Ayant traversé deux pièces obscures, il entra brusquement dans la chambre à coucher et s'arrêta devant une très belle jeune femme qui le fixa terrifiée. Elle semblait ne plus comprendre ce qui se passait autour d'elle. Déjà on percevait des pas lourds dans le vestibule contigu. Quelqu'un se dirigeait droit vers la chambre à coucher.

– Seigneur ! c'est mon mari ! s'écria la dame en levant les bras. Elle pâlit, devint plus blanche que son peignoir.

Ivan Andreievitch comprit qu'il avait fait fausse route. Il s'était conduit comme un enfant, comme un imbécile ! Il aurait dû réfléchir davantage dans l'escalier. Mais il n'y avait plus qu'à subir. La porte s'ouvrait et le mari, un gros homme, à en juger d'après son pas lourd, entrait... Je ne sais ce qu'Ivan Andreievitch pensa de lui-même à cette minute. J'ignore ce qui l'empêcha d'aller droit vers le mari, d'avouer son

erreur, de s'excuser et de fuir. Ce n'eût pas été, certes, avec honneur ni gloire, mais il serait parti tout au moins de façon noble et franche. Loin de là ! Ivan Andreievitch, de nouveau se conduisit en gamin, comme s'il se prenait pour un Don Juan ou un Lovelace ! Il se cacha tout d'abord derrière le rideau du lit, puis lorsqu'il se sentit étreint par l'angoisse, il se laissa tomber à terre et, comme un serin, rampa sous le lit. La terreur agit sur lui avec plus de force que la raison et Ivan Andreievitch, lui-même époux trompé ou tout au moins se considérant comme tel, ne put supporter cette rencontre avec un autre mari. Il se trouva sous le lit, ne comprenant absolument pas comment la chose s'était faite. Mais le plus étonnant est que la dame ne fit aucune opposition. Elle n'eut pas un cri en voyant ce personnage étrange, d'un certain âge, déjà, chercher refuge dans sa chambre à coucher. En fait, elle était si étonnée qu'elle n'en retrouvait plus l'usage de la parole.

Le mari entra, poussant des interjections et reniflant, dit bonsoir à sa femme d'une voix languissante et s'affaissa dans un fauteuil comme

s’il venait de porter un sac de bois. Puis il toussa longuement, sourdement. Ivan Andreievitch qui, de tigre enragé s’était transformé en agneau, timide et calme comme une petite souris devant un chat, osait à peine respirer, dans son effroi. Il aurait pu savoir, pourtant, de par sa propre expérience, que tous les maris offensés ne mordent pas. Mais il n’y pensa point, soit par défaut d’imagination, soit pour toute autre carence. Avec douceur et prudence, à tâtons, il essaya de s’installer le plus commodément possible sous le lit. Et quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu’il toucha un objet qui, à sa grande surprise, s’agita et le saisit à son tour par le bras. Un autre homme était caché sous le lit !...

– Qui êtes-vous ? murmura Ivan Andreievitch.

– Vous n’allez pas vous imaginer que je vais vous l’apprendre ! fit tout bas l’étrange inconnu. Couchez-vous, taisez-vous puisque vous vous êtes fichu dedans.

– Pourtant...

– Silence !

Et l'homme qui était de trop – un seul aurait suffi sous le lit – serra le bras d'Ivan Andreievitch si fortement que ce dernier faillit crier de douleur.

– Mon cher Monsieur...

– Chut !

– Ne serrez pas si fort ou je crie !

– Je vous en défie ! Essayez !

Ivan Andreievitch rougit de honte. L'inconnu était irrité, sévère. Peut-être était-ce un homme qui, plus d'une fois, avait subi les coups du destin et qui, très souvent, avait connu des situations aussi gênantes ? Mais Ivan Andreievitch n'était encore qu'un novice et il étouffait. Le sang lui battait aux tempes. Il n'y avait cependant rien à faire, il fallait rester étendu, visage contre terre. Ivan Andreievitch dut se soumettre. Il se tut.

– Ma petite chérie, commença l'époux, mon trésor, j'ai été chez Pavel Ivanovitch, nous nous sommes mis à jouer à la préférence et... khi-khi. (Il eut une quinte de toux). Or donc... khi, khi. Et mon dos... khi. Que le diable... khi, khi, khi.

Le vieillard eut un violent accès de toux plus prolongé.

– Mon dos, balbutia-t-il enfin, les larmes aux yeux, mon dos me fait mal... Ces sacrées hémorroïdes. Ni debout, ni assis, pas moyen de s'asseoir... khi, khi.

Et cette crise de toux semblait vouloir durer plus longtemps que le vieillard lui-même. Lorsqu'elle paraissait céder, le vieux marmottait des paroles parfaitement inintelligibles.

– Mon cher Monsieur, au nom du ciel écartez-vous, chuchota le malheureux Ivan Andreievitch.

– Où voudriez-vous que j'aille ? La place manque.

– Avouez qu'il m'est impossible de rester ainsi ! C'est la première fois de ma vie que je me trouve dans une situation aussi dure.

– Et moi avec un voisin aussi désagréable.

– Cependant, jeune homme...

– Silence !

– Me taire ! En tout cas vous agissez très

impoliment, jeune homme... Si je ne me trompe vous êtes tout jeune, je suis votre aîné.

– Taisez-vous !

– Cher Monsieur, vous vous oubliez, vous ne savez à qui vous parlez.

– À un monsieur qui se cache sous un lit.

– Oui, mais c'est une surprise, une erreur qui m'ont conduit ici... alors que c'est l'immoralité qui vous...

– Ce en quoi vous vous trompez...

– Mon cher Monsieur, je vous répète que je suis votre aîné.

– Mon cher Monsieur, sachez qu'ici nous sommes sur le même plan. Je vous demande de ne pas me toucher le visage.

– Mon cher Monsieur, je ne puis rien distinguer. Excusez-moi, il n'y a pas de place.

– Pourquoi êtes-vous si gros ?

– Mon Dieu, je ne me suis jamais trouvé dans une situation aussi humiliante...

– Oui... mais il est impossible d'être mieux.

– Mon cher Monsieur, mon cher Monsieur, je ne sais qui vous êtes, je ne comprends pas comment tout ceci a pu arriver... mais c'est par erreur que je suis ici... et je ne suis pas ce que vous pensez.

– Je ne penserais absolument rien de vous si vous ne vous agitiez pas ainsi. Et taisez-vous donc.

– Mon cher Monsieur, si vous ne vous écartez pas, je vais avoir une attaque. Vous répondrez de ma mort, je vous le jure. Je suis un homme respectable, père de famille. Je ne puis vraiment pas rester dans cette situation.

– Mais vous vous y êtes fourré vous-même. Eh bien !... avancez. Tenez, voici de la place. Impossible d'en faire davantage.

– Noble jeune homme, cher Monsieur. Je vois que je vous ai mal jugé, déclara Ivan Andreievitch dans un élan de gratitude pour la place accordée. Il étira ses membres engourdis. Je comprends combien vous êtes à l'étroit, mais que faire ? Je vois que, vous avez mauvaise opinion de moi... Permettez-moi donc de laver à vos yeux

ma réputation, permettez que je vous dise qui je suis... c'est contre mon gré que je suis venu ici... et nullement pour ce que vous pouvez croire... J'ai horriblement peur.

– Vous tairez-vous ? Ne comprenez-vous donc pas que si l'on nous entendait, tout se gâterait ? Chut. Il parle.

En effet, la quinte de toux du vieillard prenait fin.

– Donc, mon trésor, reprit le vieillard d'un ton plaintif, or donc, chérie... khi, khi. Ah ! malheur ! Et Fedossei Ivanovitch m'assure : vous devriez boire du millepertuis... essayez. Tu entends, ma chérie ?

– J'entends, mon ami.

– Donc, m'a-t-il répété, essayez du millepertuis. Et moi de répondre : je me suis appliqué des sangsues. Il me dit alors : non, Alexandre Demianovitch, le millepertuis est meilleur, il soulage, je vous le jure... khi, khi. Oh ! Seigneur. Qu'en penses-tu, mon trésor ?... khi, khi. Dieu mon créateur... khi, khi. Alors

crois-tu que le millepertuis sera meilleur ? khi, khi, ah ! khi.

– Je pense que prendre cette tisane ne te ferait pas de mal, déclara l'épouse.

– Évidemment cela ne me ferait pas de mal. Il m'a dit, peut-être avez-vous la tuberculose. Mais je réplique : la goutte, une certaine irritation dans l'estomac. Qu'en penses-tu ?... khi, khi. Crois-tu que c'est la tuberculose ?

– Mais, mon Dieu, que dites-vous là ?

– Oui, la tuberculose. – Mais, mon trésor, tu devrais te déshabiller... il te faut dormir... khi, khi... Et... j'ai aujourd'hui... khi, un rhume.

– Ouf, fit Ivan Andreievitch. Au nom du ciel, écartez-vous encore.

– Vraiment, vous me surprenez... Qu'avez-vous donc ? Vous ne pouvez rester couché tranquille ?

– Vous m'en voulez mortellement, jeune homme. Vous venez à m'insulter, je le vois... Sans doute êtes-vous l'amant de cette dame ?

– Silence !

– Je ne me tairai pas. Je ne vous permettrai pas de donner des ordres. Certainement, vous êtes l'amant. Si l'on nous découvre, je ne suis en rien coupable. J'ignore tout.

– Si vous ne vous taisez pas, déclara le jeune homme qui grinça des dents, je dirai que vous m'avez entraîné. Que vous êtes mon oncle qui s'est ruiné. De cette manière, on ne pensera pas que je suis l'amant de cette dame.

– Cher Monsieur, vous vous moquez de moi. Vous épuisez ma patience.

– Chut, ou je vous oblige au silence. Vous êtes une calamité pour moi. Dites-moi ce que vous fichez ici. Sans vous, je serais resté ici jusqu'au matin et j'aurais réussi à filer.

– Mais je ne pourrai rester couché ainsi jusqu'à demain... Je suis un être raisonnable... J'ai des relations... Qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'il va passer la nuit ici ?

– Qui ?

– Mais ce vieux...

– Sans aucun doute. Tous les maris ne vous

ressemblent pas. Certains couchent chez eux.

– Mon cher Monsieur, mon cher Monsieur, cria Ivan Andreievitch, glacé d'épouvante, soyez sûr que je ne découche pas non plus... c'est la première fois que cela m'arrive. Mais, Seigneur, je vois que vous me connaissez. Qui êtes-vous, jeune homme ? Dites-moi tout de suite, je vous en supplie, au nom d'une amitié désintéressée, qui vous êtes.

– Écoutez, j'userai de violence...

– Mais permettez, permettez que je vous raconte, cher Monsieur, permettez que je vous explique toute cette vilaine histoire...

– Je n'écouterai aucune explication, je ne veux rien savoir. Taisez-vous, sinon...

– Je ne puis vraiment pas...

Une petite bataille s'ensuivit sous le lit et Ivan Andreievitch se tut.

– Mon petit trésor, on dirait qu'il y a des chats ici qui chuchotent...

– Quels chats ? En voilà des inventions !

La dame ne savait évidemment pas de quoi parler avec son époux. Elle ne pouvait encore se remettre de la stupeur qui l'avait saisie. Cependant, elle tressaillit et tendit les oreilles.

– Quels chats ?

– Mais des chats, ma petite colombe... J'entre donc l'autre jour dans mon cabinet... et voici que Vasska s'y trouve assis... chiou, chiou, chiou, et il ronronne... Alors moi : Qu'as-tu, Vassenka ? Et mon minet de nouveau : chiou, chiou, chiou... Tout le temps comme s'il murmurait. Alors moi de me dire : « Ah ! mes ancêtres. Ne me prédit-il point tout bas la mort ? »

– Vous en débitez des sottises aujourd'hui. Vous devriez avoir honte.

– Soit, ce n'est rien. Ne te fâche pas, ma chérie... Je vois que tu serais malheureuse si je mourais. Ne te fâche pas... Oh ! c'est pour dire quelque chose. Tu devrais, petite âme, te déshabiller, te coucher. Je resterai ici pendant que tu te coucheras...

– Je vous en supplie... nous avons le temps...

– Allons, ne te fâche pas, ne te fâche pas. Mais je t'assure, il y a des souris ici.

– Il ne manquait plus... des souris et des chats ! Je ne sais vraiment ce qui vous prend.

– Je... des bêtises. Je ne... khi, khi. Je ne... khi, khi, khi. Oh ! Seigneur... khi.

– Vous avez entendu ? murmura le jeune homme, vous faites un tel potin qu'il a...

– Si vous saviez ce qui m'arrive. Je saigne du nez.

– Eh bien, saignez et taisez-vous. Attendez que le vieux s'en aille.

– Jeune homme, mettez-vous à ma place. Je ne sais près de qui je me trouve couché ici.

– Vous ne vous porteriez pas mieux si vous l'appreniez. Croyez-vous que je sois curieux de connaître votre nom ?... Eh bien, comment vous appelez-vous ?

– Pourquoi diable vous le dirais-je ?... Ce qui m'importe, c'est de vous expliquer la manière ridicule dont...

– Chut, il parle de nouveau...

– Je t'assure, mon trésor, qu'il y a des souris... un murmure...

– Mais non... c'est le coton qui s'est mis de travers dans tes oreilles.

– Tiens, à propos de coton... Sais-tu qu'ici, en haut... khi, khi. En haut... khi, khi...

– En haut ! murmura le jeune homme, ah ! que le diable, moi qui pensais que c'était le dernier étage... Sommes-nous donc au premier ?

– Jeune homme ! Ivan Andreievitch était tout frémissant. Que dites-vous ? Je vous en supplie, que je sache pourquoi vous vous intéressez... Moi aussi, je pensais que c'était le dernier étage... Au nom du ciel, dites-moi s'il y en a encore un autre dans la maison.

– Je te jure que quelqu'un remue, déclara le vieillard qui avait enfin cessé de tousser.

– Chut ! Vous entendez ?... murmura le jeune homme, saisissant les deux mains d'Ivan Andreievitch.

– Cher Monsieur, vous me faites mal aux

mains... Lâchez-moi.

– Chut !

Après une courte lutte, il y eut de nouveau un silence.

– Me voici donc qui rencontre une jolie petite... commença le vieillard.

– Quoi ?

– Voyons ; ne t'ai-je pas déjà dit que j'avais rencontré une jolie petite dame dans l'escalier ? Il est vrai que j'ai omis, peut-être... J'ai peu de mémoire... C'est le millepertuis... khi.

– Quoi ?

– Il me faut boire du millepertuis... on assure que j'irai mieux... Khi, khi, khi. J'irai mieux.

– Tu m'as dit que tu avais rencontré je ne sais quelle dame aujourd'hui, dit l'épouse.

– Hein ?

– Une jolie...

– Qui te l'a dit ?

– Mais toi !

– Moi, quand ? ah oui...

– Enfin ! En voilà une momie ! murmura le jeune homme, fouettant en pensée la mémoire affaiblie du vieillard.

– Mon cher Monsieur, je frémis de terreur ! Seigneur ! Que m'est-il donné d'entendre ? Tout comme hier, absolument comme hier...

– Chut !

– Ah ! oui, oui. Je me souviens... Oh ! la rusée mâtine. Et de petits yeux... et un chapeau bleu.

– Un chapeau bleu ! Oh ! Oh !...

– C'est elle. Elle a un chapeau bleu. Mon Dieu ! s'écria Ivan Andreievitch.

– Elle, qui, elle ? fit tout bas le jeune homme, serrant les mains d'Ivan.

– Chut ! ordonna à son tour Ivan Andreievitch. Il reparle.

– Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

– Du reste, tout le monde peut avoir un chapeau bleu... Alors...

– Et quelle petite coquine ! continua le

vieillard. Elle vient ici chez je ne sais quels amis... Il faut voir les yeux doux qu'elle fait ! Et d'autres amis arrivent chez ces amis...

– Dieu, que c'est ennuyeux ! interrompit la dame. En quoi cela t'intéresse-t-il ?...

– Bien, bien, parfait. Ne te fâche pas, déclara le petit vieux d'une voix dolente. Je vais me taire, puisque tu le veux. Tu me parais de mauvaise humeur ce soir...

– Mais comment vous êtes-vous donc fourré ici ? demanda le jeune homme.

– Vous voyez. Vous voyez. Cette fois cela vous intéresse, vous qui ne vouliez pas m'entendre.

– Oh ! et puis peu m'importe. Ne dites rien si vous voulez...

– Ne vous fâchez pas, jeune homme... Je ne sais plus ce que je dis... Simplement je... il y a là certainement quelque raison mystérieuse qui fait... que vous... Mais qui êtes-vous, jeune homme ? Évidemment, un inconnu... mais enfin qui êtes-vous ? Dieu, je ne sais plus ce que je

dis...

– Oh ! je vous en prie... suffit, coupa le jeune homme.

– Je vais tout vous raconter, tout. Peut-être vous dites-vous que je ne raconterai rien, que je vous en veux ? Non. C'est tout simplement que je suis déprimé, voilà tout... Mais au nom du ciel, apprenez-moi tout, vous aussi, depuis le début : comment êtes-vous tombé ici ? Par quel miracle ? Quant à moi, je ne me fâche pas, je vous le jure... Voici ma main. Seulement il y a beaucoup de poussière ici et je l'ai salie, mais cela n'empêche pas la sincérité des sentiments.

– Fichez-moi la paix avec votre main ! Pas moyen de faire un mouvement, et il m'embête avec sa main !

– Cher Monsieur, vous me parlez comme si..., comme si j'étais une vieille semelle, dit Ivan Andreievitch dans un accès d'humilité désespérée. Sa voix était suppliante. Soyez plus poli, un tout petit peu plus aimable, et je vous raconterai tout, je suis prêt à vous inviter à dîner, vraiment. Nous serions des amis. Mais

impossible de rester ici couchés tous deux. Vous vous trompez, jeune homme. Vous ignorez...

– Quand donc l'a-t-il rencontrée ? bégaya le jeune homme qui paraissait bouleversé. Elle m'attend peut-être maintenant... Décidément, je sors d'ici...

– Elle ? Qui elle ? Seigneur ! De qui parlez-vous, jeune homme ? Vous pensez que là-bas, en haut... Seigneur, Seigneur... Pourquoi suis-je ainsi puni ?

Ivan Andreievitch essaya de se tourner sur le dos en signe de désespoir.

– Que vous importe de savoir qui elle est ? Zut, qu'il arrive ce qui doit arriver, je fiche le camp...

– Cher Monsieur, que faites-vous ? Et moi, moi que deviendrai-je ? chuchota Ivan Andreievitch, se cramponnant dans sa détresse aux pans du frac de son voisin.

– Que voulez-vous que cela me fasse ? Eh bien, vous resterez seul... Et si vous ne le voulez pas, je puis dire à la rigueur que vous êtes mon

oncle... qui s'est ruiné... le vieux ne pourra penser que je suis l'amant de sa femme.

– C'est impossible, jeune homme, être votre oncle, ce n'est pas naturel. Personne ne vous croira. Un petit enfant comme ça ne vous croirait pas. Ivan Andreievitch murmurait avec désespoir ces paroles.

– Alors ne bavardez plus et restez là immobile comme un mort. Restez toute la nuit et, au matin, vous sortirez d'une manière ou d'une autre. Personne ne vous remarquera... Puisque l'un a déguerpi, on ne pensera pas qu'un autre se cache encore... Vous ne nous voyez tout de même pas une dizaine ici ? Du reste vous en valez douze à vous tout seul... Avancez ou je sors.

– Vous vous fichez de moi, jeune homme... Et si je toussais ? Il faut tout prévoir.

– Chut !

– Que se passe-t-il donc ? Il me semble entendre un tapage là-haut, balbutia le vieillard, qui, semble-t-il, s'était un instant assoupi.

– Vous entendez ?

– En haut ?

– Vous entendez, jeune homme, c’est en haut...

– Oui, j’entends.

– Mon Dieu, je vais sortir, jeune homme.

– Soit, je reste. Cela m’est égal. Que m’importe que tout se gâte. Tenez, je présume que vous êtes un mari trompé et voilà toute l’histoire.

– Dieu, quel cynisme ! Vous le supposez vraiment ? Mais pourquoi, justement, un mari... Je ne suis pas marié...

– Pas marié, quelle blague !

– Je suis peut-être l’amant ?

– Il est joli, l’amant !

– Mon cher Monsieur, mon cher Monsieur... Allons soit, je vous raconte tout. Vous comprendrez ma détresse. Ce n’est pas moi, je ne suis pas marié. Je suis célibataire, comme vous. C’est mon ami, un camarade d’enfance... Donc il me dit : « Je suis un homme malheureux, je bois

le calice car je soupçonne ma femme. » Alors moi raisonnablement : « Pourquoi la soupçonnes-tu ? » Mais vous ne m'écoutez pas. Écoutez donc, écoutez ! « La jalousie est chose ridicule, lui dis-je, la jalousie est un vice. » « Non, répondit-il. Je suis un homme malheureux ! Le calice, tu comprends ! » Alors, moi : « Tu fus le compagnon de ma tendre enfance. Ensemble nous cueillîmes les fleurs du plaisir. » Mon Dieu, je ne sais plus ce que je dis ! Vous riez toujours, jeune homme. Vous me ferez perdre la raison.

– Vous l'êtes déjà, fou !

– Je sentais que vous alliez le dire... Riez, riez, jeune homme. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'avais mes conquêtes, et je savais séduire aussi. Oh ! cela finira par une congestion cérébrale.

– Mais dites-moi petite chérie, il me semble qu'on éternue chez nous ? balbutia le vieillard. C'est toi mon trésor, qui éternues ?

– Oh ! mon Dieu, murmura l'épouse.

– Chut ! dit-on sous le lit.

– On cogne certainement là-haut, remarqua la

femme épouvantée. En effet, le bruit devenait plus fort sous le lit.

– En effet, là-haut, acquiesça le mari. Là-haut. Je te disais que ce gandin... khi, khi. Ce gandin aux petites moustaches. Oh ! mon Dieu, mon dos... Je venais de rencontrer ce gandin aux petites moustaches...

– Petites moustaches ! Seigneur ! Mais c'est vous, peut-être ? murmura Ivan Andreievitch.

– Quel homme, grand Dieu ! Tonnerre ! Mais je suis là, là près de vous ! Comment a-t-il pu me rencontrer ? Mais laissez donc mon visage tranquille.

– Je vais avoir une attaque, c'est sûr.

À ce moment, en effet, on entendit un vacarme à l'étage supérieur.

– Qu'est-ce qui se passe ? chuchota le jeune homme.

– Mon cher Monsieur... je meurs d'effroi... de terreur. Venez à mon secours.

– Chut !

– Écoute, ma chérie, mais c’est un vrai tapage... un potin d’enfer. Et juste au-dessus de ta chambre à coucher. Si j’envoyais quelqu’un leur dire ?

– Il ne manquait plus que cette invention.

– Oh ! comme tu veux. Tu es bien nerveuse ce soir.

– Mon Dieu, vous feriez mieux d’aller dormir.

– Lisa, tu ne m’aimes plus.

– Mais si, je t’aime. Mais Dieu, je suis très fatiguée.

– Allons, allons, je m’en vais.

– Oh ! non, non, ne partez pas ! s’écria l’épouse. Ou plutôt si, partez, partez donc !

– Mais qu’as-tu donc vraiment ? Partez, ne partez pas ?... khi, khi. Du reste, je m’en vais dormir... khi, khi. Ah ! ces petites filles des Panafidine... khi, khi. Ces fillettes... khi. J’ai vu chez l’une des petites, une poupée de Nuremberg... khi, khi...

– Allons bon, les poupées maintenant.

– Khi, khi... Très jolie, la poupée... khi.

– Il fait ses adieux, chuchota le jeune homme. Qu'il s'en aille et nous filons sur-le-champ. M'entendez-vous ? Réjouissez-vous donc !

– Dieu le veuille, oh ! Dieu le veuille.

– Cela vous servira de leçon...

– Jeune homme ! De quelle leçon parlez-vous ? Je devine... Mais vous êtes encore jeune. Vous ne pouvez me faire la leçon.

– Je vous en donnerai tout de même une... Écoutez...

– Dieu, je vais éternuer...

– Chut ! Si vous osez...

– Que puis-je faire ? Cela sent trop fort la souris... Je ne puis vraiment pas... Tirez, mon mouchoir de cette poche, au nom du ciel... impossible de faire un mouvement. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi cette punition ?

– Le voilà, votre mouchoir. Votre punition, je vais vous en dire la cause. Vous êtes jaloux. Vous basant je ne sais sur quoi, vous courez comme un

possédé, entrez fou furieux chez des étrangers, causez du scandale...

– Je n'ai provoqué aucun scandale.

– Taisez-vous !

– Jeune homme, vous n'avez pas le droit de me faire des sermons. Je me conduis mieux que vous.

– Silence !

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

– Vous causez du scandale, vous épouvantez une jeune dame qui tombera peut-être malade. Vous jetez dans l'inquiétude un respectueux vieillard torturé par la toux et qui, avant toute chose, a besoin de calme... Et tout cela pourquoi ? Parce que vous vous êtes figuré le diable sait quelles sottises qui vous font courir de droite et de gauche... Comprenez-vous, saisissez-vous dans quelle mauvaise histoire vous vous êtes précipité ? Le sentez-vous ?

– Très bien, cher Monsieur, je le sens, mais vous n'avez pas le droit...

– Taisez-vous. On s'en moque, ici, du droit.

Comprenez-vous que tout cela peut finir en tragédie ? Comprenez-vous que ce vieillard qui aime sa femme peut perdre la raison au moment où il vous verra sortir de dessous le lit ? Mais non, vous êtes incapable de provoquer une tragédie ! Lorsque vous décamperez d'ici, ce ne sera en vous voyant, qu'un vaste éclat de rire. J'aimerais vous voir à la lumière des bougies, vous seriez sans doute très drôle.

– Et vous-même ? Vous êtes également très drôle en cette circonstance. J'aimerais bien vous voir...

– Comment le pourriez-vous ?

– Vous êtes, jeune homme, assurément, marqué par l'immoralité.

– Oh ! vous parlez de moralité ! Et comment connaîtriez-vous le motif de ma présence ici ? L'erreur m'a conduit ici, je me suis trompé d'étage. Et du diable si je sais pourquoi on m'a permis d'entrer. Je suppose qu'elle devait, en effet, attendre quelqu'un – certainement pas vous. Je me suis caché sous le lit, lorsque j'ai entendu votre pas stupide et que j'ai vu l'effroi de la

dame. De plus, il faisait sombre. Et pourquoi me justifier devant vous ? Vous êtes un vieillard ridicule et jaloux... Pourquoi je reste sous le lit ? Peut-être pensez-vous que j'ai peur d'en sortir ? Non Monsieur, ce serait fait depuis longtemps, mais si je ne bouge pas, c'est par pitié pour vous. Que feriez-vous tout seul ? Vous seriez comme une souche devant eux, vous ne trouveriez plus vos mots.

– Pourquoi, comme une souche ? Pourquoi me comparer à une bûche ? Vous auriez pu trouver autre chose, jeune homme ? Et pourquoi ne saurais-je quoi dire ? Je garderai ma tête sur les épaules.

– Oh ! Seigneur ! Voilà un chien qui se met à japper.

– Vous ne cessez de bavarder. Vous avez réveillé le caniche... Voilà la catastrophe.

Effectivement, le petit chien de la dame qui tout le temps avait dormi dans son coin, sur un coussin, s'était brusquement réveillé. Il flaira la présence d'étrangers et se précipita sous le lit en aboyant.

– Dieu ! l'imbécile de chien ! murmura Ivan Andreievitch. Il va nous trahir... Malédiction !

– Évidemment. Vous avez une telle peur, que cela peut arriver.

– *Ami, Ami, ici,* s'écria la maîtresse de maison. *Ici, ici.*

Mais le caniche n'obéit pas et marcha droit sur Ivan Andreievitch.

– Que se passe-t-il, mon trésor ? Pourquoi Amichka jappe-t-il ? demanda le vieillard. Sans doute y a-t-il des souris ? Ou bien est-ce notre chat Vasska ? Je comprends... Il me semblait tout le temps entendre quelqu'un... comme si l'on éternuait... C'est que Vasska est enrhumé aujourd'hui.

– Ne faites pas un mouvement ! fit tout bas le jeune homme. Ne vous retournez pas. Il finira peut-être par se taire.

– Mon cher Monsieur, mon cher Monsieur. Lâchez mes mains. Pourquoi les tenez-vous ?

– Chut ! Taisez-vous.

– Jeune homme, il me mord le nez ! Vous ne

voudriez pas que je perde mon nez !

Ivan Andreievitch lutta et se délivra. Le caniche aboya avec rage. Soudain il se tut, puis poussa un hurlement.

– Oh ! s'écria la dame.

– Bandit ! Qu'avez-vous fait ? murmura le jeune homme. Vous allez nous perdre. Pourquoi le saisissez-vous ? Dieu, il l'étrangle ! Ne l'étranglez pas ! Lâchez-le ! Monstre ! Vous ignorez donc ce que peut une femme après cela ! Elle nous livrera tous les deux si vous tuez son chien.

Mais Ivan Andreievitch n'écoutait plus rien. Il avait réussi à attraper le caniche et, dans un acte de légitime défense, venait de lui serrer la gorge. La bête poussa un cri plaintif et rendit l'âme.

– Nous sommes perdus, chuchota le jeune homme.

– Amichka ! Amichka ! cria la dame. Seigneur ! Que font-ils à mon Amichka ? Amichka ! *Ici !* Oh ! les bandits, les barbares ! Dieu ! je m'évanouis...

– Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? cria le vieillard, bondissant de son fauteuil. Qu'as-tu mon trésor ? Amichka, ici ! Amichka ! Amichka ! Amichka ! criait-il, claquant des doigts. Ici Amichka, ici ! Impossible que Vasska l'ait mangé ! Il faut le fouetter, ce chat, mon trésor. Le coquin, voilà un mois qu'on ne l'a fouetté. Qu'en penses-tu ? Je demanderai conseil demain à Praskovia Zaharievna. Mais, ma chérie, que t'arrive-t-il ? Tu es toute pâle. Oh ! Des gens ! Des gens !

Le vieillard courait dans la chambre.

– Monstres ! Bandits ! hurla la dame qui se laissa tomber sur un divan.

– Mais qui ? Qui ? s'écria le vieillard.

– Là... il y a des personnes, des étrangers. Là, sous le lit. Oh ! Seigneur... Amichka, Amichka... Qu'ont-ils fait de toi ?

– Mon Dieu, Seigneur ! Quelles personnes ? Amichka !... Serviteurs, serviteurs venez ici... Qui est là ? Qui est là ? Serviteurs...

Le vieillard saisit une bougie et se pencha sous

le lit.

– Qui est là ? Qui est là ? Serviteurs, serviteurs !

Ivan Andreievitch, ni mort ni vif demeurait immobile près du corps inanimé d'Amichka. Mais le jeune homme suivait du regard les moindres mouvements du vieillard. Ce dernier, brusquement, contourna le lit et, près du mur, se pencha. En une seconde le jeune homme sortit de dessous le lit et s'élança tandis que le mari cherchait ses hôtes de l'autre côté de la couche conjugale.

– Dieu ! murmura la dame en fixant le jeune homme. Qui êtes-vous donc ? je pensais...

– Le monstre est resté, répondit tout bas le jeune homme. C'est lui qui a tué Amichka.

– Oh ! s'écria la dame.

Mais le jeune homme avait déjà fui.

– Oh ! il y a quelqu'un ici. Je vois une botte, cria le mari, saisissant le pied d'Ivan Andreievitch.

– Assassin ! Assassin ! cria la dame. Oh !

Ami, Ami !

– Sortez, sortez donc, cria le vieillard, frappant des pieds. Sortez ! Qui êtes-vous ? Dites qui vous êtes ! Seigneur ! Quel curieux personnage !

– Ce sont des brigands...

– Au nom du ciel, au nom du ciel ! cria Ivan Andreievitch en sortant, au nom du ciel, Votre Excellence, n'appelez pas vos gens. Votre Excellence, ne faites venir personne. Tout à fait inutile. Vous n'aurez pas à me mettre à la porte. Je ne suis pas cet homme-là. Je suis tout à fait normal. Votre Excellence, tout cela est arrivé par erreur. Je vais vous expliquer sur-le-champ, Votre Excellence. Ivan Andreievitch renifla et fit entendre un sanglot. C'est la femme... c'est-à-dire, non, pas mon épouse, mais la femme d'un autre... moi je ne suis pas marié, simplement... C'est mon ami, un camarade d'enfance...

– Quel camarade d'enfance ? cria le vieillard, trépignant. Vous êtes un voleur... vous veniez cambrioler... il n'y a pas de camarade d'enfance.

– Non, je ne suis pas un voleur, Votre

Excellence. Je suis effectivement un camarade d'enfance... c'est une erreur fortuite... je suis arrivé par hasard... par l'autre perron.

– Moi je vois, Monsieur, par où vous êtes sorti.

– Votre Excellence ! Je ne suis pas cet homme-là. Vous vous trompez. Je répète que vous faites une cruelle erreur, Votre Excellence. Regardez-moi, voyez et vous comprendrez par certains signes et indices que je ne puis être un voleur. Votre Excellence, Votre Excellence, criait Ivan Andreievitch joignant les mains et se tournant vers la jeune dame. Vous, Madame, comprenez-moi... C'est moi qui ai étranglé Amichka... Mais je ne suis pas coupable. Je jure que je ne suis pas coupable. C'est ma femme qui est toujours coupable. Je suis un homme malheureux... je bois le calice...

– Mais écoutez... que m'importe que vous ayez bu une coupe... il se peut que vous en ayez avalé plusieurs, à en juger d'après votre état. Cependant, comment avez-vous pu entrer ici ? cria le vieillard agité et frémissant, mais

convaincu tout de même qu'Ivan Andreievitch ne pouvait, en effet, être un voleur. Je vous le demande : comment êtes-vous entré ici, comme un bandit ?

– Pas un bandit, Votre Excellence. Je vous jure que je ne suis pas un brigand. Tout cela est venu parce que je suis jaloux. Je vous raconterai tout, Votre Excellence, je vous relaterai sincèrement, comme à un père... car vous êtes d'un âge à pouvoir être mon père.

– Comment, d'un âge !

– Votre Excellence ! Peut-être vous ai-je offensé ? En effet, une dame si jeune... et votre âge... vraiment il est agréable de voir, Votre Excellence, en effet... agréable de voir pareille union... à la fleur de l'âge. Mais n'appelez pas les gens... au nom du ciel, n'appelez personne, les gens ne sauront rien. Je les connais... C'est-à-dire... je ne veux pas dire que mes relations habituelles soient parmi les laquais. Moi aussi, j'ai des laquais, Votre Excellence, et ils ne cessent de se moquer... les ânes ! Votre Altesse... Je ne crois pas me tromper, je parle à un prince...

– Non, pas à un prince, Monsieur... Je suis ce que je suis. Je vous prie de ne pas chercher à m'attendrir avec vos « Altesse ». Comment vous êtes-vous fourré, Monsieur ? Comment vous êtes-vous fourré ?...

– Votre Altesse, c'est-à-dire Votre Excellence... pardonnez-moi, je croyais que vous étiez Altesse. Je fais erreur... je me suis trompé, cela arrive. Vous ressemblez tant au prince Korotkoouhov que j'eus l'honneur de rencontrer chez mon ami, Monsieur Pouzyrev. Vous voyez bien que je connais aussi des princes. J'ai serré la main à un prince chez mon ami. Vous ne pouvez me prendre pour celui que vous croyez. Je ne suis pas un voleur. Votre Excellence, n'appelez pas les gens... car si vous le faisiez, qu'arriverait-il ?

– Mais comment êtes-vous venu ici ? s'écria la dame. Qui êtes-vous ?

– Oui, qui êtes-vous ? reprit le mari. Et moi, mon trésor, qui pensais que notre chat Vasska était sous le lit et éternuait. Et c'était cet homme ! Qui êtes-vous ? Parlez donc !

De nouveau le vieillard trépigna.

– Je ne puis parler, Votre Excellence, j'attends que vous ayez achevé. J'écoute vos plaisanteries spirituelles. En ce qui me concerne, c'est une histoire bien drôle, Votre Excellence. Je vous raconterai tout... N'appelez pas les gens, Votre Excellence. Agissez à mon égard avec noblesse. Ce n'est pas une affaire d'être resté sous un lit, et je n'ai rien perdu pour cela de ma dignité. Une histoire du plus haut comique. Votre Excellence, cria Ivan Andreievitch, se tournant vers la dame d'un air suppliant. Surtout, vous, Votre Excellence, vous ne pouvez pas ne pas rire... Pensez à un mari jaloux sur une scène. Vous le voyez, je m'humilie, très volontairement, je m'humilie. Certes, j'ai tué Amichka, mais... Seigneur, je ne sais plus ce que je dis...

– Mais comment êtes-vous entré ici ?

– J'ai profité de l'obscurité, Votre Excellence... J'en suis navré. Pardonnez-moi, Votre Excellence. Je demande pardon très humblement. Je ne suis qu'un mari offensé, rien de plus. Ne pensez pas, Excellence, que j'ai été l'amant. Je ne suis pas l'amant. Votre épouse est

très vertueuse, si j'ose m'exprimer ainsi. Elle est pure et innocente.

– Quoi ? Comment ? Qu'osez-vous dire ? cria le vieillard, trépignant de nouveau. Auriez-vous perdu la raison ? Quelle audace de parler ainsi de ma femme !

– Ce bandit, cet assassin qui a étranglé Amichka ! s'écria la dame tout en larmes. Et il ose encore !...

– Votre Excellence, Votre Excellence. Je ne fais que dire des sottises.

Ivan Andreievitch était plus mort que vif. Je suis un imbécile et rien de plus... Considérez mon esprit comme dérangé. Je vous donne ma parole d'honneur que vous me rendriez service... Je vous aurais tendu la main mais je n'ose... Je n'étais pas seul... je suis l'oncle... c'est-à-dire que... je veux dire qu'il est impossible qu'on me prenne pour un amant. Dieu. De nouveau des bêtises... Ne vous offensez pas, Votre Excellence, cria Ivan Andreievitch, s'adressant à l'épouse. Vous êtes une dame. Vous comprenez ce qu'est l'amour, c'est un sentiment tout de finesse... Je bafouille

encore. Je veux simplement dire que je suis vieux, autrement dit un homme d'âge mûr et non un vieillard, que je ne puis être votre amant... C'est Richardson qui est l'amant, c'est-à-dire Lovelace... Ah ! que je suis bête. Mais vous voyez, Votre Excellence, que je suis un être instruit et que je connais la littérature. Vous riez, Votre Excellence. Heureux, heureux d'avoir provoqué votre rire, Votre Excellence. Oh ! quelle joie de vous avoir fait rire.

– Seigneur, qu'il est drôle cet homme ! s'écria la dame, éclatant de rire.

– Oui, très drôle, et comme il est sale ! proféra le vieillard, ravi de voir rire sa femme. Mon trésor, il ne peut être un voleur, mais comment est-il entré ici ?

– Curieux, en effet, très curieux, Votre Excellence. Un vrai roman. Comment ? En pleine nuit, dans une capitale, un homme sous un lit ! Étrange, curieux. Du Rinaldo-Rinaldini, d'une certaine manière. Mais ce n'est rien, tout cela n'est rien, Votre Excellence. Je vous raconterai tout. Quant à vous, Votre Excellence, je vous

trouverai un autre caniche, un petit chien unique. Longs poils, courtes pattes... il ne peut faire deux pas sans se prendre dans ses poils en courant et tomber. Le sucre lui suffit comme nourriture. Je vous l'apporterai, Votre Excellence, je vous le jure.

– Ah, ah, ah ! La dame n'en pouvant plus de rire, roula sur son divan. Je vais avoir une crise de nerfs, c'est sûr. Dieu, qu'il est drôle !

– C'est vrai. Ah ! ah !... khi, khi, khi, khi. Drôle et si sale !... khi, khi.

– Votre Excellence, Votre Excellence, je suis au comble du bonheur. Je vous aurais tendu ma main, mais je n'ose, Votre Excellence. J'ai bafouillé, je le sens, mais maintenant, mes yeux se dessillent. Je suis sûr que ma femme est pure et innocente. Je l'ai soupçonnée en vain.

– Sa femme ? Sa femme ? cria la dame les yeux pleins des larmes du fou rire.

– Il est marié, vraiment ? Je ne l'aurais jamais pensé ! observa le mari.

– Votre Excellence, ma femme... elle est la

coupable, autrement dit c'est ma faute à moi, puisque je l'ai soupçonnée... je savais qu'un rendez-vous était fixé là-haut à l'étage supérieur... J'avais intercepté une lettre, je me suis trompé d'un étage et me suis trouvé sous le lit...

– Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !...

– Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...

– Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Ivan Andreievitch pouffa, lui aussi, de rire. Si vous saviez combien je suis heureux ! Oh ! comme il est agréable de voir que nous sommes tous d'accord et contents ! Et ma femme aussi, est entièrement innocente. J'en suis presque certain. Car elle l'est, n'est-ce pas, Votre Excellence ?

– Ah ! ah ! ah !... khi, khi. Sais-tu qui c'est mon trésor ? put enfin dire le vieillard après avoir dominé son rire.

– Qui ? ah ! ah ! ah ! qui ?

– Mais c'est la petite charmante qui fait les yeux doux à ce gandin ! C'est elle. Je parie que c'est sa femme !

– Non, Votre Excellence, je suis sûr que ce n’est pas elle... absolument certain.

– Mais, mon Dieu, vous perdez votre temps, s’écria la dame cessant de rire, courez, filez là-haut. Peut-être les trouverez-vous ensemble ?

– Au fait, Votre Excellence, j’y vole. Mais je ne trouverai personne, Votre Excellence. Ce n’est pas elle, je le sais d’avance. Elle est maintenant à la maison. Et moi qui... je suis simplement jaloux et voilà... Qu’en pensez-vous, les y trouverai-je, Votre Excellence ?

– Oh ! oh ! oh ! oh !

– Hi, hi, hi, hi, hi, hi !... khi, khi...

– Filez, filez... Et lorsque vous redescendrez, venez nous raconter, demanda la dame. Ou plutôt... demain matin, cela vaudra mieux. Et amenez-nous-la, je veux faire sa connaissance.

– Au revoir, Votre Excellence, au revoir. Je vous l’amènerai sans faute, et je suis très heureux de vous connaître. Je suis content, heureux que tout se termine de manière aussi imprévue et se dénoue pour le mieux...

– Et le bichon ? N'oubliez pas : avant toutes choses, le bichon.

– Je vous l'apporterai, Votre Excellence, sans faute, je l'apporterai, dit vivement Ivan Andreievitch qui se précipita de nouveau dans la chambre, car il était déjà sorti après avoir fait ses adieux. Certainement je reviendrai avec le bichon. C'est un amour. Comme si un confiseur l'avait fabriqué avec des bonbons. Et vous verrez, il court, se prend dans ses poils et tombe... Tel que, je vous l'assure. Je disais même à ma femme : « Qu'a-t-il donc, ma chérie à rouler tout le temps par terre ? » Il est si petit, me répondait-elle. Fait en sucre, Votre Excellence et très, très heureux de vous avoir connu. Ivan Andreievitch salua et sortit.

– Oh ! Monsieur ! attendez, revenez.

Le vieillard rappelait Ivan Andreievitch. Ivan Andreievitch rentra pour la troisième fois dans la pièce.

– Écoutez, je n'arrive pas à trouver mon chat, Vasska ? Vous ne l'avez pas vu quand vous étiez sous le lit ?

– Non, je ne l'ai pas remarqué, Votre Excellence. Du reste, je serai très heureux et considérerai comme un honneur de le connaître.

– Il a un rhume, aujourd'hui, et ne cesse d'éternuer... Il faudra le fouetter.

– Mais naturellement, Votre Excellence, les châtiments rééducatifs sont nécessaires aux animaux domestiques.

– Quoi ?

– Je dis que les châtiments rééducatifs sont nécessaires aux animaux domestiques...

– Allons, que le Seigneur vous bénisse. Je voulais simplement...

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, Ivan Andreievitch demeura longtemps immobile, pareil à un homme qui s'attend, d'une seconde à l'autre, à s'effondrer dans une attaque d'apoplexie. Il ôta son chapeau, essuya la sueur froide de son front, fronça les sourcils, parut réfléchir et prit en courant la direction de sa maison.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il

apprit, chez lui, que Glafira était depuis longtemps revenue du théâtre. Elle avait beaucoup souffert des dents, avait mandé un médecin, s'était fait mettre des sangsues. Glafira, au lit, attendait Ivan Andreievitch.

Ivan Andreievitch se frappa le front. Enfin il se rendit dans la chambre à coucher de sa femme.

– Où diable passez-vous votre temps ? Regardez-vous donc et voyez dans quel état vous êtes ! En voilà une figure ! Où vous êtes-vous fourré ? Réfléchissez, Monsieur, votre femme se meurt, et on court toute la ville pour vous trouver. Où étiez-vous ? Vous vouliez encore me prendre en flagrant délit, vous cherchiez à m'empêcher de me trouver au rendez-vous fixé ? Je ne sais à qui du reste ! Honteux, Monsieur ! On vous montrera bientôt du doigt.

– Mon trésor, répondit Ivan Andreievitch.

Mais il se sentit si fortement gêné qu'il dut prendre son mouchoir dans sa poche. Il interrompit la phrase commencée, ne trouvant ni pensée, ni parole... Alors, avec stupeur, avec effroi, avec horreur, lorsqu'il tira son mouchoir, il

vit le défunt Amichka tomber sur le tapis. Il n'avait pas remarqué que, tout en rampant hors du lit, dans sa crise de désespoir, il avait fourré dans sa poche Amichka. Ivan Andreievitch espérait ainsi effacer toute trace de son acte, détruire toute preuve de son crime et éviter la punition méritée.

– Qu'est-ce que c'est ? cria l'épouse. Un petit chien mort ? Seigneur ! D'où vient-il ? Mais qu'avez-vous donc fait ? Où étiez-vous ? Répondez vite, où étiez-vous ?

– Mon cher trésor... Ivan Andreievitch se sentit plus mort qu'Amichka. Ma chérie...

Mais nous allons quitter ici notre héros, jusqu'à la prochaine fois. Un jour ou l'autre, ô mes lecteurs, nous terminerons l'histoire de tous ses malheurs, de toutes les épreuves que le destin fit subir à Ivan Andreievitch. Avouez cependant que la jalousie est une passion inexcusable, plus même : une calamité.

L’honnête Voleur

Traduction de J.-W. Bienstock.

Édition de référence :
Presses Universitaires de France.

L’Honnête Voleur (Tchestnyi vor), écrit au printemps 1848, parut dans « Les Annales de la Patrie », en avril 1848, t. LVII, sous le titre *Récits d’un Vieux Routier*, qui comprenaient deux histoires : 1° *Le Soldat en Retraite*, 2° *L’Honnête Voleur*. En préparant l’édition de ses premières œuvres, en 1860, Dostoïevski supprima le premier récit – dont il était mécontent – et ne retint que le second.

Un matin, comme j'étais déjà prêt à partir pour mon bureau, Agrafena, à la fois ma cuisinière, ma blanchisseuse et ma femme de chambre, entra chez moi et, à mon grand étonnement, entama la conversation avec moi.

Jusqu'à ce jour je n'avais entendu d'elle que ces mots : « Que faut-il préparer pour le dîner ? » Toujours effacée, taciturne, je puis dire que, pendant six années, elle n'avait pas proféré une parole de plus, du moins en ma présence.

– Voilà, Monsieur... J'ai quelque chose à vous demander, commença-t-elle tout à coup. Vous feriez bien de sous-louer le petit réduit...

– Quel réduit ?

– Mais celui qui est près de la cuisine. Vous savez bien lequel.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? ! Parce que d'autres ont des locataires. C'est clair, pourquoi.

– Mais qui le louera ?

– Qui le louera ? Un locataire, pardi.

– Mais, ma petite mère, dans ce coin, il n'y a pas même la place d'un lit ; qui pourrait vivre là ?

– Pourquoi y vivre ? Pourvu qu'il y ait une place pour dormir... Et il vivra sur le rebord de la fenêtre ?

– Quelle fenêtre ?

– Comment... Comme si vous ne le saviez pas. Celle de l'antichambre. Il s'installera là pour coudre ou faire quelque chose. Il s'assoira peut-être sur une chaise. Il a une chaise et même une table, tout.

– Mais quel est ce locataire ?

– Un brave homme. Un homme qui a beaucoup vu. Je lui préparerai ses repas et, pour le logis et la nourriture, je lui prendrai seulement trois roubles par mois...

Enfin, après de longs efforts, j'appris qu'un homme, déjà âgé, avait convaincu Agrafena de le laisser vivre dans la cuisine, comme locataire.

Quand Agrafena s'était mis en tête quelque chose, rien ne l'en pouvait déloger ; et je savais qu'elle ne me laisserait pas tranquille tant qu'elle n'aurait pas obtenu ce qu'elle voulait. Dès que quelque chose n'allait pas à sa guise, elle devenait pensive et profondément mélancolique. Cet état durait deux ou trois semaines et, pendant toute cette période, la cuisine était manquée, le linge se perdait, les planchers n'étaient pas lavés, en un mot tout allait de travers. J'avais remarqué depuis longtemps que cette femme taciturne ne pouvait pas prendre une décision, s'arrêter à une idée quelconque qui lui fût personnelle. Mais si dans sa faible cervelle se formait accidentellement quelque chose ressemblant à une idée, à une décision, y mettre obstacle c'était la tuer moralement, pour un certain temps. C'est pourquoi, aimant par-dessus tout ma tranquillité, je consentis aussitôt.

– A-t-il au moins des papiers, un passeport, ou quelque chose ?

– Comment donc ! Sans doute il a tout. C'est un brave homme, qui a beaucoup vu. Il a promis

de payer trois roubles.

Le lendemain, dans mon modeste logis de célibataire, parut un nouveau locataire. Je n'en étais pas fâché. J'étais même content. En général, je vis dans l'isolement, presque en reclus. J'ai peu de connaissances ; je sors rarement. Depuis dix ans que je vis en ermite, je suis habitué à l'isolement ; mais dix, quinze ans et peut-être plus de la même solitude avec la même Agrafena, dans le même logement de garçon, c'est évidemment une perspective assez incolore. Un être de plus, un homme paisible, c'était donc, vu les circonstances, un présent du ciel.

Agrafena n'avait pas menti. Mon locataire était bien l'homme qui a beaucoup vu. Son passeport mentionnait qu'il était soldat libéré ; mais, même sans le passeport, je l'eusse deviné au premier coup d'œil. C'est facile à reconnaître.

Astafi Ivanovitch, mon locataire, était un brave homme, et nous nous sommes tout de suite entendus. Ce qui, surtout, m'était agréable, c'est qu'Astafi Ivanovitch racontait très bien, surtout les aventures auxquelles il avait été directement

mêlé. Dans ma pauvre et monotone existence, pareil narrateur était un trésor. Une fois, il me raconta précisément une de ces histoires ; et son récit produisit sur moi une réelle impression. Voici à quelle occasion il me la conta.

Un jour que j'étais seul dans l'appartement, Astafi et Agrafena sortis pour leurs affaires, j'entendis tout à coup, de ma chambre, que quelqu'un pénétrait dans l'entrée. C'était certainement un étranger. J'allai voir. En effet, il y avait quelqu'un dans l'antichambre, un homme trapu, en veston, malgré la température froide de l'automne.

– Que désires-tu ?

– L'employé Alexandrov est-il ici ?

– Connais pas. Adieu.

– Comment donc, le portier m'a dit qu'il demeure ici, prononça le visiteur en se retirant prudemment vers la porte.

– Va, va, mon ami, va...

Le lendemain, après le dîner, pendant qu'Astafi Ivanovitch m'essayait une redingote

qu’il me réparait, quelqu’un pénétra de nouveau dans l’antichambre. J’ouvris la porte.

L’individu de la veille, sous mes yeux, décrocha tranquillement du portemanteau mon pardessus, le mit sous son bras et s’élança dehors. Agrafena le regardait, la bouche largement ouverte, ahurie, sans rien faire pour empêcher ce larcin.

Astafi Ivanovitch courut sur les pas du voleur et, dix minutes après, il reparut essoufflé, les mains vides. L’homme avait pu fuir.

– Pas de chance, Astafi Ivanovitch. Encore heureux qu’il nous ait laissé mon paletot, sans quoi nous serions frais. Il m’aurait bien arrangé, le voleur !

Astafi Ivanovitch avait été tellement frappé de ce qui venait de se passer, qu’en le regardant j’en oubliai le vol. Il ne pouvait s’en remettre. À chaque instant, il abandonnait son travail et recommençait à dire comment tout cela était arrivé : qu’il était là et que sous ses yeux, à deux pas de lui, on avait volé le pardessus ; et que le voleur s’y était si bien pris qu’on n’avait pas

même pu le rattraper. Ensuite il reprenait son ouvrage, qu'il quittait bientôt. Enfin il alla chez le portier recommencer son récit et lui reprocher que de pareilles choses puissent se passer dans sa cour. Après quoi il revint auprès d'Agrafena et, à son tour, la réprimanda. Puis, il se remit au travail en marmonnant entre ses dents comment tout cela était arrivé : « Il était ici, moi là, et, sous mes yeux, à deux pas, il a pris le pardessus... », etc. En un mot, Astafi Ivanovitch était complètement bouleversé.

– On nous a bien roulés, Astafi Ivanovitch, lui dis-je, le soir, en lui donnant un verre de thé. Je désirais l'amener à redire encore l'histoire du pardessus volé, qui, d'avoir été si souvent répétée, et à cause de la sincérité profonde du narrateur, commençait à devenir très comique.

– On nous a roulés, Monsieur ! Je suis furieux, bien que ce ne soit pas mon paletot qu'il ait pris. Pour moi, il n'y a pas pire vipère que le voleur. Un autre prend à crédit, mais celui-ci vole ton travail, ta sueur, ton temps... La crapule ! Pfff ! Je ne veux plus y penser. Ça me met en rage...

Comment, Monsieur ! Vous ne regrettez pas votre propre bien ?

– Mais si, Astafi Ivanovitch. On aimerait mieux voir brûler les choses que de les laisser à un voleur. Vraiment on n'en a pas le désir...

– Quel désir ? Cependant, il y a voleur et voleur... Ainsi, moi, Monsieur, il m'est arrivé de tomber sur un voleur honnête.

– Comment, honnête ! ? Un voleur peut-il être honnête ?

– Sans doute, Monsieur. Un voleur honnête, à vrai dire, il n'en existe pas... J'ai seulement voulu dire qu'il me semblait que c'était un honnête homme, et il a volé. On a eu pitié de lui.

– Et comment cela est-il arrivé ?

« C'était il y a deux ans, Monsieur. À cette époque, je suis resté sans place presque une année. Dans ma dernière place, je m'étais lié avec un malheureux, un homme déchu. Nous nous étions rencontrés dans un débit. C'était un ivrogne, un fainéant. Il avait servi quelque part, mais depuis longtemps on l'avait chassé, à cause

de son ivrognerie. C'était un malheureux ! Il était vêtu Dieu sait comment. Parfois on se demandait s'il avait une chemise sous son paletot. Tout ce qui lui tombait sous la main, il le dépensait à boire. Mais il n'était pas tapageur. Il avait un caractère doux, affectueux, bon, et pas du tout tapeur ; il avait honte. Seulement, on voyait bien que le malheureux voulait boire, et on le régalait. C'est comme ça que je me suis lié avec lui... C'est-à-dire qu'il s'est cramponné à moi... Moi, ça m'était bien égal ce qu'il était ! Il s'attachait comme un chien. Tu vas là-bas, il te suit... Et nous ne nous étions vus qu'une seule fois !... D'abord, il fallut lui laisser passer la nuit. Bon, je l'ai laissé. Je vois que son passeport est en règle. Ça va. Le lendemain, il fallut encore lui laisser passer la nuit. Le troisième jour, il demeura toute la journée sur le rebord de la fenêtre, et le soir il resta à coucher. « Eh bien ! pensai-je, voilà qu'il s'est accroché à moi, il va falloir lui donner à boire et à manger et encore le coucher. Moi, un pauvre homme, et un fainéant s'y accroche ! »

» Avant moi, il avait fait la même chose avec un employé. Il s'était cramponné à lui. Ils

buvaient ensemble ; mais l'employé était mort de je ne sais trop quoi.

» Il s'appelait Emelian, Emelian Ilitch. Je pense, je pense... « Comment faire avec lui ? Le chasser ? C'est dur, il est si misérable ; un homme déchu que c'en est effrayant. » Et lui, silencieux, ne demande rien. Il reste assis et te regarde seulement dans les yeux, comme un chien. Voilà ce que la boisson peut faire d'un homme ! Je pense... « Comment lui dire : Va-t-en, Emelian, tu n'as rien à faire ici ; tu n'es pas bien tombé ; bientôt je n'aurai plus moi-même de quoi manger ; alors comment puis-je te garder en pension ? » Et je pense : « Qu'est-ce qu'il fera quand je lui dirai cela ? » Et je m'imagine le regard qu'il posera sur moi quand il entendra ces paroles ; je le vois restant assis longtemps sans rien comprendre. Ensuite, quand il aura compris, il se lèvera du rebord de la fenêtre, prendra son mouchoir, que je vois encore, un mouchoir à carreaux rouges, déchiré, dans lequel il mettait Dieu sait quoi et portait toujours avec lui. Après il ajustera son paletot pour s'y loger confortablement et avoir chaud et masquer les

trous. Il était délicat ! Ensuite il aurait ouvert la porte et serait sorti sur l'escalier, des larmes pleins les yeux.

» Non, il ne faut pas que l'homme se perde ! j'ai eu pitié.

» Et après je pense encore : « Et moi, comment ferai-je ? Attends, Emelian, tu ne resteras pas longtemps chez moi... Bientôt je partirai d'ici et tu ne me retrouveras pas. » Eh bien ! Monsieur, nous sommes partis. Mon maître Alexandre Philemonovitch – depuis, il est mort. Monsieur, que Dieu l'ait en sa garde ! – me dit : « Je suis très content de toi, Astafi ; quand nous reviendrons de la campagne, nous ne t'oublierons pas ; nous te reprendrons. » Moi, j'étais chez eux maître d'hôtel. C'était un brave homme, mais il est mort la même année. Quand nous l'avons eu mis en terre, j'ai pris mes effets, un peu d'argent, et j'ai pensé : « Maintenant je me reposerai » ; et je me suis installé chez une vieille femme. J'ai sous-loué un coin dans son logis. Il y avait juste un seul coin de libre. Elle avait servi quelque part comme bonne d'enfant et maintenant touchait

une petite rente. « Eh bien ! pensai-je, adieu Emelian, mon ami, tu ne me retrouveras pas ! » Eh bien ! le croiriez-vous, Monsieur ? Un soir, je rentre – j'étais allé voir un camarade – et qu'est-ce que je vois ; Emelian ! Il est assis sur mon coffre, son mouchoir à carreaux près de lui ; il est en manteau, et m'attend... Pour chasser l'ennui, il a emprunté à la vieille un livre de prières qu'il tient à l'envers et regarde... Il m'a retrouvé ! Les bras m'en sont tombés. « Eh bien ! il n'y a rien à faire, pensai-je. Pourquoi ne l'ai-je pas chassé du premier coup... » Et je lui demande tout de go :

» As-tu apporté ton passeport, Emelian ? »

» Je me suis assis, Monsieur ; et je commence à me demander si ce pauvre bougre me gênera beaucoup ? Toute réflexion faite, j'ai trouvé qu'il ne me gênerait pas énormément. Il doit manger, pensai-je ; eh bien ! ce matin, un morceau de pain, et pour qu'il lui paraisse plus appétissant, on pourra acheter un peu d'ail. À midi aussi, du pain et de l'ail. Pour le souper aussi, de l'ail avec du kvass et du pain. Et s'il y a la soupe aux choux, alors ce sera déjà fête pour nous deux.

Moi, je ne mange pas beaucoup ; et un homme qui boit, on sait ça, ne mange rien ; il ne lui faut que du vin ou de l'eau-de-vie. « Il me ruinera en boisson », pensai-je alors. Mais soudain une autre pensée aussi me vint en tête, Monsieur, un autre sentiment s'empara de moi tout entier. Oui, si Emelian était parti, j'aurais pris la vie en horreur... Alors j'ai décidé d'être pour lui un père, un bienfaiteur. Je le sauverai, je l'empêcherai de se perdre, je le déshabituerai de l'alcool ! « Attends, pensai-je, tu verras ! Eh bien ! Emelian, reste, mais maintenant, prends garde : tu devras m'obéir. » Et je me disais : « Voilà, je vais commencer par l'habituer au travail. Mais pas brusquement. D'abord qu'il se distraie un peu, et moi, je l'observerai, j'examinerai ce qu'il est capable de faire. » Car vous savez, Monsieur, pour n'importe quel travail, il faut avant tout en avoir la capacité. Alors j'ai commencé à l'observer, à l'étudier. Mais je n'eus bientôt plus guère d'illusions. D'abord, Monsieur, j'ai commencé par de bonnes paroles : « Tu vois, Emelian Ilitch, réfléchis un peu... Tu devrais faire quelque chose. Assez

fainéanté. Regarde, tu es en loques... Ton paletot est comme une passoire... Il est temps de réagir, que diable ! »

» Emelian, assis, la tête penchée, m'écoute sans rien dire. Il ne sait même pas dire un mot raisonnable. Il m'écoute longtemps, longtemps, longtemps, ensuite il soupire.

– Qu'as-tu donc à soupirer ? lui demandai-je.

– Oh ! rien, Astafi Ivanovitch, ne vous inquiétez pas... Ah ! vous savez, Astafi Ivanovitch, aujourd'hui deux femmes se sont battues dans la rue. L'une d'elles avait renversé le panier de groseilles de l'autre, par hasard.

– Eh bien, quoi ?

– Alors l'autre, exprès, a renversé à son tour les groseilles de l'autre et ensuite s'est mise à les piétiner.

– Et après, Emelian Ilitch ?

– Mais c'est tout, Astafi Ivanovitch. Comme ça...

– Comme ça... mais c'est peu intéressant. « Ah ! pauvre Emelian », pensai-je.

– Il y a aussi un monsieur qui a laissé tomber un billet de banque sur le trottoir de la rue Gorohovaia... non, de la rue Sadovaia. Un paysan, qui avait vu cela, a dit : « Ma chance ! » Mais un autre qui l'avait vu également a dit : « Non, la mienne, je l'ai vu avant toi... »

– Et alors ?

– Alors les paysans se sont battus, Astafi Ivanovitch, et l'agent de police a pris le billet, l'a rendu au monsieur, et a menacé de les conduire au poste.

– Eh bien ! quoi ? Qu'y a-t-il là d'intéressant ?

– Mais rien, Astafi Ivanovitch ; les gens ont bien ri...

– Ah ! Emelian, tu as vendu ton âme pour un sou... Sais-tu ce que je te dirai ?

– Quoi, Astafi Ivanovitch ?

– Prends une occupation quelconque. Vraiment, fais quelque chose. Pour la centième fois, je te le répète ; aie pitié de toi.

– Mais quel travail prendre, Astafi Ivanovitch ? Je ne sais pas ce que je pourrais

faire, et personne ne voudra de moi.

– Et pourquoi as-tu été chassé du service, hein ! Emelian ? Parce que tu bois.

– À propos, Astafi Ivanovitch, Vlass, le sommelier, on l'a appelé aujourd'hui au bureau.

– Et pourquoi l'a-t-on appelé ?

– Ça, je n'en sais rien, Astafi Ivanovitch. Mais si on l'a appelé, c'est qu'il le fallait.

» Ah ! » pensai-je, nous sommes perdus ensemble, Emelian. C'est Dieu qui nous punit pour nos péchés. Que faire d'un être pareil ? »

» Seulement c'était un garçon rusé ! Il m'écoutait, mais à la fin cela finissait par l'assommer. Aussi, dès qu'il me voit de mauvaise humeur, il prend son pardessus et disparaît sans traces ! Toute la journée, il erre quelque part et rentre le soir complètement ivre. Qui lui donnait à boire, où prenait-il l'argent ? Dieu le sait. Ce n'est pas ma faute...

» Non, lui dis-je un jour, Emelian Ilitch, assez boire, tu entends, assez ! Si tu rentres ivre encore une fois, tu passeras la nuit sur l'escalier. Je ne te

laisserai pas entrer ! »

» Le lendemain, Emelian resta à la maison ; le surlendemain aussi. Mais le troisième jour, de nouveau il disparut. J'attends, j'attends, il ne rentre pas. À vrai dire, je commençais d'être inquiet et j'avais pitié de lui. « Qu'ai-je fait ?, pensai-je. Je lui ai fait peur, et où est-il allé maintenant, le malheureux ! Il ne reviendra peut-être plus jamais. Oh ! mon Dieu ! »

» La nuit passe, il ne vient pas. Le matin, je sors, je vais dans le vestibule, je regarde ; il est couché là. Il est couché, la tête appuyée sur la première marche de l'escalier. Il est presque gelé.

– Qu'as-tu, Emelian, Seigneur Dieu ! Où étais-tu ? Comment es-tu ici ?

– Mais voilà, Astafi Ivanovitch, l'autre jour vous vous êtes fâché, et vous avez dit que vous me feriez coucher dans le vestibule. Alors je n'ai pas osé entrer... et je me suis couché là...

» La colère et la pitié me faisaient bouillonner.

– Mais, Emelian, lui dis-je, tu pouvais trouver un autre emploi que de garder l'escalier.

– Quel autre emploi, Astafi Ivanovitch ?

– Mais, misérable, lui dis-je (j'étais furieux), si tu avais appris le métier de tailleur ! Regarde ton manteau ! Ce n'est qu'un trou ! Si tu avais pris une aiguille et t'étais mis à boucher ces trous. Ah ! ivrogne, misérable !

» Eh bien ! Monsieur, il a pris une aiguille. Je lui disais cela en plaisantant, eh bien ! lui avait eu peur et avait obéi. Il enleva son paletot et se mit à enfiler une aiguille. Je le regarde. Naturellement ses yeux voient mal, tout rouges... et ses mains tremblent... Quoi ! Il pousse, il pousse, le fil n'entre pas... Il cligne des yeux, mouille le fil, le tord entre ses doigts, rien ! Il y renonce et me regarde.

– Eh bien ! Emelian, qu'est-ce que tu fais ? Je t'ai dit cela pour te faire honte. Va... Dieu soit avec toi !... Reste, mais ne fais pas de sottises. » Ne couche pas dans l'escalier... Ne me fais pas l'affront...

– Mais que puis-je faire, Astafi Ivanovitch ? Je sais bien que je suis toujours ivre, que je ne suis bon à rien. Mais ça m'attriste de vous fâcher,

mon bienfaiteur...

» Tout d'un coup ses lèvres décolorées tremblent et une larme coule sur sa joue blême. Cette larme trembla un moment sur sa barbe embroussaillée, et soudain, un flot de larmes... Pauvre Emelian !... Comme si on m'enfonçait un couteau dans le cœur.

» Eh ! Je ne pensais pas du tout... Si j'avais su, je ne t'aurais rien dit... Et je pense : « Non, pauvre Emelian, tu ne seras jamais bon à rien. Tu te perdras. »

» Eh bien ! Monsieur, ce n'est pas la peine de raconter si longtemps... Toute cette histoire est si petite, si misérable... elle ne vaut pas les paroles... C'est-à-dire que vous, Monsieur, vous n'en donneriez pas deux sous de cette histoire, mais moi, j'aurais donné beaucoup, si j'avais eu, pour que seulement tout cela n'arrivât pas...

« Monsieur, j'avais un pantalon : ah ! que le diable l'emporte ! un bon pantalon, bleu, à carreaux. C'était un propriétaire venu de province qui me l'avait commandé. Mais ensuite, il l'a refusé, sous prétexte qu'il était trop étroit, et il

m’est resté pour compte. Je me disais : « Un objet de valeur ! Aux vieux habits on m’en donnerait peut-être cinq roubles ; en tout cas j’aurais de quoi faire deux pantalons pour des messieurs de Saint-Pétersbourg, et encore du reste pour le gilet. » Vous savez, pour les pauvres bougres comme nous, tout est bon ! Mais voilà qu’à cette époque, Emelian tomba dans une sorte de marasme, je regarde : Il ne boit pas un jour, deux jours ; le troisième, il est tout à fait anéanti. Ça fait pitié. Moi je pensais : « Eh bien ! mon cher, tu vas peut-être rentrer dans la voie du Seigneur ; tu as écouté la raison et dit : « Basta ! » Voilà, Monsieur, où nous en étions. Là-dessus, arriva une grande fête. Je suis allé aux vêpres. Quand je rentrai à la maison, je trouva mon Emelian sur le rebord de la fenêtre, ivre-mort ; il est là et se dodeline : « Ah ! Ah ! pensai-je. Ça y est, mon garçon ! »

» Je suis allé chercher quelque chose dans le coffre. Je regarde : pas de pantalon... Je cherche partout, rien ! Quand, après avoir fouillé partout, je dus constater qu’il n’était plus là, ce fut comme si on m’avait donné un coup de couteau dans le

cœur.

» Je courus chez la vieille et l'accablai de reproches. Mais à Emelian, bien que son ivresse constituât une preuve contre lui, je ne dis rien.

– Non, me dit la vieille, que Dieu te garde, mon cavalier, qu'ai-je besoin de ton pantalon ? Est-ce que je pourrais le porter ! L'autre jour, précisément, un homme m'a volé une jupe... C'est-à-dire, je n'en sais rien...

– Qui est venu ? demandai-je.

– Mais personne, dit-elle. Je suis restée tout le temps ici. Emelian Ilitch est sorti, puis il est revenu. Voilà, il est assis, interroge-le.

– Emelian, dis-je, est-ce que tu n'aurais pas pris mon pantalon neuf, tu sais bien, celui qu'on a fait pour le propriétaire ?

– Non, Astafi Ivanovitch, je ne l'ai pas pris.

» Qu'est-ce que cela veut dire ? De nouveau, je me mets à chercher. Rien. Emelian est toujours là, assis, et se balance. J'étais assis comme ça, Monsieur, devant lui, sur le coffre, et tout d'un coup, j'ai regardé de son côté. « Lui ! » pensai-je.

Le cœur me brûlait ; je suis devenu rouge. À ce moment, Emelian aussi me regarda.

– Non, Astafi Ivanovitch, commença-t-il, je n'ai pas pris votre pantalon. Vous pensez peut-être que... que... mais moi je ne l'ai pas pris...

– Mais où est-il passé, Emelian Ilitch ?

– Non, Astafi Ivanovitch, je ne l'ai pas vu.

– Quoi, Emelian Ilitch, alors il s'est perdu tout seul ?

– Peut-être, Astafi Ivanovitch...

» Après cela, je me suis levé, je me suis approché de lui, puis j'ai allumé la lampe et me suis mis au travail.

» Je réparais le gilet d'un employé qui logeait au-dessous de nous. Et mon cœur battait ; ma poitrine me brûlait. Emelian sentit que la colère me gagnait. L'homme sent le mal venir de loin, comme l'oiseau du ciel sent l'orage.

– Savez-vous, Astafi Ivanovitch, commença Emelian. Sa voix tremblait. Aujourd'hui, Antip Prohorovitch s'est marié avec la femme du cocher... qui est mort récemment...

» Je le regardai, probablement avec colère. Il comprit, se leva, s'approcha du lit et se mit à chercher quelque chose. Je regarde. Il fouille longtemps, et, en même temps, marmotte : « Non, non, mais où a-t-il pu disparaître ? » J'attends ce qui va se passer. Emelian se glisse sous le lit. Je n'y tins plus.

– Pourquoi diable, Emelian Ilitch, vous traînez-vous ainsi sur les genoux ? dis-je.

– Je cherche si le pantalon ne serait pas là... Je regarde, il est peut-être tombé dans le fond...

– Mais, Monsieur (de dépit, je l'appelais Monsieur), pourquoi donc prendre tant de peine pour un pauvre homme comme moi et vous fatiguer les genoux ?...

– Mais Astafi Ivanovitch, moi... je... rien... Peut-être le trouvera-t-on quelque part, en cherchant bien.

– Hum ! Écoute, Emelian Ilitch, dis-je.

– Quoi, Astafi Ivanovitch ?

– Tu l'as peut-être tout simplement volé, comme un brigand et un voleur, pour me

remercier.

» C’est vous dire, Monsieur, combien j’étais en colère de le voir se traîner à genoux sur le parquet.

– Non, Astafi Ivanovitch.

» Et il restait couché sous le lit. Il y resta, longtemps, ensuite sortit. Je le regarde. Il est blanc comme un linge. Il se leva, s’assit près de moi sur le rebord de la fenêtre, et resta ainsi une dizaine de minutes.

– Non, Astafi Ivanovitch, fit-il, et, tout d’un coup, il se leva et, je le vois encore, s’approcha, triste comme un péché : Non, Astafi Ivanovitch, je n’ai pas pris votre pantalon. Il frissonne, se frappe la poitrine, sa voix tremble. Il commence à me faire peur.

– Eh bien ! Emelian Ilitch, n’en parlons plus. Pardonnez-moi si, comme un sot, je vous ai fait des reproches à tort. Et le pantalon, que le diable l’emporte ! Nous n’en mourrons pas. Grâce à Dieu, nous avons des bras, nous n’irons pas voler... et nous ne mendierons pas à un étranger,

un pauvre homme : nous gagnerons notre pain...

» Emelian m'écoutait, debout devant moi... Après il s'assit. Il resta ainsi toute la soirée, sans bouger. J'étais déjà couché qu'il était encore assis à la même place. C'est seulement le matin que je vis qu'il s'était allongé sur le plancher nu, enveloppé dans son paletot. Il n'était pas même venu se coucher sur le lit.

» Eh bien ! Monsieur, à dater de ce moment, je ne l'ai plus aimé. Même, le premier jour, je le haïssais. C'était comme si mon fils m'avait volé et encore m'insultait. « Ah ! » pensais-je, « Emelian, Emelian ! » Et lui, Monsieur, pendant deux semaines ne cessa de boire. C'est-à-dire qu'il était devenu comme enragé, tout à fait alcoolique. Dès le matin, il sort, et rentre tard dans la nuit. Pendant deux semaines, je n'entendis pas un mot de lui. Probablement que lui-même était tourmenté par la douleur, alors il cherchait à s'étourdir. Enfin, assez ; il cessa de boire. Il avait sans doute dépensé tout ce qu'il avait. De nouveau il s'installe sur le rebord de la fenêtre. Je me rappelle qu'il resta assis silencieux

pendant trois jours entiers. Une fois, je regarde : il pleure. Oui, Monsieur, il pleure, et comment ! C'était comme une fontaine, Monsieur, comme si lui-même ne sentait pas couler ses larmes. Mais c'est pénible, Monsieur, de voir un homme âgé, un vieillard comme Emelian pleurer de douleur.

– Qu'as-tu, Emelian ? lui dis-je.

» Il tremblait de tout son corps. Depuis l'histoire du pantalon, c'était la première fois que je lui adressais la parole.

– Rien, Astafi Ivanovitch.

– Dieu te garde, Emelian ! Que tout soit perdu, mais pourquoi restes-tu assis comme un hibou ?

» Il me faisait de la peine.

– Comme ça, Astafi Ivanovitch... Ce n'est pas ça... Je veux prendre un travail quelconque...

– Quel travail, Emelian Ilitch ?

– N'importe lequel. Peut-être trouverai-je un emploi quelconque, comme auparavant. Je suis allé déjà chez Fedosseï Ivanovitch... Ce n'est pas bien d'être à votre charge, Astafi Ivanovitch... Peut-être, quand j'aurai trouvé un emploi, je vous

rendrai tout... Alors, je vous rendrai tout... Et votre pain, je vous le paierai.

– Assez, Emelian, assez ! C'est passé, n'en parlons plus ! Que le diable l'emporte ! Vivons comme auparavant !

– Non, Astafi Ivanovitch, peut-être vous, toujours... mais je n'ai pas pris votre pantalon.

– Eh bien ! c'est entendu ! Que Dieu te garde, Emelian.

– Non, Astafi Ivanovitch, évidemment je ne puis plus vivre chez vous... Pardonnez-moi, Astafi Ivanovitch...

– Mais Dieu te garde ! te dis-je. Qui te chasse d'ici ? Pas moi ?

– Non, mais ce n'est pas convenable que je vive comme ça chez vous, Astafi Ivanovitch... Mieux vaut m'en aller...

» En un mot, voilà qu'il s'est offensé et répète toujours la même chose. Je le regarde. En effet, il se lève et commence à endosser son pardessus.

– Mais où vas-tu, Emelian Ilitch ? Voyons, écoute, où vas-tu ?

– Non, Astafi Ivanovitch, adieu ; ne me retenez pas. Et de nouveau il se met à pleurer. Je m'en vais, Astafi Ivanovitch. Vous n'êtes plus comme autrefois.

– Comment, pas comme autrefois ? C'est toi qui es devenu bête comme un enfant. Seul, tu périras, Emelian Ilitch.

– Non, Astafi Ivanovitch... Maintenant, quand vous sortez, vous fermez votre coffre. Et moi, je vois ça et je pleure... Non, laissez-moi partir ; ça vaut mieux, Astafi Ivanovitch. Et pardonnez-moi si je vous ai offensé.

» Eh bien, Monsieur, il partit. J'attends un jour, un autre... et je pense : « Il rentrera ce soir. » Non, voilà le troisième jour... Personne... J'ai eu peur. L'angoisse me saisit. Je ne bois ni ne mange ; je ne dors pas... J'étais complètement désarmé... Le quatrième jour, je suis allé le chercher. J'ai fait tous les débits ; je demandais s'il ne s'était pas égaré ! « Il est peut-être tombé ivre-mort quelque part, et gît maintenant comme une poutre pourrie. » Je suis retourné à la maison ni mort ni vif. Le lendemain, j'ai décidé aussi

d’aller à sa recherche. Et je me maudissais d’avoir laissé cet imbécile partir de chez moi de sa propre volonté. Mais, presque à l’aube du cinquième jour (c’était fête), la porte grince... Que vois-je ? Emelian... C’est lui qui rentre ! Tout bleuâtre, les cheveux sales, comme s’il avait dormi dans la rue, maigre comme un clou.

» Il ôte son paletot, s’assoit sur mon coffre et me regarde. J’étais heureux, mais en même temps une sorte d’angoisse m’étreignait l’âme encore pire qu’auparavant. C’est-à-dire, Monsieur, que s’il m’était arrivé à moi quelque chose de pareil, j’aurais préféré crever comme un chien plutôt que de revenir. Emelian, lui, était revenu. Naturellement, c’est pénible de voir un homme dans une pareille situation. Je me suis mis à le consoler, à le dorloter.

– Eh bien ! dis-je, Emelian, je suis content que tu sois revenu. Si tu avais encore tardé, aujourd’hui je serais retourné te chercher dans les débits. As-tu mangé ?

– J’ai mangé, Astafi Ivanovitch.

– Est-ce bien vrai ? Tiens, mon ami, il reste un

peu de soupe d'hier. C'est du bouillon ; et voilà du pain et de l'ail. Mange, ça n'est jamais de trop.

» Je l'ai servi, et alors je me suis aperçu qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours, si grand était son appétit. En un mot, c'était la faim qui l'avait forcé à revenir. Je me suis attendri. Je le regarde et pense : « J'irai au débit et lui rapporterai un peu de vin, et nous ferons la paix une bonne fois. Assez ! Je n'ai plus de colère contre toi, Emelian.

» J'ai apporté du vin.

– Voilà, Emelian Ilitch, buvons un peu pour la fête... Veux-tu boire du vin ? C'est sain.

» Il tendit la main avec avidité. Il tenait déjà le verre, mais soudain s'arrêta. Je regarde. Il prend le verre et le porte à sa bouche. Le verre tremblait dans sa main... Non. Il le replace aussitôt sur la table.

– Quoi, Emelian ?

– Non... C'est-à-dire, Astafi Ivanovitch...

– Quoi ! Tu ne veux pas boire...

– Mais... moi, Astafi Ivanovitch... Je ne boirai plus...

– Quoi ! tu veux tout à fait cesser de boire, Emelian, ou c'est seulement pour aujourd'hui ?

» Il se tut. Je regarde. Il appuie sa tête dans ses mains.

– Eh bien ! serais-tu malade, Emelian ?

– Oui... Je ne me sens pas bien.

» Je l'ai mis au lit. Je regarde. En effet, ça va mal : sa tête est brûlante, il a la fièvre. Je restai près de lui toute la journée. La nuit fut encore plus mauvaise. Je fis un mélange de kvass avec du beurre et de l'ail, et j'y ajoutai de petits morceaux de pain.

– Tiens ! dis-je, mange un peu. Ça ira peut-être mieux.

» Il hocha la tête.

– Non, dit-il, aujourd'hui je ne mangerai pas.

» Je lui préparai du thé ; ma vieille était très fatiguée. Ça ne va pas mieux. « Décidément, ça ne va pas », pensai-je.

» Le troisième jour, je suis allé chercher un médecin. J'avais un médecin, un certain Kostopravov, que je connaissais. Autrefois quand je travaillais chez les Bossomiaguine, j'avais fait sa connaissance. Il m'avait soigné. Le médecin vint, l'examina. « Oui, dit-il, ça va mal. Ce n'était pas la peine de venir me chercher. Mais on peut tout de même lui donner une poudre... »

» Ma foi, je ne lui ai pas donné de poudre, et cependant on était déjà au cinquième jour.

» Il était couché là, devant moi, et touchait à sa fin. J'étais assis sur le rebord de la fenêtre, mon ouvrage à la main. La vieille allumait le poêle. Tous trois étions silencieux. Mon cœur se fendait en le regardant. C'était comme si j'enterrais mon propre fils. Je savais qu'il me regardait... Depuis le matin, je sentais qu'il voulait me dire quelque chose, mais n'osait pas... Enfin, moi aussi je le regarde. Je lis dans les yeux du malheureux une telle angoisse. Il ne me quitte pas des yeux. Mais quand il s'aperçut que je le regardai, il détourna son regard...

– Astafi Ivanovitch !

– Quoi, Emelian ?

– Si, par exemple, on vendait mon pardessus... est-ce qu'on en donnerait beaucoup ?

– Ma foi ! je n'en sais rien, Emelian. On en donnerait peut-être trois roubles...

» Trois roubles ! Et si on avait voulu le vendre, Monsieur, on n'en aurait rien donné ; on aurait pensé qu'on se moquait de vouloir vendre une saleté pareille. Je lui disais cela seulement pour le consoler.

– Et moi, Astafi Ivanovitch, j'avais pensé qu'on en donnerait sûrement trois roubles. Il est en drap, Astafi Ivanovitch. Comment pouvez-vous douter qu'on en donnerait trois roubles...

– Je ne sais pas, Emelian Ilitch, dis-je. Mais si tu veux le vendre, dans ce cas, bien entendu, il faut demander au moins trois roubles...

» Après un court silence, Emelian m'appela de nouveau.

– Astafi Ivanovitch !

– Quoi, Emelian ?

– Quand je serai mort, vendez mon pardessus. Ce n’est pas la peine de m’ensevelir avec. Je resterai sans... Le pardessus, c’est quelque chose qui a de la valeur... on peut en tirer du profit...

» Mon cœur, Monsieur, se serrait de telle façon que je ne saurais dire. Je vois venir l’angoisse d’avant la mort. De nouveau, nous nous sommes tus. Une heure se passa ainsi... Je le regardai. Il me regarda aussi. Et quand nos regards se rencontrèrent, de nouveau il baissa les yeux.

– Si tu voulais boire un peu d’eau, Emelian Ilitch ?

– Oui, donnez-m’en, Astafi Ivanovitch. Que Dieu vous bénisse...

» Je lui donnai à boire. Il but.

– Je vous remercie, Astafi Ivanovitch, dit-il.

– Voulez-vous encore quelque chose, Emelian ?

– Non, Astafi Ivanovitch. Rien... Seulement...

– Quoi ?

– Seulement...

– Quoi donc, Emelian ?

– Le pantalon... C’est-à-dire... C’est moi qui l’ai pris, Astafi Ivanovitch...

– Eh bien ! Dieu te pardonne, Emelian, malheureux que tu es... Dors en paix...

» Et moi, Monsieur, la respiration me manquait. Des larmes coulaient de mes yeux. Je me suis détourné...

– Astafi Ivanovitch !...

» Je regarde. Emelian veut parler. Il fait des efforts, remue les lèvres... Soudain, il est devenu tout rouge, me regarde... Et, tout d’un coup, je vois qu’il devient pâle, pâle, tout blême... Il rejeta en arrière sa tête, respira profondément et rendit son âme à Dieu. »

Prohartchine

Traduction de J.-W. Bienstock.

Édition de référence :
Fasquelle Éditeurs.

Prohartchine (Gospodine Prohartchine), écrit en 1846, a paru dans « Les Annales de la Patrie » en octobre 1846, t. XLVIII.

Le plus sombre, le plus humble coin du logement d'Oustinia Féodorovna, Sémione Ivanovitch Prohartchine l'occupait. C'était un homme déjà mûr, très sage et qui ne buvait pas. Petit employé, il n'avait d'appointements que juste ce que comportaient ses capacités et Oustinia Féodorovna estimait ne pouvoir décemment lui demander plus de cinq roubles par mois. D'aucuns ne voyaient dans cette longanimité qu'une conséquence de certain calcul tendancieux ; en tout cas, était-ce pour faire la nique aux médisants ? – elle en était venue à traiter M. Prohartchine comme un favori, mais en tout bien, tout honneur. Notons qu'Oustinia Féodorovna, femme des plus respectables et de forte corpulence, et qui faisait preuve d'un penchant très vif pour les viandes et le café en même temps que d'un dégoût marqué pour les jours maigres, avait encore d'autres locataires. Mais ceux-ci payaient deux fois plus cher que Sémione Ivanovitch. Ces êtres turbulents, ces

« mauvais blagueurs » s'étaient ruinés dans l'esprit de la logeuse en se moquant d'elle et de sa situation de veuve sans défense. Sans leur ponctualité à payer leurs loyers, elle n'eût jamais consenti, je ne dis pas à les héberger, mais seulement à les voir.

Sémione Ivanovitch avait été promu favori d'Oustinia Féodorovna du jour qu'on avait conduit au cimetière de Volkovo certain cadavre qui, de son vivant, avait trop aimé les liqueurs. Retraité du service civil – pour ne pas dire chassé, ce personnage, en dépit de son œil crevé et de sa jambe manquante – perdus, à ce qu'il disait « dans un accident de bravoure » – ce personnage n'en avait pas moins su gagner toutes les faveurs dont Oustinia Féodorovna pouvait être la dispensatrice et sans doute eût-il encore longtemps vécu en pique-assiette s'il ne fût subitement mort en ivrogne fieffé à la suite de libations immodérées. Cela se passait à Pieski alors qu'Oustinia Féodorovna n'avait que trois locataires, sur lesquels, après transfert et extension de l'établissement, il ne lui resta plus que le seul M. Prohartchine.

Faut-il en incriminer les incontestables défauts de M. Prohartchine ou ceux de ses nouveaux commensaux ? mais, dès le début, les relations ne semblaient pas des plus excellentes. Il faut qu'on sache que les nouveaux pensionnaires d'Oustinia Féodorovna vivaient en vrais frères. Plusieurs étaient employés dans les mêmes bureaux. Ils perdaient tour à tour leur paie en jouant entre eux chaque premier du mois ; tous aimaient à jouir en compagnie des joies de l'existence. Ils se plaisaient aussi parfois à deviser de choses élevées, bien que tout ne se passât pas alors sans escarmouches, mais l'accord se rétablissait bientôt, les préjugés étant bannis de cette république.

Les plus remarquables de ces messieurs étaient Marc Ivanovitch, homme de sens et versé dans les lettres, Oplévaniev, locataire, et Prépolovienko, plein de bravoure et de simplicité. Il y avait aussi Zénobi Prokofitch dont l'unique objectif était d'accéder au grand monde, et le greffier Okéanov, qui avait failli un instant remporter la palme des faveurs d'Oustinia Féodorovna. Il y avait encore un autre greffier,

Soudbine, et le bourgeois Kantariov et d'autres. Mais Sémione Ivanovitch, à ce qu'il semblait, n'avait point d'amis parmi eux.

Personne, certes, ne lui voulait de mal, d'autant que, dès les premiers jours, chacun lui avait rendu justice, l'estimant bon et doux, sans grande habitude du monde, mais de rapports très sûrs. Sans doute, il avait ses défauts, mais on pensait que le seul dont il pût éventuellement avoir à souffrir était son manque complet d'imagination.

Outre ce défaut, M. Prohartchine n'avait pas un extérieur de nature à impressionner favorablement qui que ce fût, et c'est à l'apparence que s'attachent le plus volontiers les railleurs ; cependant cet aspect mal prévenant n'avait pas eu pour lui de fâcheuses conséquences. En effet, Marc Ivanovitch, en sa qualité d'homme de sens, avait nettement pris la défense de Sémione Ivanovitch et proclamé dans un style heureusement fleuri que Prohartchine était un homme mûr et sérieux pour qui était passé depuis beaux jours le temps des élégies. En

sorte que, si Sémione Ivanovitch n'avait pas d'agréables rapports avec tout ce monde-là, c'était bien uniquement sa faute.

L'attention s'était tout d'abord fixée sur son avarice sordide, que ces messieurs n'avaient pas été longs à découvrir et à mettre à son actif. Ainsi, il ne consentait pour rien au monde à prêter sa théière, fût-ce pour un instant, ce qui se légitimait d'autant moins qu'il ne buvait que fort peu de thé, le remplaçant volontiers par certaine tisane délectable et composée d'herbes champêtres dont il avait toujours une ample provision. Son mode d'alimentation était, d'ailleurs, très particulier. Jamais il ne s'accordait la totalité du menu ordinaire d'Oustinia Féodorovna. Le prix global en étant de cinquante kopeks, Sémione Ivanovitch n'en consommait que la valeur de vingt-cinq kopeks qu'il se faisait servir par portions : du stchi, avec un morceau de pâté ou un plat de viande, mais, le plus souvent, il ne prenait ni stchi, ni viande, se contentant de manger son pain avec des oignons, ou du fromage blanc, ou des concombres au sel, ou tout autre comestible à bas prix, et ne se décidait à

revenir aux repas à demi-prix que s'il mourait de faim.

Ici, le biographe avoue qu'il ne se fût jamais abandonné à des détails aussi insignifiants en apparence, à des détails aussi misérables et, disons-le, presque outrageants pour des lecteurs épris de style noble, si ces détails ne constituaient une particularité distinctive, un trait dominant du caractère de notre héros. En effet, M. Prohartchine n'était point dénué de ressources comme il se plaisait à l'affirmer jusqu'au point de ne pouvoir manger à sa faim. S'il se privait sans la moindre vergogne et en tout mépris des médisants, c'était pour la satisfaction de sa folle avarice et aussi par un excès de prévoyance, ainsi qu'on le comprendra mieux ultérieurement.

Mais nous nous ferions scrupule d'ennuyer nos lecteurs d'une revue détaillée de toutes les lubies de Sémione Ivanovitch et non seulement nous renonçons à la description de son costume, si pittoresque et divertissante qu'elle eût pu nous paraître, mais il faut encore qu'Oustinia Féodovna en ait formellement témoigné pour que

nous rapportions ceci : jamais Sémione Ivanovitch n'aurait rien confié à la blanchisseuse, ou tout au moins, il s'y serait résolu si rarement qu'on pouvait fort bien ignorer l'existence de la moindre pièce de linge au nombre de ses propriétés mobilières. La logeuse l'a dit : pendant vingt années consécutives, le très cher Sémione Ivanovitch s'était plu à accumuler la pourriture dans le coin à lui dévolu sans en sembler autrement honteux et, outre que, durant toute sa vie terrestre, il n'avait point fait cas des chaussettes, mouchoirs et autres vains ornements, elle avait pu voir de ses propres yeux, par le trou d'un vieux paravent, qu'il lui arrivait de ne pouvoir couvrir la nudité de son corps. Ces bruits ne commencèrent à se répandre qu'après le trépas de Sémione Ivanovitch, car, de son vivant – et c'était de là surtout que provenait sa mésintelligence avec les autres pensionnaires – il ne pouvait souffrir, en dépit des plus amicales relations, qu'on se permît de venir fourrer le nez dans son « coin » sans en avoir, au préalable, sollicité l'autorisation. C'était un homme intraitable, concentré et inaccessible aux vains

discours. Il n'admettait pas plus les conseils que les railleries et s'entendait à merveille à river son clou sans tarder à qui s'en avisait : « Donner des conseils ! polisson, un farceur de ton espèce ferait beaucoup mieux de s'occuper de soi-même. Voilà ! » Il n'était pas fier et tutoyait volontiers tout le monde, ne supportant pas l'indiscrétion ni, qu'averti de ses manies, on l'interrogeât malicieusement sur le contenu de son coffret... Sémione Ivanovitch possédait un coffret. Ce coffret placé sous son lit, il le gardait comme la prunelle de ses yeux, encore que chacun sût fort bien qu'il ne renfermait que quelques vieux chiffons, deux ou trois paires de souliers hors d'usage et toutes sortes de hardes et de vieilleries. Il y tenait fort et on l'avait même entendu annoncer son intention de se procurer un nouveau cadenas de fabrication allemande. Le jour qu'entraîné par son imbécillité, Zénobi Prokofitch avait émis cette idée indécente et grotesque que sans doute Sémione Ivanovitch dissimulait ses économies dans ce coffret à l'intention de ses héritiers, toute l'assistance resta atterrée devant les conséquences extraordinaires

d’une sortie déplacée.

Tout d’abord, M. Prohartchine ne sut trouver d’expressions convenables pour rétorquer une insinuation aussi saugrenue. Un long instant s’écoula pendant lequel ne sortirent de sa bouche que des paroles dénuées de toute signification. On finit non sans peine par comprendre que Sémione Ivanovitch reprochait à Zénobi Prokofitch un acte déjà ancien mais sordide, puis qu’il prédisait à l’imprudent l’échec certain de toutes ses tentatives de pénétrer dans le grand monde, en même temps qu’une non moins certaine raclée de la part d’un tailleur auquel le dit Zénobi Prokofitch devait quelque argent. Au surplus, ce n’était qu’un gamin :

– Tu prétends devenir enseigne de hussards ! Tu peux te fouiller ; tu ne le seras jamais et par-dessus le marché, quand les chefs connaîtront toutes tes histoires, ils te colleront greffier. Voilà ! Entends-tu, polisson ?

Après quoi Sémione Ivanovitch parut se calmer et se consoler. Mais, au bout de cinq heures de silence, il se reprit à sermonner Zénobi

Prokofitch pour la plus grande stupéfaction de l'assemblée. Et ce n'était pas fini. Le soir, quand Marc Ivanovitch et le pensionnaire Prépolovienko organisèrent un thé et qu'ils y eurent convié le greffier Okéanov, Sémione Ivanovitch quitta son lit et vint se joindre à eux en versant sa quote-part de quinze ou vingt kopeks. Ce besoin de thé n'était évidemment qu'un prétexte, car il se mit tout de go à développer copieusement ce thème qu'un homme pauvre, n'étant qu'un homme pauvre, ne saurait songer à faire des économies. Puis, l'occasion se montrant propice, M. Prohartchine en profita pour avouer sa propre pauvreté. L'avant-veille, il avait même pensé emprunter un rouble à certain insolent, mais maintenant, bien sûr qu'il n'en ferait rien. Un pareil polisson n'aurait eu qu'à aller s'en vanter. Quant à lui, Sémione Ivanovitch, il envoyait chaque mois cinq roubles à sa belle-sœur, sans quoi la pauvre femme fût morte et pourtant, si elle eût été morte, il eût pu depuis longtemps s'acheter un habit neuf... Et il parla ainsi fort longuement, fit si bien passer et repasser à travers ses propos et l'homme pauvre,

et la belle-sœur, et les cinq roubles, qu'il finit par s'embrouiller et par se taire.

Ce n'est que trois jours plus tard, alors que personne ne pensait plus à le taquiner et qu'on avait complètement oublié cette affaire, qu'il y mit cette conclusion que Zénobi Prokofitch, cet homme insolent, à peine entré aux hussards perdrait sa jambe à la guerre, qu'il n'y aurait d'autre ressource que la substitution d'une jambe de bois à la jambe avariée et que ce serait alors qu'on verrait Zénobi Prokofitch venir demander du pain à Sémione Ivanovitch, lequel, d'ailleurs, se ferait un véritable plaisir de repousser sans un regard les supplications de ce « gamin ».

Il va sans dire que tout cela fut jugé intéressant et curieux au plus haut point. Sans plus de réflexions, l'assemblée des pensionnaires résolut de livrer à Sémione Ivanovitch un assaut décisif. Or, depuis que M. Prohartchine s'était résolu de se mêler à la compagnie, il semblait tenir à rester au courant de tout et multipliait les questions dans on ne sait quel but mystérieux, de sorte que les conflits éclataient sans difficultés ni

préliminaires. Pour entrer en matière, Sémione Ivanovitch s'était avisé d'un moyen extrêmement subtil et déjà connu de nos lecteurs : vers l'heure du thé, il quittait son lit, s'approchait du groupe, comme peut le faire un homme modeste, intelligent, affable, et versait les vingt kopeks réglementaires en annonçant son intention de participer à cette petite fête. Toute cette belle jeunesse se concertait en de rapides clins d'œil et l'on entamait aussitôt une conversation d'abord décente et sérieuse.

Mais quelque hardi gaillard se mettait soudain à débiter un choix de nouvelles le plus souvent aussi apocryphes qu'invraisemblables. Par exemple, il avait entendu Son Excellence confier à Demide Vassiliévitch que les employés mariés valaient mieux que les célibataires et que l'avancement leur convenait de préférence ; car les hommes vraiment calmes et sensés acquièrent dans la pratique de la vie matrimoniale de nombreuses capacités. En conséquence, l'orateur, désireux de se distinguer et de voir grossir ses appointements, se proposait de convoler en justes noces avec une certaine Févronia Prokofievnia.

Ou bien, on avait souvent remarqué chez certains d'entre ses collègues une telle ignorance des usages mondains et des bonnes manières qu'il semblait impossible de les admettre dans la société des dames. Pour remédier à un aussi fâcheux état de choses, il avait été résolu en haut lieu qu'une retenue serait opérée sur les appointements en vue d'organiser une salle de danse où se pussent acquérir, et la noblesse des attitudes, et la bonne tenue, et la politesse, et le respect des vieillards, et la fermeté du caractère, et la bonté du cœur et le sentiment de la reconnaissance et autres agréables qualités. D'autres fois, on apprenait soudain que tous les employés, même les plus anciens, allaient devoir passer des examens pour qu'on pût se rendre compte de leur degré d'instruction, d'où il résulterait que bien des voiles se déchireraient et que bien des gens se verraient contraints à jouer cartes sur table. En un mot, il se racontait là mille choses plus absurdes les unes que les autres. Tous feignaient la crédulité et, comme très intéressés, faisaient quelques allusions aux effets qu'une telle mesure pourrait avoir pour certains membres

de la compagnie, ou, prenant un air triste, ils hochaient la tête, semblant implorer des conseils de tous côtés et qu'on leur enseignât la conduite à tenir en cas d'un pareil malheur.

On le comprend, du reste : même un homme moins simple, moins timide que M. Prohartchine en eût perdu la tête, de tous ces racontars. Et, tous les signes le révélaient manifestement : Sémione Ivanovitch était d'esprit borné et mal préparé à toute idée pour lui nouvelle. De toute évidence, il dut tourner et retourner en sa tête chacune de ces nouvelles à sensation, en chercher le motif, et finir par s'embrouiller dans ce dédale de pensées insolites avant que d'avoir pu les adapter à sa compréhension particulière, et ce jeu avait fait découvrir chez Sémione Ivanovitch un certain nombre de facultés singulières et fort insoupçonnées... Des bruits circulèrent à son sujet et, suffisamment grossis, parvinrent jusqu'à la chancellerie. L'effet en fut encore accentué par des changements apparus dans la physionomie de notre héros, une physionomie qui n'avait pas bougé pendant une succession d'années innombrables. Son visage s'était fait inquiet, son

regard soupçonneux et craintif ; il commença de tressaillir et, à chaque nouveau canard, de prêter une oreille attentive et fiévreuse. Pour comble de changement, est-ce qu'il ne devint pas un passionné chercheur de vérité ? Cette manie prit de telles proportions qu'il osa enfin s'informer à deux reprises de l'exactitude des fameuses nouvelles auprès de Démide Vassiliévitch lui-même et, si nous passons sous silence les suites de ces démarches de Sémione Ivanovitch, c'est par pur respect pour sa mémoire.

On en conclut d'abord que c'était une sorte de misanthrope négligent des convenances mondaines ; on le trouva fantasque et l'on ne se trompa pas, car il fut surpris maintes fois à s'oublier par moments, restant là, bouche bée, la plume en l'air, comme pétrifié, plus semblable à l'ombre d'un être intelligent qu'à cet individu lui-même. Et il advint plus d'une fois qu'à l'aspect inattendu de cet œil terne et hagard, tel collègue distrait se mît à trembler au point de laisser choir un pâté sur son rapport ou d'y écrire quelque vocable déplacé. L'indécence d'une pareille conduite offusquait toute personne convenable, si

bien qu'on finit par n'avoir plus de doute sur le désordre mental de Sémione Ivanovitch. Un jour même, le bruit se répandit par la chancellerie que M. Prohartchine avait fait peur à Démide Vassiliévitch lui-même qui n'avait pu que reculer lorsque, dans un couloir, il s'était trouvé face à face avec ce personnage d'attitude inquiétante... Quand Sémione Ivanovitch sut cela, il se leva lentement, chercha avec précaution son chemin parmi les tables et les chaises, prit son pardessus et disparut pour un certain temps. Avait-il eu peur ? quelque autre raison l'avait-elle dirigé ? nous ne savons, mais le fait est qu'on ne put le trouver de quelque temps ni chez lui, ni à son bureau...

Nous ne chercherons pas à expliquer les actions de Sémione Ivanovitch par le dérangement de son esprit. Nous ferons seulement remarquer que notre héros n'était point un homme du monde, que timide, il avait vécu jusque-là dans une solitude presque complète, se signalant par un caractère aussi mystérieux que taciturne. Ainsi, pendant tout son séjour à Pieski, il était resté étendu sur son lit derrière le

paravent, dans un silence absolu et sans l'ombre de relations. Mystérieux comme lui, ses deux colocataires d'alors menaient exactement la même vie et ce trio avait passé quelque quinze ans à gésir chacun derrière son paravent. Dans un silence auguste, les heures et les jours s'étaient écoulés heureux et torpides et tout alors allait si bien que ni Sémione Ivanovitch, ni Oustinia Féodorovna ne se rappelaient plus par quel hasard ils s'étaient rencontrés. « Il y a peut-être dix ans, peut-être quinze, peut-être vingt-cinq ans qu'il vit chez moi, le cher homme », disait la femme à ses nouveaux locataires. On jugera donc fort naturel que notre héros se soit trouvé quelque peu troublé et désagréablement au cours de cette dernière année parmi une jeunesse bruyante, lui si sérieux, si réservé.

La disparition de Sémione Ivanovitch provoqua un grand émoi dans la pension, d'abord parce qu'il était le favori et aussi parce que son passeport resté en garde chez la logeuse ne put se retrouver. Pendant deux jours, Oustinia Féodorovna répandit un torrent de larmes suivant son habitude aux moments critiques. Pendant

deux jours entiers, elle s'en prit aux autres locataires, gémissant qu'on avait fait toutes les misères imaginables à son pensionnaire et qu'elle l'avait perdu à cause de ces moqueries. Le troisième jour, elle leur enjoignit à tous d'aller chercher l'égaré et de le lui ramener coûte que coûte, mort ou vivant. Vers le soir, on vit rentrer le premier, le greffier Soudbine qui se déclara sur les traces du fuyard. Il l'avait vu au marché de Tolkoutchi et ailleurs ; il l'avait suivi de très près mais n'avait osé lui parler, même lorsqu'il s'était trouvé nez à nez avec lui à l'incendie de la ruelle de Krivoï. Une demi-heure plus tard arrivèrent Okéanov et Kantariov confirmant de point en point le rapport de Soudbine. Ils avaient passé tout près du fugitif, à dix pas peut-être, mais ils n'avaient pas osé lui parler non plus. Tous deux avaient remarqué que Sémione Ivanovitch était en compagnie d'une sorte de mendiant « tapeur » et ivrogne. Arrivèrent enfin les deux derniers locataires. Quand ils eurent attentivement écouté tout ce qui précède, ils décidèrent que Prohartchine ne pouvait pas être loin et qu'il ne tarderait pas à revenir. Ils savaient d'ailleurs

depuis longtemps que Prohartchine fréquentait ce mendiant, homme fort peu recommandable, tapageur et sournois, qui avait dû le séduire au moyen de quelque ruse. Cet homme avait fait sa première apparition sous les auspices du camarade Remniov et avait passé quelques jours à la pension. Il avait prétendu « souffrir pour la vérité ». Auparavant, il aurait été fonctionnaire en province et se serait vu révoquer avec ses collègues après le passage d'un inspecteur. Venu à Saint-Pétersbourg, il s'était jeté aux pieds de Porfiri Grigoriévitch en implorant de lui une place dans quelque bureau, place qu'il avait obtenue. Mais, poursuivi par le mauvais sort, il s'était encore trouvé à pied par suite de la fermeture du bureau qu'on avait plus tard réorganisé mais sans le reprendre au nombre des nouveaux employés... en raison de son incapacité administrative et aussi de sa capacité pour un tout autre genre d'occupation, sans parler de son amour de la vérité et des intrigues de ses ennemis. Après ce récit au cours duquel ce Zimoveikine avait plusieurs fois embrassé son ami Remniov, homme morose à la barbe inculte,

il avait salué très bas chacun des assistants à tour de rôle, sans omettre la domestique Avdotia, en les proclamant tous ses bienfaiteurs, puis s'avouait, en ce qui le concernait, un être indigne, lâche, importun, tapageur et sot, et priait l'honorable société de ne pas lui en vouloir dans sa misère.

Ayant obtenu la protection de ces messieurs, le sieur Zimoveikine devint aussitôt gai, content, et se mit à baiser les mains d'Oustinia Féodorovna en dépit des modestes protestations de celle-ci, déclarant que ses mains étaient grossières et nullement nobles. Il promit aussi pour le soir même de faire apprécier tous ses talents dans une danse de caractère. Mais, le lendemain même, l'aventure reçut un dénouement lamentable, soit que Zimoveikine eût mis par trop de caractère dans sa danse, soit qu'il eût réellement « déshonoré et outragé » Oustinia Féodorovna comme elle l'affirmait, elle « qui connaissait Iaroslav Ilitch et qui eût pu depuis longtemps être l'épouse d'ober-officier ». En tout cas, Zimoveikine se vit contraint de déguerpir. Il s'en alla donc, revint, se fit à nouveau chasser

ignominieusement, sut s'introduire dans les bonnes grâces de Sémione Ivanovitch dont il s'attribua le meilleur pantalon et reparut donc une fois de plus en qualité de séducteur de notre héros.

L'hôtesse ne sut pas plus tôt celui-ci sain et sauf, et la recherche du passeport devenue conséquemment inutile, qu'elle se calma instantanément et s'en fut se reposer. Cependant, quelques-uns des pensionnaires convinrent de faire au fugitif une réception triomphale. Sans scrupule d'en abîmer les charnières ils écartèrent le paravent du lit qu'ils défirent quelque peu et au pied duquel ils placèrent le fameux coffret. Sur le lit même, ils étendirent la « belle-sœur », poupée confectionnée à l'aide du châle de la logeuse, de son bonnet et de son manteau ; cela jouait une personne à s'y tromper. Cette besogne une fois menée à bien, ces messieurs attendirent impatiemment l'arrivée de Sémione Ivanovitch afin de lui annoncer que sa belle-sœur avait quitté sa province pour le venir voir et que cette femme infortunée n'avait eu d'autre ressource que de descendre derrière le paravent. On attendit

longtemps...

Marc Ivanovitch eut le temps de jouer et de perdre son salaire d'une quinzaine au bénéfice de MM. Prépolovienko et Kantariov ; Okéanov eut tant de fois le nez battu de cartes en manière de pénitence que cet appendice en devint tout enflé et rougi. Ayant dormi tout son saoul, Avdotia allait se lever pour apporter du bois et chauffer le poêle. Quant à Zénobi Prokofitch, il se fit tremper comme une soupe à force d'aller constamment regarder dans la rue s'il ne verrait pas arriver Sémione Ivanovitch ; mais notre héros ne se montrait point, pas plus que son mendiant d'ami. De guerre lasse, chacun finit par se coucher, mais en laissant, toutefois, la belle-sœur derrière le paravent. Ce n'est que vers quatre heures du matin qu'on entendit à la porte cochère un tapage formidable à constituer déjà une digne récompense des efforts de ces messieurs pour ne pas dormir. C'était lui, lui-même, Sémione Ivanovitch, M. Prohartchine, mais dans quel état ! Ce fut un Ah ! général, une telle émotion qu'on ne pensa même plus à la belle-sœur. Le déserteur semblait sans connaissance. Il fut amené ou

mieux encore apporté sur les épaules par un cocher de nuit en guenilles, morfondu et transi. À la logeuse qui demandait où son pensionnaire avait bien pu se saouler de la sorte, le cocher répondit :

– Mais il n'est pas saoul. Je t'assure qu'il n'a pas bu une goutte de quoi que ce soit. Ça doit être une syncope ou un coup d'apoplexie.

Pour plus de commodité, on adossa Sémione Ivanovitch au poêle et l'ayant examiné, on reconnut qu'en effet, il n'y avait pas là d'ivresse, mais non plus d'apoplexie. Sans doute avait-il quelque chose, mais quoi ? car, sans pouvoir remuer la langue, il était secoué de tressaillements et battait des paupières et fixait un regard étonné tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces assistants en toilette de nuit. On interrogea le cocher à fin de savoir où il l'avait ramassé :

– Ce sont des messieurs joliment gais qui me l'ont remis tel quel. Ils revenaient de Kolomna. Se sont-ils battus ? A-t-il eu des convulsions ? Qui sait ? En tout cas, c'étaient des messieurs très bien et joliment gais.

On souleva Sémione Ivanovitch et on le porta sur son lit. Quand en s'y étendant, il sentit la belle-sœur à ses côtés et le coffret sous ses pieds, il poussa un cri terrible, se mit presque à quatre pattes et, tout tremblant, s'efforça de couvrir de ses mains et de son corps la plus grande surface possible de sa couchette, tout en jetant sur les assistants des regards sauvages et effarés, comme s'il eût voulu dire qu'il préférait la mort à l'abandon, ne fût-ce que de la centième partie de son bien...

Il resta ainsi couché deux ou trois jours derrière son paravent, à l'écart du monde et de tous ses vains tracas. Dès le lendemain, personne ne pensait plus à lui. Le temps cependant suivait son cours et les heures succédaient aux heures, les jours aux jours. Une sorte de torpeur délirante avait envahi la tête brûlante et lourde du malade. Mais il ne bougeait pas, ne gémissait pas, ne se plaignait pas. Au contraire, il gardait un silence farouche et s'écrasait contre son lit, tel un lièvre effrayé, qui se serre contre la terre à l'approche du chasseur. Par moments un silence morne et désespérant pesait sur le logement, signe que tous

les pensionnaires étaient partis chacun à ses occupations, et Sémione Ivanovitch pouvait tout à son aise distraire sa tristesse en écoutant les bruits proches de la cuisine où l'hôtesse vaquait à ses occupations, ou le frôlement courant dans toutes les chambres des chaussures éculées d'Avdotia, qui nettoyait la maison. Des heures s'écoulaient ainsi, heures de paresse et de somnolence, heures monotones, telles les gouttes d'eau qu'on entendait tomber dans le baquet de la cuisine. Puis, un par un ou par groupes, les pensionnaires rentraient et Sémione Ivanovitch pouvait les entendre se plaindre du temps, réclamer le repas, faire du tapage, fumer, se quereller, se réconcilier, jouer aux cartes et entrechoquer les tasses en préparant le thé. Machinalement, le malade faisait un mouvement pour se lever et se joindre à eux en acquittant le droit fixé, mais soudain, il retombait dans sa torpeur. Il rêvait alors que depuis un moment il était à table, prenant le thé et participant à la conversation. Prompt à saisir l'occasion, Zénobi Prokofitch glissait dans l'entretien quelque allusion concernant les belles-sœurs et leurs

rapports possibles avec telles honnêtes gens.

Ici, Sémione Ivanovitch s'efforçait de se disculper et de répondre, mais, tombant à la fois de toutes les bouches, la toute-puissante phrase protocolaire : « Nous avons maintes fois remarqué... » lui coupait net toutes ses répliques et il n'avait plus rien de mieux à faire que de rêver du premier jour du mois, jour béni où il touchait les roubles de l'administration. Dans l'escalier, il déployait les billets reçus et, jetant un regard furtif autour de lui, s'empressait de dissimuler la moitié d'un salaire bien gagné dans la tige d'une de ses bottes. Toujours dans l'escalier et, sans se rendre nullement compte que, endormi, toutes ces évolutions, il les accomplissait dans son lit, il se promettait, une fois rentré chez lui, de payer sa pension à son hôtesse, puis il achèterait quelques objets indispensables en faisant bien et dûment constater à qui de droit que des retenues avaient été opérées sur ses appointements, qu'il ne lui restait plus rien à envoyer à sa belle-sœur. Puis il la plaindrait comme il sied et, deux jours d'affilée, il ne parlerait plus que d'elle. Au bout d'une

dizaine de jours, il reviendrait encore sur sa misère pour que les camarades en fussent bien plus pénétrés.

Toutes ces décisions prises, il s'apercevait qu'André Yéfimovitch, ce petit homme silencieux et chauve, que trois pièces avaient séparé de lui au bureau pendant vingt ans sans qu'il en eût entendu jamais une seule parole, était, lui aussi, dans l'escalier du bureau, à compter ses roubles pour déclarer en branlant la tête : « C'est de l'argent ! » Et, descendant l'escalier, il concluait tristement : « Point d'argent, pas de nourriture ! » Sur le perron, il ajoutait : « J'ai sept enfants, Monsieur. » Puis, sans scrupule de se conduire comme un fantôme et tout au rebours des lois de la vie réelle, le petit homme chauve s'élevait soudain à une archine et plus au-dessus du sol ; sa main qui tremblait traçant en l'air une ligne oblique descendante, il grommelait que l'aîné allait au lycée, et fusillait M. Prohartchine d'un regard indigné comme s'il l'eût rendu responsable de l'existence de ces sept enfants, enfonçait son chapeau jusqu'aux yeux, tournait à gauche et disparaissait. Sémione

Ivanovitch en restait tout secoué et bien qu'absolument sûr de son innocence, commençait à admettre que c'était de sa faute s'il y avait jusqu'à sept enfants en cette malheureuse maison. Pris de peur, il se mettait à courir car il lui semblait bien que, revenu sur ses pas, le petit homme chauve cherchait à le rattraper dans la formelle intention de le fouiller et de lui prendre son argent au nom de ce septain d'enfants, écartant d'autorité toute considération à ses belles-sœurs et à leurs relations possibles avec Sémione Ivanovitch.

Et M. Prohartchine courait, courait toujours à perdre haleine, tandis qu'à côté de lui couraient aussi quantité de gens, dont l'argent bruissait dans les poches de leurs gilets. Puis tout le monde courut, et les trompettes des pompiers sonnèrent, et, des vagues humaines le portant presque sur leurs crêtes, il roula jusqu'au lieu de cet incendie auquel il avait assisté dernièrement en compagnie du tapeur. L'ivrogne, je veux dire M. Zimoveikine, l'y attendait. Il vint à la rencontre de Sémione Ivanovitch, s'empressa autour de lui, le prit par la main et le conduisit

jusqu'au cœur compact de la foule. Comme alors, une tourbe houleuse s'agitait autour d'eux, obstruant le quai de la Fontanka entre les deux ponts ainsi que toutes les rues et ruelles avoisinantes. Comme alors, tous deux se trouvaient repoussés, acculés dans un immense chantier de bois tout rempli de curieux venus de la ville, du marché Tolkoutchi, sortis des maisons et des cabarets d'alentour. Il revoyait tout cela aussi nettement que s'il y assistait en réalité et, au travers des tourbillons de la fièvre et du délire, d'étranges figures se mirent à lui passer devant les yeux. Il en reconnaissait quelques-unes. C'était ce monsieur d'aspect si imposant, haut d'une sagène au moins, avec une moustache d'une archine, et qui, pendant tout l'incendie, était resté campé derrière son dos, le complimentant quand notre héros, saisi d'une sorte de transport frénétique, s'était mis à trépigner comme pour applaudir aux prouesses des pompiers qu'il découvrait fort bien de sa place élevée. L'autre était ce grand gaillard qui, d'un coup de poignet, l'avait hissé sur ce mur, qu'il prétendait franchir en vue de je ne sais quel

sauvetage. Il vit filer ensuite le visage du vieillard au teint terreux, vêtu d'une robe de chambre élimée que ceignait quelque chose d'indéfinissable et qui, avant qu'éclata l'incendie, afin de chercher dans quel épicerie des biscuits et du tabac pour son locataire, fendait maintenant la foule vers le logis en feu où brûlaient sa femme, sa fille et trente roubles et demi cachés sous un lit de plume. Mais la forme la plus nette fut celle de cette pauvre femme dont il avait déjà plusieurs fois rêvé au cours de sa maladie et qu'il revoyait telle qu'elle était, en chaussures d'écorce, un bâton à la main et toute déguenillée, avec un sac tressé sur le dos. Elle braillait plus fort que les pompiers et que la foule ensemble, brandissait sa béquille et gesticulait en disant que ses propres enfants l'avaient chassée et que, du coup, elle avait perdu ses deux pièces de cinq kopecks. « Les enfants... les pièces... les pièces... les enfants... » elle ne cessait d'entremêler ces paroles dans un galimatias incompréhensible et tout le monde avait fini par la laisser là en désespoir de s'y reconnaître. Mais la vieille ne se calmait pas ; elle criait, hurlait, gesticulait,

n’accordant aucune attention à l’incendie, ni à la foule, ni au malheur d’autrui, pas plus qu’aux étincelles et aux flammèches qui venaient tomber jusque-là.

Finalement, M. Prohartchine sentait la peur le gagner, car il voyait clairement que tout cela n’était pas si simple et ne se passerait pas comme ça. En effet, tout près de lui, enveloppé d’un manteau déchiré, un paysan montait sur une pile de bois et, les cheveux et la barbe roussis, il se mettait à ameuter la foule contre Sémione Ivanovitch. Et la foule continuait à s’épaissir et le paysan de vociférer et, pétrifié de terreur, Monsieur Prohartchine se remémorait tout à coup que ce paysan n’était autre qu’un certain cocher de fiacre ignoblement volé par lui cinq ans plus tôt, lorsqu’il avait sauté de la voiture avant de l’avoir payée, pour disparaître en coup de vent par une maison à deux issues. Ses talons bondissaient comme s’il avait couru sur une plaque de métal surchauffé. M. Prohartchine voulut crier, parler, mais sa voix s’étranglait dans sa gorge. Il sentait la pression de la foule furieuse qui l’enserrait, tel un serpent multicolore et

l'étouffait. Dans un effort surhumain, il se réveillait. Mais ce n'était que pour s'apercevoir que son coin brûlait, avec son paravent et tout l'appartement, Oustinia Féodorovna et ses locataires. Son lit était en flammes et aussi son oreiller, sa couverture, son coffre et jusqu'à son précieux matelas. Sémione Ivanovitch sauta de son lit, s'empara du matelas et courut en le traînant derrière lui. C'est ainsi qu'il pénétra en chemise et pieds nus dans la chambre de son hôtesse où il fut saisi, ligoté et reporté derrière le paravent qui, soit dit en passant, ne brûlait pas du tout – c'est sa pauvre tête, en revanche, qui brûlait ! On le recoucha. Ainsi l'homme aux marionnettes déguenillé, mal rasé et morose range au fond d'une caisse le polichinelle qui s'est suffisamment démené, rossant tout le monde et vendant son âme au diable. Jusqu'à une prochaine représentation, le pantin interrompra son existence, couché dans le coffre en compagnie de ce même diable, du nègre, de Pierrot, de Colombine et de l'heureux amant de cette dernière, le commissaire de police.

Toute la pension s'assembla autour du lit de

Sémione Ivanovitch et resta là, faisant converger sur lui des regards curieux. Enfin, il reprit ses esprits et, par pudeur, ou par quelque autre raison, il se mit de toutes ses forces à tirer sur soi la couverture, sans doute afin de se cacher à tous ces yeux compatissants. Le premier, Marc Ivanovitch, rompit le silence et, en homme sensé, commença de dire doucement qu'il fallait se calmer, que c'était une chose mauvaise et honteuse d'être ainsi malade, que c'était bon pour les enfants, qu'il fallait se guérir et reprendre le service. Il termina même par une petite plaisanterie, disant que les appointements des employés malades n'étaient pas encore fixés et que, comme on ne leur donnait pas non plus d'avancement, une telle situation, suivant lui, ne pouvait porter d'appréciables profits. Bref, tout le monde prenait une part évidente à la souffrance de Sémione Ivanovitch et le plaignait.

Mais, avec la plus incompréhensible ingratitude, celui-ci s'obstina à rester au lit, à se taire et à tirer sa couverture. Pourtant, Marc Ivanovitch ne se tint pas pour battu et, se contenant, prononça quelques douces paroles, car

on doit des ménagements au malade. Mais Sémione Ivanovitch ne voulait toujours rien entendre. D'un air méfiant, il grommelait on ne sait quoi entre ses dents et soudain il se mit à rouler de droite et de gauche des yeux furieux qui eussent voulu pouvoir réduire à eux seuls toute l'assistance en poussière. Une telle attitude rendait superflus tous les ménagements et, ne se contenant plus, voyant que cet homme s'était juré de s'entêter, très offensé, Marc Ivanovitch se mit en colère, déclara net et sans autre préambule qu'il était temps de se lever, que ça ne rimait à rien de rester ainsi couché sur les deux oreilles, qu'il était sot, indécent et mal élevé de crier nuit et jour des histoires d'incendies, de belles-sœurs, d'ivrognes, de coffres et le diable sait quoi encore, que, si Sémione Ivanovitch n'avait pas envie de dormir, il n'avait pas le droit d'en empêcher les autres et qu'il voulût bien se le tenir pour dit.

Ce discours produisit son effet. Sémione Ivanovitch se tourna tout de go vers l'orateur et lui déclara non sans fermeté, quoique d'une voix faible et enrouée :

– Toi, polisson, tais-toi. Tu n'es qu'un méchant bavard. Te prends-tu donc pour un prince, hein ?

Là-dessus, Marc Ivanovitch s'emportait quand il se ressouvint d'avoir affaire à un malade, se calma et voulut lui faire honte. Derechef, Sémione Ivanovitch riposta, affirmant qu'il ne tolérerait aucune plaisanterie à son égard, fût-ce de la part d'un faiseur de vers comme Marc Ivanovitch. Un silence s'ensuivit. Enfin, revenu de son étonnement, Marc Ivanovitch déclara d'un ton ferme et non sans éloquence que Sémione Ivanovitch devait se savoir en bonne société, qu'il ne devait point ignorer comment on se conduit entre gens du monde. À l'occasion, Marc Ivanovitch cultivait le genre oratoire et aimait imposer à ses auditeurs. Au contraire, et sans doute de par sa longue pratique du silence, Sémione Ivanovitch avait le geste et la parole brefs et, s'il lui arrivait de s'engager dans quelque trop longue période, un mot en déclenchait un autre, cet autre un troisième et ainsi de suite, de sorte qu'en ayant bientôt la bouche pleine, il ne les émettait plus que dans le

plus pittoresque désordre. C'est pourquoi, en dépit de toute sa sagesse, il lui arrivait de lâcher des bêtises. Il répondit :

– Tu mens ! Tu n'es qu'un noceur. Mais tu finiras par prendre ton sac et t'en aller mendier. Tu n'es qu'un libre-penseur, un va-nu-pieds. Voilà pour toi, poétaillon !

– Sémione Ivanovitch, vous continuez à divaguer.

– Sais-tu ? répondit le malade, un sot divague, un chien divague et le sage emploie son intelligence. Tu ne connais rien à rien, va-nu-pieds, savant que tu es... livre imprimé ! Un jour, tu prendras feu et tu ne t'apercevras même pas que ta tête brûle. Comprends-tu, l'apologue ?

– Eh bien... mais... c'est-à-dire... qu'est-ce que vous dites ? que ma tête brûlera ?

D'ailleurs, Marc Ivanovitch n'acheva pas. Tout le monde voyait bien que Sémione Ivanovitch n'avait pas repris son équilibre mental et qu'il divaguait. Mais la logeuse ne put se tenir de rappeler incidemment qu'il y avait une fille

chauve qui avait mis le feu à une maison de la ruelle Krivoï en allumant une bougie et en communiquant le feu au garde-manger. Mais un pareil accident n'arriverait certainement pas ici et tout le monde pouvait se considérer en sûreté dans son coin...

– Voyons, Sémione Ivanovitch, s'exclama hors de lui Zénobi Prokofitch interrompant l'hôtesse, Sémione Ivanovitch, pour qui vous prenez-vous donc ? Nous ne sommes pas à vous raconter des histoires de belles-sœurs, ou d'examens, ou de danse. C'est ça que vous vous figurez, n'est-ce pas ?

– Eh bien, toi, reprit notre héros qui ramassa ses dernières forces pour se soulever sur son lit, furieux de ces marques d'intérêt, eh bien, toi, écoute-moi ça : qu'est-ce qu'un bouffon ? C'est toi ou un chien, mais je ne dirai pas de bêtises pour te faire plaisir. Entends-tu, polisson ? Je ne suis pas ton domestique, Monsieur.

Sémione Ivanovitch voulut encore dire quelque chose, mais, à bout de forces, il retomba sur son lit. Tous restèrent là, bouche bée,

devinant où en était maintenant leur commensal et ne sachant trop que faire pour lui porter secours. Soudain, la porte de la cuisine grinça, s'entrouvrit et l'on vit passer une tête – celle de cet ivrogne ami de Prohartchine, le sieur Zimoveikine – une tête qui examina timidement les locaux, à son habitude. On eut dit qu'on l'attendait. Tout le monde lui fit signe d'approcher au plus vite. Enchanté et sans même ôter son pardessus, il s'approcha du lit.

Sans aucun doute, Zimoveikine avait traversé dans la soirée des moments difficiles. Le côté droit de son visage disparaissait sous un pansement ; ses paupières tuméfiées se trempaient du pus épanché par ses yeux et, de sa redingote, de tout son costume en loques, la partie gauche se trouvait enduite d'on ne savait quelle sale boue. Il portait sous le bras un violon qu'évidemment il allait vendre. On n'avait pas eu tort de l'appeler à la rescousse, car, dès qu'il sut de quoi il retournait, il s'adressa à Sémione Ivanovitch d'un air de supériorité consciente, comme un homme qui connaît le bouton à pousser.

– Voyons, Sienka, s'écria-t-il, lève-toi. Voyons Sienka, Prohartchine le sage, rends-toi à la raison. Si tu t'obstines, je te jette hors du lit ; ne t'obstine pas, veux-tu ?

La brève énergie de ce discours ne laissa pas d'étonner les assistants. Mais ils s'étonnèrent encore bien plus en constatant que ces paroles et l'aspect du personnage impressionnaient, effrayaient Prohartchine, à un tel point, que c'est à peine s'il put se décider à murmurer entre ses dents l'indispensable anathème :

– Toi, malheureux, va-t'en. Tu n'es qu'un misérable, un voleur ; entends-tu, propre-à-rien, beau prince, un voleur !

– Non, frère, riposta Zimoveikine, sans perdre un grain de son sang-froid ; sage Prohartchine, tu n'agis pas comme il faut – et, jetant autour de lui un regard satisfait, il poursuivit : – et puis, pas d'histoires, n'est-ce pas ? Je te conseille de céder si tu ne veux pas que je te démasque, que je raconte tout, entends-tu ?

Sémione Ivanovitch sembla vivement frappé de ces paroles : il tressaillit et se mit à promener

autour de lui des regards effarés. Enchanté de son effet, M. Zimoveikine allait continuer quand Marc Ivanovitch devança son zèle et, voyant Sémione Ivanovitch un peu remis, il lui fit observer que « la culture de semblables conceptions était, pour le moment, non seulement inutile, mais encore nuisible, non seulement nuisible, mais absolument immorale, que c'était faire tort aux autres et leur donner le plus funeste exemple ». Tous attendaient le meilleur résultat de cette homélie, d'autant plus que Sémione Ivanovitch, tout à fait calme, maintenant, y répondit avec modération. Une courtoise discussion s'engagea. Avec un fraternel intérêt on s'enquérait auprès de Sémione Ivanovitch de ce qui avait pu l'effrayer pareillement. Il répondit, mais fort évasivement ; on insista, il répliqua ; chacun des deux partis reprit encore une fois la parole et puis tout le monde s'en mêla et la conversation prit un tour tellement étrange et surprenant que positivement, c'est à ne pas savoir comment la rapporter. La modération se mua en impatience, l'impatience en cris, les cris en larmes et, furieux, Marc Ivanovitch finit par s'en

aller, l'écume aux lèvres, en déclarant que jusqu'alors, il n'avait point rencontré d'homme aussi contrariant. Oplévaniev cracha de mépris ; Okéanov parut effrayé ; Zénobi Prokofitch pleura et Oustinia Féodorovna répandit un ruisseau de larmes, gémissant que « c'en était fini de son locataire, qu'il avait perdu la raison, et allait mourir si jeune, sans passeport, qu'elle était orpheline et que, bien sûr, on la menait à l'abîme ». En un mot, tout le monde put se convaincre que la semence avait bien pris, que tout avait germé à souhait, que le sol avait été béni et que Sémione Ivanovitch s'était merveilleusement bien et irrémédiablement dérangé la tête en leur compagnie. Tous se turent car, s'ils avaient su terrifier Sémione Ivanovitch, eux-mêmes avaient peur maintenant et se sentaient pleins de compassion...

– Comment ! s'écria Marc Ivanovitch. Mais que craignez-vous donc ? Quelle mouche vous pique ? Qui diable pense à vous seulement ? De quel droit tremblez-vous ainsi ? Qu'est-ce que vous êtes donc ? Un simple zéro, Monsieur, moins qu'une pelure d'orange ! voilà ce que vous

êtes. Y a-t-il là de quoi se frapper ? Si une femme est écrasée dans la rue, allez-vous vous imaginer que vous devez l'être aussi ? Et si une maison brûle, pensez-vous que votre tête doive brûler aussi ? Hein ? Eh bien, voyons, Monsieur, quoi donc ?

– Tu... tu... tu... es bête ! marmottait Sémione Ivanovitch. On te mangera le nez... tu le mangeras toi-même avec du pain sans seulement t'en apercevoir.

– Bête ! bête ! vociférait Marc Ivanovitch n'en pouvant croire ses oreilles. Soit : mettons que je suis bête. Mais est-ce que j'ai des examens à passer ? à me marier ? à apprendre la danse ? est-ce que la terre va me manquer ? Quoi, petit père, vous n'avez pas assez de place ? Le plancher va-t-il s'effondrer sous vous ?

– Oui, oui... on te demandera ton avis... On la fermera, voilà tout.

– Voilà tout ! voilà tout !... qu'est-ce qu'on fermera ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là, hein ?

– Ça n’empêche pas que l’ivrogne, on l’a renvoyé...

– Bon, on l’a renvoyé, mais c’est un ivrogne, tandis que vous ou moi, nous sommes des hommes convenables !

– Convenables, bon. Et, pourtant, elle est toujours là...

– Toujours !... Qui ça, elle ?

– Mais, la chancellerie !... la chan... celle... rie ! ! !

– Bien sûr, estropié de cervelle ; on en a besoin, de la chancellerie...

– On en a besoin ; on en a besoin aujourd’hui, demain, et puis, après-demain, il peut très bien arriver qu’on n’en ait plus besoin. C’est toujours la même histoire...

– Mais alors, on vous paierait d’un coup vos appointements de toute l’année, eh ! Thomas, car vous êtes Thomas, l’incrédulité en personne. Et, en considération de vos services anciens, on vous placerait dans une autre administration...

– Mes appointements, je serai bien obligé de

les manger ; des voleurs m'en prendront et puis, j'ai une belle-sœur, entends-tu ? une belle-sœur, tête de bois !

– Une belle-sœur ! allons, êtes-vous un homme ?

– Un homme, oui, je suis un homme et toi, tout savant que tu es, tu es un imbécile, une tête de bois, voilà ce que tu es. Je n'ai pas besoin de répondre à tes boniments... Il vient un moment où toute place se supprime ; Démide Vassiliévitch, entends-tu ? Démide Vassiliévitch l'a bien dit aussi.

– Ah ! Démide, Démide... Mais...

– Parfaitement et on se trouve tout bonnement sans place. Essaie donc de répondre à ça !

– Allons donc, vous nous racontez des blagues à moins que vous n'ayez attrapé un coup de marteau, tout simplement. Pas de fausse honte, dites-le si c'est vrai : hein, mon petit père, vous avez perdu la tête ?

– Il a la tête perdue, il est fou ! s'écriait-on en se tordant les mains de désespoir. La logeuse dut

saisir Marc Ivanovitch à bras le corps de crainte qu'il ne mît Semione Ivanovitch en pièces.

– Sienka, au cœur si tendre, Sienka le sage, suppliait Zimoveikine, as-tu donc une âme de païen ? Toi si simple, si gentil et si vertueux, ne m'entends-tu-pas ? Hélas ! tout cela ne vient que de ton excès de vertu ; moi, je ne suis qu'un stupide faiseur de tapage, un sale mendiant et, pourtant, cet excellent homme ne m'a pas repoussé et il me traite avec considération. Je le remercie ainsi que la patronne ; je les salue jusqu'à terre et, ce faisant, je ne fais que mon devoir, petite patronne.

Ici, Zimoveikine salua en effet jusqu'à terre, d'un geste qui n'était pas dépourvu de noblesse. Sémione Ivanovitch voulut poursuivre son discours, mais, cette fois, on ne lui en laissa pas le loisir : ce fut un *tollé* général de supplications, d'arguments persuasifs, de consolations, tellement qu'il finit par avoir honte et, d'une voix faible, demanda à s'expliquer.

– Très bien, dit-il, c'est entendu : je suis gentil et doux, et vertueux et fidèle, et dévoué ; je

donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, entends-tu, gamin... pour garder ma place ; mais je suis pauvre et si on la... ah ! silence, toi !... elle existe maintenant, et puis, tout d'un coup, il n'y en aura plus... comprends-tu ? Alors, moi, je m'en irai par les chemins, mon sac sur le dos, entends-tu ?

– Sienka ! hurla Zimoveikine d'une voix plus forte que le tumulte, tu n'es qu'un libre-penseur et je vais tout raconter. Qu'es-tu donc ? Un gueulard, tête de bélier ! un imbécile, un faiseur de chahut qui se fera balayer de sa place sans cérémonies ! qu'es-tu donc ?

– C'est cela même... fit Sémione Ivanovitch.

– Comment cela même ? Allez donc causer avec lui !...

– Oui, comment parler avec lui ?

– Bien sûr, quand on est libre, on est libre ; mais quand on reste au lit...

– Comme un libre-penseur, comme un voltairien... Sienka, tu n'es qu'un libre-penseur, un libre-penseur !

– Assez ! cria M. Prohartchine en agitant la main pour demander du silence. Mais comprends, comprends donc, idiot : je suis timide, timide aujourd'hui, timide demain, et puis, un beau jour, je perds ma timidité, je lâche une insolence et va te faire fiche... et je deviens libre-penseur !...

– Mais qu'est-ce qu'il a ? tonna de nouveau Marc Ivanovitch, en bondissant de la chaise où il s'était assis pour se reposer et se précipitant vers le lit, tout bouleversé, et tremblant de rage, mais qu'est-ce qu'il a ? Espèce d'idiot que vous êtes ! Et quand vous n'auriez ni feu ni lieu ? Est-ce que le monde n'est fait que pour vous ? Seriez-vous un Napoléon, quoi ? Qu'est-ce que vous êtes ? Êtes-vous Napoléon ? Êtes-vous Napoléon, oui ou non ? Mais répondez donc un peu, Monsieur, si vous êtes Napoléon ?

Mais M. Prohartchine ne répondit pas. Non que cette idée d'être un Napoléon l'emplit de confusion ni qu'il redoutât d'assumer une pareille responsabilité, mais il se trouvait hors d'état de discuter, de dire quoi que ce fût de raisonnable... Une crise s'ensuivit. Un flot de larmes jaillit de

ses pauvres yeux gris brûlés par la fièvre ; il se cacha le visage de ses mains amaigries et osseuses et se mit à parler à travers ses sanglots, gémissant qu'il était si pauvre, si malheureux, si simple, si sot, si ignorant qu'on devait avoir la bonté de lui pardonner, de le soigner, de le défendre, de lui donner à manger et à boire, de ne pas l'abandonner... Dieu sait ce qu'il ne dit pas. Tout en se lamentant, il jetait autour de lui des regards terrifiés comme s'il se fût attendu à ce que le plafond s'effondrât, à ce que le plancher s'enfonçât. Chacun le plaignait, les cœurs s'amollissaient de plus en plus. Toute sanglotante, la logeuse recoucha elle-même le malade. Enfin pénétré de l'inutilité de ses attaques contre la mémoire de Napoléon, Marc Ivanovitch reprit ses bonnes dispositions et accorda son assistance pour cette besogne. Jaloux de se rendre utiles de leur côté, les autres proposèrent de préparer de la tisane de framboises d'un effet immédiat et souverain dans toutes les maladies. Mais Zimoveikine s'éleva contre cette prétention. D'après lui, rien ne valait une bonne tasse de camomille. Quant à Zénobi

Prokofitch, avec son cœur excellent, il sanglotait, émettait des torrents de larmes et criait son repentir d'avoir épouvanté Sémione Ivanovitch en lui racontant toutes ces stupides histoires. Puis considérant que le malade s'était plaint de sa pauvreté et avait imploré l'aumône, il ouvrit une souscription, pour le moment bornée au petit cercle des pensionnaires. Chacun soupirait et se lamentait, et plaignait le sort misérable de Sémione Ivanovitch, sans pourtant parvenir à comprendre une pareille et aussi subite terreur. Mais à quel propos ? Encore, s'il eût occupé quelque importante situation et qu'il eût eu femme et enfants ; s'il se fût vu traîné devant un tribunal, mais il ne valait pas tripette, n'ayant pour tout bien qu'un vieux coffre avec un cadenas allemand ; il était resté pendant vingt ans couché derrière un paravent, ignorant tout du monde, de la vie et de ses peines. Et voilà tout à coup, pour une vaine et sotte plaisanterie, qu'il se mettait la tête à l'envers et s'épouvantait à cette découverte que la vie est dure... Mais ne l'est-elle pas pour tout le monde ? « S'il eût seulement pris la peine, comme le dit plus tard Okéanov, de

penser que la vie est également dure pour tout le monde, il eût gardé sa raison, et eût continué à vivre comme nous tous. »

De toute la journée, il ne fut question que de Sémione Ivanovitch. On revenait constamment près de lui ; on lui demandait comment il allait ; on lui prodiguait les consolations... Mais vers le soir, il n'avait plus besoin de consolations, en proie à la fièvre, au délire. On fut sur le point d'aller chercher un médecin et tous les pensionnaires s'engagèrent à le soigner et à le veiller toute la nuit à tour de rôle afin qu'on fût prévenu en cas d'alerte. C'est pourquoi, ayant installé au chevet de Sémione Ivanovitch son camarade, l'ivrogne, ces messieurs organisèrent une partie de cartes destinée à les tenir éveillés. Mais comme on jouait à la craie, cela ne présentait aucun intérêt et on s'ennuya bientôt. Alors, on laissa le jeu et l'on se mit à discuter jusqu'à brailler et à taper sur la table, si bien que chacun finit par réintégrer son coin en vociférant des paroles violentes. Comme ils étaient tous furieux, personne ne voulut plus monter la garde. Tout le monde finit par s'endormir et bientôt

régna sur l'appartement un silence d'oubliette. De plus, le froid était intense. Okéanov s'endormit l'un des derniers et voici ce qu'il raconta plus tard :

« Songe ou réalité, j'ai eu l'impression que, tout près de moi, deux hommes causaient vers deux heures du matin. » Il avait reconnu Zimoveikine en train de réveiller son ami Remniov et le couple s'était entretenu pendant un temps fort long. Puis le dernier s'était éloigné et il l'avait entendu essayer d'ouvrir la porte de la cuisine avec une clef. La patronne certifia par la suite que cette clef se trouvait sous son oreiller et qu'elle avait disparu cette nuit-là. Puis Okéanov avait cru entendre les deux hommes s'en aller derrière le paravent du malade et y allumer une bougie.

Au surplus, il n'en savait pas davantage, car il s'était endormi pour ne se réveiller qu'avec les autres au moment où tous s'étaient précipités à bas du lit sur un cri à réveiller un mort. Il leur avait semblé à tous voir disparaître la lueur d'une bougie. Pendant cette alerte, le bruit confus d'une

lutte retentissait derrière le paravent. Lorsqu'il y eut de la lumière, on put constater que c'étaient Remniov et Zimoveikine qui se battaient, s'accablaient de reproches et s'agonisaient d'injures. Remniov cria même :

– Ce n'est pas moi ; c'est cet assassin !

– Lâche-moi ! vociférait M. Zimoveikine. Je suis innocent et prêt à en prêter serment !

Ils n'avaient plus figure humaine, mais, tout d'abord, on n'y fit guère attention, car le malade avait quitté son lit. Ce n'est qu'une fois les belligérants séparés qu'on retrouva M. Prohartchine étendu sous sa couche et probablement sans connaissance. Il avait attiré sur lui sa couverture et son oreiller, de sorte qu'on ne voyait plus sur le lit qu'un matelas vétuste et crasseux sans l'ombre de draps – il n'y en avait d'ailleurs jamais eu. On retira Sémione Ivanovitch de sa position inférieure et on le recoucha sur le matelas, mais on s'aperçut tout aussitôt que tout serait inutile et que c'en était fait de lui : ses membres se raidissaient et il soufflait à peine. On l'entoura ; il tremblait de tout son

corps ; on le voyait bien s'efforcer de gesticuler et de parler, mais il ne pouvait pas plus bouger les mains que la langue. Pourtant, il battait des paupières, un peu comme, dit-on, battent celles des têtes que vient de trancher le bourreau, encore chaudes et saignantes.

Enfin, tressaillements et convulsions s'arrêtèrent. M. Prohartchine allongea les jambes et s'en fut rendre compte de ses bonnes et de ses mauvaises actions. Que lui était-il arrivé ? Avait-il eu peur ? Avait-il eu un cauchemar, comme l'affirma plus tard Remniov ? Y avait-il eu autre chose ? On n'en savait rien. Le fait est que, quand même le commissaire en personne se fût présenté dans l'appartement pour en chasser Sémione Ivanovitch, en raison de ses opinions voltairiennes et de son ivrognerie, ou qu'une mendiante fût entrée en se disant la belle-sœur, quand même on fût venu lui dire qu'il avait droit à deux cents roubles de gratification, quand même son lit eût pris feu et que sa tête eût brûlé, il est probable qu'il n'eût pas bougé un doigt. Mais, pendant que se dissipait le premier saisissement, que les assistants recouvraient peu à

peu le don de la parole et commençaient à mettre sur pied leurs hypothèses, qu'Oustinia Féodorovna fouillait fébrilement sous l'oreiller, sous le matelas et jusque dans les bottes du défunt, et qu'on faisait subir un interrogatoire sommaire à Remniov et à Zimoveikine, le locataire Okéanov, jusque-là le plus borné, le plus timide et le moins ardent, recouvrait soudain, avec toute sa présence d'esprit, l'universalité de ses talents et de ses dons naturels, saisissait son chapeau et s'esquivait. Et, au moment où les horreurs de l'anarchie atteignaient leur comble dans cet appartement jusqu'alors si paisible, la porte s'ouvrit et, plus impressionnant que la foudre, on vit apparaître un monsieur de noble allure, au visage sévère et mécontent, suivi de Yaroslav Ilitch et de son chapitre derrière lesquels se tenait, confus, M. Okéanov lui-même. Le monsieur à l'air noble et sévère marcha droit au lit sur lequel reposait Sémione Ivanovitch, le tâta, fit une grimace, haussa les épaules et déclara que c'était couru, que l'homme était mort, en rappelant toutefois que le même accident était arrivé ces jours

derniers à un monsieur des plus honorables et d'une haute taille, à qui il avait pris comme ça l'idée de trépasser. Alors, il s'éloigna du lit, dit qu'on l'avait dérangé pour rien et sortit.

Yaroslav Ilitch prit tout aussitôt sa place, Remniov et Zimoveikine se trouvant remis aux mains de qui de droit. Le commissaire posa quelques questions, s'empara fort adroitement du coffre que la logeuse se préparait à ouvrir, remit les bottes à leur place en faisant observer qu'elles étaient toutes trouées et hors d'usage, se fit remettre l'oreiller, appela Okéanov, demanda la clef du coffre qui se retrouva comme par hasard dans la poche de l'ivrogne Zimoveikine et ouvrit le réceptacle des trésors de Sémione Ivanovitch. Rien n'y manquait : il y avait bien là deux torchons, une paire de chaussettes, la moitié d'un mouchoir, un vieux chapeau, plusieurs boutons, de vieilles semelles et des tiges de bottes, en un mot toutes sortes de loques empestant le moisi. Il n'y avait guère de bon que le cadenas allemand. Sévèrement interpellé, Okéanov se déclara tout prêt à prêter serment. L'oreiller fut examiné : il n'offrait d'autre particularité que sa malpropreté

singulière, mais, sous les autres rapports il était tout pareil à n'importe quel autre oreiller. On s'en prit alors au matelas ; on commença de le soulever et on s'arrêtait pour réfléchir un instant quand un objet tomba lourdement sur le sol avec un bruit métallique. On le ramassa, on le tâta et l'on reconnut que c'était là un rouleau d'une dizaine de roubles.

– Hé ! hé ! hé ! fit Yaroslav Ilitch en désignant l'endroit où le matelas était percé et par où passaient le crin et le coton dont il était farci. On y regarda de plus près et on vit que la déchirure, longue d'une demi-archine, avait été faite tout récemment avec un couteau qu'on découvrit dans le matelas en introduisant la main et qui n'était autre que le couteau de cuisine de la logeuse. Yaroslav Ilitch n'avait pas encore fini de prononcer un nouveau : « Hé ! hé ! » que tomba un second rouleau suivi de quelques pièces de monnaie de différentes valeurs. Le tout fut immédiatement saisi. Alors, on estima bon d'ouvrir le matelas et on demanda des ciseaux.

Un bout de bougie tout coulant éclairait là un

tableau fort intéressant pour un observateur. Une dizaine de locataires étaient groupés autour du lit dans les plus pittoresques costumes, tout ébouriffés, non rasés, non débarbouillés et tout bouffis de sommeil. Les uns étaient fort pâles, les autres ruisselaient de sueur ; les uns tremblaient de fièvre, les autres étaient secoués de frissons. Absolument hébétée, la logeuse se tenait là timide, les bras croisés dans l'attente du bon plaisir de Yaroslav Ilitch ; tandis que, du haut du poêle, la servante Avdotia et la chatte favorite de la patronne contemplaient d'un air de curiosité effarée cette scène circonscrite par le paravent désemparé. Le coffre éventré révélait le mystère dégoûtant de ses entrailles ; la couverture et l'oreiller traînaient à terre sous le rembourrage arraché du matelas. Enfin, on vit étinceler sur la table boiteuse un amoncellement de pièces d'argent et d'autres monnaies. Sémione Ivanovitch conservait son calme, tranquillement allongé sur son lit sans paraître pressentir sa ruine. Au moment qu'on apporta les ciseaux et que jaloux de faire du zèle, un sous-ordre de Yaroslav Ilitch, tira quelque peu brusquement sur

le matelas pour le dégager plus vite de dessous son propriétaire, Sémione Ivanovitch très poliment, commença de faire place en roulant sur le flanc de manière à tourner le dos aux spectateurs ; au second coup, il se tourna sur le ventre, puis, il roula encore et, comme il manquait une planche au châlit on le vit subitement plonger la tête en bas, n'offrant plus aux regards que deux pieds osseux, maigres et bleuis, tout pareils à des branches d'arbres calcinées. Comme c'était pour ce matin-là, le deuxième plongeon de M. Prohartchine dans cette direction, un soupçon s'éleva et sous la conduite de Zénobi Prokofitch, quelques locataires grimpèrent sur le lit afin de voir s'il n'était point par là quelque chose de caché. Mais ces prospecteurs se cognèrent inutilement le front au mur et sur l'injonction assez brève de Yaroslav Ilitch les invitant à dégager immédiatement le lieu de ses constatations, deux des plus raisonnables saisirent chacun une jambe, tirèrent à eux ce capitaliste inopiné et le posèrent une fois sur le lit. Cependant, les poignées de crin et de coton continuaient à voler de tous côtés et

l’argent formait des monceaux toujours croissants... On avait extrait du matelas de nobles roubles, pesants et épais, des roubles et demi, des pièces de cinquante kopecks et des pièces plébéiennes de vingt-cinq kopecks, du menu fretin de vieille femme, c’est-à-dire des pièces de dix et de cinq kopecks en argent. Chaque espèce était soigneusement enveloppée de papier et rangée selon un ordre méthodique et bien établi. Il y avait même des pièces rares : deux jetons, un napoléon, une monnaie inconnue et rarissime sans doute... Quelques-uns de ces roubles remontaient à des temps anciens : monnaie usée et hachurée de l’époque d’Élisabeth, de Pierre le Grand, de Catherine, thalers crucifères allemands. On y trouvait également des monnaies devenues à présent très rares : des pièces d’argent de quinze kopecks trouées pour servir de boucles d’oreilles et complètement usées ; des pièces de cuivre couvertes de vert de gris. On vit apparaître un billet de banque rouge – il n’en existait plus. Enfin lorsque prit fin cet examen d’anatomie et lorsque ayant secoué la fourre du matelas, on fut certain que plus aucune monnaie n’y sonnait plus,

on posa tout l'argent sur la table et on se mit en devoir de le compter. À première vue, on était porté à s'imaginer qu'il y en avait là pour un million. Cependant, bien qu'il y en eût loin d'un million, la somme était encore considérable, en tout : deux mille quatre cent nonante-sept roubles cinquante kopecks. Donc, si la souscription proposée la veille par Zénobi Prokofitch s'était réalisée, il eût pu y avoir deux mille cinq cents roubles.

L'argent fut empaqueté. On apposa les scellés au coffre du mort et, sur l'audition des doléances de la logeuse, on lui expliqua où et quand elle devrait présenter le certificat établissant la dette de son défunt locataire vis-à-vis d'elle. La signature de ceux qui la devaient fut exigée et deux mots furent touchés relativement à la fameuse belle-sœur. Mais il devint tout de suite évident que cette belle-sœur n'était qu'un mythe, produit de l'insuffisante imagination si souvent reprochée au pauvre Prohartchine et l'on en abandonna toute idée comme fort inutile et de nature à nuire au bon renom de M. Prohartchine. La première émotion passée, quand on sut ce

qu'était le défunt, tous devinrent silencieux et se prirent à échanger des regards de défiance. Prenant à cœur la façon d'agir de Sémione Ivanovitch, certains s'en sentirent profondément froissés... Une pareille fortune ! Comment cet homme avait-il pu amasser une aussi forte somme ?

Très maître de soi, Marc Ivanovitch entreprit d'expliquer pourquoi Sémione Ivanovitch était soudain tombé dans cette maladie de frayeur, mais on ne l'écoutait plus. Zénobi Prokofitch devint pensif, Okéanov but un tantinet, les autres se tassèrent sur eux-mêmes et le petit Kantariov, que distinguait un nez en bec de moineau, déménagea le soir même après avoir soigneusement collé et ficelé ses paquets en expliquant d'un ton froid aux questionneurs que les temps étaient durs et les loyers de cette maison fort élevés. Quant à la logeuse, elle pleurait sans discontinuer, maudissant ce Sémione Ivanovitch qui n'avait pas craint de faire tort à une pauvre orpheline. Quelqu'un ayant demandé à Marc Ivanovitch pourquoi, à son sens, le défunt ne mettait pas son argent en quelque

banque, il répondit :

– Que voulez-vous ? c'était un simple d'esprit ; il manquait d'imagination.

– Et vous, petite mère, vous n'étiez pas moins simple, interjeta Okéanov. Pendant vingt ans cet homme que jeta bas une seule chiquenaude, est resté chez vous et vous n'avez pas trouvé le temps de... hé ! hé ! petite mère !

– Oh ! que dis-tu ? riposta la logeuse à celui qui avait interpellé Marc Ivanovitch, feignant de ne pas entendre les paroles tendancieuses d'Okéanov, à quoi bon la banque ? Il n'avait qu'à m'en apporter une bonne poignée et à me dire : « Tiens, jeune Oustiniouchka, voilà pour toi et nourris-moi jusqu'à la fin de mes jours. » Je te jure sur les saintes icônes que je l'aurais nourri, que je l'aurais soigné... Ah ! le menteur ! Il m'a bien trompée, une pauvre orpheline !

On revint près du lit de Sémione Ivanovitch. Il était maintenant convenablement couché, vêtu de son meilleur et d'ailleurs unique habit, et son menton raidi s'embusquait derrière la cravate mal mise. On l'avait lavé, peigné, mais non pas rasé

parce qu'on n'avait pu trouver de rasoir dans l'appartement. Il y en avait bien eu un, propriété de Zénobi Prokofitch, mais complètement émoussé, il avait été vendu avantageusement au marché de Tolkoutchi et, depuis ce jour, les locataires allaient tous se faire barbifier chez le coiffeur. On n'avait pas trouvé le temps de réparer le désordre du coin de Sémione Ivanovitch. Le paravent brisé gisait à terre dévoilant la solitude de celui qu'il avait recelé si longtemps et symbolisant cette vérité que la mort arrache tous les voiles, démasque tous les secrets, découvre toutes les intrigues. Le capitonnage du matelas jonchait tout le plancher et un poète n'eut pas manqué de comparer ce coin maintenant refroidi et dévasté au nid brisé d'une hirondelle « ménagère ». Tout est démoli par la tempête ; la mère et les petits sont morts et le petit lit chaud, si amoureusement fait de plumes et de duvet, est maintenant dispersé...

D'ailleurs, Sémione Ivanovitch avait plutôt l'air d'un vieil égoïste ou de quelque moineau voleur. Il était là, bien tranquille, comme un qui a la conscience en paix, comme s'il n'avait pas été

l’artisan de ces tours à tromper les braves gens de la plus ignoble façon. Il n’entendait plus les pleurs de sa logeuse abandonnée. Tout au contraire, tel un malin capitaliste déterminé jusqu’à la tombe à ne pas perdre son temps dans l’inactivité, on l’eut dit entièrement absorbé par des calculs de spéculation. Son visage exprimait une méditation profonde et ses lèvres se serraient dans un air de gravité dont on ne l’eut jamais cru capable de son vivant. Il paraissait avoir beaucoup gagné en intelligence et tenait l’œil droit à demi-fermé comme s’il eût voulu faire saisir à la hâte quelque chose de fort important et qu’il n’avait pas le temps de développer... Il semblait dire :

« Eh bien, as-tu bientôt fini de pleurer, espèce de sotte ? Vas donc dormir, entends-tu ? Je suis mort et n’ai plus besoin de quoi que ce soit. Ah ! qu’il fait bon à être ainsi couché... Puisque je te dis que je suis mort ! C’est bien impossible, mais, tout de même, si je n’étais pas mort et que je me levasse tout d’un coup, que crois-tu que ça ferait, hein ? »

Roman en neuf lettres

Traduction de E. Halperine-Kaminsky.

Édition de référence :
Librairie Plon, Paris.

Roman en neuf lettres (Romane v deviati pismah), écrit en une nuit au cours du mois d'octobre 1845, a paru dans « Le Contemporain » (Sovremennik) de janvier 1847.

I

Petre Ivanovitch à Ivan Petrovitch

Honoré Monsieur et très cher ami, Ivan Petrovitch !

Voilà déjà trois jours que je vous poursuis, pourrais-je dire, mon très cher ami, ayant besoin de vous parler pour une importante affaire, et je ne vous trouve nulle part. Hier, ma femme, en visite chez Semion Alexeïtch, faisait à votre sujet une plaisanterie assez spirituelle : elle a dit que vous et votre femme Tatiana Petrovna, vous faites un ménage de Juifs errants. Il n'y a pas trois mois que vous êtes mariés, et vous négligez déjà vos pénates. Nous avons beaucoup ri – très sympathiquement pour vous, d'ailleurs. Mais sérieusement, mon très cher, vous m'avez donné bien du souci. Semion Alexeïtch me demandait si vous n'étiez pas au bal du club de la Société

Unie. Je laisse ma femme chez Semion Alexeïtch, et je vole au club. Il y a de quoi rire et pleurer. Imaginez-vous ma situation : je vais au bal, seul, sans ma femme ! Ivan Andreïtch me rencontre dans le vestibule, et, me voyant seul, en conclut aussitôt, le misérable, que j'ai pour le bal un goût passionné. Il me prend sous le bras, et veut m'entraîner chez un maître à danser, me disant qu'à la Société Unie on n'avait pas la place de danser, et qu'il avait la tête fatiguée par le patchouli et le réséda. Je ne trouve ni vous, ni Tatiana Petrovna. Ivan Andreïtch me jure que vous êtes allé au *Malheur d'avoir trop d'esprit*, au théâtre Alexandrinski.

J'y vole. Là pas plus qu'ailleurs je ne vous trouve. Ce matin je pensais vous rencontrer chez Tchistoganov. Pas du tout. Tchistoganov m'envoie chez Perepalkine. Là, la même chose. En un mot, je me suis exténué. Je vous écris, pas d'autre parti à prendre. Il ne s'agit pourtant pas de littérature dans mon affaire (vous me comprenez !). Il vaudrait mieux nous expliquer de vive voix et le plus vite possible. Je vous prie donc de venir chez moi avec Tatiana Petrovna

prendre le thé. Mon Anna Mihaïlovna sera ravie de votre visite. À propos, mon très cher ami, puisque je vous écris, je vais aussi vous rappeler certaine chose. Je suis forcé de vous faire un reproche, mon honorable ami. Vous m'avez fait une plaisanterie un peu légère... Brigand ! Vers le 15 du mois passé vous m'avez amené un de vos amis, Eugène Nikolaïtch, que vous me recommandiez chaudement – ce qui est à mes yeux le plus sacré des passeports. – Je me réjouis de cette occasion de vous être agréable, j'ouvre mes bras et ma maison à votre ami. Mais je ne savais pas que ce fût une manière de me mettre la corde au cou. Une jolie affaire ! Je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela, et d'ailleurs ce ne sont pas des choses à écrire. Mais je vous prie, mon méchant ami, d'insinuer à votre jeune homme, délicatement, comme entre parenthèses, à l'oreille, en douceur, qu'il y a dans la capitale beaucoup d'autres maisons que la mienne. Je suis excédé, mon petit père ! Je tombe à vos pieds, comme dit mon ami Simoniewicz. Quand nous nous verrons, je vous conterai tout. Non pas que ce jeune homme ait de mauvaises manières, ou

des vices, non pas ! C’est un garçon charmant et aimable. Mais attendez un peu que nous puissions nous parler. En attendant, si vous le voyez, insinuez-lui donc, mon très honoré, que... Vous savez quoi, mon très honoré ami. Je l’aurais fait moi-même, mais vous connaissez mon caractère : je ne puis m’y décider, voilà ! D’ailleurs, c’est vous qui me l’avez présenté. En tout cas, ce soir nous nous expliquerons ces détails, et maintenant au revoir. Je reste, etc.

P. S. – Mon petit est malade depuis huit jours, et cela va de mal en pis. Il fait ses dents. Ma femme ne le quitte pas, elle est triste. Venez donc, vous nous ferez plaisir, mon très cher ami.

II

Ivan Petrovitch à Petre Ivanovitch

Honoré Monsieur Petre Ivanovitch !

J’ai reçu hier votre lettre, je l’ai lue et suis resté très surpris. Vous m’avez cherché Dieu sait où, quand j’étais tout simplement chez moi. Jusqu’à dix heures j’ai attendu Ivan Ivanitch Tolokonov. Nous montons aussitôt en voiture, ma femme et moi ; je dépense de l’argent, je viens chez vous vers six heures et demie. Vous êtes absent ! Votre femme me reçoit. Je vous attends jusqu’à dix heures et demie. Je prends ma femme, je dépense encore de l’argent, je loue une voiture, je ramène ma femme à la maison et je vais chez les Perepalkine, espérant vous trouver là. Mes calculs sont encore déçus. Je rentre, je ne puis fermer l’œil de la nuit, tant je suis inquiet. Le lendemain matin, je frappe trois fois chez vous, à neuf heures, dix heures et onze heures. Je dépense trois fois de l’argent pour des voitures, et j’en suis pour une veste.

En lisant votre lettre, j’ai donc eu lieu de m’étonner. Vous parlez de Eugène Nikolaïtch, vous me demandez de lui insinuer... et vous ne me dites pas pourquoi. J’approuve votre prudence, mais il y a papier et papier, et moi, je ne suis pas homme à donner les papiers

d’importance à ma femme pour faire des papillotes. Enfin je ne comprends pas le sens de votre lettre. Du reste, pourquoi me mettre dans cette affaire ? Je ne fourre pas mon nez partout. Vous auriez pu lui interdire vous-même votre porte. Il faut nous expliquer d’une manière décisive, je n’ai pas de temps à perdre. D’ailleurs, je suis gêné, et je ne sais ce que je serai obligé de faire si vous négligez de vous conformer aux conditions établies entre nous. Le voyage n’est pas long, mais il coûte. Or, ma femme se lamente elle veut une capote en velours à la mode.

Quant à Eugène Nikolaïtch, je m’empresse de vous dire que j’ai pris des renseignements sur lui chez Pavel Semenytch Perepalkine. Il a cinq cents âmes dans le gouvernement d’Yaroslav, et de sa grand-mère il en héritera trois cents de plus. Le chiffre exact de sa fortune, je l’ignore. Je pense que vous devez le connaître. Je vous prie de me donner un rendez-vous ferme. Vous avez rencontré hier Ivan Andreïtch qui vous a dit que j’étais avec ma femme au théâtre Alexandrinski ? Il en a menti.

J’ai l’honneur d’être...

P. S. – Ma femme est enceinte. Elle est nerveuse et parfois mélancolique. Il arrive que, dans le théâtre, on tire des coups de fusil et l’on fait entendre des tonnerres artificiels. Vous sentez bien que je me garde de l’y conduire, pour ne pas l’effrayer. Quant à moi, je ne suis pas très amateur de spectacles.

III

Petre Ivanovitch à Ivan Petrovitch

Mon très estimable ami, Ivan Petrovitch !

Je m’excuse, je m’excuse, je m’excuse mille fois, mais je me hâte de me justifier. Hier, vers six heures, nous étions en train de parler de vous (avec sympathie), quand un exprès de mon oncle Stepan Alexeïtch est venu nous apporter la

nouvelle que ma tante est au plus mal. De peur d'effrayer ma femme, sans lui dire un mot de cela et prétextant une tout autre affaire, je me suis rendu chez ma tante. Je la trouve soufflant à peine. Juste à cinq heures, elle avait eu une attaque d'apoplexie, la troisième en deux ans. Karl Fedorytch, le médecin de la maison, déclare qu'elle ne passera peut-être pas la nuit. Jugez de ma position, très cher ami. J'ai passé toute la nuit debout, inquiet, abreuvé de chagrin. Au matin seulement, complètement épuisé, brisé physiquement et moralement, je me suis couché sur un divan, sans penser à dire qu'on me réveillât de bonne heure, et je n'ai rouvert les yeux qu'à onze heures et demie. Ma tante va mieux. Je me rends chez ma femme. La pauvre ! elle désespérait de me revoir ! Je mange un morceau à la hâte, j'embrasse mon enfant, je rassure ma femme et je viens chez vous : personne ! que Eugène Nikolaïtch. Je rentre chez moi, je prends la plume et je vous écris cette présente. Ne soyez pas fâché contre moi, cher ami. Prenez ma tête coupable, mais ne me gardez pas rancune. Votre épouse m'a appris que vous

deviez être ce soir chez les Slavianov. J'y serai absolument, je vous attends avec impatience et je reste, etc.

P. S. – Notre petit nous désole, Karl Fedorytch lui a fait une ordonnance. Il gémit, tout hier il ne nous a pas reconnus. Aujourd'hui, il commence à reprendre connaissance et ne cesse de murmurer : Papa, maman, bbou... Ma femme a passé la matinée dans les larmes.

IV

Ivan Petrovitch à Petre Ivanovitch

Très honoré Monsieur, Petre Ivanovitch !

Je vous écris chez vous, dans votre chambre, sur votre bureau. Voilà deux heures et demie que je vous attends. Permettez-moi de vous dire franchement, Petre Ivanovitch, mon opinion sur

votre inconvenante façon d'agir. De votre dernière lettre j'ai conclu qu'on vous attendait chez les Slavianov. Vous m'invitez à m'y rendre, j'y vais, j'y reste cinq heures durant, et vous vous abstenez de vous y montrer. Est-ce que je suis un bouffon, dites ? Permettez, Monsieur... Je viens chez vous le matin, espérant vous trouver, et sans imiter certains individus qui cherchent les gens Dieu sait où, au lieu d'aller tout simplement les demander chez eux à une heure convenable. Et vous n'êtes pas là ! Je ne sais ce qui me retient de vous dire toutes vos vérités. Vous retardez l'exécution de certaines de nos conventions, et en calculant toute cette affaire, je ne puis m'empêcher de constater que la tendance de votre esprit est extraordinairement rusée. Je vois cela clairement aujourd'hui : vous avez machiné la chose de longue main. Je n'en veux pour preuve que cette circonstance : la semaine dernière déjà vous avez repris d'une manière illicite la lettre par laquelle vous aviez approuvé vous-même, très vaguement, il est vrai, nos conventions sur une circonstance qui vous est bien connue. Vous avez peur des preuves et vous

les supprimez. Mais je ne vous permets pas de me prendre pour un sot. Je ne me considère pas encore comme tel, et tout le monde est de mon avis. J'ouvre les yeux. Vous voulez faire une diversion avec cette histoire d'Eugène Nikolaïtch, et lorsque, d'après votre propre invitation, je cherche à vous joindre, vous me fixez de faux rendez-vous et vous vous cachez. Peut-être pensez-vous me lasser ? Vous prétendiez vous reconnaître envers moi de services que vous n'avez pas oubliés en me recommandant à diverses personnes ; là-dessus, vous embrouillez si bien les affaires que vous parvenez à m'emprunter de l'argent, des sommes importantes sans me donner de reçu – cela, il y a huit jours. Et maintenant, on ne vous voit plus ! Peut-être comptez-vous sur mon prochain voyage à Simbirsk et pensez-vous que d'ici là nous n'aurons pas le temps d'arriver à une solution. Mais je vous déclare solennellement et je vous donne ma parole d'honneur que, s'il le faut, je resterai deux mois de plus à Pétersbourg, mais je vous trouverai, je vous le jure. Je termine en vous déclarant que, si aujourd'hui vous ne me donnez

satisfaction d'abord par lettre et ensuite verbalement, en tête-à-tête, si vous ne relatez pas dans votre lettre les conditions principales de nos conventions, si vous ne m'expliquez pas vos pensées à propos d'Eugène Nikolaïtch, je serai forcé de recourir à des mesures très désagréables pour vous et qui d'ailleurs me répugnent.

Permettez-moi de rester, etc.

V

Petre Ivanovitch à Ivan Petrovitch

11 novembre.

Mon très cher et très estimable ami, Ivan Petrovitch !

Votre lettre m'a causé un profond chagrin. N'avez-vous pas honte, mon cher et injuste ami, d'agir ainsi avec l'homme qui vous est le plus dévoué, à la hâte, sans explication, sans crainte

de me blesser ? Mais je m'empresse de répondre à vos accusations. Vous ne m'avez pas trouvé, Ivan Petrovitch, hier, parce que j'ai été appelé de la façon la plus subite au chevet de la mourante. Ma tante Evfimia Nikolaevna est morte hier soir à onze heures. J'ai été unanimement choisi pour conduire la cérémonie funèbre. J'ai eu tant à faire que je n'ai pu, ce matin, ni vous voir ni même vous écrire une ligne. Je suis navré du malentendu qui nous sépare. Et quant à ce que je disais d'Eugène Nikolaïtch en passant et par manière de plaisanterie, vous avez exagéré tout cela. L'affaire n'avait pas tant d'importance. Vous me parlez d'argent et d'inquiétudes que vous auriez à ce propos. Mais je suis prêt à satisfaire à vos désirs grossiers. Soit dit encore en passant, les trois cent cinquante roubles que j'ai pris chez vous la semaine dernière ne constituent pas un emprunt, je dois vous le rappeler. Dans ce dernier cas, vous en auriez certainement un reçu signé de moi. Je ne m'abaisse pas à discuter les autres articles de votre lettre. Tout cela est un malentendu causé par votre emportement accoutumé et, je dois le dire aussi, votre franchise

naturelle. Je sais que votre caractère ouvert ne souffre aucune hésitation, vous serez le premier à me tendre la main.

Vous vous êtes trompé, Ivan Petrovitch, vous vous êtes gravement trompé !

Quoique votre lettre m'ait blessé, je suis prêt à venir vous présenter mes excuses. Mais je suis tellement accablé de soucis depuis hier que je suis mort de fatigue, et je me tiens à peine debout. Pour comble de malheur, ma femme est au lit. Je crains une maladie sérieuse. Quant à mon petit, grâce à Dieu, il est mieux.

Mais je quitte la plume... Les affaires m'appellent, un tas d'affaires ! Permettez-moi, mon très cher ami, de rester, etc.

VI

Ivan Petrovitch à Petre Ivanovitch

14 novembre.

Très honoré Monsieur Petre Ivanovitch !

J'ai patienté trois jours. J'ai tâché d'employer utilement ce temps. Mais sentant que la politesse et l'aménité sont les premiers devoirs d'un homme civilisé, j'ai, depuis ma lettre du 10, évité de me rappeler à votre souvenir, cela en partie pour vous laisser le temps de vous acquitter de vos obligations de chrétien envers votre tante, et en partie par suite de certaines réflexions et recherches à propos d'une affaire pressante. Maintenant, je viens m'expliquer avec vous définitivement.

Je vous avoue sans ambages qu'à la lecture de vos deux premières lettres j'avais cru que vous vous mépreniez sur mes intentions. C'est pourquoi j'ai cherché à vous voir pour m'expliquer de vive voix avec vous. La plume est si trompeuse ! J'ai dû m'exprimer obscurément, et vous aurez pris le change. Vous n'ignorez pas que je suis mal au fait des bonnes manières, et que j'évite le dandysme creux et toute affectation. Une expérience déjà longue m'a appris combien

l’extérieur trompe, et que la vipère se cache souvent sous les fleurs. Mais vous m’aviez compris, et si vous ne me répondiez pas comme vous le deviez, c’était par hypocrisie, étant d’avance résolu à ne pas tenir votre parole d’honneur, au risque de rompre nos relations amicales. Vous l’avez assez prouvé par votre conduite indigne à mon égard, conduite onéreuse pour mes intérêts et que je n’aurais jamais attendue de vous. Je n’y voulais pas croire jusqu’à ce jour, car, séduit au commencement de nos relations par vos manières distinguées, l’élégance de votre élocution, votre entente des affaires et des intérêts, je croyais trouver en vous un ami, un camarade véritable. Mais je vois bien que beaucoup de gens, sous des dehors d’hypocrite politesse, cachent des traits empoisonnés : ils emploient toute leur intelligence à faire au prochain le plus de tort possible. Ils craignent la plume et le papier, et, bien loin de rechercher l’utilité de la patrie et de leurs semblables, ne travaillent qu’à tromper leurs contractants.

Votre mauvaise foi, Monsieur, résulte

clairement des faits.

D’abord, tandis qu’en termes nets et précis je vous décrivais, Monsieur, ma situation et vous demandais le sens de vos sous-entendus par rapport à Eugène Nikolaïtch, vous avez gardé le silence, et tout en m’irritant par vos soupçons injurieux, vous vous êtes dérobé à toute explication franche.

Après de tels innommables procédés, vous m’écrivez que tout cela vous chagrine. Enfin, quand les instants étaient pour moi si précieux, non content de vous être fait chercher dans toute la capitale, vous m’écrivez sous couleur d’amitié des lettres où, vous taisant intentionnellement sur notre affaire, vous bavardiez sur toute autre chose pour me donner le change, parlant de la maladie de votre estimable épouse, des soins consacrés par le médecin à votre enfant qui fait ses dents, revenant sur ces détails dans chacune de vos lettres avec une impertinente assiduité.

Assurément je puis admettre que les souffrances de l’enfant font souffrir l’âme paternelle. Mais pourquoi en parler, alors qu’il y

avait quelque chose de plus important et de plus intéressant à m'écrire ? Je me taisais et je patientais. Mais à présent que le temps a passé, mon devoir est de m'expliquer. Enfin, vous étant joué de moi en me donnant plusieurs fois de faux rendez-vous, vous m'avez obligé à être en quelque sorte votre bouffon, votre pantin. Ce à quoi je vous prie de croire que je ne suis nullement disposé.

Vous me donnez rendez-vous sur rendez-vous, et vous n'allez à aucun, prétextant l'opportune attaque d'apoplexie de votre tante qui vous fournit ainsi un prétexte dont vous n'avez pas eu honte d'abuser. Or, j'ai appris, pendant ces trois jours, que votre tante a eu son attaque le 7 au soir, un peu avant minuit. Vous n'avez donc pas craint de profaner les saintes relations de la famille pour tromper un étranger ! Enfin, votre tante est morte juste vingt-quatre heures après la date que vous avez eu l'impudence de m'assigner...

Je n'en finirais pas si je voulais faire la somme de toutes vos supercheries. Et vous m'appelez

votre ami sincère ! Cela dans le but évident, selon moi, de me donner le change.

J'arrive maintenant à votre tromperie capitale, à ce silence obstiné en ce qui concerne nos intérêts communs, à cet indigne vol de la lettre où vous aviez si vaguement expliqué nos conventions relatives à cet emprunt forcé de trois cent cinquante roubles sans reçu, et aussi à vos calomnies dirigées contre notre commun ami Eugène Nikolaïtch. Je vois bien que vous vouliez me laisser entendre qu'on ne peut rien lui extorquer, qu'il n'est, à ce point je vue, ni chair ni poisson. Quant à moi, je connais Eugène Nikolaïtch et le tiens pour un jeune homme très modeste et d'excellente conduite, qui mérite l'estime universelle. Je sais que chaque soir, pendant quinze jours de suite, vous gagniez plusieurs dizaines et même souvent une centaine de roubles en jouant aux cartes avec Eugène Nikolaïtch. Aujourd'hui, vous niez tout cela, et non seulement vous oubliez les peines que j'ai prises pour vous, mais encore vous vous appropriez mon argent, me séduisant par de belles promesses de partager les gains, et vous

vous dispensez de m’en remercier, sans scrupule de loyauté, employant même le mensonge pour salir à mes yeux un homme que j’ai introduit dans votre maison. Vous-même, pourtant, à ce que je me suis laissé dire, vous le faites passer pour le premier de vos amis, quoique vos intentions soient évidentes et que chacun sache ce que vaut votre amitié.

Je termine, ces explications me semblant suffisantes. Je conclus : si, au plus tôt, au reçu de ma lettre, vous ne me retournez pas les trois cent cinquante roubles et toutes les autres sommes qui, d’après vos promesses me reviennent, je recourrai à tous les moyens possibles pour obtenir satisfaction, dussé-je employer la force. Je vous déclare que je suis en possession de certaines pièces qui, dans les mains de votre humble serviteur, peuvent vous nuire et salir irrémédiablement votre nom.

Permettez-moi de rester, etc.

VII

Petre Ivanovitch à Ivan Petrovitch

15 novembre.

Ivan Petrovitch,

Au reçu de votre étrange lettre de moujik, j'ai pensé d'abord la déchirer en morceaux. Mais je la garde à titre de curiosité. Du reste, je regrette sincèrement les malentendus qui sont survenus entre nous. Je ne voulais même pas vous répondre, mais la nécessité m'y force. Je dois vous déclarer qu'il me serait très désagréable de vous voir jamais dans ma maison. Ma femme partage mon sentiment : elle est faible de santé, et l'odeur du goudron fatigue ses bronches. Elle renvoie à votre épouse les livres que celle-ci lui a prêtés : *Don Quichotte de la Manche* – avec sa reconnaissance. Quant à vos caoutchoucs, j'ai le regret de vous dire qu'on n'a pu les trouver nulle part. On les cherche, et s'ils restent introuvables,

je vous en achèterai une paire.

Du reste, j'ai l'honneur d'être, etc.

VIII

(Le 16 novembre, Petre Ivanovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un billet plié dans tous les sens, un papier rose tendre. L'écriture est de sa femme, le billet est adressé à Eugène Nikolaïtch et porte la date du 2 novembre. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Petre lit :)

Cher Eugène ! Je n'ai absolument pas pu hier. Mon mari n'est pas sorti de la soirée. Viens demain à onze heures précises. À dix heures et demie mon mari part pour Tsarskoïé et ne rentrera qu'à minuit. J'ai enragé toute la nuit durant. On te remercie pour l'envoi des nouvelles et de la correspondance. Quel tas de paperasses ! C'est donc elle qui a écrit tout cela ! D'ailleurs,

ce n’est pas sans style. Merci, je vois que tu m’aimes. Ne sois pas fâché pour hier, et viens, au nom de Dieu !

A.

(Petre Ivanovitch décachette la seconde enveloppe.)

Petre Ivanovitch !

Je n’aurais, de moi-même, jamais remis les pieds chez vous ; il était inutile de noircir tant de papier pour cela.

Je partirai la semaine prochaine pour Simbirsk. Votre très cher et très honoré ami Eugène Nikolaïtch vous restera. Je vous souhaite du bonheur ! Quant aux caoutchoucs, quittez ce souci.

IX

(Le 17 novembre, Ivan Petrovitch reçoit par la poste deux lettres. En ouvrant la première enveloppe, il en retire un billet écrit à la hâte. L'écriture est de sa femme, le billet est adressé à Eugène Nikolaïtch et porte la date du 4 août. L'enveloppe ne contient pas autre chose, Ivan lit :)

Adieu, adieu, Eugène Nikolaïtch ! Que Dieu vous récompense ! Soyez heureux ! Quant à moi, mon sort est terrible. Que votre volonté soit faite ! Sans ma tante, j'aurais été toute à vous. Ne riez pas de moi, ni de ma tante. Je me marie demain. Ma tante est ravie d'avoir rencontré un bon garçon qui consente à me prendre sans dot. C'est aujourd'hui pour la première fois que je l'ai examiné. Il me paraît très bon. On me presse. Adieu ! adieu, mon chéri ! Souvenez-vous de moi qui ne vous oublierai jamais. Adieu. Je signe cette dernière comme ma première... Vous vous

rappelez ?

TATIANA.

(Dans la seconde enveloppe Ivan Petrovitch trouve ce qui suit :)

Ivan Petrovitch ! Demain vous recevrez des caoutchoucs neufs. Je n’ai pas l’habitude de prendre quoi que ce soit dans la poche des autres. Je n’aime pas non plus ramasser dans les rues des chiffons de papier.

Eugène Nikolaïtch part, ces jours-ci, pour Simbirsk, où l’appellent les affaires de son grand-père. Il m’a prié de lui trouver un compagnon : en voulez-vous ?

Le petit héros

Traduit du russe par Élise Fétissoff.

Édition de référence :
Paris, Librairie Plon.

Je n’avais pas encore onze ans, lorsqu’au mois de juillet on m’envoya passer quelque temps aux environs de Moscou, dans une terre appartenant à un de mes parents, M. T***, qui continuellement réunissait alors chez lui une cinquantaine d’invités, peut-être même davantage ; car, je dois le dire, ces souvenirs sont lointains !

Tout y était gai et animé ; c’était une fête perpétuelle. Notre hôte paraissait s’être juré de dissiper le plus vite possible son immense fortune ; et, en effet, il réussit rapidement à résoudre ce problème : il jeta si bien l’argent par les fenêtres, que bientôt il n’en resta plus vestige. À chaque instant arrivaient de nouveaux hôtes : on était là tout près de Moscou, que l’on voyait à l’horizon, de sorte que ceux qui partaient cédaient la place à de nouveaux venus, et la fête continuait toujours. Les divertissements se suivaient sans interruption, et l’on n’en voyait pas la fin : parties de cheval dans les environs, excursions dans la forêt et promenades en bateau sur la rivière ;

festins, dîners champêtres, soupers sur la grande terrasse bordée de trois rangées de fleurs rares, qui répandaient leurs parfums dans l'air frais de la nuit. Les femmes, presque toutes jolies, semblaient, à la lueur d'une illumination féerique, encore plus belles, avec leurs yeux étincelants et le visage animé par les impressions du jour.

Les conversations se croisaient, vivement interrompues par de sonores éclats de rire ; puis c'étaient des danses, des chants, de la musique ; si le ciel s'obscurcissait, on organisait des tableaux vivants, des charades, des proverbes, des spectacles ; il y avait aussi des beaux parleurs, des conteurs, des faiseurs de bons mots. Certes, tout cela ne se passait pas sans médisances et sans commérages, car autrement le monde ne saurait exister, et des millions de personnes mourraient d'ennui. Mais comme je n'avais que onze ans, je n'y prêtais aucune attention, absorbé que j'étais par mes propres idées ; et d'ailleurs, si j'avais remarqué quelque chose, je n'aurais pu m'en rendre compte, tellement j'étais ébloui par le côté brillant du tableau qui frappait mes yeux d'enfant ; ce n'est que plus tard que tout m'est

revenu par hasard à la mémoire, et que j'ai compris ce que j'avais vu et entendu à cette époque. Quoi qu'il en soit, cet éclat, cette animation, ce bruit que j'avais ignoré jusque-là, m'impressionnèrent d'une telle manière que les premiers jours je me sentis comme perdu et que j'eus le vertige.

Je parle toujours de mes onze ans, c'est qu'en effet j'étais un enfant, rien qu'un enfant. Parmi les jeunes femmes, plusieurs me caressaient volontiers, mais ne songeaient guère à s'informer de mon âge ; cependant,– chose étrange ! – un sentiment, que j'ignorais encore, s'était emparé de moi, et quelque chose s'agitait vaguement dans mon cœur. Pourquoi ce cœur battait-il si fort par moments, et pourquoi mon visage se couvrait-il de subites rougeurs ? Tantôt je me sentais confus et comme humilié de mes privilèges d'enfant ; tantôt j'étais envahi par une sorte d'étonnement et j'allais me cacher là où personne ne pouvait me trouver. Je cherchais alors à reprendre haleine ; j'étais hanté par un vague ressouvenir qui m'échappait soudain, sans lequel je me figurais pourtant que je ne pouvais

me montrer et dont il m'était impossible de me passer. Tantôt il me semblait que je me dissimulais à moi-même quelque chose que je n'aurais jamais révélé à personne, et moi, petit homme, je me sentais parfois des mouvements de honte au point d'en verser des larmes.

Bientôt je me trouvai isolé dans le tourbillon qui m'entourait. Parmi nous il y avait d'autres enfants ; mais tous étaient beaucoup plus jeunes ou beaucoup plus âgés que moi, et je ne me souciais pas d'eux.

Rien ne me fût arrivé, pourtant, s'il ne s'était produit une circonstance exceptionnelle. Pour ces belles dames, je n'étais qu'un petit être insignifiant qu'elles aimaient à combler de caresses, et avec lequel elles pouvaient jouer à la poupée. L'une d'elles, surtout, une ravissante jeune femme blonde, ayant une épaisse et magnifique chevelure, comme je n'en avais jamais vu, et comme je n'en rencontrerai certainement plus jamais de pareille, semblait s'être juré de ne pas me laisser tranquille. Elle s'amusait, tandis que moi j'en étais tout troublé, à

provoquer l'hilarité générale, à chaque instant, par de brusques folies dont j'étais la victime, ce qui lui causait une grande joie.

En pension, ses compagnes l'eussent traitée de vraie gamine. Elle était merveilleusement belle ; il y avait je ne sais quoi en elle qui saisissait immédiatement. Elle ne ressemblait sous aucun rapport à ces modestes petites blondes, douces comme un duvet et délicates comme de jeunes souris blanches ou comme des filles de pasteur. Elle était petite et grassouillette, mais son visage, modelé à ravir, était du dessin le plus délicat et le plus fin. Comme le feu, elle était vive, rapide et légère. Parfois le reflet d'un éclair passait sur son visage ; ses grands yeux francs, brillants comme des diamants, lançaient alors des étincelles ; je n'aurais jamais échangé de pareils yeux bleus contre des yeux noirs, fussent-ils plus noirs que ceux d'une Andalouse ; vrai Dieu ! ma blonde valait bien certaine brune, chantée jadis par un grand poète qui avait juré en vers excellents être prêt à se faire rompre les os pour toucher seulement du doigt le bout de sa mantille. Ajoutez que ma belle était la plus gaie de toutes

les belles du monde, la plus folle des rieuses, et alerte comme une enfant, malgré ses cinq ans de mariage. Le rire ne quittait pas ses lèvres, fraîches comme une rose qui aurait à peine entrouvert, aux premiers rayons du soleil, ses pétales rouges et parfumés, et garderait encore les grosses gouttes de la rosée matinale.

Le deuxième jour de mon arrivée on avait, il m'en souvient, organisé un spectacle. La salle était pleine ; plus un siège n'était vacant ; venu très tard, je dus rester debout. Mais le vif intérêt que je prenais au spectacle m'attira vers la rampe, et, sans m'en apercevoir, j'arrivai aux premiers rangs. Là je m'arrêtai et m'appuyai au dossier d'un fauteuil. Une dame y était assise : c'était ma blonde, mais nous n'avions pas encore fait connaissance. Voilà qu'involontairement je me mis à regarder ses séduisantes épaules, blanches et potelées, bien qu'à vrai dire il me fût aussi indifférent de contempler de belles épaules de femme que d'admirer le bonnet à rubans rouges posé sur les cheveux gris d'une respectable dame assise au premier rang. À côté de ma belle blonde se trouvait une vieille fille, une de celles, comme

j’ai eu depuis l’occasion de le remarquer, qui se réfugient toujours auprès des plus jeunes et plus jolies femmes, et choisissent surtout celles qui aiment à être entourées de jeunes gens. Mais peu importe : là n’est point l’affaire. Aussitôt qu’elle eut remarqué mes regards indiscrets, elle se pencha vers sa voisine et avec un rire moqueur lui lança quelques mots à l’oreille ; celle-ci se retourna vivement. Je vois encore les éclairs que ses yeux ardents lancèrent de mon côté ; moi, qui ne m’y attendais guère, je frissonnai, comme au contact d’une brûlure. La belle sourit.

– Cette comédie est-elle de votre goût ? me demanda-t-elle en me regardant fixement d’un air railleur et malicieux.

– Oui, répondis-je, la contemplant toujours avec une sorte d’étonnement qui semblait lui plaire.

– Pourquoi restez-vous debout ? Vous allez vous fatiguer ; est-ce qu’il n’y a plus de place pour vous ?

– C’est que précisément il n’y en a plus, lui répondis-je, plus soucieux alors de me tirer

d’embarras que préoccupé de son regard étincelant. J’étais tout uniment content d’avoir enfin trouvé un bon cœur auquel je pouvais faire part de ma peine.

– J’ai déjà cherché, mais toutes les chaises sont prises, ajoutai-je, comme pour me plaindre de cet ennui.

– Viens ici, dit-elle vivement, aussi prompte à prendre son parti qu’à exécuter toute bizarre idée qui traversait sa tête folle ; – viens ici sur mes genoux !

– Sur vos genoux ?... répétai-je stupéfait.

Je viens de dire que mes privilèges d’enfant me faisaient honte et commençaient à m’offusquer. Cette proposition, par sa raillerie, me sembla monstrueuse ; d’autant plus que, de tout temps timide et réservé, je l’étais devenu encore davantage auprès des femmes. Je me sentis donc complètement interdit.

– Mais oui, sur mes genoux ! Pourquoi ne veux-tu pas t’asseoir sur mes genoux ?

Et en insistant elle riait de plus belle et finit

par éclater bruyamment. Était-ce sa propre plaisanterie, ou bien mon air penaud qui provoquait sa gaieté ? Dieu le sait !

Je devins pourpre, et tout troublé je cherchai à me sauver ; mais elle me prévint en me saisissant par le bras pour m'en empêcher, et, à mon grand étonnement, m'attirant à elle, elle me serra la main douloureusement ; ses doigts brûlants brisèrent mes doigts et me causèrent une telle souffrance que, tout en grimaçant de douleur, je faisais tout mon possible pour étouffer les cris prêts à m'échapper. En outre, j'étais extrêmement surpris, épouvanté même, en apprenant qu'il peut exister de ces femmes méchantes capables de dire de telles sottises aux jeunes garçons et de les pincer aussi cruellement et sans motif devant tout le monde.

Mon visage devait exprimer ma détresse, car l'espiègle me riait au nez comme une folle, tout en continuant de pincer et de meurtrir mes pauvres doigts. Elle était enchantée d'avoir réussi à mystifier et à rendre confus un malheureux garçon comme moi. Ma position était

lamentable : d'abord je me sentais pris de confusion, car tout le monde s'était tourné de notre côté, les uns jetant un œil interrogateur, les autres riant et devinant bien que la belle jeune femme avait fait quelque étourderie ; de plus, j'avais une violente envie de crier, car, me voyant rester sans voix, elle me serrait les doigts avec d'autant plus d'obstination ; mais j'étais résolu à supporter ma douleur en Spartiate, dans la crainte de faire un scandale après lequel je n'aurais plus su que devenir. Dans un accès de désespoir j'essayai de dégager ma main ; mais mon tyran était plus fort que moi. Enfin, à bout de courage, je poussai un gémissement. C'est ce qu'elle attendait ! Aussitôt elle me lâcha et se retourna, comme si rien ne se fût passé et comme si ce n'était pas elle qui m'eût joué ce mauvais tour. On eût dit un écolier qui, lorsque le maître a les yeux tournés, prend le temps de faire quelque niche à son voisin, de pincer un camarade, petit et faible, de lui donner une chiquenaude, un coup de pied, de le pousser du coude, et de se remettre en place, le regard fixé sur son livre, en répétant sa leçon, – le tout en un clin d'œil, – pour faire

ensuite un pied de nez au maître irrité qui s'est élancé, vautour sur sa proie, du côté où il entendait du bruit.

Fort heureusement, l'attention générale fut en ce moment attirée sur la scène par le maître de la maison, qui jouait avec un réel talent le principal rôle d'une comédie de Scribe. On applaudit chaleureusement ; profitant du bruit, je me glissai hors des rangs et me sauvai à l'autre extrémité de la salle. Me réfugiant alors derrière une colonne, je regardai, saisi d'effroi, la chaise occupée par la belle malicieuse. Elle riait toujours, tenant son mouchoir sur sa bouche. Longtemps elle se retourna, scrutant de l'œil tous les coins ; elle semblait regretter que notre lutte enfantine fût sitôt terminée, et méditait, à coup sûr, quelque nouveau tour de sa façon.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance, et à partir de ce soir elle ne me quitta plus d'un pas. Elle me poursuivit dès lors sans trêve ni merci, et devint ma persécutrice et mon tyran. Ses espièglerie avaient ce côté comique qu'elle paraissait s'être éprise de moi, et par cela même

elles me blessaient d'autant plus vivement. Vrai sauvage, j'en ressentais une impression plus douloureuse. Par moments, ma position devenait à ce point critique, que je me sentais capable de battre ma malicieuse adoratrice. Ma timidité naïve, mes angoisses semblaient l'exciter à m'attaquer sans pitié ; et je ne savais où trouver un refuge. Les rires qu'elle savait toujours soulever et qui retentissaient autour de nous la poussaient sans cesse à de nouvelles espièglerie.

Enfin on commença à trouver que ses plaisanteries dépassaient les bornes. Et en effet, autant que je puis m'en rendre compte à présent, elle prenait vraiment plus de liberté qu'il ne convient avec un garçon de mon âge.

Mais son caractère était ainsi fait. C'était une enfant gâtée sous tous les rapports, et surtout, comme je l'ai entendu dire ensuite, gâtée par son mari, un petit homme, gros et vermeil, très riche, très affairé en apparence, d'un caractère mobile et inquiet, ne pouvant rester deux heures au même endroit. Chaque jour il nous quittait pour aller à Moscou ; il lui arrivait même de s'y rendre deux

fois par jour, en nous assurant que c'était pour affaires. Il était difficile de trouver quelqu'un de meilleure humeur, de plus cordial, de plus comique, et en même temps de plus comme il faut que lui.

Non seulement il aimait sa femme jusqu'à la faiblesse, mais encore il en faisait son idole. En rien, il ne la gênait. Elle avait de nombreux amis des deux sexes. Mais, étourdie en tout, elle ne se montrait guère difficile dans le choix de son entourage, quoique au fond elle fût beaucoup plus sérieuse qu'on ne pourrait le croire d'après ce que je viens de raconter.

Parmi ses amies, elle aimait et préférait à toute autre une jeune dame, sa parente éloignée, qui se trouvait aussi dans notre société. Entre elles s'était établie une douce et délicate amitié, de celles qui se plaisent souvent à germer entre deux caractères opposés, lorsque l'un est plus austère, plus profond et plus pur, et que l'autre, reconnaissant une supériorité réelle, s'y soumet avec tendresse et modestie, non sans garder le sentiment intime de sa propre valeur et conserver

cette affection dans le fond de son cœur, comme un talisman. C'est dans de semblables relations que naissent les plus exquis raffinements du cœur : d'un côté une indulgence et une tendresse infinies ; de l'autre un amour et une estime poussés jusqu'à la crainte ; d'où résulte une bienfaisante appréhension de faiblir aux yeux de celle qu'on apprécie tant, mêlée au désir jaloux de pouvoir se rapprocher de plus en plus de son cœur.

Les deux amies étaient du même âge, mais la dissemblance entre elles était absolue, à commencer par le caractère de leur beauté. Madame M*** n'était pas moins belle que son amie, mais il y avait en elle quelque chose de particulier qui tranchait vivement et la faisait distinguer parmi toutes les autres jeunes et jolies femmes. L'expression de son visage attirait immédiatement ou plutôt provoquait un sentiment de profonde sympathie. On rencontre parfois de ces visages prédestinés. Auprès d'elle on se sentait naître à la confiance, et cependant ses grands yeux tristes, ardents et pleins d'énergie, avaient aussi des expressions timides

et agitées. La crainte de quelque chose de redoutable et de terrible paraissait le dominer ; ses traits, paisibles et doux, qui rappelaient ceux des madones italiennes, étaient parfois voilés d'un tel désespoir, que chacun, en la regardant, était pris de tristesse à son tour et partageait son angoisse.

Sur ce visage pâle et amaigri dont les traits s'illuminaient parfois d'une sérénité d'enfant, perçait, à travers le calme d'une beauté irréprochable, une sorte d'abattement : étreinte sourde et secrète, tempérée surtout par un demi-sourire, où semblaient se refléter les impressions récentes encore des premières années aux joies naïves. Cet ensemble complexe provoquait une telle compassion pour cette femme, que dans les cœurs germait involontairement un sentiment d'ineffable attraction. Bien qu'elle se montrât silencieuse et réservée, il n'était personne d'aussi aimant et d'aussi attentif qu'elle, dès qu'on avait besoin de compassion. Il y a des femmes qui sont des Sœurs de charité. On ne peut rien leur cacher, aucune douleur morale du moins ; celui qui souffre a le droit de s'approcher d'elles, plein

d’espérance et sans crainte de les importuner ; on ne saurait sonder ce qu’il peut y avoir de patience, d’amour, de pitié et de miséricorde dans certains cœurs de femme. Ces cœurs si purs, souvent blessés, renferment des trésors de sympathie, de consolation, d’espérance ; et en effet, celui qui aime beaucoup souffre beaucoup ; ses blessures sont soigneusement cachées aux regards curieux, car un chagrin profond d’ordinaire se tait et se dissimule. Pour elles, jamais elles ne sont effrayées à l’aspect d’une plaie profonde, repoussante même ; quiconque souffre est digne d’elles ; d’ailleurs, elles semblent nées pour accomplir quelque action héroïque.

Madame M*** était grande, svelte et bien faite, quoique un peu mince. Ses mouvements étaient inégaux, tantôt lents, graves, tantôt vifs comme ceux d’un enfant ; on devinait dans ses manières un sentiment de délaissement, d’alarme peut-être, mais qui ne sollicitait nullement la protection. J’ai déjà dit que les taquineries peu convenables de ma malicieuse blonde me rendaient très malheureux, et me blessaient

cruellement. Or, il y avait à ma confusion une autre cause secrète, cause étrange et sotte, que je cachais à tous les yeux et qui me faisait trembler. En y pensant, la tête renversée, blotti dans quelque coin obscur et ignoré, à l'abri de tout regard moqueur et inquisiteur, loin des yeux bleus de quelqu'une de ces écervelées, je suffoquais de crainte et d'agitation ; bref, j'étais amoureux !

Mettons que j'ai dit là une absurdité et que pareille chose ne pouvait m'arriver. Mais alors pourquoi, parmi toutes les personnes dont j'étais entouré, une seule attirait-elle mon attention ? Pourquoi ce plaisir de la suivre du regard, bien qu'il ne fût pas de mon âge d'observer les femmes et de nouer des relations avec elles ? Souvent, pendant les soirées pluvieuses, lorsque toute la société était obligée de rester à la maison, je me blottissais dans un coin du salon, triste et désœuvré, car personne, excepté ma persécutrice, ne m'adressait la parole. Alors j'observais tout le monde et j'écoutais les conversations, souvent inintelligibles pour moi. Bientôt j'étais comme ensorcelé par les doux yeux, le sourire paisible et

la beauté de madame M***, – car c'était elle qui occupait ma pensée, – et une impression vague et étrange, mais incomparablement douce, ne s'effaçait plus de mon cœur. Souvent, pendant plusieurs heures, je ne pouvais la quitter du regard ; j'étudiais ses gestes, ses mouvements, les vibrations de sa voix pleine et harmonieuse, mais quelque peu voilée, et, chose bizarre ! à force de l'observer, je ressentais une impression tendre et craintive, en même temps que j'éprouvais une inconcevable curiosité, comme si j'eusse cherché à découvrir quelque mystère.

Le plus pénible pour moi, c'était d'être en butte aux railleries dont je me trouvais si souvent victime, en présence de madame M***. Il me semblait que ces moqueries et ces persécutions comiques devaient m'avilir. Lorsque s'élevait un rire général dont j'étais la cause et auquel madame M*** prenait part involontairement, alors, pris de désespoir, exaspéré de douleur, je m'échappais des bras de mes persécuteurs et m'enfuyais aux étages supérieurs où je passais le reste du jour, n'osant plus me montrer au salon.

Du reste, je ne pouvais encore me rendre bien compte de cet état de honte et d'agitation. Je n'avais pas encore eu l'occasion de parler à madame M***, et, effectivement, je ne pouvais m'y décider. Mais un soir, après une journée particulièrement insupportable pour moi, j'étais resté en arrière des autres promeneurs et j'allais m'en retourner, me sentant extrêmement las, quand j'aperçus madame M*** assise sur un banc dans une allée écartée. Seule, la tête penchée sur sa poitrine, elle chiffonnait machinalement son mouchoir et semblait avoir choisi exprès ce lieu désert. La méditation dans laquelle elle était plongée était si profonde qu'elle ne m'entendit pas m'approcher d'elle. Dès qu'elle m'aperçut elle se leva rapidement, se détourna, et je vis qu'elle s'essuyait vivement les yeux. Elle avait pleuré. Mais séchant ses pleurs, elle me sourit et marcha à côté de moi.

Je ne me souviens plus de notre conversation, mais je sais qu'elle m'éloignait à tout instant sous différents prétextes : tantôt elle me priait de lui cueillir une fleur, tantôt de voir quel était le cavalier qui galopait dans l'allée voisine. Dès que

j’étais à quelques pas, elle portait encore son mouchoir à ses yeux pour essuyer de nouveaux pleurs dont la source rebelle ne voulait pas tarir. Devant cette persistance à me renvoyer, je compris enfin que je la gênais ; elle-même voyait que j’avais remarqué son état, mais elle ne pouvait pas se contenir, ce qui me désespérait davantage. J’étais furieux contre moi-même, presque au désespoir, maudissant ma gaucherie et mon ignorance. Mais comment la quitter sans lui laisser voir que j’avais remarqué son chagrin ? Je continuais donc à marcher à ses côtés, tristement surpris, épouvanté et ne trouvant décidément aucune parole pour renouer notre conversation épuisée.

Cette rencontre me frappa tellement que pendant toute la soirée, dévoré de curiosité, je ne pouvais détacher les yeux de sa personne. Il arriva que deux fois elle me surprit plongé dans mes observations, et la seconde fois elle sourit en me regardant. Ce fut son seul sourire de toute la soirée. Une morne tristesse ne quittait pas son visage devenu très pâle. Elle s’entretenait tranquillement avec une dame âgée, vieille

femme tracassière et méchante que personne n'aimait, à cause de son penchant pour l'espionnage et les cancans, mais que tout le monde redoutait ; aussi chacun, bon gré, mal gré, s'efforçait-il de lui complaire.

À dix heures on vit entrer le mari de madame M***. Jusque-là j'avais observé sa femme très attentivement, ne quittant pas des yeux son visage attristé. À l'arrivée inattendue de M. M***, je la vis tressaillir, et elle, d'ordinaire si pâle, devint encore plus blanche. La chose fut si visible que d'autres la remarquèrent, et de tous côtés des conversations s'engagèrent. En prêtant l'oreille, je parvins à comprendre que madame M*** n'était pas heureuse. On disait son mari jaloux comme un Arabe, non par amour, mais par vanité.

C'était un homme de son temps, aux idées nouvelles, et il s'en vantait. Grand, robuste et brun, favoris à la mode, visage coloré et satisfait, dents d'une blancheur de nacre, tenue irréprochable de gentleman, tel était M. M***. On le disait homme d'esprit. C'est ainsi que, dans

certains cercles, on désigne une espèce particulière d'individus devenus gros et gras aux dépens d'autrui, qui ne font rien et ne veulent positivement rien faire, et qui, par suite de cette paresse éternelle et de cette indolence continue, finissent par avoir une boule de graisse à la place du cœur. Eux-mêmes répètent à tout propos « qu'ils n'ont rien à faire, par suite de quelque circonstance fâcheuse et compliquée qui les accable ; ce dont ils sont fort à plaindre ». Cette phrase creuse, notre égoïste la répétait comme un mot d'ordre, et tout le monde commençait à en être fatigué.

Quelques-uns de ces drôles, impuissants à trouver ce qu'ils pourraient faire et qui d'ailleurs ne l'ont jamais cherché, voudraient prouver qu'à la place du cœur, ils ont, non pas une boule de graisse, mais quelque chose de profond. D'habiles chirurgiens pourraient seuls l'affirmer, et encore par politesse. Bien qu'ils n'emploient leurs instincts qu'à de grossiers persiflages, à des jugements bornés, à l'étalage d'un orgueil démesuré, ces individus ont du succès dans le monde. Ils passent tout leur temps à observer les

fautes et les faiblesses des autres, et fixent toutes ces observations dans leur esprit ; avec la sécheresse de cœur qui les caractérise, il ne leur est pas difficile, possédant par devers eux tant de préservatifs, de vivre sans difficulté avec autrui. C'est ce dont ils se targuent. Ils sont à peu près persuadés que le monde est fait pour eux ; que c'est une poire qu'ils gardent pour la soif ; qu'il n'y a qu'eux de spirituels, que tous les autres sont des sots, que le monde est comme une orange dont ils expriment le jus, quand ils en ont besoin ; qu'ils sont les maîtres de tout, et que si l'état actuel des affaires est digne d'éloges, ce n'est que grâce à eux, gens d'esprit et de caractère. Aveuglés par l'orgueil, ils ne se connaissent point de défauts. Semblables à ces fripons mondains, nés Tartufes et Falstaffs, si fourbes qu'à la fin ils arrivent à se persuader qu'il doit en être ainsi, ils vont répétant si souvent qu'ils sont honnêtes, qu'ils finissent par croire que leur friponnerie est de l'honnêteté. Incapables d'un jugement quelque peu consciencieux ou d'une appréciation noble, trop épais pour saisir certaines nuances, ils mettent toujours au premier plan et avant tout

leur précieuse personne, leur Moloch et Baal, leur cher *moi*. La nature, l'univers n'est pour eux qu'un beau miroir qui leur permet d'admirer sans cesse leur propre idole et de n'y rien regarder d'autre ; ce pourquoi il n'y a lieu de s'étonner s'ils voient laid. Ils ont toujours une phrase toute prête, et, comble du savoir-faire, cette phrase est toujours à la mode. Leurs efforts tendent à ce seul but, et quand ils y ont réussi, ils la répètent partout. Pour découvrir de telles phrases, ils ont le flair qui convient et s'empressent de se les approprier, pour les présenter comme si elles étaient d'eux. La vérité étant souvent cachée, ils sont trop grossiers pour la discerner, et ils la rejettent comme un fruit qui n'est pas encore mûr. De tels personnages passent gaiement leur vie, ne se souciant de rien, ignorant combien le travail est difficile ; aussi gardez-vous de heurter maladroitement leurs épais sentiments : cela ne vous serait jamais pardonné ; ces gens-là se souviennent de la moindre attaque et s'en vengent avec délices. En résumé, je ne peux mieux comparer notre individu qu'à un énorme sac tout rempli, pour mieux dire bondé de

sentences, de phrases à la mode et de toutes sortes de fadaises.

Du reste, M. M*** avait encore cela de particulier qu'en sa qualité de beau parleur et de conteur caustique, il était toujours très entouré dans un salon. Ce soir-là, surtout, il avait beaucoup de succès. Gai, plein d'entrain et de verve, il devint bientôt maître de la conversation et força tout le monde à l'écouter. Quant à sa femme, elle paraissait si souffrante et si triste, que je pensais voir à chaque instant des larmes perler au bout de ses longs cils.

Cette scène, comme je l'ai dit tout à l'heure, me frappa et m'intrigua au plus haut point. Je quittai le salon en proie à un étrange sentiment de curiosité qui me fit rêver toute la nuit de M. M***, et pourtant il m'arrivait rarement de faire de mauvais rêves.

On vint me chercher le lendemain matin pour la répétition des tableaux vivants, où je remplissais un rôle. Les tableaux vivants, le spectacle et la soirée dansante devaient avoir lieu cinq jours après pour fêter l'anniversaire de la

naissance de la fille cadette de notre hôte. On avait lancé à Moscou et aux environs une centaine de nouvelles invitations pour cette fête, presque improvisée ; aussi le château était-il plein de vacarme, de mouvement et de remue-ménage.

La répétition, ou pour mieux dire la revue des costumes, devait avoir lieu ce matin-là ; d'ailleurs elle tombait très mal à propos ; car notre régisseur général, le fameux artiste M. R***, qui se trouvait parmi les invités et qui, par amitié pour notre hôte, avait consenti à composer, à organiser ces tableaux et même à nous apprendre la manière de poser, était précisément forcé de se hâter pour partir à la ville acheter les différents objets et les accessoires nécessaires aux derniers préparatifs de la fête. Nous n'avions donc pas une minute à perdre.

Je figurais avec madame M*** dans un tableau vivant qui représentait une scène de la vie du moyen âge sous ce titre : *La châtelaine et son page*. Lorsque notre tour vint et que je me trouvai près de madame M***, un trouble inexplicable s'empara de moi. Il me semblait qu'elle allait lire

dans mes yeux toutes les pensées, les doutes et les conjectures qui, depuis la veille, s'amoncelaient dans ma tête. Comme j'avais surpris ses larmes et troublé son chagrin, je me considérais presque comme coupable envers elle, et je m'imaginais qu'elle-même devait me regarder d'un œil sévère, me traiter comme un témoin importun de sa douleur.

Mais, grâce à Dieu, il en fut tout différemment : elle ne me remarqua même pas. Elle paraissait distraite, pensive et taciturne, se préoccupant aussi peu de moi que de la répétition ; son esprit était évidemment obsédé par quelque grave souci.

Dès que j'eus rempli mon rôle, je m'esquivai pour changer de vêtements, et, au bout de dix minutes, je revins sur la terrasse. Presque au même instant, madame M*** entrait par une autre porte, et en face de nous apparaissait son prétentieux mari. Il revenait du jardin, où il avait escorté tout un essaim de dames qu'il avait ensuite remises aux soins de quelque alerte cavalier servant.

La rencontre du ménage était évidemment inattendue. Je ne sais pourquoi madame M*** se troubla subitement et manifesta son dépit par un geste d'impatience. Son mari, qui sifflotait un air d'un ton insouciant tout en démêlant soigneusement ses favoris, fronça les sourcils à la vue de la jeune femme, et lui jeta, comme il m'en souvient, des regards inquisiteurs.

– Vous allez au jardin ? demanda-t-il, remarquant l'ombrelle et le livre qu'elle portait.

– Non, dans le parc, répondit-elle, et elle rougit légèrement.

– Toute seule ?

– Avec lui... répliqua madame M***, qui me désigna du regard.

– Le matin je me promène toujours seule, ajouta-t-elle d'une voix quelque peu troublée et hésitante comme si elle eût dit un premier mensonge.

– Hum !... C'est là que je viens de conduire toute la société. On est réuni près du pavillon pour faire les adieux à N***. Il nous quitte...

vous savez ?... Il lui est arrivé quelque affaire désagréable à Odessa. Votre cousine (c'était la belle blonde) en rit et en pleure en même temps ; explique la chose qui pourra. Elle prétend que vous avez une dent contre N***, et c'est pour cela, dit-elle, que vous n'êtes pas allée le reconduire. C'est probablement une plaisanterie ?

– Elle a en effet plaisanté, répondit madame M*** en descendant les marches de la terrasse.

– C'est donc lui qui est votre cavalier servant de chaque jour ? demanda M. M*** en ricanant et en braquant sur moi son lorgnon.

– Son page ! m'écriai-je, exaspéré par la vue de ce lorgnon et par cet air moqueur. Et, lui riant au nez, je sautai, d'un bond, trois marches de la terrasse.

– Allons ! bon voyage ! marmotta-t-il en s'éloignant.

Dès que madame M*** m'avait désigné à son mari, je m'étais – est-il besoin de le dire ? – approché d'elle, comme si elle m'eût appelé déjà depuis une heure et comme si j'avais été

régulièrement pendant tout le mois son cavalier dans ses promenades matinales. Mais ce que je ne pouvais comprendre, c'était la cause de son trouble, de sa confusion. Pourquoi s'était-elle décidée à faire ce petit mensonge ? Pourquoi n'avait-elle pas dit, tout simplement, qu'elle sortait seule ?

Je n'osais plus la regarder ; cependant, cédant à un instinct de curiosité, je lui jetais de temps en temps à la dérobée un coup d'œil plein de naïveté. Mais ici comme à la répétition elle ne remarquait ni mes regards ni mes muettes interrogations. On lisait sur ses traits, on devinait dans sa démarche agitée l'angoisse cruelle à laquelle elle semblait sujette, mais cette angoisse était peut-être en ce moment encore plus profonde et plus visible que jamais. Elle se hâtait, pressait le pas de plus en plus et jetait des regards furtifs et impatients dans chaque allée, chaque trouée du parc, se retournant à chaque minute du côté du jardin. De mon côté, je m'attendais à quelque événement.

Tout à coup nous entendîmes galoper derrière

nous. C'était tout un cortège d'amazones et de cavaliers. Ils accompagnaient ce même N*** qui abandonnait si brusquement notre société. Parmi les dames se trouvait ma belle blonde que M. M*** venait de voir verser des larmes. Selon son habitude, elle riait maintenant comme une enfant, et galopait la tête haute sur un magnifique coursier bai. Toute cette cavalcade nous rejoignit en un instant ; N*** nous ôta son chapeau en passant, mais ne s'arrêta pas et n'adressa pas la parole à madame M***. Le groupe eut bientôt disparu. Je regardai alors ma compagne et j'étouffai un cri de stupeur ; elle était livide, et de grosses larmes jaillissaient de ses yeux. Par hasard nos regards se rencontrèrent : elle rougit et se détourna ; l'inquiétude et le dépit passèrent sur son visage. Comme la veille, bien plus encore que la veille, j'étais de trop, – c'était clair comme le jour... – mais comment faire pour m'éloigner ?

Madame M*** eut cependant une inspiration ; elle ouvrit son livre, et, tout en rougissant et en évitant mon regard, me dit, comme si elle venait de remarquer sa bévue :

– Ah ! c’est le deuxième volume ! je me suis trompée... va donc me chercher le premier, s’il te plaît !

Il était impossible de ne pas comprendre ce qu’elle désirait. Mon rôle auprès d’elle était terminé, et elle ne pouvait me congédier d’une façon plus nette. Je partis son livre à la main, et ne revins pas.

Le premier volume resta tranquillement posé sur la table toute la matinée.

Je me sentais tout autre ; une crainte continuelle faisait battre violemment mon cœur. Je fis tout mon possible pour ne plus me rencontrer avec madame M***. Mais en revanche, j’observais avec une sauvage curiosité la suffisante personne de M. M***, comme si j’avais dû découvrir en lui quelque chose de particulier. Je ne puis vraiment m’expliquer la cause de cette curiosité comique ; je me souviens seulement de l’étrange stupéfaction que j’éprouvais d’avoir été témoin de tout ce qui s’était passé le matin. Cependant cette journée, si féconde pour moi en incidents, ne faisait que

commencer.

Ce jour-là on dîna de bonne heure. Une joyeuse partie de plaisir avait été projetée pour le soir : on devait se rendre dans un village voisin pour assister à une fête champêtre. Depuis trois jours déjà je ne faisais que songer à cette expédition, où je comptais m'amuser beaucoup. Un groupe nombreux d'invités prenait le café sur la terrasse. Je me glissai tout doucement derrière eux, et me blottis au milieu des fauteuils. Si grande que fût ma curiosité, je n'avais nulle envie d'être aperçu par madame M***. Mais par une sorte de fatalité je me trouvai tout près de ma blonde persécutrice. Chose incroyable ! miracle étonnant ! elle était devenue extraordinairement belle tout à coup. Comment cela se fait-il ? je ne sais, mais c'est un phénomène auquel les femmes sont quelquefois sujettes.

Parmi les convives se trouvait également un fervent adorateur de notre belle blonde, un grand jeune homme au teint mat, qui semblait n'être venu de Moscou que pour prendre la place laissée vide par N***, que l'on disait éperdument épris

de la dame. Les relations qui semblaient exister depuis longtemps entre elle et le nouveau venu ressemblaient singulièrement à celles de Bénédict et Béatrice dans la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien.*

Quoi qu'il en soit, notre belle obtenait ce jour-là un grand succès. Elle s'était mise à causer et à plaisanter avec une grâce charmante, pleine de naïve confiance et d'excusable étourderie. S'abandonnant à une aimable présomption, elle paraissait sûre de l'admiration générale. Un cercle épais d'auditeurs, étonnés et ravis, l'entourait, s'élargissant à chaque minute ; jamais on ne l'avait vue si séduisante ! Tout ce qu'elle disait était applaudi ; on saisissait, on faisait circuler ses moindres mots ; chacune de ses plaisanteries, chacune de ses saillies produisait un effet. Personne n'aurait jamais attendu d'elle autant de goût, d'éclat et d'esprit, car d'ordinaire chez elle ces qualités disparaissaient sous ses extravagances et ses espièglerie perpétuelles, qui tournaient toujours à la bouffonnerie ; aussi remarquait-on rarement ses qualités, ou, pour mieux dire, ne les remarquait-on jamais. Il en

résultait que le succès incroyable qu'elle remportait en ce moment avait été unanimement salué d'un murmure d'admiration flatteuse mêlée d'un certain étonnement.

Du reste, une circonstance particulière et assez délicate, à en juger par le rôle que remplissait pendant toute cette scène le mari de madame M***, contribuait à augmenter encore ce succès. À la grande joie de toute la société, ou pour mieux dire à la grande joie de tous les jeunes gens, notre aimable espiègle, abordant certains sujets de la plus haute importance, suivant elle, avait pris à partie M. M*** et s'acharnait contre lui. Elle ne cessait de lui décocher les brocards les plus caustiques et les plus ironiques propos, tantôt des sarcasmes pleins de malice, tantôt quelques-unes de ces pointes aiguës et pénétrantes qui ne manquent jamais le but. Comment résister à un tel assaut ? La victime qui veut lutter s'épuise en vains efforts et n'arrive par sa rage et son désespoir qu'à donner la comédie aux assistants..

Cette plaisanterie était-elle improvisée ? je ne

l’ai jamais su exactement ; mais, selon toute apparence, elle avait dû être préméditée. Ce duel désespéré avait commencé pendant le dîner. Je dis désespéré, car M. M*** ne se rendit pas tout de suite. Il dut faire appel à toute sa présence d’esprit, à toute sa finesse, pour éviter une déroute complète qui l’eût couvert de honte. Quant aux témoins de ce combat singulier, ils avaient été pris d’un fou rire qui ne les quittait guère.

Quelle différence ce jour-là avec la scène de la veille ! Madame M*** avait eu plusieurs fois l’intention de couper la parole à son imprudente amie pendant que celle-ci réussissait si bien à parer son jaloux de mari de tout l’attirail grotesque et bouffon qui devait être celui de « Barbe-Bleue ». Voilà du moins tout ce qui m’est resté présent dans le souvenir, car moi-même je jouai un rôle dans toute cette escarmouche.

L’aventure m’arriva de la façon la plus ridicule et la plus inattendue. J’avais chassé tous mes mauvais soupçons et oublié mes anciennes

précautions. Comme par un fait exprès, j'étais venu me placer en vue de tout le monde. L'attention générale fut tout à coup attirée sur moi ; notre belle blonde venait de me citer comme l'ennemi mortel et le rival juré de M. M*** : oui, j'étais follement épris de sa femme, mon tyran l'affirmait hautement et prétendait en avoir la preuve. Pas plus tard que le matin même, disait-elle, au bout du parc, elle avait vu...

Elle n'eut pas le temps d'achever : juste au moment où elle allait, peut-être, me placer dans une situation plus que critique, je lui coupai la parole. La perfide avait si cruellement calculé, si traîtreusement combiné la fin de son discours, que ce dénouement ridicule, si drôlement mis en scène, fut accueilli par un éclat de rire homérique.

Je devinais bien que dans toute cette comédie, ce n'était pas moi qui jouais le plus vilain rôle ; pourtant je me sentis si confus, si exaspéré, si effrayé, que, tout haletant de honte, le visage en pleurs, en proie au trouble et au désespoir le plus profond, je m'ouvris passage à travers les deux rangs de fauteuils pour me précipiter vers mon

bourreau en criant suffoqué par les larmes et l'indignation :

– N'avez-vous pas honte... vous, de dire tout haut... devant toutes ces dames... une chose aussi invraisemblable... et aussi méchante ?... Vous parlez comme une petite fille... devant tous ces messieurs !... Que vont-ils dire ?... Vous, qui êtes grande... et mariée !...

Un tonnerre d'applaudissements m'empêcha d'achever. Ma violente sortie avait fait fureur. Mes gestes naïfs, mes larmes et surtout ce fait que j'avais l'air de prendre parti pour M. M***, tout cela avait provoqué une telle explosion de rires, que même aujourd'hui, en y pensant, j'en ris encore.

Frappé de stupeur, pris de vertige, je restais là, debout, rougissant, pâlissant tour à tour ; puis, tout à coup, le visage caché dans les mains, je me précipitai brusquement au dehors. Sans m'occuper d'un plateau que portait un domestique et que je renversai au passage, j'escaladai vivement les marches de l'escalier, et je me précipitai dans ma chambre, où je

m’enfermai à double tour. J’avais bien fait, car on courait à ma poursuite. Une minute après, ma porte était assiégée par toute une collection de jolies femmes. J’entendais leur rire mélodieux, le murmure de leurs voix ; elles gazouillaient toutes à la fois, comme des hirondelles, me priant, me conjurant de leur ouvrir la porte, ne fût-ce qu’une seconde ; elles juraient qu’elles ne me feraient aucun mal, qu’elles me couvriraient seulement de baisers. Hélas !... quoi de plus terrible pour moi que cette nouvelle menace ? Dévoré de honte, derrière ma porte, le visage enfoui dans mes oreillers, je ne soufflais mot. Longtemps, elles restèrent à frapper et à me supplier de céder à leurs instances ; mais en dépit de mes onze ans, je restai insensible et sourd.

Qu’allais-je devenir ? Tout ce que je gardais dans le fond de mon cœur, tout ce que je cachais avec un soin jaloux, tout était découvert et mis à nu... Je me sentais couvert d’une confusion et d’une ignominie éternelles !...

Je n’aurais vraiment pas su dire moi-même ce qui me faisait peur et ce que j’aurais voulu

cacher ; mais pourtant il y avait quelque chose qui m'effrayait et qui me faisait trembler comme une feuille morte.

Jusqu'à ce moment, j'avais pu me demander si cela était avouable, digne d'éloges, et si l'on pouvait s'en vanter. Mais, à cette heure, dans mon angoisse et dans mon tourment, je sentais que c'était risible et honteux ! En même temps je comprenais par une sorte d'instinct qu'une telle manière de voir était fausse, cruelle et brutale ; mais j'étais tellement anéanti, j'avais la tête tellement en déroute, que tout raisonnement semblait s'être arrêté dans mon cerveau ; mes pensées étaient complètement brouillées. Je me sentais incapable de lutter contre la moindre idée ; déconcerté, le cœur mortellement blessé, je pleurais à chaudes larmes. De plus, j'étais fort irrité. L'indignation et la rancune bouillonnaient dans mon cœur ; jamais auparavant je n'avais éprouvé de semblables émotions, car c'était la première fois de ma vie que je ressentais un vrai chagrin et que je subissais un sérieux outrage.

Tout ce que je raconte là est absolument vrai

et sincère, et je suis sûr de ne rien exagérer. Mes premiers sentiments romanesques, encore vagues et inexpérimentés, avaient été violemment choqués ; ma pudeur d'enfant, mise à nu, avait été froissée dans ce qu'elle avait de plus chaste et de plus délicat ; enfin on avait tourné en ridicule mon premier sentiment sérieux. Évidemment ceux qui se riaient de moi ne pouvaient ni connaître ni deviner mes tourments.

Une préoccupation secrète dont je n'avais pas eu le temps de me rendre compte et que je craignais d'examiner, contribuait beaucoup à augmenter mon chagrin. Couché sur mon lit, le visage enseveli dans mes oreillers, en proie à l'angoisse et au désespoir le plus profond, je me sentais tout le corps brûlant et glacé tour à tour pendant que mon esprit était bouleversé par les deux questions suivantes : Qu'avait pu remarquer le matin cette méchante blonde, dans mes rapports avec madame M*** ? Et d'autre part, comment pourrais-je désormais regarder en face madame M*** sans mourir de honte et de désespoir ?

Au dehors s'élevait un brouhaha extraordinaire, qui vint me secouer de ma torpeur ; je me levai pour courir à la fenêtre. Des équipages, des chevaux de selle, des domestiques allant et venant de tous côtés encombraient la cour. On se préparait au départ ; les cavaliers venaient de sauter en selle, et les autres invités s'installaient dans les voitures. Tout à coup, le souvenir de la partie de plaisir projetée me revint à la mémoire, et peu à peu une vague inquiétude envahit mon esprit. Je cherchai mon poney ; il n'était pas là ; donc j'avais été oublié. N'y tenant plus, je me précipitai à corps perdu dans la cour, en dépit de mon récent affront et sans souci des rencontres désagréables

Une mauvaise nouvelle m'attendait en bas ; pas de cheval pour moi, et dans les voitures plus une seule place disponible : tout était occupé par les grandes personnes ! Frappé par ce nouveau chagrin, je m'arrêtai sur le perron. Triste sort ! En être réduit à ne pouvoir contempler que de loin toute cette file de carrosses, de coupés, de calèches, où il ne restait pas le plus petit coin pour moi ! À suivre seulement des yeux ces

élégantes amazones qui faisaient caracoler leurs coursiers impatients.

Un des cavaliers était en retard ; on n'attendait plus que lui pour se mettre en route. Près du perron, son cheval, mâchonnant son mors, creusait la terre de ses sabots, tout frémissant et se cabrant à chaque minute, plein d'effroi. Deux palefreniers le tenaient par la bride, avec précaution, et les curieux avaient soin de s'en tenir à une distance respectable.

Décidément, il fallait se résigner à rester au logis, puisque toutes les places dans les équipages étaient occupées, tous les chevaux de selle montés par les hôtes du château, récemment arrivés ; de plus, pour comble de malheur, deux chevaux, dont l'un était justement le mien, étaient tombés malades, de sorte que je n'étais pas seul à subir ce contretemps qui m'accablait.

Un des nouveaux venus, – c'était précisément ce même jeune homme au teint mat dont j'ai parlé, – se trouvait lui-même sans monture. Pour éviter toute espèce de reproches, notre hôte se vit forcé d'avoir recours à une ressource suprême : il

donna l’ordre de mettre à la disposition du jeune homme un cheval fougueux et non dressé. Mais, par acquit de conscience, il crut de son devoir de le prévenir qu’il n’était pas possible de monter cet animal, dont le caractère était si mauvais que depuis longtemps il avait l’intention de le vendre. Le jeune cavalier, malgré cet avertissement, répondit qu’il montait passablement, et déclara qu’en définitive il était prêt à se mettre sur n’importe quel animal, ne voulant à aucun prix se priver de la partie de plaisir.

Notre hôte ne souffla mot, mais, aujourd’hui, je me souviens qu’un sourire fin et équivoque effleura ses lèvres. Il ne s’était pas mis lui-même en selle pour attendre le cavalier qui s’était vanté de son adresse, et, tout en se frottant les mains, il jetait à chaque instant des coups d’œil d’impatience du côté de la porte. Les deux palefreniers qui retenaient le cheval paraissaient animés du même sentiment ; ils étaient, de plus, tout gonflés d’orgueil en se sentant sous les regards de toute la société, près de cette bête magnifique qui, à chaque instant, cherchait à les renverser. L’expression pleine de malice du

visage de leur maître semblait se refléter dans leurs yeux écarquillés où l'on devinait leur anxiété ; eux aussi regardaient fixement cette porte qui devait donner passage à l'audacieux cavalier. Le cheval, lui-même, paraissait être du complot, avec son maître et les palefreniers : il gardait une attitude fière et orgueilleuse, et semblait comprendre qu'une centaine de regards curieux étaient dirigés sur lui ; on eût dit qu'il voulait faire parade de sa méchante réputation, comme un incorrigible mauvais sujet. Il paraissait défier celui qui serait assez présomptueux pour vouloir attenter à sa liberté.

Notre jeune homme qui avait cette audace parut enfin. Tout confus de s'être fait attendre, il mit ses gants à la hâte, et s'avança sans rien regarder autour de lui ; arrivé au bas des marches du perron, il leva les yeux, étendit la main et saisit la crinière du cheval écumant. Tout à coup il resta interdit à la vue de cette bête furieuse qui se cabrait et devant les clameurs éperdues de tous les assistants terrifiés. Le jeune homme recula et, tout perplexe, contempla l'animal indomptable qui tremblait comme la feuille et s'ébrouait de

fureur ; ses yeux voilés de sang roulaient d'une manière farouche ; il s'affaissait sur ses jambes de derrière, battant l'air de celles de devant, cherchant à s'élancer et à s'échapper des mains des deux palefreniers. Le cavalier parut déconcerté ; puis il rougit légèrement, leva les yeux et regarda les dames épouvantées.

– Ce cheval est magnifique, murmura-t-il, et à en juger par l'apparence il doit être très bon, mais.... mais... savez-vous ? Ce n'est pas moi qui serai son cavalier, ajouta-t-il en s'adressant directement à notre hôte avec un sourire naïf et franc, qui allait si bien à sa bonne et intelligente physionomie.

– Eh, parbleu ! je vous tiens quand même comme un excellent écuyer, répondit, tout joyeux, le possesseur de l'indomptable bête, en serrant fortement avec une sorte de reconnaissance la main de son hôte ; – car, du premier coup d'œil, vous avez compris à quel animal vous aviez affaire, ajouta-t-il avec emphase. Figurez-vous que moi, ancien hussard, j'ai eu, grâce à lui, le plaisir d'être jeté à terre par

trois fois, c'est-à-dire autant de fois que j'ai essayé de monter ce... fainéant. Allons ! Tancrède, il paraît qu'il n'y a personne ici qui soit fait pour toi, mon camarade ; ton cavalier doit être quelque Élié Mourometz[1], qui n'attend que le jour où tu n'auras plus de dents. Eh bien ! qu'on l'emmène. Qu'il cesse de faire trembler les dames ! Allons ! décidément, il était bien inutile de le faire sortir de sa stalle.

Tout en parlant, notre hôte se frottait les mains et paraissait tout satisfait de lui-même. Remarquez que Tancrède ne lui rendait pas le plus petit service, qu'il lui occasionnait seulement des dépenses ; que, de plus, l'ancien hussard avait perdu sa vieille réputation de brillant cavalier avec ce magnifique animal, ce fainéant, comme il l'appelait, qu'il avait payé un prix fabuleux et qui n'avait pour lui que sa beauté. Il se sentait transporté de joie, car son Tancrède, en refusant encore une fois de se laisser monter, avait conservé son prestige et

[1] Héros d'une légende russe.

prouvé de nouveau son inutilité.

– Comment ! vous n'allez pas venir avec nous ? – s'écria la belle blonde qui voulait absolument que son cavalier servant restât auprès d'elle. – Est-ce que vraiment vous auriez peur ?

– Mais oui, certainement, répondit le jeune homme.

– Et vous parlez sérieusement ?

– Voyons ! madame, voulez-vous que je me fasse casser le cou ?

– Eh bien, dans ce cas, je vous cède mon cheval : n'ayez aucune crainte, il est fort tranquille. D'ailleurs, nous ne retiendrons personne : les selles vont être changées en un clin d'œil ! Je vais essayer de monter votre cheval ; j'ai peine à croire que Tancrède soit peu galant !

Aussitôt dit, aussitôt fait !

L'étourdie sauta à terre, et vint se camper devant nous en achevant sa dernière phrase.

– Ah ! que vous connaissez peu Tancrède, si vous vous imaginez qu'il va se laisser mettre votre méchante petite selle ! s'écria vivement

notre hôte. Au surplus, je ne permettrai pas que ce soit vous qui vous cassiez le cou ; cela serait vraiment dommage !...

Dans ses moments de satisfaction, il prenait volontiers plaisir à exagérer encore son brusque parler rude et libre de vieux soldat ; car, dans son idée, ce ton lui donnait un air bon enfant qui devait plaire aux dames. C'était là un petit travers et son dada familier.

– Eh bien, toi, jeune pleurnicheur, toi, qui avais si grande envie de monter à cheval, ne veux-tu pas essayer ? me dit la vaillante amazone, en m'indiquant Tancrède de la tête.

Mécontente de s'être dérangée inutilement, elle ne voulait pas se retirer sans m'adresser quelque mot blessant, sans me décocher quelque trait piquant, pour me punir de la bévue que je venais de commettre en me plaçant directement sous ses yeux.

– Certainement, tu ne ressembles pas à... mais laissons cela !... Tu es un fameux héros, et tu sauras, je l'espère, prendre courage, surtout, beau page, quand vous vous sentirez admiré, ajouta-t-

elle, en jetant un coup d'œil du côté de madame M***, dont la voiture se trouvait tout près du perron.

Lorsque la belle amazone s'était approchée de nous avec l'intention de monter Tancrède, j'avais déjà éprouvé contre elle un vif sentiment de haine et de rancune. Mais je ne puis analyser l'impression que je ressentis lorsque cette terrible enfant m'adressa tout à coup ce défi, et surtout lorsque je saisis au vol l'œillade qu'elle lançait dans la direction de madame M***. En une seconde, ma tête se trouva en pleine ébullition ; oui, il ne fallut qu'une seconde, pas même une seconde, car la mesure était comble ; ce fut comme une explosion ; mon intelligence ranimée se révolta, et à ce moment il me vint dans l'esprit l'idée de faire quelque coup de tête, de montrer à tous qui j'étais, et de me venger ainsi de tous mes ennemis. On eût dit que, par une sorte de miracle, l'histoire du moyen âge, dont cependant je n'avais encore aucune idée, venait de m'être tout à coup révélée ; dans ma tête troublée se mirent à défiler tournois, paladins, héros, belles dames ; le cliquetis des épées, les exclamations et les

applaudissements du peuple résonnaient à mes oreilles, et, parmi toutes ces clameurs, je croyais distinguer le cri timide d'un cœur effarouché. Une âme orgueilleuse se sent bien plus touchée par un semblable cri que par toutes les idées de gloire et de victoires. Je ne sais vraiment pas si, dans ce moment, mon esprit était dominé par ces chimères, ou plutôt par le pressentiment de ce futur galimatias auquel je n'ai pu échapper plus tard à l'école, mais j'entendis sonner mon heure. Mon cœur bondit, frémissant... D'un saut, je gravis les marches du perron et me trouvai à côté de Tancrède ; comment ? c'est ce dont je ne puis me rendre compte aujourd'hui.

– Ah ! vous croyez que je manque de courage ! m'écriai-je plein de témérité et d'orgueil. Je me sentais transporté de colère, je suffoquais d'émotion, et des larmes brûlaient mes joues écarlate. – Eh bien, vous allez voir !

Avant qu'on ait pu faire un mouvement pour me retenir, j'avais saisi la crinière de Tancrède et mis le pied dans l'étrier. Brusquement, Tancrède se cabra, rejeta sa tête en arrière et, faisant un

bond énergique, s'échappa des mains des palefreniers stupéfaits, et partit comme une flèche.

Ce furent des cris et des exclamations.

Dieu seul pourrait savoir comment je parvins à passer mon autre jambe, à toute volée, par-dessus la selle sans lâcher les rênes. Tancrède m'emporta au-delà de la porte cochère, tourna brusquement à droite, longea la grille, puis ensuite se dirigea au hasard.

Alors j'entendis derrière moi des clameurs qui éveillèrent dans mon cœur un tel sentiment d'orgueil et de satisfaction, qu'il me sera à jamais impossible d'oublier cette folie de mon enfance. Le sang me monta à la tête ; je fus assailli par un bourdonnement sourd ; toute ma timidité s'envola. Je ne me connaissais plus. Aujourd'hui que je repasse tout cet épisode dans ma mémoire, il me semble, vraiment, y trouver quelque chose de chevaleresque.

Au reste, ma chevalerie ne dura que quelques minutes : sans cela, mal en eût pris au chevalier. Je ne puis vraiment m'expliquer comment je pus

échapper à quelque malheur. Je savais certainement monter à cheval : on m'avait donné des leçons d'équitation ; mais mon poney ressemblait plutôt à un agneau qu'à un cheval. Je suis donc intimement convaincu que Tancrède m'eût jeté à terre, s'il en avait eu le temps ; mais, au bout d'une cinquantaine de pas, une énorme pierre qui se trouvait au bord de la route lui fit prendre peur et faire un saut en arrière. Affolé, il tourna sur lui-même si violemment que maintenant encore je ne comprends pas comment je ne fus pas désarçonné, comment je n'eus pas les os rompus, ni même comment Tancrède, en pivotant si brusquement, ne se donna pas un écart. Rebroussant chemin, il s'élança vers la porte cochère ; il agitait furieusement sa tête, se démenait comme un possédé, se cabrait et s'efforçait, à chaque nouveau bond, de me culbuter, comme s'il avait eu sur le dos un tigre se cramponnant à lui, et le déchirant de ses dents et de ses griffes. Une seconde de plus, et j'aurais été précipité à terre ; je glissais même déjà, quand je vis accourir à mon secours plusieurs cavaliers.

Les deux premiers me coupèrent le chemin du

côté des champs ; les deux autres, au risque de m'écraser les jambes, serrèrent Tancrède de si près, des flancs de leurs chevaux, qu'ils purent enfin le saisir par la bride.

Quelques instants après, nous étions auprès du perron.

On m'enleva de selle tout pâle et respirant à peine. Je tremblais, comme un brin d'herbe agité par le vent ; quant à Tancrède, s'affaissant de tout son poids sur ses jambes de derrière, il se tenait immobile, les sabots profondément enfoncés dans le sol ; un souffle brûlant s'échappait de ses naseaux rouges et fumants ; il était secoué par un frisson comme une feuille morte, stupéfait d'un tel affront et plein de rancune contre cet enfant dont l'audace restait impunie. On s'agitait autour de moi, en jetant des cris d'admiration et de surprise.

Tout à coup mon regard égaré rencontra celui de madame M***, toute pâle et tout émue ; alors, – je n'oublierai jamais cette minute, – une rougeur subite me monta au visage et couvrit mes joues brûlantes ; ce que j'éprouvai alors, je ne

saurais le dire ; tout troublé par mes propres sentiments, je baissai timidement les yeux. Mais mon regard avait été remarqué et saisi. Tous les yeux se tournèrent vers madame M***, qui, prise à l'improviste, se sentit elle aussi rougir comme une enfant ; dominée par un sentiment naïf et involontaire, elle voulut s'efforcer maladroitement de dissimuler sa rougeur sous un sourire. Que toute cette scène devait être drôle pour ceux qui en étaient témoins !

Enfin à ce moment l'attention générale fut détournée par un mouvement singulier et inattendu, ce qui m'empêcha de devenir le sujet de la risée générale.

Celle qui avait été jusque-là ma mortelle ennemie, qui avait été cause de tout ce tumulte, mon beau tyran, s'élança vers moi et me couvrit de baisers. En me voyant accepter son défi et ramasser le gant qu'elle m'avait jeté, elle n'avait pu en croire ses yeux. Mais quand elle me vit emporté par Tancrède, accablée par les remords, elle était presque morte de frayeur. Maintenant que tout était fini, maintenant surtout qu'elle

avait surpris le coup d'œil lancé vers madame M***, mon trouble et ma rougeur subite, maintenant que, grâce aux idées romanesques de sa tête folle, elle pouvait prêter quelque nouveau sens secret et vague à mes pensées, sa joie éclata si vive, devant cet acte chevaleresque, que, toute fière, ravie et profondément touchée, elle s'élança vers moi et me serra contre sa poitrine. Au bout d'une minute, levant ses yeux, à la fois naïfs et sévères, où tremblaient deux larmes brillantes comme deux diamants, elle s'écria d'une voix grave et solennelle que nous ne lui avions jamais entendue :

– Ne riez pas, messieurs ; c'est très sérieux !

Elle parlait ainsi sans remarquer que tout le monde autour d'elle, transfiguré comme par enchantement, se tenait immobile, admirant son noble enthousiasme. Cet élan si vif et si imprévu, ce visage grave, cette naïveté sincère, ces larmes venant du cœur, qu'on n'avait jamais jusqu'alors entrevues dans ses yeux constamment rieurs, tout cela était si émouvant, qu'on se sentait comme électrisé par son regard, son geste et sa parole

vive et ardente. Personne n'osait détacher les yeux de ce spectacle ; chacun craignait de perdre un mouvement de cette expression inspirée, si rare sur cette physionomie. Notre hôte lui-même était devenu rouge comme une pivoine, et plus tard on l'entendit avouer, dit-on, que, pendant une minute, il s'était senti follement épris de la dame.

Il va sans dire qu'après un tel événement j'étais un chevalier, un héros.

– Délorges ! Togenbourg !... criait-on de tous côtés.

Tout le monde m'applaudissait.

– Voilà comment est la nouvelle génération ! déclarait notre hôte.

– Mais il viendra ! il doit absolument venir avec nous ! s'écria la belle blonde : – nous lui trouverons, nous devons lui trouver une place... Il s'assiéra avec moi, sur mes genoux... ah ! non... pardon !... je me suis trompée ! reprit-elle en riant aux éclats, sans pouvoir se contenir, au souvenir de notre première rencontre. Mais, tout en riant,

elle me caressait doucement la main et me câlinait, pour m'ôter toute idée d'offense.

– Certainement, certainement ! ce fut un cri général ; – il doit venir avec nous, il a bien mérité une place !

La chose fut arrangée en un clin d'œil. Toute la jeunesse supplia aussitôt la vieille fille, celle-là même qui avait été la cause de notre connaissance avec la jolie blonde, de me céder sa place ; elle fut obligée d'y consentir en souriant de dépit et en suffoquant intérieurement de colère. Sa protectrice, mon ex-ennemie devenue ma nouvelle amie, autour de laquelle elle tournait sans cesse, lui cria du haut de sa selle, tout en galopant sur son fringant coursier et en riant comme une enfant, qu'elle enviait son sort et qu'elle serait bien heureuse de pouvoir lui tenir compagnie, car elle prévoyait une averse qui allait arroser toute la société.

Sa prophétie se réalisa effectivement : une heure après il pleuvait à torrents, et notre excursion était manquée. Pendant plusieurs heures, nous fûmes obligés d'attendre avec

patience dans des chaumières de paysans ; ce ne fut que vers les dix heures que la pluie cessa et que nous pûmes reprendre le chemin de la maison.

Lorsque nous dûmes repartir et remonter en voiture, je me sentis un peu de fièvre. À ce moment, madame M*** s'approcha de moi et s'étonna de me voir en simple veston, la gorge découverte. Je lui avouai que j'avais oublié mon manteau. Elle prit alors une épingle avec laquelle elle ferma le col de ma chemise, puis, détachant de son cou un petit fichu de gaze rouge, elle m'en entoura la gorge pour me préserver du froid. Tout cela se fit si rapidement que je n'eus même pas le temps de la remercier.

Quelques instants après notre retour, je la retrouvai dans le petit salon avec la jolie blonde et le jeune homme au teint mat qui s'était acquis le matin la réputation d'un bon cavalier, tout en refusant de monter Tancrède. Je me dirigeai vers madame M*** pour la remercier et lui rendre son fichu rouge. Mais après tous les incidents de la journée, j'étais si troublé que j'éprouvai le besoin

de m’en aller dans ma chambre méditer et réfléchir. Toutes sortes d’idées m’obsédaient ; de sorte qu’en lui remettant son fichu, je me sentis rougir jusqu’aux oreilles.

– Il a grande envie de le garder, je vous jure, dit le jeune homme en riant : je vois dans ses yeux qu’il a bien de la peine à vous le restituer.

– Oui, oui, vous avez raison ! s’écria la jolie blonde. – Eh bien, toi !... ajouta-t-elle d’un ton qui jouait l’indignation et tout en hochant la tête ; mais elle s’arrêta devant le regard sérieux de madame M*** qui semblait vouloir couper court à toute plaisanterie.

Je m’esquivai rapidement.

– Oh ! que tu es nigaud ! continua l’espiègle, qui me rejoignait dans la chambre voisine, – elle serrait amicalement mes deux mains dans les siennes ; – si tu tenais absolument à garder ce fichu, il ne fallait pas le lui rendre ; tu n’avais qu’à lui dire que tu l’avais égaré ; voilà tout ! Ah ! tu n’as pas su t’y prendre !... Petit maladroit !

En terminant, elle me donna une légère tape sur la joue et se mit à rire en me voyant devenir rouge comme un coquelicot.

– Je suis ton amie maintenant ? Il n'y a plus d'inimitié entre nous, n'est-ce pas ?

Je lui répondis par un sourire et lui serrai la main en silence.

– Eh bien, il ne faut plus l'oublier ! Mais pourquoi trembles-tu ? Pourquoi es-tu si pâle ? Aurais-tu la fièvre ?

– Oui, je suis indisposé.

– Ah ! pauvre petit ! tu as eu trop d'émotions aujourd'hui ! Vois-tu, il faut aller te coucher avant le souper, et demain tu n'auras plus de fièvre. Allons, viens !

Elle m'entraîna dans ma chambre en m'accablant de tendresses. Pendant que je me déshabillais, elle s'éloigna un moment, courut en bas, me fit verser du thé et me l'apporta elle-même dans mon lit. En même temps, elle m'enveloppait d'une chaude couverture.

Étaient-ce l'étonnement et la reconnaissance

pour tant d'empressement et de soins ; ou bien était-ce la conséquence de toutes les angoisses de cette journée, de cette partie de plaisir, de cette fièvre, – car tout cela avait profondément agi sur mon pauvre cœur, – toujours est-il qu'en lui disant adieu, je l'enlaçai vigoureusement, comme ma meilleure et ma plus tendre amie, et je faillis fondre en larmes en me pressant sur son sein. Notre belle étourdie remarqua ma sensibilité, et de son côté fut tout émue...

– Tu es un bon garçon, murmura-t-elle, fixant sur moi des yeux attendris : tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas ?...

À partir de ce moment nous fûmes les amis les plus tendres, les plus fidèles.

Il était encore de très bonne heure le lendemain quand je m'éveillai, mais déjà ma chambre était tout inondée de soleil. Je sautai vivement hors de mon lit, me sentant tout à fait bien portant ; la fièvre de la veille était complètement oubliée, et j'éprouvais une joie inexprimable.

Tout ce qui s'était passé la veille me revint à

la mémoire ; que n'aurais-je pas donné alors pour pouvoir encore une fois embrasser ma nouvelle amie, ma charmante blonde ? mais il était encore trop tôt ; tout le monde dormait. M'habillant à la hâte, je descendis au jardin et m'acheminai vers le parc. Je me glissai dans les endroits où la verdure était le plus touffue ; les arbres exhalaient un âcre parfum de résine ; les rayons du soleil qui pénétraient gaiement à travers le feuillage semblaient se réjouir de pouvoir percer par endroits la brume transparente qui montait des taillis. La matinée était superbe.

J'avançais toujours, sans me rendre compte de la direction que je suivais, lorsque je me trouvai à la lisière du parc, au bord de la Moskowa. Au pied de la colline, à deux cents pas de l'endroit où je me tenais, je voyais couler la rivière. On fauchait l'herbe sur la rive opposée, et je m'oubliai complètement dans la contemplation de ce spectacle ; à chaque mouvement si rapide des faucheurs, j'entrevoyais les faux tranchantes tantôt brillant au soleil, tantôt disparaissant tout à coup, semblables à des serpents de feu qui

chercheraient à se cacher ; l'herbe coupée formait de gros tas et s'alignait en longs sillons réguliers.

Il me serait difficile de dire combien de temps je restai plongé dans cette sorte d'extase, mais tout à coup je revins à moi, en entendant tout près, à une vingtaine de pas, dans une percée du parc, frayée entre la grande route et la maison seigneuriale, l'ébrouement d'un cheval qui frappait la terre avec impatience, creusant le sol de ses sabots. Ce bruit que j'entendais provenait-il de l'arrivée même du cavalier ? ou ce bruit me chatouillait-il depuis longtemps déjà, mais vainement, les oreilles, sans pouvoir m'arracher à mes observations ? je l'ignore.

Poussé par la curiosité, je pénétrai dans le parc ; j'avais fait quelques pas, lorsque j'entendis parler rapidement à voix basse. Je me rapprochai, écartant soigneusement les derniers buissons bordant la trouée, mais je fis aussitôt un bond en arrière, tout décontenancé et tout surpris. Devant mes yeux se trouvait une robe blanche que je reconnus tout de suite, et j'entendis une voix douce qui résonna comme une musique dans mon

cœur. C'était madame M***. Elle se tenait tout près d'un cavalier qui lui parlait à la hâte du haut de sa selle. Quelle fut ma stupéfaction ! ce cavalier n'était autre que N***, ce même jeune homme qui nous avait quittés la veille dans la matinée, et dont le départ avait attiré les sarcasmes de M. M***. La veille il nous avait annoncé qu'il s'en allait très loin, au sud de la Russie ; aussi jugez de mon étonnement en le revoyant à cette heure, seul avec madame M***. Quant à elle, l'émotion qui l'agitait la rendait méconnaissable ; de grosses larmes roulaient sur ses joues. Le jeune homme, penché sur sa selle, tenait sa main qu'il couvrait de baisers. Évidemment, je ne surprenais que l'instant des adieux, car ils avaient tous deux l'air de se hâter. À la fin il sortit de sa poche une enveloppe cachetée qu'il remit à madame M***, puis entourant de ses bras la jeune femme, il lui donna, toujours sans quitter la selle, un long baiser passionné. Une minute après, cravachant son cheval, il passait devant moi comme une flèche. Pendant quelques instants, madame M*** le suivit du regard, puis, triste et pensive,

s’achemina vers la maison. Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans la percée que, se remettant peu à peu de son trouble, elle écarta les branches du taillis et poursuivit sa route à travers le parc.

Je la suivais de près, stupéfait de tout ce que je venais de voir. Mon cœur battait violemment, j’étais épouvanté, pétrifié, abasourdi ; toutes mes idées étaient complètement troublées ; cependant, je me souviens parfaitement de la tristesse qui m’envahissait. Par moments, à travers les taillis, j’entrevoyais sa robe blanche et je la suivais machinalement des yeux sans la perdre de vue et tout en me dissimulant de mon mieux.

Elle prit enfin le sentier qui conduisait au jardin. J’attendis un instant pour faire de même. Mais quelle fut ma surprise, lorsque j’aperçus sur le sable rouge de l’allée un paquet cacheté que du premier coup d’œil je reconnus pour celui qu’on venait de remettre à madame M*** un quart d’heure auparavant. Vivement je le ramassai : l’enveloppe ne portait pas d’adresse ; il était tout

petit, mais assez pesant, et devait contenir au moins trois feuilles de papier à lettre.

Que signifiait ce paquet ? Il renfermait certainement dans ses plis un secret. N*** avait-il achevé d'y avouer tout ce que la rapidité du départ ne lui avait pas permis de dire dans ce trop court rendez-vous ? Car, soit qu'il fût vraiment pressé, soit qu'il ait craint de se trahir au dernier moment, il n'avait même pas pris le temps de mettre pied à terre.

Je m'arrêtai au bord du sentier et j'y jetai l'enveloppe à l'endroit le plus apparent, sans le quitter des yeux et dans l'espoir que madame M***, s'apercevant de sa perte, reviendrait sur ses pas.

Mais au bout de quelques instants, comme elle ne se retournait pas, je ramassai ma trouvaille, et la serrant dans ma poche, je rattrapai madame M***. Elle était dans la grande allée du jardin et, rêveuse, le regard baissé, marchait rapidement vers la maison.

Que faire ? Je ne savais que résoudre. M'approcher d'elle et lui rendre son enveloppe ?

C’était lui prouver que j’avais tout vu, que je savais tout. Dès le premier mot, je me serais trahi. Et ensuite comment aurais-je osé la regarder ? De quel œil me verrait-elle désormais ? Je conservais toujours l’espoir qu’elle s’apercevrait de sa perte et reviendrait en arrière. J’aurais pu, alors, jeter en cachette l’enveloppe au milieu du sentier et la lui faire ainsi retrouver. Mais non ! Nous étions sur le point d’entrer dans la cour, et d’ailleurs elle avait été aperçue...

Ce matin-là, justement, par une sorte de fatalité, tout le monde s’était levé de bonne heure, car la veille, après cette partie de plaisir manquée, on en avait organisé une autre, détail que j’ignorais encore. On se préparait au départ et l’on déjeunait sur la terrasse.

Pour ne pas me laisser voir en compagnie de madame M***, j’attendis à peu près dix minutes et je revins après avoir fait tout le tour du jardin. Quand je l’aperçus, elle marchait le long de la terrasse, pâle et inquiète, les bras croisés sur la poitrine ; on voyait qu’elle s’efforçait d’étouffer dans son cœur une morne et cruelle angoisse qui

se trahissait dans son regard, dans sa démarche, dans chacun de ses mouvements.

Par moments, elle descendait les marches de la terrasse et faisait quelques pas entre les plates-bandes dans la direction du jardin ; ses regards, anxieux et impatients, erraient sur le sol, fouillant le sable des sentiers et de la terrasse. Plus de doute ! elle avait constaté la disparition de l'enveloppe et pensait l'avoir laissée tomber quelque part près de la maison ! Oui, c'était là, évidemment, la cause de son angoisse ! Quelques-uns des invités remarquèrent sa pâleur et son trouble, et l'accablèrent aussitôt de questions sur sa santé, et de fâcheuses condoléances, auxquelles elle fut obligée de répondre en riant et en badinant ; car elle faisait tous ses efforts pour paraître gaie. Puis, par instants, elle jetait, à la dérobée, un regard inquiet sur son mari qui s'entretenait tranquillement avec deux dames dans un coin de la terrasse ; la pauvre femme semblait aussi troublée et aussi frémissante que le premier soir lors de l'arrivée de M. M***.

Au fond de ma poche, ma main serrait fortement la fameuse lettre, tandis que je me tenais à l'écart, faisant des vœux pour que le hasard dirigeât vers moi l'attention de madame M***. J'aurais voulu pouvoir l'encourager, la tranquilliser, ne fût-ce que du regard, lui chuchoter quelques mots en cachette... Mais lorsque je la voyais se tourner de mon côté, je frissonnais et baissais les yeux aussitôt.

Je distinguais nettement ses souffrances. Aujourd'hui encore, j'ignore quel pouvait être son secret, je ne sais rien de plus que ce dont je fus témoin et que je viens de raconter. Peut-être leur liaison n'était-elle pas ce qu'elle paraissait être au premier abord ? Peut-être leur baiser n'était-il qu'un baiser d'adieu, qu'une dernière et faible récompense en retour d'un sacrifice fait à la tranquillité et à l'honneur de la pauvre femme ? Peut-être N*** partait-il, s'éloignant pour toujours ? Enfin cette lettre que je tenais dans ma main, qui sait ce qu'elle pouvait contenir ? D'ailleurs, qui donc avait le droit de juger et de blâmer cette femme ? Cependant, j'avais le pressentiment que si l'on découvrait

son secret, c'était comme un coup de foudre qui allait éclater dans son existence.

Je vois encore l'expression de son visage dans ce moment : il ne pouvait s'y peindre plus de souffrance. Évidemment elle se disait que, dans un quart d'heure, dans une minute peut-être, tout allait être découvert, que l'enveloppe serait trouvée, ramassée et ouverte, comme toutes celles qui ne portent pas d'adresse... et alors qu'adviendrait-il ? Est-il un supplice plus affreux que celui qui la menaçait ? Elle allait voir se dresser devant elle comme juges tous ces gens dont le visage en ce moment souriant et flatteur deviendrait aussitôt sévère et implacable ! Elle n'y trouverait plus qu'ironie cruelle, mépris glacial ; sa vie se changerait en une nuit éternellement sombre et obscure...

Toutes ces impressions, je ne les ressentais pas alors aussi vivement qu'aujourd'hui en y songeant. Je ne pouvais avoir à ce moment que des soupçons et des pressentiments, mais je souffrais en voyant le danger auquel elle était exposée sans toutefois le bien comprendre.

Pauvre femme ! quel que fût son secret, par ces moments d'angoisse dont j'ai été témoin et qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, elle expiait toutes ses fautes, si tant est qu'elle en eût commis !

Le signal du départ fut donné joyeusement ; un grand brouhaha se fit entendre ; de vives conversations et des éclats de rire partirent de tous côtés comme des fusées. En deux minutes la terrasse fut déserte.

Madame M*** renonça à la partie de plaisir en se disant indisposée ; comme chacun se hâtait, personne ne l'importuna par des regrets, des questions et des conseils. Quelques personnes seulement restèrent au logis. M. M*** adressa la parole à sa femme ; elle lui répondit que son indisposition se dissiperait sans doute le jour même, que ce malaise dont il n'y avait pas lieu de s'inquiéter ne l'obligerait en aucune façon à s'aliter, mais qu'au contraire elle s'en irait faire un tour dans le jardin... toute seule... c'est-à-dire avec moi... Et elle me désigna du regard en

parlant. Je rougis de bonheur. Un instant après, nous étions en promenade.

Elle se dirigeait vers les allées mêmes et les sentiers que nous avions suivis le matin, en revenant du parc. Je devinais qu'instinctivement elle s'efforçait de rappeler à son souvenir l'itinéraire de notre promenade matinale ; elle regardait attentivement devant elle, les yeux fixés sur le sol, cherchant à y découvrir l'objet perdu, sans répondre à mes questions ; peut-être même avait-elle oublié que je marchais à ses côtés. Arrivée à l'endroit où se finissait le sentier et où j'avais ramassé la lettre, madame M*** s'arrêta et d'une voix faible et haletante d'angoisse m'annonça qu'elle se sentait plus mal et qu'elle désirait s'en retourner. En revenant, nous approchions de la grille du jardin, lorsqu'elle s'arrêta de nouveau et sembla réfléchir ; un sourire désespéré passa sur ses lèvres ; elle paraissait tout affaiblie, accablée par sa douleur, et pourtant résignée, passive et muette ; tout à coup elle revint sur ses pas, sans prononcer une parole.

J’étais anxieux, ne sachant que faire. Nous nous acheminâmes, ou pour mieux dire, je l’entraînai vers cet endroit même où, une heure auparavant, j’avais entendu le galop du cheval et la conversation des deux jeunes gens. Là, tout près d’un orme touffu, il y avait un banc taillé dans une énorme pierre et entouré de lierre, de seringat et d’églantines ; car dans ce parc on trouvait à chaque pas des ponts, des pavillons, des grottes, enfin toutes sortes de surprises. Madame M*** s’affaissa sur le banc en jetant un regard éteint sur le beau paysage qui se déroulait devant nous. Puis, au bout d’une seconde, ouvrant son livre, elle y fixa son regard, mais je voyais bien qu’elle ne lisait pas, car elle ne tournait pas les feuillets et paraissait ne pas se rendre compte de ce qu’elle faisait.

Il était près de neuf heures et demie. Le soleil resplendissant sur le fond bleu du ciel semblait se consumer de ses propres feux. Les faucheurs étaient déjà loin ; de notre rive, on les entrevoyait à peine. Ils laissaient derrière eux des sillons d’herbe fauchée dont une brise légère nous apportait de temps en temps les émanations

balsamiques. Nous entendions le concert incessant de tous ces êtres qui « ne sèment ni ne récoltent », mais qui sont libres comme l'air fouetté par leurs ailes légères. Chaque fleur, chaque petit brin d'herbe, exhalant un parfum, sorte d'encens offert au Tout-Puissant, semblait remercier le Seigneur de tant de félicité et de béatitude !

Je regardais la pauvre femme qui se trouvait isolée et comme morte au milieu de toute cette allégresse ; au bout de ses cils perlaient deux grosses larmes, chassées du cœur par une douleur aiguë. Sans doute, il ne dépendait que de moi de rendre la vie et le bonheur à ce pauvre cœur mourant ; mais comment m'y prendre ? comment faire le premier pas ? J'étais en proie à un cruel tourment. Plus de cent fois j'essayai de m'approcher d'elle, mais à chaque tentative je sentais le feu me monter au visage.

Tout à coup il me vint une idée lumineuse ; je crus avoir trouvé un moyen ; cette pensée me ranima.

– Voulez-vous que je vous fasse un bouquet ? m'écriai-je d'une voix si joyeuse que madame M*** releva la tête et me regarda fixement.

– Oui, tu peux m'en apporter un, me répondit-elle d'une voix languissante, en souriant à peine et abaissant tout aussitôt les yeux sur son livre.

– Il n'y aura plus de fleurs ici quand l'herbe sera fauchée ! m'écriai-je gaiement. Et je m'élançai dans le taillis pour accomplir mon projet.

J'eus bientôt fait un bouquet tout simple. Sans doute il n'eût pas été digne d'orner sa chambre ; mais comme mon cœur battait, chaque fois que je cueillais une de ces fleurs qui devaient composer ce bouquet ! Je ramassai à cet endroit même du seringat et des églantines ; dans un champ de blé voisin que je connaissais, je courus chercher des bluets que j'entourai d'épis de seigle choisis parmi les plus gros et les plus dorés. Il y avait également là une quantité de myosotis, ce qui grossit considérablement mon bouquet. Quelques pas plus loin, dans la prairie, j'y ajoutai des campanules et des œillets ; quant aux nénufars,

j’allai les chercher au bord de la rivière. Puis en revenant je poussai une pointe jusque dans le parc pour y cueillir quelques-unes de ces feuilles d’érable d’un si beau vert éclatant dont je voulais entourer cette gerbe champêtre. Tout à coup je foulai du pied un tapis de pensées sauvages, et à côté, guidé par leur parfum, je découvris, cachées dans l’herbe fraîche et épaisse, de belles violettes, encore tout aspergées de rosée limpide. Un brin d’herbe long et mince, que je tordis en cordelette, lia le tout, puis dans le milieu je glissai prudemment la lettre, en la cachant sous les fleurs, de manière qu’elle pût apparaître au premier coup d’œil.

Je portai alors mon bouquet à madame M***.

Je crus m’apercevoir, chemin faisant, que la lettre était trop en évidence, et je la dissimulai plus soigneusement sous les fleurs ; à quelques pas de madame M***, je l’enfonçai encore davantage ; enfin au moment même de le lui offrir, je poussai l’enveloppe si loin dans le fond, qu’elle ne fut plus du tout visible.

Mes joues brûlaient. J’avais une folle envie de

me cacher la figure dans les mains et de m'enfuir à toutes jambes.

Elle regarda mes fleurs, sans avoir l'air de se souvenir que j'étais allé les chercher pour elle ; machinalement elle étendit la main, prit mon cadeau, sans même le regarder, et le posa sur le banc, comme si je ne le lui avais donné que pour cela ; puis baissant de nouveau les yeux sur son livre, elle demeura plongée dans une sorte de torpeur.

Devant mon insuccès, je me sentais prêt à fondre en larmes. – Puisse-t-elle garder mon bouquet, – pensais-je, – et ne pas l'oublier !

Accablé, j'allai me coucher sur l'herbe, à quelque distance du banc où elle se trouvait, et, posant ma tête sur mon bras droit replié, je fermai les yeux, simulant le sommeil ; mais j'attendais toujours anxieux sans la quitter du regard...

Dix minutes s'écoulèrent ; il me sembla qu'elle pâlissait de plus en plus...

Tout à coup le hasard m'envoya un bienheureux allié.

C’était une grosse abeille dorée que le doux zéphyr portait de notre côté, pour notre bonheur. D’abord elle bourdonna autour de moi, et puis elle s’envola vers madame M***, qui plusieurs fois la chassa avec la main. Mais l’abeille devenant de plus en plus importune, la jeune femme saisit le bouquet et l’agita devant elle ; aussitôt la lettre s’en échappa et tomba droit sur son livre ouvert.

J’eus le frisson. Pendant quelques secondes, muette de surprise, madame M*** regarda alternativement l’enveloppe et les fleurs qu’elle tenait à la main ; elle ne pouvait en croire ses yeux. Tout à coup elle rougit et tourna vers moi son regard.... Mais j’avais surpris son coup d’œil et je continuai à feindre de dormir ; jamais je n’aurais pu la regarder en face dans ce moment ! Mon cœur palpitait et tressautait dans ma poitrine, comme celui d’un oiseau entre les doigts cruels d’un enfant.

Je ne sais plus combien de temps je restai couché, les yeux fermés : deux ou trois minutes peut-être.

Enfin je me décidai à les entrouvrir. Madame M*** dévorait fiévreusement sa lettre. Ses joues brûlantes, ses yeux brillants de larmes, son visage resplendissant, dont chaque trait reflétait maintenant le sentiment joyeux qui l'animait, tout témoignait clairement que son bonheur entier était enfermé dans cette lettre et que son angoisse s'était dissipée en un moment, comme la fumée. Une sensation d'une douceur infinie, contre laquelle il m'eût été impossible de résister, inonda mon cœur. Non ! jamais je ne pourrai oublier un tel moment !

Tout à coup des voix éloignées parvinrent jusqu'à nous :

– Madame M***, Nathalie ! Nathalie !...

Vivement, elle se leva et silencieusement s'approcha de l'endroit où j'étais couché. Elle se baissa ; je sentis qu'elle me regardait en face ; mes cils palpitèrent. Ah ! quel effort pour ne pas ouvrir les yeux et continuer à respirer avec la même égalité paisible ? car les battements précipités de mon cœur m'étouffaient. Son souffle ardent me brûla la joue ; elle approcha

son visage tout près du mien, comme si elle eût voulu m'éprouver. Enfin un baiser effleura la main que j'avais posée sur ma poitrine, et en même temps je sentis tomber sur elle de grosses larmes. Deux fois de suite elle baisa cette main.

– Nathalie ! Nathalie ! Où es-tu ? criait-on à quelques pas de nous.

– Je viens ! répondit-elle de sa belle voix pleine et harmonieuse, en ce moment voilée et tremblante de larmes ; mais elle le dit si bas que seul je pus entendre ce « Je viens ! ».

Alors je me trahis : tout mon sang me monta du cœur au visage. Tout à coup un baiser rapide et ardent me brûla les lèvres. Je poussai un faible cri et j'ouvris les yeux, mais aussitôt un fichu de gaze me tomba sur le visage, comme pour me protéger des rayons de soleil.

Un instant après, elle avait disparu. J'entendis le bruit de ses pas qui s'éloignaient, et je restai seul.

Je saisis son fichu et je le couvris de baisers, ivre de joie. Pendant quelques minutes je fus

comme fou !... Encore brisé par tant d'émotions, étendu sur les coudes dans l'herbe, je restais là, fixant d'un œil hagard tout ce paysage qui m'entourait, les collines, les vastes prairies, la rivière serpentant à perte de vue, resserrée entre les coteaux et les villages qui apparaissaient comme des points lumineux dans le lointain ensoleillé, tandis que la vaste ceinture des forêts environnantes semblait s'envoler comme une légère fumée bleue dans l'horizon enflammé.

Peu à peu, sous l'influence de cette douce quiétude, du calme solennel qui se dégageait de toute la nature, mon cœur troublé s'apaisa. Je me sentis mieux, et je poussai un long soupir...

Mon âme, dominée par une sorte de pressentiment, se sentait envahie par une vague et douce langueur. Mon pauvre cœur effarouché palpitait d'impatience, devinant quelque chose...

Tout à coup ma poitrine s'agita, je sentis une douleur cuisante, comme si quelque arme aiguë m'eût transpercé de part en part, et des larmes, de douces larmes jaillirent de mes yeux. Je me couvris le visage de mes mains, et, tremblant

comme un roseau, je m’abandonnai librement au premier sentiment, à la première révélation de mon cœur. Mon enfance venait de finir...

Au bout de deux heures, lorsque je revins à la maison, je n’y trouvai plus madame M***. Par suite de quelque circonstance imprévue, elle était partie pour Moscou avec son mari.

Je ne l’ai jamais revue.